REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI.— (HAMELIN FRÈRES)

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE,

M DCCC LXXXV

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS
Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

JUILLET 1885

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXV

Digitized by Google

SOMMAIRE

Dial. anc. — C. CHABANEAU. — Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale (*suite*). 5

Dial. mod. — A. CHASTANET. — Lou Paradis de las belas-mais (*fin*). 24

DURAND (de GROS). — Notes de philologie rouergate (*suite*). 44

L. LAMBERT. — Contes populaires du Languedoc (*suite*). 47

Chronique. 52

MM. les Collaborateurs de la *Revue* sont priés de vouloir bien écrire leurs articles sur un seul côté de la feuille, d'une manière nette et lisible, de marquer très-exactement l'accentuation et la ponctuation des textes non français, et de prendre leurs mesures pour n'avoir à faire sur les épreuves que le moins possible de **corrections d'auteur.** Ils éviteront ainsi des frais à la Société et des retards à la *Revue*.

Les épreuves doivent être renvoyées, dans le plus bref délai, au Secrétaire de la Société, M. C. Chabaneau, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

On est prié de renvoyer le manuscrit avec la première épreuve, et la première épreuve avec la seconde.

Le prix d'abonnement à la *Revue des langues romanes* est de 15 fr. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. C. Chabaneau, secrétaire de la *Société pour l'étude des langues romanes*, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

Tout ce qui concerne les cotisations et les abonnements, à M. Lambert, trésorier, rue Saint-Guilhem, 17.

Toute publication intéressant nos études dont il sera adressé, *franco*, deux exemplaires au secrétaire de la Société, sera l'objet d'un compte rendu ou d'une annonce dans la *Revue des langes romanes*.

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES ANCIENS

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(*Suite*)

V

Le rôle de sainte Marie Madeleine dans le mystère provençal de la Passion

La grande place qu'occupe Marie Madeleine dans la légende chrétienne lui destinait un rôle non moins considérable dans les mystères, où le moyen âge aimait à représenter la Passion et la Résurrection du Sauveur. Aussi figure-t-elle dans tous ceux de ces mystères qui nous sont restés, et il y a lieu de supposer qu'elle figurait également dans ceux que nous n'avons plus.

Le plus ancien des mystères de la *Passion* en langue vulgaire arrivés jusqu'à nous est écrit en provençal. Il nous a été conservé en entier, sauf deux lacunes de deux feuillets chacune, dans un ms. (B. N. nouv. acq. n° 4232) exécuté au XIVe siècle, avec beaucoup de négligence, par des mains gasconnes [1], et dont on peut voir la description

[1] Plusieurs copistes ont en effet travaillé à ce ms. M. Paul Meyer en compte cinq, rien que pour le mystère. Je dois dire que tous n'ont pas été négligents au même degré, ni au même degré prodigues de gasconismes.

Digitized by Google

détaillée dans l'introduction de l'édition de *Daurel et Beton*, donnée en 1880 par M. Paul Meyer[1], pp. LXIX-CXX. Deux feuillets détachés d'un autre ms. du même mystère, celui-là transcrit par un Catalan, qui contiennent environ 150 vers, ont été trouvés il y a une quinzaine d'années, à Palma, par le savant archiviste don J.-M. Quadrado, qui les a publiés dans l'*Unidad católica* (5 février 1871). Ils ont été reproduits peu après dans la *Renaxensa* de Barcelone (1er mars 1871). Cette deuxième édition est la seule que j'aie pu voir.

Le fragment de Palma a été considéré par tous ceux qui, à ma connaissance, s'en sont occupés, comme un débris d'un mystère de la *Conversion de sainte Madeleine*. C'est certainement à tort, comme j'ai déjà eu l'occasion de le démontrer[2]. Mais il reste néanmoins très-probable qu'il a existé un mystère provençal sur ce sujet particulier. Nous savons, en effet, qu'à Montélimar en 1529, à Auriol en 1534, à Grasse entre 1595 et 1606, on représenta la *Conversion de la Magdeleine*[3], et il y a lieu de supposer qu'aux deux premières au moins de ces quatre dates, c'est dans la langue du pays que la représentation fut donnée[4].

C'était aussi probablement un mystère provençal, lequel devait embrasser toute la légende de la sainte, comme le fait, malgré son titre trop restreint[5], la belle *rappresentazione* italienne, publiée au t. I, pp. 391-425, du recueil de M. d'Ancona, que l'ouvrage, aujourd'hui malheureusement perdu, auquel se rapporte l'extrait suivant des comptes du P. Perrin Flote, procureur du couvent de Saint-Maximin, pour l'année 1544:

«....Lesquelz commissere et aultres ses compañhons...vindrent[6] a la chambre dudict Flote, luy prenant ces clefz, en sorte que ont ouvert le coufre, et ont pris beaucop des escriptures dudict convent, comptes memorials,... item la vie de la Magdaleyne, a personaiges,

[1] Cf. *Revue des langues romanes*, t. XX, p. 246

[2] *Revue des langues romanes*, XVII, 303.

[3] *Bulletin d'histoire ecclésiastique..... des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers*, mai-juin 1884, p. 249; *Revue des Sociétés savantes*, mai-juin 1874, p. 507; Petit de Julleville, les *Mystères*, t. II, pp. 116, 121, 171.

[4] Citons à ce propos Polydore Virgile, dans son traité *de Inventoribus rerum* (1517), livre 5, chap. 2: « Solemus insuper.....recitare comœdias; item in templis vitas divorum ac martyria repræsentare, in quibus, ut cunctis par sit voluptas, vernaculum linguæ idioma tantum usurpant. »

[5] *Rappresentazione di un miracolo di santa Maria Maddalena.*

[6] Le 8 février 1544.

Digitized by Google

pour juer a neuf personaiges[1], et plusieurs aultres beaux cas [2] dedans le livre d'icelle. » (En marge : *recuperavi.*)[3]

Cette *Vie de la Magdeleine* et la *Conversion de la Magdeleine*, dont il a été question auparavant, sont les seuls ouvrages dramatiques, sinon sûrement composés en langue d'oc, représentés du moins en pays de langue d'oc, dont la légende de sainte Madeleine ait, d'après les témoignages connus jusqu'ici, fourni le sujet, et je n'en sais rien de plus que ce que je viens de rapporter. Force m'est donc de m'en tenir au *Mystère de la Passion* dont j'ai parlé au commencement du présent chapitre, et de donner ici seulement, à défaut de drames entiers, les deux ou trois scènes de ce mystère où notre sainte figure. Il y en aurait au moins une de plus, celle de la résurrection de Lazare[4], que l'auteur place avant le repas chez Simon, sans une des lacunes que présente le ms. et dont j'ai déjà dit un mot.

C. C.

---

[1] Ce petit nombre de personnages pourrait être l'indice d'une antiquité relative. La *Rappresentazione* italienne en a quatorze ; un mystère français sur le même sujet, qu'on place vers 1500, en a vingt-deux. Voy. le *Dictionnaire des mystères,* par le comte de Douhet, col. 501.

[2] On aimerait savoir quels étaient ces « aultres beaux cas. » Peut-être s'agit-il d'autres compositions provençales en l'honneur de la sainte.

[3] L'abbé Albanés, le *Couvent royal de Saint-Maximin, Documents inédits,* p. 121.

[4] Il n'en est resté que les derniers vers. Les voici :

[Jhesus]

.....

[Fo 23] È fa dol e mariment.
Aras desliguat [lo] ses trigua
E crubat lo aregrament.

Lo Lazer *resusitec he dit a Jhesu :*

Ay, vers Dieus, filh de Maria,
Senher, tu sias lauzat,
Car, senher, ben a quart dia
Que hera aysi sosterat ;
E per cert lo cor[s] pudia
Que tu as resusitat.

E muray autra veguada ?
Senher, ades m'o diguat.
Per vertat, si ho fazia,
Mas vulh estre enfernat
Per .i. mes ho una senmana
O el mon, co soy estat.

Digitized by Google

.....

(Jésus vient de s'asseoir chez Simon le Pharisien et de bénir la table.)

[Fo **28** r°] *Ara responderon totz* amen ; *e sezian encara a la taula, e mentre que mangavan,* LA MAGDALENA *ve*[*n*]*c ab una brustia d'enguent e gitec ne sobre Jhesu e dit aquestas coplas.*

Ay glorios Dieus, vers payre,
Senher e ver creator,
Tu qui es del mon salvayre,
Senher, tum val e m'acor,
Que es veray perdonayre ;
Tum perdona ma folor.

Tu que es nat de verges pura,
E de Dieu omnipotent,
En tu ay tota ma cura,
Co pusca far (a) ton talent.
Enans de ta sepultura,
Vulh te onchar d'aquest enguent.

Ara luve loos pes ab las [*la*]*crimas de sos ulhs e puy breguec los ab los cabels sieus he ditz a Jhesu aquestas p*[*al*]*auras.*

[Ay] Dieu, ajuda ! be m'es greu
D'aquest hom(e) ques fa [filh] de Dieu,
[V°] Qu'ieu tant l'ai vist jurar son cap
Que tot quant es conoys e sap.
Ditz que et es profeta de Dieu
E filh de Dieu, qu'es Nazareu.
Cos pot far car el no conoys
Que esta femna que l'a torquat
E[s] tota plena de pecat ?

JHESUS *dit a la Magdanena :*

Vos que et de mayre nada,
Dic heu que nop movat d'aysi.

Suivent immédiatement, et sans nouvelle rubrique, dix autres vers que Jésus adresse, non à Madeleine, comme le ms. semble l'indiquer, mais à ses disciples. Il leur commande d'aller chercher l'ânesse sur laquelle il doit se rendre à Jérusalem.

Digitized by Google

Per cert, si el propheta fos,
Be conogra sas dezonos.

JHESUS *dit a Simon:*

Simon, si tu [o] vols auzir,
Una cauza te vulh [ieu] dir;
E car vey que duptes aytant,
Pauzar t'ey .I. bel semlant.
Dos homes eran en .I. loc,
Enten be so qu[e i]eu te toc,
Que eran ab un renover (per ver)
Obliguat per le lor aver.
La us li deu .CCC. diners,
L'autre .L.
Ara veyas con el es proos.
Negus no ac de que pagues;
El vol[c] s'en trop be capdelar;
[29] Cant vic que non pogron paguar,
(Anc) a negun home no parlec,
Que tot lor deute lor laysec.
Aras diguas, si Dieus te guar,
Cal d'aquels lo deu mays amar.

SIMON *respondec a Jhesu:*

Certas, Senher, veyeyre m'es
Que aquel a qui laiset mays.

JHESUS *dit a Simon:*

Arat dic, Simon, verament,
Jutyat as dreyture[ra]ment;
Aram digas per veritat
Cal de vos autres m'a plus ondrat,
O tu que m'as dat a manyar,
O aqueste que ves plorar?
[Tu], si be es gran amic mieu,
Anc nom lavet .I. dels pes mieus,
Ni, si be es hom de gran guap,
No m'as volgut onchar lo cap.
Ma[s] aqueste a be hobrat

Digitized by Google

Que mon [cap] a tant be onchat.
Onrat m'a tant, si m'ayut Dieus,
Qu(a) 'ab lacrimas m'a lavat los pes mieus;
E per so, [sapiat mal o bo,]
Tos sos pecatz [ieu] li perdo.

[V°] *E quan* JUDAS *vic l'enguent vesar sobre Jhesu Crist, levec si de pes he dit denant tos aquestas palauras:*

Baros, certas fort suy irat
.....
.....

(Judas vend son maître.— La Cène. — La Passion. [Madeleine n'y a pas de rôle.] — Jésus descend aux enfers et en retire Adam et les patriarches.— Il monte au ciel.)

[F° 63] *Ara vengon* LAS .III. MARIAS [v°] *en Jezusalem, que cerquan Jhesu Christ ab gran dolor, e disoron en aysi:*

Ay senher Dieus, ver payre glorios,
Que[ns] rezemist del tieu sanc presios,
Puis que fut mort [sus] en la † [per nos],
Ay Dieus, ta grans son mas dolors.

MARIE SALOME.

Ay senher Dieus, vers payre glorios,
Per ta merce, sit plat, reguarda nos,
Car mortas em si tu nons fas socors.

MARIA JACOBI.

Ay senher Dieus, veray e poderos,
Alegra los nostres cors doloros,
Laysat trobar, senher, sit plat, a nos.

MARIA MAGDALENA.

Lasa ! grans es lo dols que devem far,
Car per tostems nos cove a plorar,
Sil mieu senhor tost no podem crobar.

MARIA MAGDALENA.

Una cauza mi deuria conortar,

Digitized by Google

Car motas vetz l'auzi dir e comtar
Que al ters jor(s) devia resusitar.

[64] MARIA JACOBI.

Per Dieu, donas, hieu vos diray mo sen :
Anem henant, veyam si trobarem
De bo enguent, ad obs onchar lo crompem.

MARIA SALOME.

Per Dieu, dona, fort o avet be dit.
Anem enant,
Ayam l'enguent e sia tost complit.

MARIA MAGDALENA.

Donas, doncas anem lo crompar,
Prec vos per Dieu, e non sia re car,
Que nos em tres que be o podem paguar.

MARIA JACOBI.

Donas, aujat, que so que avem sercat
A mi semla sia tot acabat ;
Demandem le aquel senher onrat.

Totas .III. *diseron al marcader :*

Ai marcader, bel senher, Dieus vos sal
Eus do salut eus guarde de to(s)t mal !
Nos em femnas del rey esperital.

Respon LO MARCADER *:*

Dousas donas, be poscatz vos venir ;
Guaut vos de Dieu, car tant vos vey marir ;
[V°] Digat mi ades que volet far ni dir.
E guaut torno vostras dolors !

MARIA SALOME.

Senher, aujat ; nos em dolentas [fort],
Per lo senhor que an los Juzieus mort,
E volem ne ab vos aver acort.

Digitized by Google

Respon LO MARCADER:

Donas, queret ades tot quant vulhat,
Car de tot em nos be aparelhat,
Ja non iret fadias, si Dieu plat.

MARIA MAGDALENA.

Puis que aysi et, senher, nos vos querem
De bo enguent, car lui onchar volem.
Mostra[t] lo nos, c'ades lo cromparem.

LO MARCADER *respon*:

Donas, auyat; veus aysi de l'enguent.
Trobat avet so que anat queren;
Be n'ay d'aytal que val .M. marc[s] d'argent.

MARIA JACOBI.

Ay, [bels] senher, lo pret no es ges car,
So[l] que l'enguest sia bos e clars.
Mostrat lo nos, nons en siat avars.

Respon LO MERCADER:

[65] Dosas donas, hieu lo vos mostraray,
Melhor enguen que uilatz lunh tems may.
Ara vejatz co flaira(ra), si vos play.

MARIA SALOME.

Senher, aujatz; del flayrar ben[s] paguam,
Ab que sia aytal co demandam.
Diguat lo pret, car nos fort nos triguam

Dit LO MARCADER:

Cascuna dat .C. mars de fi argent,
Car ja certas non mouria sol ren;
Prenet l'enguent e puys anat vos en.

Dit LO FILH DEL MARCADER:

Senher payre, per ma amor si faretz
Que d'aquest pretz atant lor ne tolretz:
Per .XXX. marcs, senher, lo dor daretz

Digitized by Google

Respon LO MARCADER *al filh :*

Ay, bels filhs car, be avet [vos] parlat ;
Tot sia fayt a vostra volontat,
Car iheu no vulh qu'en [re] siat torvat.

Dit LO FILH *al payre:*

Sertas, senher, car be avet razo
Que hunhem Dieu que [a] pres mort per nos,
Els mesatges que son onrat e bos.

Dit LO MARCADER *a las Marias :*

Tenet, donas, prenet d'aquest enguen(s)t,
[V°] E donat nos aytant de bon argent
Co dit mo filh, que bel val verament.

MARIA MAGDALENA.

Tenet, senher, que gran be ayat vos,
E vostre filh, car et tos bos e pros ;
Irem nos en, car lo fayt es cochos.

Respon LO MARCADER :

Anat, donas, el nom del bon senhor,
Queus do a far so queus si'a honor,
Eus do gran guach eus tola dol e plor.

LAS .III. MARIAS *disseron:*

A Dieu siat, gran merces vos redem
Del servisi que de vos pres avem,
E yrem non tost vas Jherusalem.

MARIA JACOBI.

Donas, aujat, aytal cosselh penrem :
Nos non irem [lai] vas Jherusalem,
E, si Dieu plat, Jhesu Crist trobarem.

MARIA SALOME.

Ad aquel Dieu que vol[c] lo mon formar
Vengua a plazer que a nos se lays trobar
El sieu sant cos a nos layse honchar.

Digitized by Google

Ara foron vengudas al moniment.

Dieus que volgues per nos morir,
Qui nos poira lo vas ubrir,
[66] Car no podem per nulh albir
La peyra mo[u]re ni sufrir?

Ay! co poyrem [nos] far ni dir,
Car no vezem home venir
Que nos ajut al vas ubrir,
So que nos no podem [c]omplir?

Anatz enant nous temiatz.

Anatz enant, nous temiatz,
Ni de nos paor no aiatz.
Que anat queren, que aysi ploratz
Ne entre vos tal dol menatz?

MARIA SALOME.

Nos querem Dieu lo glorios,
Que en la † fo(s) mes per nos,
E creziam que aqui fos
En aquet loc on secetz vos.

L'ANGEL *respon:*

Donas, el pas no es aysi.
Tornat vos en per lo cami,
Car Dieus, que fe lo pan el vi,
Resucitet(z) huy bon mati.

MARIA MAGDALENA.

Senher, benazit vos siatz,
Car tan bonas novas portatz,
[V°] Ab sol que vertatz nos digatz,
Nos non irem, si a Dieu platz.

Respon L'ANGEL:

Donas, iheu [vos] dic veritat
Que el es huy resuscitat;

Digitized by Google

Als apostols vos en to[r]natz,
A tos ensems o recontatz.

Ara levet L'ANGEL *la peira e dish :*

E per aso que non duptetz,
Lo sant suzari sieu pendretz,
A tos ensems lo mostraretz.....

Totas tres prenon lo suzari.

E faitz lor aital mandament,
Que(ue)s donon gran alegrament
E que s'en anon de corrent
En Galilea verament.

MARIA JACOBI.

Senher Dieus, tu sias lauzat,
Car lo drap on fust envolopat
A nos, senher, as tu mostrat.
Ar crezem que es resuscitat.

Ditz L'ANGEL :

Donas, doncas tornatz vos en,
Qu'eu vau lo meu senhor queren ;
Jamay nom veiretz veramen,
Si nol pusc trobar en breumen.

MARIA SALOME.

[67] S'il meu senhor no pusc trobar,
Jamay nom vulhat damandar,
Car sapiatz qu'eu m'iray negar
Om fare viva sosterar.

L'ANGEL *dish :*

Cel Dieus que en † fo pauzatz
Vos layhs trobar, si a luy platz,
Lo seu cos per cuy vos anatz,
E ab aitant a Dieu siatz.

Ara van sercar totas .III. *la vergis Maria els apostos per contar so que an vist.*

Digitized by Google

Ay lassetas ! nos que farem
Ni cal novel recomtarem
A Maria, can la veyrem,
Car Jhesu Crist vist no avem?

MARIA MAGDALENA.

Donas, nos li podem contar
Que nos l'avem anat sercar,
Mas no l'avem pogut trobar
El moniment on sol estar.

Ara troben la may de Dieu e sant Joan e dissero :

Maria dona, Dieu vos gar !
[V°] De novel vos podem contar,
Car Dieus que fe terra e mar
Es volgut huey resuscitar.

Respon LA MAYRE DE DIEU.

Donas, benazeitas siatz,
Car ta bo novel m'aportatz.
Digatz mi ades, si a vos platz,
Si l'avetz vist ni es veritat.

MARIA JACOBI.

Ma dona, no l'avem pas vist,
Mas .I. angel sieu nos a dit
Qu'el es del moniment eishitz,
Si quel suzari avem vist.

E per so que melhs o crezatz,
Veg vos lo drap on fo envolopat
Lo sieu sant cos bonaüratz,
Can de la † fo devalatz.

LA MAYRE DE DIEU *pren lo suzari, benadis lo en ploran e ditz :*

Ay bel filh, doos e piatoos,
Veray rey del cel poderoos,
Salvatz avetz los pecc[a]dors
A mal grat dels juzeus trachors.

Digitized by Google

MARIA MAGDALEN[A].

Ay ! lassa, e ta mal m'es prees
De ta gran dol(z), co vengut m'es,
Del meu senhor que ay perdut,
Mon gauh e ma vera salut(z);
[68] El(o) dols que vengut m'es [es] tals
Que nulh temps non fo tan mortals,
Ni tan greu ni tan doloyros,
Tan cruzel ni tant amaroos.
Tant es mortals lo dols que n'ay
Que ses dopte crey que moray.
Mas morir, lassa! no pusc gees,
Car mot me seria ben prees
Si per dol podia morir
Del meu senhor que tant dezir;
Mot me valria mays la mort,
Car sufre ta greu desco[no]rt.
Lassa ! cos pot merevilhar
Negus hom quem veja plorar,
Car tot mon gauch e mon deport
M'an falsa gent amblat e mort ?
Mort l'an a ta gran desonor;
Lassa ! ben ay rayzo que plor,
Car lo senhor quel mon formet,
E mon pecat me perdonet,
Ay vist tant greu turment sufrir.
En † l'ay vist pendre e morir.
E car es mort senes naleit,
Lass[a]! mon cor es tant estreit
Que si Dieu nom val, per s'amor,
Ades fondray tota per plor.
Lassa ! nom fora tant esquiu,
Sil pogues trobar mort o viu ;
[V°] Mas beus dic, si nol pusc trobar,
Quem fare viva sosterar.
Mas, lassa! on lo sercaray,
Pus que asi trobat no l'ay ?
Car aysi[l] degra verament

Digitized by Google

Trobar prop d'aquest moniment,
Car sus aysi fo sosterat,
Can de la † fo devalatz.
Mas semblam c'ara n'es ishit,
Segont quels angels nos an dit.
Dit nos an be per ver[i]tat
Que verament s'en es anat.
Ay! lassa, e on m'en iray?
Ni vas cal part lo seguiray?
No say on lo m'ane querer
Ni cal via puscha tener.

Levaray mi ab gran dolor
Iray quere lo mieu senhor;
Mas pregui li, si a lu platz,
Quem fassa venir lay on es [a]natz,
E quel sieu cos puscha trobar.
Nom fassa ta trista estar.
Ay, senher Dieu, ajuda mi
E fay mi tener dreg cami.
Senher, que tot lo mon form[e]st,
Fay me venir lay ou tu est.
Senher, no gardes mo naleg,
Fay me tener lo cami dreyt.
[69] O sia dreyt o sia tort,
Hieu m'en vau per aquest ort,
E metray me el cami corrent
Del meu senhor omnipotent.
Ay, senher, vers Dieus glorio(r)s,
Vos me trametetz bon socos
E bona ajuda e bo novel.
Vos que etz senher e rey del cel,
Trametetz me quem pusca dir
Lo log on puscha a vos venir.
Lassa! co not leyshes morir,
Car nulh om no vezes venir
Que ti vulha novel comdar
Ni a cuy o puscha[s] demandar!

Digitized by Google

MARIA JACOBI.

En aquel ort vey hieu .j. hom,
Per Dieu, quem sembla ver prohom.
Ortolaa sembla verament:
En als non a so entendement
Mas co puscha son ort cavar,
Que lay lo veg de prop estar.
Lasa! no say co li deman
O si ane plus aenant.

MARIA SALOME.

Certas as el m'acostaray
E de Dieu li demanderay.
Certas tal coselh poyria dar
[V°] Que mot poyria aprofeytar.

MARIA MAGDALENA.

Digatz, amic, si Dieu vos salv,
Vos que estatz tot per cabal,
Digatz si vis nulh om passar,
A cuy auzisatz recomtar
Del filh de Dieu, c'om a ades mort
A gran pecat e a gran tort;
Car nol trobam el moniment,
On lo mandet pauzar son paren,
Per que crezem per ver[i]tat
Que deu esser resuscitat.
Per queus preg, amig, humilmen,
Que vos m'o digatz e breumen,
Si avetz vist ne con[o]gut
Cel que nos a tos rezemutz.

Aissi aparec JHESUS *a la Magdalena e dis:*

Maria, so que anatz queren
Avet trobat tost e breumen;
Car de bon cor m'avetz sercat;
Cresatz c'aysi m'avetz trobat.
E no trobatz vos en escrig

Digitized by Google

So que las profetas an dit?
Que Dieus per son poble moria
E puys que resuscitaria
Dins en .I. ort, pres d'un camì,
Lo jorn de Pascas bon mati,
[70] A maneira d'un ortola
Que en son ort tot sols esta?
Maria dona, no ploret,
T'robat avet so que queret.
Maria, e en que duptat?
Hieu so Dieus ab que vos parlat,
E crezetz o per ver[i]tat,
Que hieu suy huy ressucitat.

MARIA MAGDÈLENA *dish:*

Senher, vos et lo meu senhor,
Mon payre e mon creator.
Senher, vos etz lo mieu salvaire,
Le mieu senher, lo meu bon payre.
Senher, vos etz Dieus verament,
C'avet sufert mort e turment.
Vers Dieus, que es resuscitat,
Benazeit siatz e lauzat.
Senher, siu[s] platz, baysar vos ay
Los pees, car met gran dezir n'ay.

JHESUS *dish a la Magdalena:*

Maria, not acostes ab mi,
Esperat vos .I. pauc aysi,
Puys faret so queu(vo)s ma[n]daray,
E escoltatz so queus diray

MARIA MAGDALENA.

Lo meu senher, si a vos play,
[V°] Per cert a vos m'acostaray,
Car nulha re ta[n]t no dezir
Co fas vos de mas [mas] tenir.
Per queus preg, lo meu senhor car,
Quem laishetz a vos acostar,

Digitized by Google

Car si o fay[tz], certanament
Tostems sera mon cor jauzent,
E poyra[y] dir[e] per vertat
Que Dieu ay vist e l'ay tocat.

JHESUS *dish a Maria:*

Maria, vos nom tocaretz,
Mas so queb mandare faretz.
Als apostols vos tornaretz,
Et [a] la verge (o) contaretz
Que vos avetz so filh trobat
E que avet ab el parlat;
E fays lor atal mandament
Que tos s'en anon de corrent
En Galilea la ciutat;
Et ab aitant tornatz vos en,
Tost i anatz alegrament.

MARIA MAGDALENA *dis a las autras Marias:*

Ay Dieus! ta gran gauch m'e[s] vengut,
Car Dieus m'a faita tal vertut
Que a mi es aparegut,
Cel que es del mon vera salut.

[71] Bem devi humays alegrar,
Car a mi s'es layshat trobar
Cel que fe la terra e la mar
E tot cant om pot estimar.

Aicel Dieus plen de gran dolsor,
A vos fas hieu vera lauzor,
Car gauch m'avetz donat [per] plor,
A mi e a tot peccador.

MARIA MAGDALENA.

Ara m'en vau tost de corren
Dir a Maria alegrament,
E als apostos eyshament,
Que resuscitat es verament.

Digitized by Google

· *Ara va al verger on era la maire de Dieu els apostos e dish lor:*

Maria dona, Dieu vos sal,
Per Dieu vos preg nob det nulh mal,
Qu'eu ay trobat Dieu per cabal,
Lo rey del cel esperital.

Respon LA MAIRE DE DIEU :

Maria, be puscatz venir,
Car ta bon novel sabetz dir;
Tant fort me fays mon cor jauzir,
Tornatz may esta razo dir.

MARIA MAGDALENA *dish :*

[V°] Glorioza maire de Dieu,
Per ver cresatz so queb dic hieu;
Resuscitat es lo filh de Dieu,
Que avian mort li fals juzieu.

Disheron LOS APOSTOLS *a la Magdel*[*e*]*na:*

Maria dona, s'a vos plat,
So c'avetz vist nos recomtatz,
Car nos em totz desconortatz,
Si vos doncas nons cofortatz.

MARIA MAGDALENA.

Senhos, aujat queb dic, sib platz:
Per Dieu vos preg nous mariatz,
Qu'ieus diray so quem demandatz
Ades trop gent, si m'escoltatz.

Ment[r]' hieu estava ab desconort
[E] plorava greument e fort,
Hieu vi estar dedins .I. ort
Cel que avian los juzeus mort.

E quem pensei ortolas fos ;
Demandel Dieu tot poderoos ;
El respon mi mot piatoos:
« Maria no ploretz mays vos!

Digitized by Google

« Hieu son aquel que demandatz ;
Als apostos vos en tornatz,
A tos ensems o recomtatz
Que hieu suy huey resuscitat.

[72] En Galileam(e) trobaran ;
Resuscitat aquim veiran.
Ano y tost e pauc e gran,
Aquels que mey amig seran.

MARIA MAGDELENA.

Per que vos dic, per bon coselh,
Que tos ensems anem adel,
Que el es plus clars que nulh solelh
E remangam aqui ab el.

Disheron LOS APOSTOS.

Maria, nos vo[s en] crezem,
E tos ensems ades irem,
Et aqui ab el remanrem,
Que nulh temps [nos] non partirem.

Ara s'en aneron en Galilea tos ensems sercar lo filh de Dieu, e anc nol pogro trobar.

(Madeleine ne reparaît plus. Nous sommes ici d'ailleurs près de la fin du mystère, qui, dans les 177 vers restants, met en scène l'épisode d'Emmaus et celui de saint Thomas.)

(*A continuer.*)

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

LOU PARADIS DE LAS BELAS-MAIS

COUMEDIÒ EN UN ATE E EN PROSO (1885)

(Dialete de Moueissido, en Perigord)

(*Suite et fin*)

SCENO VI

Lou toutoun Gerì, Ramoun, Ricampléu *cachat,* **la Roso, l'Annilho, la Catissou.**

GERÌ. — E autrament, antan i avio sieis cuberts, e me semblo que, queto annado, n'i a noumas cinc.

L'ANNILHO. — Antan aviam Ricampléu, e queto annado l'avem pas.

GERÌ. — Miliasso de Dìou, moun toutoun Matochabro, qu'ero sourcié : boutavo lou cubert d'uno persouno per la fà venì. Boutam lou cubert de Ricampléu, per veire.

LA CATISSOU. — Si co gui poudio fà, siriò léu boutat.

GERÌ. — Noum d'uno pruno petano! boutas-lou tout parié. Tu, Roso, vai querre las sietas; tu, Annilho, lou culié e la fourcheto, e tu, Catissou, uno bravo servioto de bri. (*Elas se deitornen per nà querre lou cubert de Ricampléu, que se motro quante se viren.*)

LA ROSO. — Eh! moun cousì Ricampléu! (*Laisso toumbà uno sieto que se breso.*)

GERÌ. — Sinne de maridage! n'i a re de pus segur. Remercias moun toutoun Matochabro e embrassas-vous coumo dóus paubrets! Pureis pas, noum de noum, que co fa venì orre, e que fóu rire, tout l'encountrari. E autrament, qu'ei prou embrassat? Co s'assìouso? Póusas-vous óutras. Moussu Toni Ricampléu, moussu Ramoun Ricampléu e iou, lou toutoun Gerì, nous vam fà uno touto pito coumissìou. Tardarem pas de tournà. Vous laissem la cousino en boun eitat : n'i a ré de cramat, ré

Digitized by Google

de fumat, ré de tournat; gouvernas bien tout acò e que n'i aïe noumas à nous metre à taulo quand tournarem. (*Seurten tous treis; las treis fennas van e venen, s'óucupant de cousino.*)

SCENO VII

La Roso, l'Annilho, la Catissou.

LA ROSO.—Ah! lous braveis coumissìounaris! La vese d'eicì lur coumissìou : s'en van óu cafè, chas Filibert, per tuà lou verme, coumo is disen.

LA CATISSOU. — Enquero si lou tuaven!

L'ANNILHO.—O, mas quis vermeis, óubetout an la vito duro; óubetout lous an pas pus tot tuats que nen torno d'autreis.

LA ROSO. — Que voules! veiquì dous omeis que trabalhen bien touto la sento semmano, moun toutoun Gerì coumo courdié, Ramoun coumo menusié. Eh! moun Dìou! quante se dounarian de louen en louen quauque pitit plasei; tant qu'à iou, n'i trobe re à dire.

L'ANNILHO. — Qui qu'ei que n'a pas soun pitit defaut?

LA CATISSOU.— E tant que nen auran pas d'autreis, fóu pas se plagne.

LA ROSO. — Coumparas à notreis vesìs. Sans nà si louen, aves moussu Sautobrando, l'uchié, qu'ei un ome que gui foudriò, si lou laissaven fà, toutas las fennas de Franço, mai beléu nen niriò querre dins lous païs eitrangiés, e sa fenno fai noumas purà.

L'ANNILHO. — E moussu Troumpojai, lou meitre de musico, que deisennìouro pas e que sent toujour lou vi d'uno lego!

LA CATISSOU. — E Passoflour, que n'a jamai gut d'autre libre qu'un parei de cartas!

LA ROSO. — E Buforoulho, qu'ei en coulero set jours de la semmano e que bourro sur sa fenno coumo sur uno soucho.

L'ANNILHO. — E moussu Raugnocoudeno, que fai junà tout soun mounde un jour entr'autre per pas fà tant de deipenso!

LA CATISSOU. — E moussu de Gratolard, l'ome dóus bous boucìs, qu'ei gros coumo uno couïo e que crebarò coumo uno petangoulo! E tant d'autreis!

LA ROSO.— Veses dounc be que Ramoun e que lou toutoun Gerì an mai de qualitats que de defauts.

Digitized by Google

La Catissou. — Qu'ei pas per que Ramoun ei moun drole, mas co pot se dire pertout.

L'Annilho. — Ves, n'an-t-is pas bien gouvernat notro cousino ? Tout i ei en boun ordre ; n'avem noumas à lous eiperà.

La Roso. — En atendent que tournan, ai bien enveio de mountà en naut per me fà un pitit pau bravo per lou dinà.

L'Annilho. — Nen vau fà autant per prene mous souliés neveis e me balhà un cop de brosso.

La Catissou. — Mai iou tabè ; sans coumtà que vole prene ma coueifo nevo que faguì fà i a treis ans passats, quand Ramoun fuguet noummat repartitour. (*Elas mounten en naut toutas treis.*)

SCENO VIII

La Vinagro, la Peirouno.

La Vinagro. — Aquel oustar sent lou roustit un plè diable. Degus ! Ma drolo, co déu eitre aichi. Batistou, nostre aubergistre, nous a moustrat aquel oustar qu'embaumo la fricasso e que i a degus.

La Peirouno. — Maire, si tustavem ?

La Vinagro. — Dijo ré, brandes pas. Nostre couquì se créu fi, mes la Vinagro nen vau cent coumo eú. A prengut soun bilhet per Bourdéu e m'a escrit que partio per Mountevideo ; mes nous eram aïer à Bourdéu e avem agut la provo que dimpin ounze jours n'i a pas agut de bastiment que siasque partit per Mountevideo. Enfin, à forço de charchà d'un coustat e d'autre, nous avem finit per descrubì que lou brigand ero partit per Moueissido, despartament de la Dourdougno. Nous veichì à Moueissido, nostre couquì déu se ie troubà.

La Peirouno. — Mes, maire, poudrias vous troumpà.

La Vinagro. — Nostre voulur, car m'a raubat moun portomounedo, a seis parents aichì. Nous soum dins l'oustar de seis parents (*elo véu lou sac de net de Ricampléu*). E be, ma drolo, que te dijio-iou ? Me sei-iou troumpado ? Ah ! lou voulur ! Ah, lou bousgri ! ah, lou couquì ! (*En prenent lou sac de net, fai remudà uno chadiero.*)

La Roso (*d'en naut*). — I a quaucun en bas ? Qu'ei vous, cousì Ricampléu, que ses tournat ?

Digitized by Google

La Vinagro.—As entendut, aqueste cop? Chout ! pas de brut ! lou moustre n'es pas dins l'oustar, mes lou troubarem de segur. Surtem à petits pas e anem querre la gendarmariò per fà arrestà lou brigand.

La Peirouno. — Mes pertant, maire, mes d'abis que voudriò melhou anà per la douçour.

La Vinagro.— La douçour ! es pas dins meis couneissenços. Quand parle, fau marchà. Toun paire a marchat, e tu marcharas e toun ome marcharò ; e sarò entendut dins tout l'univers que qu'es iou que coumandi e que, bousgri de bousgri, sei facho per coumandà.

La Peirouno. — Mes iou voudriò pas que fasquesson de misero à moun ome, e voudriò pas lou veire en prejou. (*Puro.*) Hi, hi!

La Vinagro. — Pas de brut! puraras pus louen.

La Peirouno (*sans ètre vido, pauso uno letro sur la taulo*). — L'ai escricho en me cachant de ma maire. Si moun ome la poudiò legì !

La Vinagro.—Surtem, ma drolo ! Moun gendre, tu ne manjaras pas touto la fricasso d'aqueste oustar. (*Seurten.*)

SCENO IX

La Roso

La Roso. — Me semblavo que quaucoré froudachavo dins la cousino. Aurò vese be que n'i avio degun. Fasam la visito de notre pitit regiment. (*Deicreubo quauqueis toupis*). Anem, tout vai bien ; notro gent poden arribà quand lur pleirò. Tout siró preite, e ré, Dìou marce, lur farò deisóunour. Mas que fan-t-is ? déurian etre deijà tournats. Ah ! moussu Filibert, vous me lous tenes bien loungtems ! Urousament que qu'ei pas de votras praticas de tous lous jours, coumo Gorjo-Secho e Côu-Salat. (*Véu la letro e la prend.*)

Uno letro ! Qui l' pourtado ? (*nen legis l'adresso*) A moussu Ricampléu. — Qu'ei per moun ome. Moun cousì porto lou mèmo noum ; mas co ne pot pas etre per eú, maisei que s'ei cachat per nous venì veire e que degun lou sap eicì. N'ei pas

Digitized by Google

cachetado. Ramoun l'óurò óubludado avant de surtì. Ne sei grà curìouso, mas vejam! (*Dreubo la letro e legis.*)

« Moun char Ricampléu, iou fau noumas purà dempei huet » jours que t'ai pas vìs. Si tu sabias coumo iou t'aime e » coumo me tardo de te tournà veire! Co plas pas à ma mai » que iou t'aime. Si tu tenias à me veire, valéu à l'auberjo » chas Batistou ; mas à causo de ma mai, qu'ei gaire aisado à » troumpà, masco-te bien per pas èstre recounegut. Un jour » coumo anet, co te sirò pas dificile. Troubarai toujour mouïen » de te jugnei, de te dire que t'aime e que, si voleis quità lou » païs, coumo te z'ai auvit dire si souvent, sei preito à te se- » gre jusqu'au bout dau mounde. » Sinnat : « La Peirouno. »

Lous bras m'en toumben. Qui z'auriò jamai dit!... Ramoun a uno meitresso! Fias-vous dounc, fias-vous dounc au mounde! La Peirouno! Qui co pot-éu èstre, la Peirouno? Ah! moun Dìou, qu'ei dóus noums de guerro que quelas creaturas se balhen per pas se traguì e per se pas fà couneitre. E gui dit de se mascà! Ah! si Ramoun se masco, n'aurai pus lou mendre doute. Mas iou fau un meichant raibe e qu'ei pas poussible. Moun ome, moun Ramoun, que m'a dit si souvent que n'ei-mavo, que n'eimariò jamai noumas iou! Ah! lous omeis! (*Puro.*) Tout moun bounur que s'en vai en fum! (*Se sieto touto treblado.*)

SCENO X

La Roso, l'Annilho, la Catissou.

L'Annilho. — Notreis messurs soun pas enquero tournats?

La Roso (*se fourçant*). — Pense que tardaran gaire. (*Sarro la letro.*)

La Catissou. — A-d'-un moument ai óuvit dóu brut, cresio bien que qu'ero ìs.

La Roso. — Mai iou tabè zou cresio, mas qu'ero queraque dins la ruò.

La Catissou. — Notro pintaro vai se brulà. Trulas que soun, mai lur verme! Coumo si n'an pas gut tout lou tems de lou tuà!

L'Annilho. — Qui sap? Beléu an rancountrat quaucun qu'avio besoun de lur parlà d'afas serìous.

Digitized by Google

La Roso. — D'afas serìous ! (*irounicament*) O, tout ço que i a de pus serìous.

La Catissou. — Tant de chóusas que poden retardà ! Vau toujour reculà la pintaro, que coumençe de roussesì. Tenes, sabe pas ço que lur fariò à quis treis moustreis. An besoun d'etre eimableis quand tournaran, si volen me fà passà la maliço.

La Roso. — Tant qu'à iou, me la faran pas passà eisadament.

La Catissou. — Dins tous lous cas, óuran fai un béu miracle quand óuran fai boutà ma noro en coulero.

La Roso. — Lou miracle ei meitat fai. Tenes, leissas-me purà. Ramoun a uno meitresso.

La Catissou. — Moun drole ! uno meitresso !

L'Annilho. — Uno meitresso, moun gendre !

La Catissou. — Vau m'eivanûsì.

L'Annilho. — Vau me troubà mau.

La Roso. — Uno meitresso, o, uno meitresso, e n'i a rè de pus segur. (*Lur paro la letro.*) Tenes, legisses-la. (*Elas legissen toutas douas en mèmo tems.*)

L'Annilho. — Qu'ei be la fì dóu mounde !

La Catissou. — Ah ! moun Dìou ! que veirem-nous de mai ?

L'Annilho. — Óuves. (*La Roso dreubo la porto de la ruò.*)

La Roso. — Qu'ei dóus masqueis que chanten. Ah ! moun Dìou ! qu'ei ìs ! mascats tous treis ! Ramoun ei mascat ! Moun Dìou, moun Dìou ! voudriò èire à cent peds jous terro.

SCENO XI

La Roso, l'Annilho, la Catissou, lou toutoun Gerì, *mascat en increïable dóu Diretori ;* **Ricampléu,** *mascat en negre, pantaloun e vesto en coutì raïat, chapéu de palho a large riban rouge aveque un papié carrat en plaço de coucardo ;* **Ramoun,** *un pau ìoure, ei óu mitan, dounant lou bras à Ricampléu e au toutoun Gerì. Las treis fennas pareissen trebladas. Is se boten à dansà uno roundo. Ramoun ei mascat en Piarrot.*

Lou toutoun Gerì (*Er poupulari dóu Perigord.*)

Quand se béu e se fricasso,
La semmano vìte passo.

Digitized by Google

GERÌ, RAMOUN E RICAMPLÉU, *ensemble*

Farem-nous toujour entau,
La ringo ringueto?
Farem-nous toujour entau,
La ringo ringau?

RICAMPLÉU.— Dins la baisso, sur lou terme,
Bevam tous per tuà lou verme.

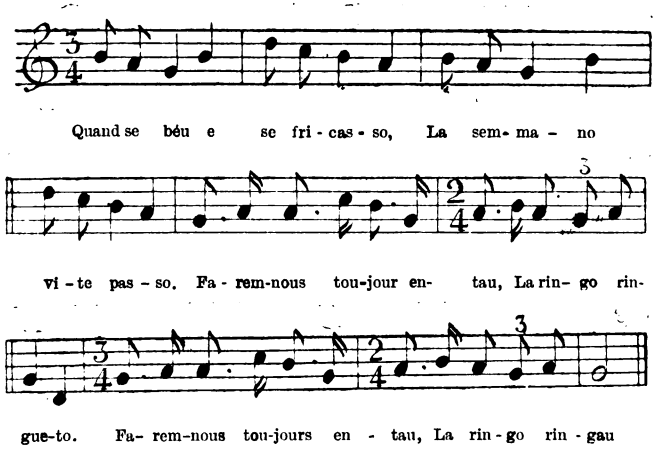
GERÌ, RAMOUN E RICAMPLÉU, *ensemble*

Farem-nous toujour entau,
La ringo ringueto?
Farem-nous toujour entau,
La ringo ringau?

RAMOUN. — L'ome sage se countento
De boun vî, de drolo gento.

GERÌ, RAMOUN E RICAMPLÉU, *ensemble*

Farem-nous toujour entau,
La ringo ringueto?
Farem-nous toujour entau,
La ringo ringau?



LA ROSO. — Ah! tenes, sabe pas ço que vous fariò, de vous veire mascats e dins un eitat parié!

Digitized by Google

GERÌ. — Roso, eicouto mas rasous. Ai vougut drubì l'apetit de quis dous amis, e autrament lous ai menats chas Filibert, un ome que damando noumas à fà plasei au mounde per de l'argent. Lur ai païat à chacun un veire de *vermouth*. Ramoun e Ricampléu l'aimen pas, mas an begut tout parié per me tene coumpagniò. Après, veiquì Ricampléu que vóu nous fà béure à chacun un veire de *bitter Secrestat*. Iou l'aime pas, nimai Ramoun ; mas, per gui tene coumpagniò, nous l'avem begut tout parié; e enfin, coumo parlavem de nous entournà, Ramoun a vougut nous regalà d'un veire d'absinto. Te dirai be que nen beve jamai, nimai Ricampléu, mas poudiam-nous gui fà la malóunetetat de lou refusà? Nous avem dounc begut tous treis de l'absinto per l'amor de gui tene coumpagniò. Nous nous eram randut toutas notras poulitessas, coumo se déu fà en bouno soucietat, e eram preiteis à tournà.

LA CATISSOU. — Mai pas trop léu.

GERÌ. — *Mais voilà!* Filibert nous a fai remarcà aveque rasou que, coumo ço qu'éu nous avio servit à béure n'avio pas óutengut l'unanimitat de notreis sufrageis, ero beléu à perpaus de troubà un béurage que nous plaguesso à tous treis ; e aleidounc, ma pito Roso, nous avem voutat coume un soule ome per un pitit vì blanc d'*enrajat* renounnat countre lous vermeis, e tous treis nous avem trincat à ta bouno santat.

LA ROSO. — E qui vous a si be mascats?

GERÌ. — Qu'ei sur l'eicelent counsei de Filibert que soun nats nous mascà chas Batistou.

LA ROSO. — Chas Batistou !

GERÌ. — O, chas Batistou, per passà un pau de boun tems. Ramoun s'ei bilhat en piarrot, Ricampléu en negre, e iou en moussur de la vielho Republico. E auro poudes trempà la soupo.

RAMOUN. — Farem-nous toujour entau,
La ringo ringueto?

TOUS. — Farem-nous toujour entau,
La ringo ringau?
(Ramoun festouno un pau.)

LA ROSO. — Per dous liards m'en iriò, talament sei en coulero !

Digitized by Google

RAMOUN. — Ma pito Roso ei en coulero; mas i a dòus mouïens. (*Vóu l'embrassà e manco toumbà.*)

LA ROSO. — Eh be, te, trapo ! (*Gui balho un souflet.*)

RAMOUN. — M'a soufletat!

LA ROSO. — T'en balhen pas entau chas Batistou ?

GERÌ. — Un souflet, Roso! un souflet ! Annilho ! votro filho, la Roso!... ço qu'ai vis n'ei pas poussible.

L'ANNILHO. — L'a soufletat e a bien fai.

GERÌ. — Qu'ei vous que parlas entau, vous la flour de las belas-mais !

L'ANNILHO. — La flour...la flour. Tenes, nen veiquì uno à cinc felhas ! (*Lou soufleto.*)

RICAMPLÉU. — Un souflet enquero ! e à moun toutoun ! Ah ! tatai Catissou, vous qu'aves l'er de la pus rasounablo, balhas-me l'esplicacìou...

LA CATISSOU. — L'esplicacìou !...te, sirò pas lounjo, la veiquì. (*Soufleto Ricampléu.*)

RICAMPLÉU. — Eh paubre ! lous soufleits toumben eicì coumo la misero sur lous paubreis. Me semblo que sei enquero en Auvergno óu que la Vinagro a passat per aquì.

SCENO XII

La Roso, l'Annilho, la Catissou, lou toutoun Gerì, Ramoun, Ricampléu, la Vinagro, la Peirouno.

LA VINAGRO. — O, la Vinagro a passat per aichì.

RICAMPLÉU. — Ma belo-mai ! óu secour ! óu secour !

LA VINAGRO. — Ah bousgri de canalho, gusardalho, mitralho, sacardalho, racalho, bricalho ! Tu me fas courre dins touto la Franço e dins lou Perigord ! Tu me fas despensà moun argent après m'avé raubat tout ço qu'as pouscut ! E tu creses qu'acò se passaro coumo acò ? As boulgut me fà creire qu'eras partit per Mountevideo e tu cresias que ta belo-maire manjariò lou guilhabot ! Mes la belo-maire n'a pas besoun de lunetos. Ah ! bousgri de brigand ! bousgri de Perigord ! Es entau que tu m'empourtas moun argent, que tu abandounas

Digitized by Google

ma pauro drolo e que n'as pas ounto de ie fà purà toutos leis larmos de soun corps, brigand que ses !

LA PEIROUNO (*purant*). — Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

RICAMPLÉU. — Mas, belo-mai, m'ei d'eivis que foudriò pas jujà la gent sans lous entendre. Eicoutas-me dounc e quand aures auvit mas rasous (*S'aprecho de la Vinagro, que gui balho un souflet*). Ai, ai, ai ! Paubre, paubre ! Que de chandelas ! Queu d'aquì, qu'ei pas lou pus moufle dóus quatre, e lous dous qu'ai per ma part fan mai de la meitat.

LA VINAGRO. — Sarò pas lou darnié, couquì ! Fumaire de cigaretos, manjaire de coustaletos !

RICAMPLÉU. — Coutaletas de rabo.

LA VINAGRO. —Que te voli fà mourì per la mà dóu bourréu; mes la guilhoutino sarò uno mort trop douço per tu. Daisso venì moussu Coussardini, lou gendarmo.

LA PEIROUNO. — Oh ! maire, voli pas que lou guilhoutinan.

LA VINAGRO. — N'as pas la paraulo. Un ome que, per me fà enrajà, fumo per dous sóus de tabac per jour, que nen podi pas supourtà l'óudour, que manjariò lou vert mai lou sec !

RICAMPLÉU. — Pus souvent lou sec que lou vert !

LA VINAGRO. — M'empurnas e n'as pas la paraulo, couquì ! Urousament que ia un boun Dìou.

RICAMPLÉU. — Mai dóus diableis, malurousament.

LA VINAGRO. — Mai deis gendarmos !

LA PEIROUNO. — Hi, hi, hi, hi !

LA VINAGRO. — Veses, brigand, coumo fas purà ma pauro drolo ! Ah ! tu coumtaves sur toun istoriò de Mountevideo e tu coumtaves pas sur moussu Coussardini, lou gendarmo !

LA PEIROUNO. — Hi, hi, hi, hi !

LA VINAGRO. — Mes moussu Coussardini es un bousgri que vè au secour de leis pauros belos-maires, e co m'estouno que siasque pas enquero arribat. Ah ! couquì ! m'en as-tu fai veire de toutos leis coulours ! Nen podi pus. Senti que, gracios à tu, sei malaudo à nen mourì.

RICAMPLÉU. — Malaudo, vous ! mourì, vous ! anem dounc ! jamai de la vito.

LA VINAGRO. — Quand te zou disi, couquì, que sei malaudo !

RICAMPLÉU. — Fases veire votro lengo.

LA VINAGRO. — Arregardo-la, moustre !

Digitized by Google

RICAMPLÉU.—Per uno meichanto lengo, qu'ei uno meichanto lengo.

LA VINAGRO. —Lou gendarmo déurió eitre arribat. Es en retard, mes tu perdras re per esperà. Torni lou querre e lou meni cop sec. (*A la Peirouno*) E tu, te recoumandi moun brigand de gendre; gardo-lou bien, lou deisses pas sourti que siasque tournado. (*A soun gendre*) Ah! couquì, t'aprendrai à te mascà en negre! (*Seurt.*)

SCENO XIII

La Roso, l'Annilho, la Catissou, lou toutoun Geri, Ramoun, Ricampléu, la Peirouno.

RICAMPLÉU. — Coumo troubas quel eichantilhou de belo-mai?

RAMOUN. — Paubre Ricampléu, tu ses enquero pus malurous que iou. Tu fasias semblant de partì per Mountevideo; eh be, iou, vole pas fà semblant e vau nà à Bourdéu per m'i embarcà.

LA ROSO, L'ANNILHO E LA CATISSOU. — Ramoun!

RAMOUN.— O, Ramoun, que n'aimo pas à etre soufletat. Voleis-tu venì coumo iou, Ricampléu?

LA PEIROUNO. — Hi, hi, hi, hi! voli pas quità moun ome.

RAMOUN (*à la Catissou*). — Veses-vous, ma paubro mai, iou plagne bien de vous quità, car iou vous aime bien à causo que m'aves toujour bien eimat. Mas m'ei pas poussible de supourtà un afrount. Quand iou pense que iou siriò entrat dins un four per fà plasei à la Roso; que per elo, óuriò entrepreis l'impoussible! M'en veire entau recoumpensat! Qu'ei pus fort que iou. La vito eicl me sirió pas tenablo. Fóu que chanje de païs, car per ré au mounde voudriò restà eicì après ço que s'ei passat. Ses-tu dóu vouïage, Ricampléu?

RICAMPLÉU.— Mas, ma belo-mai que me vóu fà arrêtà per i avei prengut sa bourso!

RAMOUN. — La bourso ero tabé touò coumo souò. Cambe i avio?

RICAMPLÉU.— I avio cent cranto e nau francs e uno medalho

Digitized by Google

de la Sento Vierjo. La medalho iei be toujour, mas lous cent cranto e nau francs an demingat.

RAMOUN (*à la Roso*). — La clau dóu cabinet !

LA ROSO (*treblado*). — La veiquì.

RAMOUN (*drubent lou cabinet*). — Ricampléu, prends quis dous cents francs. Païaras ta belo-mai, que d'alhour te pot ré, e tous lous gendarmas de l'univers te leissaran en repaus. Tant qu'à iou, te païe toun vouïage en Americo ; me ramboursaras quand poudras.

GERÌ. — E autrament, quéu vouïage, qu'ei serìous ?

RAMOUN. — Tout ço que i'a de pus serìous. (*Torno la clau à la Roso, que puro.*)

LA PEIROUNO. — Ricampléu, emmeno-me coumo tu ; iou te proumeti de te pas fà einouïà.

RICAMPLÉU. — Nou, ai fai trop de meichant sang aveque vous autras douas.

LA PEIROUNO. — Que devendrai-iou si tu parteis ?

RICAMPLÉU. — Zou fóu, ma paubro ; mas pode bien te dire que, si tu m'as fai souvent einouïà, t'aguisse pas per acò e mete mai de torts sur ma belo-mai que sur tu.

LA PEIROUNO. — Si fóu chóusì entre ma maire e tu, qu'eis tu que iou chóusisse.

RICAMPLÉU. — Embrassam-nous, Peirouno, e quitam-nous bous amis.

LA ROSO (*poussant uno credado*). — Peirouno !... qu'ei votre noum, Peirouno ?

LA PEIROUNO. — O. (*Puro.*) Hi, hi, hi, hi !

LA ROSO (*sautant au cóu de Ramoun*). — Ramoun, Ramoun ! oh ! que iou t'aime !

RAMOUN (*frejament*). — Daurenavant, foudrò m'eimà de louen.

LA ROSO. — Peirouno, quelo letro... (*Gui motro sa letro.*)

LA PEIROUNO. — Es iou que l'ai escricho e que l'aviò deissado sur la taulo à l'adresso de moun ome.

LA ROSO (*à Ramoun*). — Legis dounc quelo letro. (*Ramoun legis.*) Iou cresio que qu'ero à tu qu'ero adressado, co m'avio treblat. (*Vai se metre à janoueis, Gerì l'empaicho.*) Ah ! Ramoun, Ramoun, perdouno-me óu vau venì folo.

GERÌ. — Miliasso de Dìou ! embrassas vautreis e que co siò

Digitized by Google

chabat. Qu'ei prou per un cop. (*Ramoun e la Roso s'embrassen.*)

La Peirouno. — E tu, Ricampléu, tu m'embrassas pas ?

Ricampléu. — Fóu be fà queraque coumo lous autreis. (*Embrasso la Peirouno.*)

Gerì. — Ricampléu manco un pau d'entousiasme ; mas co vendrò aveque lou tems, iou m'en charge.

SCENO XIV

La Roso, l'Annilho, la Catissou, lou toutoun Gerì, Ramoun, Ricampléu, la Peirouno, la Vinagro, Coussardini, *tenent un journau.*

Ricampléu. — La gendarmariò !

La Vinagro (*à Coussardini*). — Aquel ome que veses mascat en negre e que ve d'embrassà ma drolo, aco's pas un negre.

Coussardini.—Alors c'est un blanc qu'il est noir furtivement ; ze comprends avec distinction.

La Vinagro. — Fau l'arrestà, lou fà jujà, coundannà e guilhoutinà. (*Coussardini danso.*)

Coussardini (*legissent*). — Tiraze de la loterie des lézards dévoratifs, numéro 737,127. Ce numéro il gagne un lot de cinq mille francs, et c'est moi Olibrio Coussardini que ze le possède, à ce numéro. Je n'ai rien à cacer aux amis. (*Passo lou journau à Gerì.*)

Gerì. — Gagnas un lot de cinc milo francs ?

Coussardini. — Zuzez, mon cer ami, ze voulais me marier avec mademoiselle Anastasie Carcagnote, qui a desinclinaisons pour la zendarmerie, mais que pernicieusement elle n'avait pas de quoi constiper sa dot représentative ; et au zour d'auzourd'hui, c'est moi que ze peux la constiper simultanément et que ze souis dans le péroxide de la gaité française, qu'il faut que ze danse pour la manifester d'une manière effective et transparente. (*Éu danso.*)

La Vinagro. — Es fol, lou gendarmo ?

Coussardini. — Subséquemment, que la danse il est nécessaire et même opiniâtre pour interpréter la correspondance du cœur. (*Fai un pas de danso.*)

Digitized by Google

GERÌ (*à la Vinagro*). — Si dansavem? que nen dises?

LA VINAGRO. — Quand moun gendre sarò en prejou, dansarem si voules.

GERÌ (*prenent la Vinagro à part*). — Belo Vinagro, qu'ei pas poussible de vous veire sans vous eimà. Vous couneisse n'i a pas uno ouro e vous aime toutplé. Eipias-me bien, sei pas enquero trop eirounciat, n'ei-co pas? Eh be, iou sirai countent noumas quand vous sires devengudo la tatai Gerì.

LA VINAGRO. — Couïounas óu couïounas pas!

GERÌ. — Parle serìousament.

LA VINAGRO. — Qualo es vosto proufessìou?

GERÌ. — Ia trento ans que marche à reculou.

LA VINAGRO. — Vous demandi pas coumo marchas, vous demandi vosto proufessìou.

GERÌ. — Vous dire que marche à reculou, n'ei-co pas vous dire que sei courdié?

LA VINAGRO. — Poudias pas me dire d'abord qu'eras un ome de cordo?

GERÌ. — Coumo votre gendre ei un ome de sac; car vous gui fas petassà votreis sacs, belo Vinagro.

LA VINAGRO. — Moun gendre es un couquì, un manjo-tout; mes parlam de vous.

GERÌ. — Sei à votreis ordreis.

LA VINAGRO. — Aves dau bé, de l'argent?

GERÌ. — Uno meijou que déu ré à degun, quauco terro, uno bravo vigno que n'a pas lou filossera e un couble de milo francs.

LA VINAGRO. — Co n'es pas prou per un partit coumo iou, qu'ai ounze vacos e un brau, que pague vingt escuts de talho e que trabalhe dins lou froumage de fourmo.

GERÌ. — Uno santat de fer batut, e l'enveio de vous plaire.

LA VINAGRO. — N'es pas à mespresà, paure ome, mes n'es pas prou.

GERÌ. — Belo Vinagro, eimatì s'ei cassat uno sieto; sabes que qu'ei sinne de maridage.

LA VINAGRO. — Z'ai toujour cregut.

GERÌ. — Quéu sinne ero per vous e per iou.

LA VINAGRO. — Nou, ero per lou gendarmo e la Carcagnoto. (*A Coussardini*) Eh be! l'arrestem óu l'arrestem pas? (*Coussar-*

Digitized by Google

dini danso.) Ses malaude, que poudes pas vous teni de dansà?

Coussardini. — Que z'ai gagné légalement et sans escalade un lot de cinq mille francs et que la belle Anastasie Carcagnote elle est à moi.

La Vinagro. — Rabuso, lou gendarmo. Voules-vous, o óu nou, l'arrestà per que ie fascon soun proucès e que siasque guilhoutinat?

Ricamplèu (*que legis lou journau dempei un moument, poussant uno grando credado*).— Ah!

La Vinagro. — A pòu, lou brigand, a póu.

Ricamplèu. — Qu'ai-iou vis, moun Diou, qu'ai-iou vis?

La Vinagro. — As vis lou gendarmo, couquì!

Ricamplèu. — Moun chapéu de palho!

La Vinagro. — Soun chapéu de palho! Veses be qu'es vengut fol d'espóurissament.

Ricamplèu (*moutrant un bilhet de loutariò retengut per lou riban de soun chapéu*).—Lou gros lot, lou numéro 131,439, ves-lou, ves-lou, qu'ei iou que l'ai.

Çoussardini (*legissent sur lou chapéu*) : — *Loterie des lézards dépuratifs*, non *dévoratifs*, n° 131,439, ze déclare qu'il existe numérativement sur ce çapeau.

La Vinagro. — As gagnat lou gros lot?

Ricamplèu. — De cent milo francs.

La Vinagro. — Dins mous bras, moun gendre, dins mous bras! (*Elo se jieto au cóu de Ricampléu.*)

Ricamplèu. — Dins votreis bras...o, mas sarreis pas trop.

Gerî. — E autrament, voules pus lou fa guilhoutinà?

La Vinagro. — Qu'ero dins un moument de vivacitat, mes iou sei bouno naturalament. Moun gendre, iou te perdouni.

Coussardini.— Ze vois que tout le monde il est dans le plus parfait accord, et moi aussi ze souis d'accord et, pour célébrer notre bonheur suprême, ze vous propose de danser un petit couadrille.

La Roso. — Reculam la taula. (*La reculen.*)

Ricamplèu.— Uno pito chansou, si voules. Qu'ei iou que l'ai coumpòusado, e me dires si n'ai pas eitat ispirat. Vous recoumande de m'acoumpagnà óu refrin après chaque couplet.

Gerì. — Podeis partì, t'eicoutem tous.

Digitized by Google

Ma Belo-Mai

Er : *Dans l'intérieur d'une citrouille* (Offenbach).

RICAMPLÉU. — Ai, ai, ai,
Uno belo-mai,
Diable m'eivirole !
N'ai deijà moun fai.
Sans coumtà (*bis*)
Que la vole
Vendre et que degun la vóu chatà.

Lou que prend fenno que gui agrado
Fai pas toujour tout ço que vóu.
Enquero urous si dins l'annado
Se casso la barro dóu cóu !

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Ma fenno, sei deijà de plagne
Quand fai virà tous sous moulìs ;
Mas ma belo-mai, iou la cragne
Coumo la serp e las ustrics.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Ma belo-mai a la maliço
De la trajasso e dóus arpics.
Ma belo-mai vous mord, vous fisso,
Vous eipìouno e vous eibrucis.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

De rasounà fóu que me garde.
Mai gui cede, mai fai de brut.
Si dise rè, fóu que bavarde ;
E si parle, fóu que sió mut.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Per iou tout lou pus orre linge.
Per iou lou liet plè de sumìs,
E per iou quante fóu que minje,
Ço que se gato e se mûsìs.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Digitized by Google

Si vole dóus ióus en salado,
Ma belo-mai vóu que sian mòus.
Si vole fà quauco boursado,
Ma belo-mai vóu dóus virόus.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Quand vole fà uno fretisso,
Ma belo-mai sarro la sau.
Quand fóu que d'iver me vitisso,
Me sarro tout ço qu'ai de chaud.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

E quand sei malaut, fóu l'entendre,
Gemo, seufro, se plan toujour.
E quand me tùto, iou soun gendre,
Qu'ei elo que credo au secour.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Quand ma fenno e sa mai se bourren,
Ai vougut las deisseparà,
E sur iou las veiquì que courren,
Bien d'acord per m'eipoussierà.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Plagnes, plagnes un paubre gendre
Que n'a beléu pas soun parié,
Car se maridet un divendre,
Lou trege dóu meis de féurié !

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Enfin, per chabà moun arengo,
Couneitrian pus notro meijou
Si ma fenno perdio sa lengo
E ma belo-mai soun fissou.

TOUS.— Ai, ai, ai, etc.

Per l'eisantì, dins l'autre mounde
Queraque un jour iou m'en irai;
Mas ai póu, lou diable me tounde !
De gui troubà ma belo-mai.

TOUS.— Ai, ai, ai,

Digitized by Google

Uno belo-mai.
Diable m'eivirole !
N'ai deijà moun fai.
Sans coumtà (*bis*)
Que la vole
Vendre e que degun la vóu chatà.

Tous. — Bravo, bravo !

Coussardini. — Que ze ne comprends pas perfectiblement le périgord, mais z'applaudis tout de même.

La Vinagro. — Mes au mens, n'es pas facho en moun óunour, aquelo chansou ?

Ricampléu. — N'ei pas facho en votro óunour, belo-mai, n'i a rè de pus segur.

Gerì. — D'alhour, soum-nous pas eicì dins quéu paradìs de las belas-mais, ante iou voudriò tant vous veire entrà ? Belo Vinagro, pode-iou esperà ?

La Vinagro.—Aqueste cop vous disi que couïounas. Ai cent milo francs de mai que tout aro.

La Peirouno.—Escusas, maire, qu'ei moun ome que lous a, e pas vous.

Ricampléu (*à la Vinagro*). — Lou gros lot de cent milo francs ei méu e pas vòtre. Eh be, vous nen balhe la meitat si vous maridas aveque moun toutoun Gerì.

La Vinagro. — E me tournaras ma bourso ?

Ricampléu. — Votro bourso, mai votro medalho.

La Vinagro. — Moun gendre, n'ai rè à vous refusà. Vostre toutoun m'a plascut lou premié cop que l'ai agut vìs.

La Roso (*s'apprechant dóu toutoun Gerì en mèmo temps que l'Annilho e la Catissou*). — Mas, toutoun, aves-vous bien fai toutas votras reflecìous ?

Gerì. — Ai doundat dins ma vito treis porcs-singlars, dous muleits e un ase rouge : co sirió be lou diable si doundavo pas la Vinagro. Migreis pas. (*Naut.*) Belo Vinagro, ei de moun devei de vous fà couneitre qu'ai un grand defaut.

La Vinagro. — Vous escouti.

Gerì (*moutrant sa pipo*). — Vous ai óuvit dire qu'eimaveis pas l'óudour dóu tabac, e iou, quand fume pas, vale pas dous sóus, sei móu coumo uno pelho.

Digitized by Google

La Vinagro. — Es l'óudour de la cigareto que n'aimi pas, mes aimi béucop l'óudour de la pipo.

Gerì. — Vole pas vous cachà que m'arribo souvent de fumà la cigareto entre douas pipas.

La Vinagro. — Eh be ! la fumares, paure ome, m'i acoustumarai.

La Roso. — E ante nires damourà, toutoun Gerì ? En Auvergno óubetout en Perigord ?

La Vinagro. — En Auvergno.

Gerì. — Nou, en Perigord.

La Vinagro. — Mes meis ounze vacos, moun brau e moun froumage de fourmo !

Gerì. — En Perigord, e co sirò toujour iou, belo Vinagro, que couparai lou salat.

La Vinagro. — Es un plat que iou aimi béucop.

Ricamplèu. — Coumo acò, belo-mai, nóus damourarem pus ensemble ?

La Vinagro. — Aco's aveque peno que me separarai de tu.

Ricamplèu. — Màs qu'ei segur, bien segur ?

La Vinagro. — Zou fau, dins ma nouvelo pousicìou.

Ricamplèu. — Eh be, belo-mai, n'i a pas qui dire, fóu que vous embrasse.

La Vinagro. — O, mes pagaras ma despenso chas Batistou.

Ricamplèu. — Dous cops, si fóu.

La Vinagro. — Nou, un cop soulament, moun gendre; fóu eitre toujour eiconome.

Coussardini. — Et notre petit couadrille ?

Gerì. — *Lé pètit couadrille !* Nous vam lou remplaça per uno bourreïo sur l'er (*Éu chanto*):

N'a pas cinc sóus
La filho dóu pelhaire,
N'a pas cinc sóus,
Se marido quand vóu.

La Vinagro. — Ou sur aquel er (*Elo chanto*):

Digo, Janeto,
Vos-ti te lougà,
Larireto ?
Digo, Janeto,

Digitized by Google

Vos-ti te lougà?
— Nani, ma maire,
Voli-me maridà:
Es uno afaire
Que déu se decidà.

(La Vinagro e Gerì dansen uno bourreio.)

L'ANNILHO. — La soupo vai fresì.

GERÌ. —Fóu pas gui leissà lou tems. A taulo ! à taulo! Roso, Annilho, Catissou, treis cuberts de mai : un per ma pretendudo (*prend la Vinagro per la mà*), un autre per la Peirouno (*Ricampléu prend la Peirouno per la mà*), e l'autre per moussu Coussardini, que voudró bien acetà.

COUSSARDINI. — Si ça peut vous être honorable et satisfaisable, z'accepte avec ingratitude, et la préposition il est d'autant plus efficace et prépondérante que ze tombe libéralement d'inaction.

LA CATISSOU. —Veiquì lou darnié cubert, podem nous metre à taulo. (*Coussardini, en dansant, passo trop près d'elo; uno sieto toumbo, que se casso.*)

LA ROSO. —Uno autro sieto de cassado!

GERÌ. — Sinne de maridage, n'i a re de pus segur.

LA VINAGRO (*prenent Gerì per lou bras*). — Aqueste cop, es nostre tour qu'es vengut.

SCENO XV

Lous Mèmas, un Fournié.

LOU FOURNIÉ. — Vous porte la tourtiero.

LA VINAGRO. — Vosto tourtiero embaumo.

GERÌ. — A taulo! à taulo!

LA VINAGRO (*à la Roso*). — Cresi qu'aves oublidat de salà lou roustit.

LA ROSO. — Ejustament n'i a pas de sau dins la saliero.

GERÌ. — Co n'i fai ré. A taulo! à taulo!

COUSSARDINI. — Que la zendarmerie il est faite pour obéir hermétiquement.

LA ROSO, *au public:*

Digitized by Google

A la peço dôu troubaire
Escusas, quand vôu vous plaire,
Si manco dóus grus de sau,
Laringo ringueto,
Si manco dóus grus de sau,
Larigo ringau.
(La telo toumbo.)

Auguste CHASTANET.

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(Suite[1]*)*

XIV

Le rouergat vivant possède l'adjectif *marrá, na ;* dans son acception la plus usuelle, ce mot s'applique aux vaches difficiles à traire, qui refusent de donner leur lait, et s'emploie encore, mais métaphoriquement, comme synonyme de ladre, chiche, avare. Or je trouve dans le *Dictionnaire des sciences médicales* du docteur Dechambre, à l'article *Anthropologie de la France,* par le docteur Lagneau, que le nom de *Marran* était jadis appliqué aux juifs dans le midi de la France.

Le sens actuel de notre *marrá* dériverait-il de son ancien emploi comme dénomination des juifs, ou bien faut-il voir, dans cette dernière acception du mot, un sobriquet attestant que sa signification moderne est primitive et non consécutive[2] ?

XV

La toponymie cadastrale de mon département est pleine de

[1] Voir *Revue des langues romanes,* février, mai et juillet 1882, octobre et novembre 1883, et février 1885.

[2] Le lecteur me saura gré de le faire profiter de l'annotation ci-après, qu'une main obligeante avait tracée sur l'épreuve de cet article, qui m'avait été envoyée à corriger : Cf. *marrá* (catal.) = *aries,* aussi à Toulouse (Azaïs); *marrano* (castill.) = *sus,* d'où l'application aux Juifs. Origine hébraïque, d'après la plupart des étymologistes. Voy. Diez, *Woerterbuch.*

Digitized by Google

révélations intéressantes sur l'histoire physique du pays, ainsi que sur les autres aspects de son passé.

Bordant nos rivières et ruisseaux, se rencontrent ici nombre de parcelles, en face de prés pour la plupart, dont le nom propre m'avait longtemps intrigué : les unes sont appelées *l'Ierla,* les autres *lo Revolt* ou *la Revolta.*

Ce dernier mot, qui s'observe encore chez nous comme nom patronymique, me paraissait inexplicable tant qu'il ne m'était apparu que dans cette application. Mais le problème s'étant offert à moi sous sa forme originelle, qui est celle de nom de lieu, j'ai pu enfin le résoudre.

Je me suis occupé dans le temps, surtout à l'occasion d'un congrès scientifique qui se tint à Rodez il y a une dizaine d'années, de l'étude de la vallée de l'Aveyron au point de vue géogénique. Or, dans cette étude, une chose entre autres me frappait; c'étaient les brusques écarts de la ligne du thalweg que j'observais dans la direction du cours de la rivière, lequel, non content de se montrer rebelle à la pente du terrain, décrit des méandres d'une régularité peu naturelle. Or ce sont les pièces qui se trouvent dans ces sinuosités remarquables qui portent souvent les dénominations en question. Une exploration un peu attentive des lieux me fit découvrir que ces anses de la rivière étaient d'anciennes dérivations destinées à alimenter des moulins disparus, mais dont se rencontrent encore des vestiges : le nom de *Revolt* ou *Revolta* (*revolutus, revoluta*) rappelait le fait même de cette dérivation, et celui d'*ierla* (*insula*) faisait allusion à la situation quasi-insulaire de la terre enfermée entre l'ancien lit naturel et le nouveau.

Au point de vue de la transformation phonétique, *revolt, revolta,* ne présente aucune difficulté[1], mais on peut en trouver dans *ierla,* interprété comme métaphonie du latin *insula.* Cependant une telle interprétation est certainement vraie ; j'ai pu, en effet, m'assurer que les petits îlots plus ou moins mi-

[1] L'accentuation du latin *revolùtus* n'est pas plus embarrassante pour notre dérivation de *Revolt, Revolta,* que celle de *volùta* pour le pr. *volta* et le fr. *voute;* ces contractions s'expliquent par un déplacement de l'accent tonique.

Digitized by Google

nuscules qui se rencontrent dans le sein de nos rivières aveyronnaises sont appelés du nom commun d'*ierla* par la population riveraine.

Ierla, descendant de *insula*, en descend incontestablement par une première contraction en *insla ;* mais quelle a été la modification subséquente? Serait-ce *isla*, serait-ce *inla?* Cette dernière eût probablement donné naissance à *illa*. Quant à *isla*, on peut faire valoir de sérieuses présomptions en sa faveur. La voie analogique nous conduit à raisonner ainsi :

L'association *sl* est d'une occurrence rare dans les formes mères du provençal; mais *sm* s'y rencontre fréquemment. Or comment se comporte ce groupe dans les transformations ultérieures de la langue? En Rouergue, le plus souvent l'*s* se change en *i*, formant diphthongue avec la voyelle qui précède. Ainsi les formes archaïques *San-Masme* (Sanctus Maximus) et *blasmar*, sont représentées dans le rouergat moderne par *San-Maime* et *blaimar ;* cependant l'*s* de *sm* devient *r* assez volontiers, jusque dans les mêmes mots où on l'observe en *i*. Par exemple, à côté de *blaimar* (se pâmer) on entend dire *blarmar*, et même l'adjectif *blarme* (blême, décoloré, pâli) se rencontre seul à l'exclusion de *blaime*. Toutefois il est deux catégories de cas où *sm* passe à peu près invariablement à l'état de *rm ;* c'est, 1° quand la transformation en *im* créerait un homonyme à un mot déjà existant (il semble qu'ici la crainte de l'équivoque dirige la transformation); ainsi *asme*, pour *asthma*, nous donne *arme*, comme pour éviter *aime*, qui se confondrait avec la première personne du présent de l'indicatif du verbe *aimar ;* — 2° quand *sm* est immédiatement précédé de la voyelle *i :* on conçoit, en effet, qu'*i* peut difficilement former diphthongue avec lui-même. Citons *abirme* (abisme), *catechirme* (catechisme), *romatirme* (romatisme).

Cela dit, revenons à *sl*. Dans cette association, l'*s* a une tendance manifeste à se comporter comme dans *sm*. En effet, *vailet*, pour *vaslet ; cailar, cailus*, pour *caslar, caslus* (formes germano-romanes de *castellaris, castellucius*) nous sont familiers; mais nous rencontrons aussi *varlet*, comme variante de *vailet :*

Tan l'exemple del mestre
Entancha los varlets,

Digitized by Google

dit le Virgile rouergat. N'y a-t-il pas lieu de penser que le parallélisme métaphonique entre *sm* et *sl* se continue jusqu'au bout, et que *isl* a pu, à l'instar de *ism*, se métamorphoser en *irl* dans l'exemple unique qu'il nous offre?

J.-P. DURAND (de Gros).

(A suivre.)

CONTES POPULAIRES

DU LANGUEDOC [1]

(Suite)

II. — La femno es pus fino que lou diaple [2]

La femno es pus fino que lou diaple.

Un cop, i aviò un ome e uno femno qu'eroun cargats de déutes; savion pas coussi fa per pagà so que devion.

Aquel paure home, embabinat de sous afas, uno neit que poudiò pas dourmi, diguet: « Se lou diaple veniò, farion patte ensemble. »

Sul cop se presento quicom coumo un ome, pelut, cournut, amé d'arpius d'un pouce:

TRADUCTION

II. — La femme est plus rusée que le diable.

La femme est plus rusée que le diable.

Il était une fois un homme et une femme qui étaient chargés de dettes et ne savaient comment faire pour les payer.

Le pauvre homme, préoccupé de ses affaires, une nuit pendant laquelle il ne pouvait dormir, se dit: « Si le diable venait, je ferais pacte avec lui. »

A l'instant apparaît un corps ayant la forme d'un homme velu, cornu, avec des griffes [longues] d'un pouce.

[1] Voir le fasc. d'avril, p. 184.

[2] Cf. le *Diable de Papefiguère*, dans Rabelais et dans Lafontaine.

Digitized by Google

« — M'as sounat! que vos?

» — Voli d'argent.

» — Quan te cal?

» — Me cal cinq cents pistolos.

» — Las auras; mais que me dounaras en retour? Toun amo?

» — Un vietdase! Te dounarei la recolto de la Coundoumino per vint ans: la laurarei, la semenarei, e tu recoultaras.

» — Anen, voli pla, acos finit », diguet lou diaple, e i coumtet las cinq cents pistolos.

Quand la femno se derevelhet, soun ome i moustret l'argent, i diguet d'ount veniò e coussi ne pagarion lous interesses.

« — Vos qu'atrapen lou diaple? diguet la fenno.

» — Es trop fi.

» — N'es mai que tu, nipo, mais n'es pas tant que ièu; faime lou venl e veiras. »

L'ome tournet souna lou diaple, que se presentet sul cop. I demandet so que vouliò: s'èro tourna d'argent?

•

« — Tu m'as appelé! Que veux-tu?

» — Je veux de l'argent.

» — Combien te faut-il?

» — Il me faut cinq cents pistoles.

» — Tu les auras; mais que me donneras-tu en retour? Ton âme?...

» — Point du tout. Je te donnerai la récolte de la Condamine pendant vingt ans: je la labourerai, je l'ensemencerai, et toi, tu la récolteras.

» — Allons, je le veux bien, c'est entendu ainsi, dit le diable », et il lui compta les cinq cents pistoles. »

Lorsque la femme se réveilla, son mari lui montra l'argent, lui dit d'où il venait et comment ils devraient en payer les intérêts.

« — Veux-tu que nous trompions le diable? dit la femme.

» — Il est trop malin.

» — Il l'est peut-être plus que toi, nigaud, mais il ne l'est pas autant que moi: fais-le venir et tu verras. »

Le mari appela de nouveau le diable, qui parut à l'instant et lui demanda ce qu'il voulait, si c'était encore de l'argent.

Digitized by Google

« — Es pas aco, diguet la femno; t'es reservat la recolto de la Coundoumino, mais te cal dire quno : se es la de dessus la terro ou la de dedins?

» — Voli la de dessus la terro.

» — Eh be, l'auras. »

Quand lou diaple sioguet partit, la femno diguet à soun ome: « Semenaras à la Coundoumino de bluderabos, de carotos, de naps, de salsifits, de patanos e de ravets. »

Lou diaple venguet per levà la recolto, e veget que nou i aviò per el que d'erbo.

S'en va trouva l'ome e i dits : « Oungan, m'as atrapat; mais l'an que ven, voli la recolto de dedins la terro.

» — L'auras », diguet la femno.

Quand lou diaple sioguet partit, la femno diguet à soun ome:

« — Oungan, semenaras à la Coundoumino de blat, de mounjos, de mil e de caulets. »

Lou diaple venguet per levà la recolto de dedins la terro, e veget que nou i' aviò per el que racinos.

S'en va trouva l'ome e i dits : « M'as tournat atrapà, cal que me ba pagues ; te voli ficà uno bouno estrilhado ; d'aissis stan

« — Ce n'est pas cela, répondit la femme ; tu t'es réservé la récolte de la Condamine, mais tu as oublié de dire laquelle : si c'est celle de dessus la terre ou celle de dessous.

» — Je veux celle de dessus la terre.

» — Et bien, tu l'auras. »

Quand le diable fut parti, la femme dit à son mari : — « Tu sèmeras à la Condamine des betteraves, des carottes, des navets, des salsifis, des pommes de terre et des radis.

Lorsque le diable vint enlever la récolte, il vit qu'il n'avait pour sa part que des herbes.

Il va trouver le mari et lui dit : « — Cette année, tu m'as trompé ; mais, l'année prochaine, je veux avoir la récolte de dessous la terre.

» — Tu l'auras », lui dit la femme.

Quand le diable fut parti, la femme dit à son mari : — « Cette fois, tu sèmeras à la Condamine du blé, des haricots, du maïs et des choux. »

Lorsque le diable vint enlever la récolte de dessous la terre, il vit qu'il n'avait pour sa part que des racines.

Il va trouver le mari et lui dit : « —Tu m'as encore trompé, mais tu

Digitized by Google

nous cal ana penchenà toutis dous sus la Coundoumino per vese cal sarà lou pus fort.

» — Aro, pot pas i ana, diguet la femno; cal que arrengue sous afas en cas de malur. Veni dins veit jours à la memo ouro, moun ome t'atendra. »

De calé se batre amé lou diaple, lou paure ome n'aviò pas de repaus, ni nou manjavo, ni nou dourmissiò ; fasiò pus que soumicà.

Sa femno i disiò : « Manjo, bèu, dourmis, inoucent; ièu me cargui dal diaple.

» — Mais coussi faras?

» — Te metes pas en peno.»

Al cap de veit jours, lou diaple se presento e trovo pas l'ome à l'oustal.

« — Coussi ! toun ome es pas aissis?

» — Pren pacienso, vendra lèu : s'es anat faire agusa las ounglos; e t' aproumeti que n'auras pas fret. Tè ! agacho la grafignado que m'a feit avant de se las anà fa agusa? »

Alabets s'arregusso e i mostro uno rego de sang d'un pan de long.

me le payeras ; je veux te donner une bonne volée ; dans l'instant, nous allons nous battre tous deux sur la Condamine, pour voir celui qui sera le plus fort.

» — Aujourd'hui il ne peut pas y aller, dit la femme ; il faut qu'il mette ordre à ses affaires, en cas de malheur. Viens dans huit jours, à la même heure, mon mari t'attendra. »

En pensant qu'il lui fallait se battre avec le diable, le pauvre homme n'avait plus de repos ; il ne mangeait plus, il ne dormait plus, il ne faisait que sangloter. Sa femme lui disait : «—Mange, bois, dors, niais ; je me charge du diable.

» — Mais comment feras-tu?

» — Ne te mets pas en peine.»

Au bout de huit jours, le diable arrive et ne trouve pas l'homme à la maison.

« — Comment ! Ton mari n'est pas ici?

» — Prends patience, il viendra bientôt : il est allé se faire aiguiser les ongles; et je te promets que tu n'auras pas froid. Tiens ! regarde l'égratignure qu'il m'a faite avant d'aller se les faire aiguiser.

....

Digitized by Google

« — Vietdase ! dits lou diaple, me voli pas pus ana batre. » Fico lou camp, e dempèi l'an pas pus vist.

Cric, cric,
Moun counte es finit ;
Cric, crac,
Moun counte es acabat.

(Communiqué par M. Guibaud, de Narbonne.)

L. LAMBERT.

» — Sapristi ! dit le diable effrayé, je ne veux plus aller me battre. » Il s'en alla, et depuis on ne l'a plus revu.

Cric, cric,
Mon conte est fini ;
Cric, crac,
Mon conte est achevé.

L. LAMBERT.

(A suivre.)

Errata.— Dans le conte *lou Filhol de la Mort* (voir avril 1885), p. 191, l. 4, 6, 10, au lieu de *dounarai*, lisez *dounarei*.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Dons faits à la Société pour l'étude des langues romanes :

Par les auteurs : les Manuscrits provençaux de la Mejanes, par F. Vidal, sous-bibliothécaire (Extrait de la *Revue sextienne*). Aix, 1885.

Lou Veloucipède, facétie, par Vidal (Extrait de la *Revue sextienne*).

Par l'Académie roumaine, à Bucarest : Documente privitóre la Istoria Românilor. Supplement I. Volumul II. 1781-1814. Bucuresci, 1885. Un vol. gr. in-4° de 756 p.; — Etymologium magnum Romaniæ. Dictionarul limbei istorice şi poporane a Românilor... De B. Petriceĭcu-Hardeu. Fasciora I. A. Acat ; Bucuresci, 1885; gr. in-8°, LX p. 128 c.; — Analele Academiei Romane. Seria II, tomulu VII. Bucuresci, 1885, in-4o, 338 pp.

A. Langlade, l'Agnelou banudet, pouëmo. Lioun, 1884.

A. Roux, Amour. Montpellier, 1885.

Par M. Obédénare : Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ Orientalis in terris coronæ sancti Stephani... a Nicolao Milles. Œniponte, 1885. 2 vol. in-8o, ensemble CXX-1088 pp.

Par M. A. Roque-Ferrier, au nom de la Maintenance languedocienne du Félibrige ou du Comité du Centenaire de Fabre : Ronsard a Toulousa, balada de V. Alecsandri, virada en verses montpelieirencs, per Albert Arnavielle ;

Las Set Vertuts de la Joia, poésie anonyme ;

Divertimen eleni, francés e provençau, per William-C. Bonaparte-Wyse, a prepaus de la 43o odo d'Anacreoun ;

Le Chant du Latin, de V. Alecsandri, traduit en provençal par Frédéric Mistral et en languedocien par Alexandre Langlade ;

A Sa Majesta la Reino Isabeu de Roumanìo. Poésie d'Aubanel, avec la traduction en vers français par M. A. Mouzin, et la réponse de la reine, traduite en vers languedociens par A. Chassary.

Par MM. L. de Berluc-Pérussis, William-C. Bonaparte-Wyse, Joseph Roumanille, divers journaux contenant des articles sur le félibrige ou sur des poëtes méridionaux.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

AOUT 1885

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE,

M DCCC LXXXV

Digitized by Google

CHRONIQUE

Dons faits à la Société pour l'étude des langues romanes :

Par les auteurs : les Manuscrits provençaux de la Mejanes, par F. Vidal, sous-bibliothécaire (Extrait de la *Revue sextienne*). Aix, 1885.

Lou Veloucipède, facétie, par Vidal (Extrait de la *Revue sextienne*).

Par l'Académie roumaine, à Bucarest : Documente privitóre la Istoria Românilor. Supplement I. Volumul II. 1781-1814. Bucuresci, 1885. Un vol. gr. in-4° de 756 p.; — Etymologium magnum Romaniæ. Dictionarul limbei istorice şi poporane a Românilor... De B. Petriceïcu-Hardeu. Fasciora I. A. Acat ; Bucuresci, 1885; gr. in-8°, LX p. 128 c.; — Analele Academiei Romane. Seria II, tomulu VII. Bucuresci, 1885, in-4o, 338 pp.

A. Langlade, l'Agnelou banudet, pouëmo. Lioun, 1884.

A. Roux, Amour. Montpellier, 1885.

Par M. Obédénare : Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ Orientalis in terris coronæ sancti Stephani... a Nicolao Milles. Œniponte, 1885. 2 vol. in-8o, ensemble CXX-1088 pp.

Par M. A. Roque-Ferrier, au nom de la Maintenance languedocienne du Félibrige ou du Comité du Centenaire de Fabre : Ronsard a Toulousa, balada de V. Alecsandri, virada en verses montpelieirencs, per Albert Arnavielle ;

Las Set Vertuts de la Joia, poésie anonyme ;

Divertimen eleni, francés e provençau, per William-C. Bonaparte-Wyse, a prepaus de la 43o odo d'Anacreoun ;

Le Chant du Latin, de V. Alecsandri, traduit en provençal par Frédéric Mistral et en languedocien par Alexandre Langlade ;

A Sa Majesta la Reino Isabeu de Roumanio. Poésie d'Aubanel, avec la traduction en vers français par M. A. Mouzin, et la réponse de la reine, traduite en vers languedociens par A. Chassary.

Par MM. L. de Berluc-Pérussis, William-C. Bonaparte-Wyse, Joseph Roumanille, divers journaux contenant des articles sur le félibrige ou sur des poëtes méridionaux.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

AOUT 1885

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE,

M DCCC LXXXV

Digitized by Google

SOMMAIRE

Dial. anc. — C. Chabaneau. — Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale (*suite*). 53
C. Chabaneau. — Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés (*suite*). 72
Dial. mod. — E. Guichard. — Une version dauphinoise de l'*Escriveta*. 89
A. Arnavielle. — *Lou Jounglaire*. 94
Nécrologie. 101
Chronique. 102

MM. les Collaborateurs de la *Revue* sont priés de vouloir bien écrire leurs articles sur un seul côté de la feuille, d'une manière nette et lisible, de marquer très-exactement l'accentuation et la ponctuation des textes non français, et de prendre leurs mesures pour n'avoir à faire sur les épreuves que le moins possible de **corrections d'auteur.** Ils éviteront ainsi des frais à la Société et des retards à la *Revue*.

Les épreuves doivent être renvoyées, dans le plus bref délai, au Secrétaire de la Société, M. C. Chabaneau, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

On est prié de renvoyer le manuscrit avec la première épreuve, et la première épreuve avec la seconde.

Le prix d'abonnement à la *Revue des langues romanes* est de 15 fr. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. C. Chabaneau, secrétaire de la *Société pour l'étude des langues romanes*, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

Tout ce qui concerne les cotisations et les abonnements, à M. Lambert, trésorier, rue Saint-Guilhem, 17.

Toute publication intéressant nos études dont il sera adressé, *franco*, deux exemplaires au secrétaire de la Société, sera l'objet d'un compte rendu ou d'une annonce dans la *Revue des langes romanes*.

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(Suite)

V. — NOTES

Une étude développée et méthodique de la langue du *Mystère de la Passion* doit être réservée pour une édition complète de ce précieux reste de l'ancienne littérature provençale. Dans les notes ci-après, il suffira de signaler, au fur et à mesure qu'elles se présenteront, les principales particularités de phonétique, de morphologie ou de syntaxe qui se rencontrent dans les extraits que je publie.

P. 7 note. Les trois vers mis dans la bouche de Jésus sont évidemment les derniers d'un couplet lyrique ; ceux que prononce ensuite Lazare forment aussi deux couplets, dont les rimes devraient être pareilles. Corr. en conséquence au v. 1 du second, [*ieu*] *autra via?* au v. 5, *ho* [*per*] *un dia?* au v. 6, *Que el mon?*

V. 2. « desliguat » = *desliguatz*. Le groupe final *tz*, de toute origine, est ainsi presque partout réduit à *t* dans le ms. La réduction à *s*, qui s'y rencontre aussi, est beaucoup plus rare. — 3. « crubat », pour *cobratz*, par métathèse ; trait gascon. — « aregrament » = *allegr.*, par le changement de *ll* médial en *r*, trait gascon des plus caractéristiques. Le ms. n'en offre, si je ne me trompe, que deux autres exemples (*era* = *illa* au f° 30) et *aperat* au f° 55).

14. Ms. *bna senmana*. Le ms. a été exécuté par des copistes qui devaient prononcer le *v* comme un *b*, et ce qui le prouve, c'est non-seulement la substitution assez fréquente qu'on y remarque du *b* à l'*u* consonne, c'est-à-dire au *v*[1], mais encore comme ici, et encore ailleurs (*bna causa* f° 54 v°, *bbrir* f° 65 v°), celle, d'ailleurs beaucoup plus

[1] Ainsi, dans mon premier extrait, v. 4, *bal;* 24, *bols;* 34, *beyas;* 53, *bolgut;* dans le second, v. 8, *beray;* 59, *bos en ;* 71, *bal;* 92, *bezem;* 254, *salb.* J'ai corrigé partout sans en avertir autrement.

Digitized by Google

rare, de la même lettre à l'*u* voyelle, et inversement (*sàuem* f° 61, *de uadas* f° 61 v°, *toruat* f° 65, *cauaf* f° 69) celle de l'*u* au *b*. Mais le *v* y est bien plus fréquemment représenté par *u*, ce qui prouve que telle devait bien être la graphie de l'original. Dans le corps des mots, cette graphie, sauf erreur de ma part, est sans exception. Ce n'est qu'à l'initiale ou à la finale que la substitution de *b* à *v* se produit quand elle a lieu ; et le cas n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait le croire, car d'une part, même en initiale, c'est très-fréquemment, peut-être le plus souvent (je n'ai pas fait cette statistique), par la lettre *u*, qui sous cette forme ue peut prêter à aucun doute, que le son en question est représenté, et d'autre part le *b* n'est pas toujours facile à distinguer dans le ms. de la seconde figure de l'*u*, qui est notre *v*, et qui servait surtout, comme on sait, en initiale[1]. Aussi serait-il possible que, dans les exemples cités tout à l'heure, il fallût, malgré l'apparence, car la lettre m'a bien paru être un *b*, lire *vna*, *vbrir*, au lieu de *bna*, *bbrir*.

16. « et » = *est*. Le ms. a quelques autres exemples de cette réduction ; ainsi *fut* pour *fust*, f° 63 ; *aquet* f° 50 pour *aquest*, d'ailleurs plus fréquent. — 17. « nop » = *nous* (*no vos*). Trait gascon des plus marqués, qui reparaît plus d'une fois dans le ms. Cf. ci-après, deuxième extrait, vv. 1, 338, 346.

Premier extrait.

Les vers qui composent ce premier extrait sont de ceux qui font partie du fragment de ms. découvert à Palma, dont ils forment environ la moitié ; ce qui m'a permis d'améliorer en quelques passages la leçon du ms. de Paris. Je désigne par D ce dernier ms., à cause de sa provenance (la famille Didot, qui l'a donné à la Bibl. nationale), par P le fragment de Palma.

Première rubrique, p. 8. Manque dans P, où ni les noms des interlocuteurs ni les jeux de scène ne sont indiqués. Je le note ici une fois pour toutes. — L. 3. « aquestas coplas. » Ce sont des *coblas* en effet, bien que de la structure la plus simple (*ababab*), mais dont D a détruit l'ordonnance, que je rétablis d'après P. Une grande partie du dialogue est ainsi en couplets ; tel est en particulier notre second extrait presque entier. On sait qu'un autre mystère provençal, celui de *Sainte Agnès*, est pareillement entremêlé de morceaux lyriques.

V. 1. *Ver deus p.* P. — 2. Ce vers est le troisième dans D. P : *E senyor tun val en secor.* — 3. Deuxième dans D. — 4. *Senyor veray criator* P. — 5. *perdonador* D. — 6. *Que me perdons* P. — 7. « que

[1] Cf. ci-dessus, XXVI, 113.

Digitized by Google

es nat. » Prononcez *qu'es*. Les voyelles à élider ne sont pas toujours supprimées dans le ms. Observation faite ici une fois pour toutes. *que nasquet* P.— « verges. » Cf. ci-dessus, t. XXVI, p. 114, ce qui a été dit de cette forme et des pareilles employées comme régime.— 8. Neuvième dans D. —9. Huitième dans D. —10. *Que eu puesca fer ta volentat* P.— 11. *E ans* P. *spltura* (*l* barrée) D.

Rubrique après le v. 12. *lave* est pour *lavec*. — 13. *ajudatz* P. — 14. *En aquest hom quis fa fill de Deu* P.— 15. *Qu'eu cant l'ey vist* P. *Qui an cō lauist* D.— 17. *E diu qu'es* P.—« et »= *ille*. De même *het*, f° 50. Variante *ed* qu'on trouve au f° 56. Ce sont, si je ne me trompe, les seuls exemples offerts par le ms. du changement du groupe *ll*, devenu final, en *t* ou *d*, ce qui est un des traits les plus caractéristiques de l'idiome gascon.

18. Manque dans P, où les vers 17 et 19 ne riment pas (*de Deu : no coneix*). Celui-ci est probablement une interpolation faite en vue de procurer une rime à *Dieu ;* mais *conoys* du vers suivant ne rime à rien. Corr. ce dernier, en supprimant le v. 18, *Cos pot* [*donc*] *far car el no veu ? Veu* (*videt*) est une forme surtout catalane, mais qui pouvait, au XIV^e^ siècle, n'être pas étrangère à des dialectes provençaux. Elle a cours aujourd'hui en Limousin, de même que *creu* (crédit) [1].

20. *tocat* P. — 23. « dezonos » = *dezonors*. La chute de l'*r*, en pareille position, est ordinaire dans notre texte. Le copiste l'a souvent écrite là même où la rime indique qu'elle ne doit pas se prononcer.— 25. *tu ho vols* P. — 26-31. Vers illisibles dans P.— 27. Corr. *Pauzarey te?* ou *Pauzar t'ey* [*ieu*] *?* — 30. « ab un. » *ab duy* D.

31. « le. » L'emploi de cette forme de l'article, dans le rôle de régime, n'est pas normale. Mais on en trouve ailleurs d'autres exemples. — 32. *Lo un devia x diners* P. L'Évangile (Luc. VII, 41) dit

[1] Cette dernière forme se lisait peut-être en trois endroits de notre mystère, où les copistes de D, auxquels elle était sans doute étrangère, l'auront rejetée, au détriment de la rime et, dans l'un d'eux, de la mesure. Ce sont les suivants :

F° 50 v° : Si bes jur aque hes filh de Dieu
A la gent pegua quel ve crezen.
Corr. *Deu : que lo creu ?*
F° 34 : Que de Dieu sia malazeyt
Qui en vos a sa fe nius cre.
Corr. *Que malazeit sia de Dieu... nius creu ?*
F° 23 v° : May vos say dir tost e breument
Que tota la gent cre en hel.
Corr. *dire tost e breu... en el creu ?*

Mais, dans ce dernier cas, on pourrait tout aussi bien, et plus sûrement peut-être, corriger seulement, au dernier vers, *en el cre tota la gent.*

Digitized by Google

cinq cents deniers.—33. Ce vers, ainsi incomplet dans D, suit le précédent sur la même ligne. Suppl. *mens o mes* (moins ou plus, c'est-à-dire à peu près)? P : *L'altre L o mes*. On pourrait aussi, et mieux peut-être, suppl. *solamens*, en lisant au vers précédent *diners* .ccc.

34. Corr. *Con el proos es ?* ou *Con li es pres ?* P: *Ara aujes com els apres*. Dans l'un et l'autre cas on aurait une rime inexacte (d'*é* fermé avec *è* ouvert); mais les rimes de ce genre abondent dans ce texte. Cf. *Revue des langues romanes*, XVII, 303, n. 2 (où l'on a par erreur, avant-dernière ligne, imprimé *près* au lieu de *prés*).—36. *Et el volia be* P.— 37. *podia* D ; corrigé d'après P (*nol pogren*).— 38. *A nul hom que no volc parlar* P.—39. *lo deute lus vol leyxar* P. —40. *al Deu te sal* P.

42. « veyeyre » = *veiaire*. Le ms. offre de nombreux exemples de cet affaiblissement de *ai* tonique en *ei*, même en *e* [1], qui est un trait commun au catalan et au gascon, mais que présentent aussi des dialectes provençaux, celui du pays de Foix principalement. — 43. « mays. » Corr. *mes*. Cf. la note précédente. *aqui laus er mays* D. *Aquel an qui u lexet mes* P.

45. « jutyat » = *juljat*, comme *manyar* plus loin, pour *manjar*. Trait gascon, qui revient souvent dans le ms. Peut-être aurait-il mieux valu écrire *Iutyat*, pour ne pas préjuger la prononciation de l'initiale. — 47. *vos altres* P. Corr. *vos dos ?* — 49. « aqueste » = *aquesta*. Cet affaiblissement d'*a* final atone en *e*, commun au catalan et au gascon, est fréquent dans le ms. — *vezet* D; *veus* P. —50-51. P:

Anc tu si be t'est amich meus
Anc nom lavest un de mos peus.

Ces deux vers sont de ceux qui favorisent le plus l'hypothèse de l'origine catalane du mystère. Cf. là-dessus les observations que j'ai présentées dans la *Revue des lang. rom.*, XVII, 303. Un auteur gascon aurait pu dire à la vérité *grans amix mes* [2], ce qui donnerait à *pes* une rime suffisante.

51. « lavet » = *lavest*. Cf. ci-dessus, p. 54 sur le v. 16 de la 7, note.— 52. « es » = *est*. Cas inverse du précédent, et qui se présente plus rarement dans le ms. — *Ibid.* P: *de gran anap*, ce dernier mot

[1] Ainsi on trouve, f° 42 v°, *fetz* (facitis) rimant avec *etz* (estis); f° 33 v°, *fer* (facere) rimant avec *renovier* (corr. *renover*); f° 48 v°, encore le même *fer*, comme le prouve la rime (*diner*), bien que le copiste ait écrit *far*. Mais c'est surtout dans les futurs que cet affaiblissement se remarque.

[2] Cette forme *mes* se trouve au reste dans le ms. f° 31 v°: *.I. dels mes apostos.*

Digitized by Google

souligné dans l'imprimé, probablement pour *guap*, qu'on aura mal lu, comme dans D. *guap* est le subst. de *gabar*, qui, entre autres significations, a celle de *se vanter*, faire étalage de ses avantages, par conséquent de sa richesse.—53. « onchar » *lavar* P.—54. *Mes aquesta femna ha* P.— 55. *Que mon cors ha tan gent onrat* P.

57. Vers trop long. P: *Que ab lagremas m'a levatz mos peus*. Vers également trop long, mais qu'il est facile de ramener à sa juste mesure (*Qu'ab...lavec*). Cette correction ne suffirait pas pour D, ce qui pourrait être un nouvel argument en faveur de la *génuinité* du texte catalan.—Après ce vers, on lit dans P les deux suivants, qui manquent dans D :

E d'unguent bo e presat
M'a mon cors e mon cap untat.

58-9. Ces deux vers n'en font qu'un dans D: *E per so totz sos pecatz li perdo*. Dans P, qui m'a suggéré ma correction, ils sont dans cet ordre:

Tots cants pecats fe li perdo
E per aysso sapiat bo.

59 (Rubrique après le v.). « vesar » = *versar*, comme *dolos*, pour *dolors*, etc. — 60. Ce vers et les neuf qui suivent manquent dans P, par suite du mauvais état du ms., dont la partie supérieure a été détruite par l'humidité. C'est le commencement d'un très-long récit (163 vers), dont P n'a conservé que la moitié, et dans lequel Judas raconte son histoire, telle ou à peu près qu'on peut la lire dans la *Légende dorée* (au chapitre de S. Mathias).

P. 10, l. 9. « Madeleine n'y a pas de rôle. » Du moins de rôle parlé. Mais il est probable qu'elle y avait un rôle muet, et qu'elle figurait avec les autres saintes femmes, aux côtés de la Vierge, quand celle-ci prononçait le beau *planh* que je vais reproduire, et que l'auteur du mystère avait emprunté à une pièce, peut-être déjà assez ancienne de son temps, et qui est un des plus intéressants monuments qui nous restent de la poésie liturgique en langue vulgaire au moyen âge. Cette pièce nous a été conservée dans un ms. de l'église d'Ager (en Catalogne), que Villanueva, qui l'a publiée d'après ce ms. (*Viage literario*, t. IX, p. 281), dit être du XIII[e] siècle[1]. Le texte du ms. d'Ager m'a permis de corriger et de compléter en quelques endroits celui du ms. de Paris. Je le désigne par A. Du reste, au lieu de noter par le menu les variantes de la leçon catalane, qui contient d'ail-

[1] Voy. là-dessus la *Revue des l. rom.*, XVII, 301.

Digitized by Google

leurs neuf couplets, dont cinq manquent dans D, et non pas seulement cinq, comme celle-ci, je la reproduirai ci-après *in extenso*, d'après Villanueva et Milá (*Observaciones sobre la poesia popular*, 67), en la complétant et la corrigeant par places à l'aide de D.

NOSTRA DONA *trista fa son plant e las .ij. Marias que la sostenon.*

I. Aujhat, baros que passat per la via,
S'en hes dolor tan gran com es la mia [1]
Del mieu car filh, mon conort e ma vida,
Qu'eu [2] vey murir a mort tan descausida.
Mort, car nom prens? Volenteyra moria!
Ay! bels filhs car,
Cum m'es [3] lo jorn doloros he amars [4].

I. Huy matinet avie nom Maria.
Ar m'es cambiat lo [mieu] nom hen marida,
Car mariment auray may cascun dia
Del mieu filh car, que Dieus donat m'avia [5],
(Que vey murir a mort tan descauzida [6],)
[Juzieu l'an pres, ses tort que nols avia [7]]
La u [8] lo bat e l'autre vey quel lia.

III. Tostemps seray dolenta e marida,
(Car mariment auray may cascun dia [9],)
Car aquel gay que hieu aver solia
Tot m'es tornat en sospir en sospir e en ira.
Gran dolor n'ay; mayor m'en tanheria.
[Regardam, filhs, quel cors meu partoria [10].]

IV. Ay! ques fara la sua lassa mayre!
[Molt me pesa lo greu mal quel vey trayre.[11]]
Car vey murir (ay)sel que m'es filh e payre.
De tot lo mon es aperat salvayre.
Lo cor mi part car no m'en pusc estrayre.

V. Ay! mo filh car, lo cor mi cuya fendre,
Car hieu von vey als malvat juzeus pendre,
E araus vey sus en la crotz estendre.
Lassa! iheu muray car no vos pusc sostendre.
Ay que faray [12]!.....[endre.]

---

[1] Cf. Jerem. *Lament.* I, 12.— [2] Ms. *quey*.— [3] Ms. *Cum més*.— [4] Ces deux derniers vers sont un refrain, comme A l'indique expressément. [5] Ms. *avie*. — [6] Répétition fautive du quatrième vers du premier couplet. — [7] Vers emprunté à A, qui, comme notre ms., donne six vers à ce couplet.— [8] Ms. *Ca lu*. — [9] Répétition fautive du v. 3 du couplet précédent. — [10] Vers fourni par A. — [11] Vers fourni par A. — [12] Vers resté ainsi incomplet dans le ms. Ce couplet manque dans A.

Digitized by Google

Voici maintenant le texte annoncé du ms. d'Ager. V désigne l'édition de Villanueva, M celle de Milá.

I. Auyats[1], seyos, qui credets Deu lo payre,
Auyats[2], sius plau, de Jesu lo salvayre.
Per nos pres mort, et no la[3] preset gayre,
Sus en la creu, on lo preyget lo layre,
E l'ach merce, axi com o dec[4] fayre.
Oy ! bels fils cars
Molt m'es lo jorn doloros e amars.

II. Auy[a]ts[5], barons qui passats per la via,
Si es dolor tan gran com es la mia
Del meu car fyl que Deus donat m'avia,
Quel vey morir a mort tant descausida.
Mort, com nom prens ? Volentera moria.
Oy ! bels fils cars, etc.

III. [Huy matinet[6]] m'apelav' om[7] Maria;
Or m'es camjats mos noms, lasa, en marida[8],
Que mariment n'auray (ay) mays cascun dia
Del meu fyl car, mon conort qne n'avia[9].
Jueus l'an pres, sens tort que nols tenia.
La un lo bat e l'altre vey quel lia.
Oy bels fyls cars, etc.

IV. Tots temps siray[10] dolenta e smarida,
Car aquel[11] gaugs que eu aver solia
Or m'es tornatz en dolor e en ira.
[Gran dolor n'ay ; major m'en tanheria[12].]
Regardam[13], fyl, quel cors meu partoria[14].
Oy ! bels etc.

V. Aras dublen les dolos a Maria,
E diu, ploran, que sofrir nou[15] poria,
Quel gladi [sent][16] que Simeon deia

[1] et [2] Corr. de M. V.: *augats*. — [3] *lo* V. M. a omis ce vers. — [4] *det* V et M. — [5] *Auyits* M. — [6] Remplacé par des points dans V et M. Suppléé d'après P. — [7] *m'apelavon* V; *m'apelavan* M. — [8] *lasa, esmarida* V et M. Corrigé d'après D. — [9] *que navia* V; *que havia* M. — [10] *jiray* V; *j'iray* M. — [11] *Car ia quel* M. — [12] Vers emprunté à D. — [13] *Regardant* V et M. — [14] *m'en partiria* M. La leçon *quel cors meu partoria* (que mon corps enfanta) de V paraît bonne à conserver. On a plus loin, couplet 7, v. 3, un autre exemple de l'emploi de l'imparfait pour le parfait. *Partiria* se trouve, du reste, en rime, dans le couplet suivant.

[15] = *no o;* Contraction commune en catalan. — [16] M propose *greu;* mais il faut un verbe.

Digitized by Google

Que de dolor lo cor meu [1] partiria,
Car be no say [quem fassa ni] quem dia [2].
Oy! bels etc.

VI. Molt me pesa lo greu mal quel vey trayre.
Ay! ques fara la sua lasa [3] mayre!
Tu vas morir, que es mon fyl e mon payre;
De tot lo mon es apellat salvayre.
[Lo cor mi part car no m'en puesc estrayre.] [4]
Oy! bels etc.

VII. Cascunes pens, si sol un fyl avia,
Si auria dol si penyar lo veya.
Doncs io, lasa, quel fyl de Deu noyria,
Ben dey plorar uymays la [nuit] [5] el dia.
Oy! bels etc.

VIII. — Mayre, dix Deus, nous doneç [6] meraveyla
S'ieu vuyl morir ni sofrir tan gran pena,
Quel mal qu'eu hay a vos gran gaug amena,
De paradis sotç [7] dona e regina.
Oy! bels etc.

IX. Cant au Jhesus las dolos de sa mayre,
Clamet Johuan [8] axi com o pot fayre:
Cosin Johuan [9], a vos coman ma mayre,
Quel syats fyl, e ela a vos mayre,
Qu'en [10] paradis abduy ayats repayre.
Oy! bels fyls cars,
Molt m'es lo jorn doloros et amars

Deuxième extrait (p. 10.)

La belle scène qui commence ici, et qui comprend 86 vers, est toute lyrique: couplets monorimes de trois vers de dix syllabes, — dont dix-huit ont la césure dite lyrique,—avec refrain. Elle reproduit, d'ailleurs, mais avec d'heureux développements et un intéressant personnage en plus, celui du fils du marchand, une scène de la *Résurrection* latine du ms. de Tours [11], qui offre exactement la même

[1] *lo cort me* M.— [2] Vers resté défectueux dans M comme dans V.— [3] *lavia la sa* V et M (*la via*). — [4] Vers emprunté à D.— [5] Suppléé par M.— [6] *donec* M. — [7] *sotç* = pr. *etz*. Corr. *seretz?* — [8] et [9] *Johan* M.— [10] *Om* V et M.
[11] E. de Coussemaker, *Drames liturgiques du moyen âge*, p. 37.

Digitized by Google

forme rhythmique [1], et qui reparaît, encore sous la même forme, dans le mystère mi-partie latin et français des *Trois Maries,* du ms. d'Origny-Sainte-Benoîte [2]. La même scène se retrouve dans des mystères français postérieurs ; mais elle y est bien moins poétique que dans le nôtre, et là non plus on ne voit pas paraître le fils du marchand. Voy. dans le recueil de Jubinal (*Mystères inédits du XVe siècle*, t. II), le mystère de la *Passion*, p. 299, et celui de la *Résurrection*, p. 361 ; dans le *Dictionnaire* du comte de Douhet, col. 800, l'extrait d'un autre mystère de la *Résurrection*. Dans la *Passion* d'Arnoul Gréban, pp. 350-351 de l'édition de MM. G. Paris et G. Raynaud, l'achat des parfums est fait par Nicodème, et les Maries n'y interviennent pas [3].

Rubrique initiale. « cerquan. » Les deux autres verbes étant au parfait, celui-ci pourrait être au même temps. Ce serait alors une forme gasconne, à accentuer *cerquán* (cf. *vengón* dans la même ligne), et la seule de ce genre, pour la première conjugaison, que présente

[1] Omnipotens pater altissime,
Angelorum rector mitissime,
Quid faciant iste miserrime ?
Heu quantus est noster dolor ! etc.

Ce dernier vers est le refrain. On remarquera que celui qui y correspond dans le mystère provençal ne fait que le traduire.

[2] Coussemaker, p. 273. Le dialogue avec le marchand est ici en français. Les tercets, probablement par suite de fautes de copiste, n'ont pas partout, comme il conviendrait, leurs trois rimes pareilles :

Mais ore allons l'ongnement acater
Duquel oindre puissons le cors tres bel.
Il estoit vrai salus et vrai amours.
Hélas ! verrons le nous jamais !

.....

Saiges marchans, pour Dieu nous te prions
Que tu nous livres asses du plus tres bon
Que bonne odor en aient tout li bon.
Hélas ! etc.

[3] Un mystère latin, farci d'allemand, de la *Passion*, qui fait partie du recueil d'E. du Méril (*Origines latines du théâtre moderne*, pp. 129, 132), met deux fois en scène Madeleine et un marchand de parfums. Mais la première fois, c'est pour elle-même (elle n'est pas encore convertie), la seconde fois pour oindre Jesus chez Simon, qu'elle fait son emplette. Seulement les deux couplets échangés, dans ce dernier cas, entre elle et le marchand, sont identiques, y compris le refrain (*Heu quantus est noster dolor*), avec deux de ceux de la *Résurrection* de Tours.

Digitized by Google

le ms. — *Ibid.* « disoron. » forme gasconne, qui reparaît ailleurs, concurremment du reste avec la forme prov. *diseron*.

V. 3. « fut » = *fust.* » Cf. ci-dessus, p. 54, sur le v. 16 de la note.

2. Corr. *rezemiest*. Peut-être même est-ce cela qu'il faudrait lire, car l'*s*, qui est empâtée, pourrait bien avoir recouvert un *e*.

4. Ce vers est évidemment un refrain, qui se répétait, bien que le ms. ne l'indique pas, à la fin des tercets suivants, jusqu'au dixième inclusivement. Voy. ci-après la note sur le v. 35.

15. Sur deux lignes dans le ms. La première finit à *vetz*.— 19. On pourrait aussi bien, peut-être, supprimer *ad* et conserver *obs*. La prép. *de* serait sous-entendue. Une autre forme, purement gasconne, de *obs de* (= pour) est *ab de*, dont notre texte offre un exemple au f° 34. Cf. *Revue des l. rom.*, XI, 210.—20. Ms. sur une seule ligne: *Per dieu dona fort avet ben dit fort o avet be dit.*—21. Vers resté ainsi incomplet dans le ms., où il occupe une ligne à lui seul.

23. Vers trop court. Suppl. *e* devenant *anem ?*— « crompar, » pour *comprar*, comme *crobar* pour *cobrar*. Ces métathèses sont communes en gascon.

24. Le ms. semble porter *cnon*. — 25. Suppr. *o*, ou pron. *be o* en une seule syllabe (*beu*). Cf. *Revue des l. rom.*, XIII, 38. — 28. Je pense que *le* est ici un datif; *aquel=a aquel*. Le pléonasme ne peut pas faire difficulté.— *Senher* pour *senhor* n'est pas non plus, à cette date, fait pour étonner.— 29. Ms. *Li marcader*. — « vos sal. » Ces deux mots sont rejetés dans le ms. au commencement du vers suivant.— 33. Sur deux lignes dans le ms. La première finit à Dieu.— 34. « mi ades. » A prononcer en deux syllabes, soit par contraction, soit par élision.

35. Ce vers, qui n'a pas la mesure ordinaire et qui paraît rompre la symétrie du morceau, est probablement, comme le v. 4 (voy. ci-dessus), un refrain destiné à être répété à la suite de chacun des tercets qui suivent jusqu'à la fin de la scène, sauf le changement de *vostras* en *nostras*, quand ce sont les Maries qui parlent. — 41. « fadias. » Ce mot est ici adjectif: « non satisfaites, ayant éprouvé un refus. » Raynouard ne le connaît que comme substantif: *refus.*— 42. « et » = *etz* (*estis*). Cf. ci-dessus, p. 54, sur le v. 16 de la note.

49. « l'enguest. » Le vase, la fiole où le parfum est renfermé ? Cf. ci-dessus, t. XXVII, p. 263. Mais il paraît plus sûr de corriger *l'enguens*. Le vers est trop court d'une syllabe. Suppl. *si* devant *sia ?* Le ms. d'où le nôtre dérive portait peut-être *lenguēsi*, qu'on aura lu *lenguest*.—52. « uilatz » = *ulhatz* pour *vulhatz ?* l'*l* n'est pas sûre. Cette phrase, au reste, ne paraît guère satisfaisante. On voudrait l'article *lo* devant *melhor*. Corr. *E lo m.*, en supprimant *enguen ?*

57. « ren. » Rime insuffisante, l'*n* dans ce mot étant instable. On en

Digitized by Google

trouve d'autres çà et là du même genre, dans notre texte, par exemple: *leyalment: re* f° 39, *mon (mundum): salvasio* f° 20; *confusion: mon* f° 29. — 60. Pron. *m'amor*. — 65. « torbat. » troublé, chagriné. Ms. *toruat*. On peut lire aussi bien *tornat;* mais ce dernier mot ne conviendrait pas.—68. La conj. *que* est ici explétive, comme en d'autres endroits de notre texte, par exemple au v. 361 ci-après et à la rubrique du *planh* de la Sainte Vierge, ci-dessus, p. 58. C'est un trait de la syntaxe gasconne. Cf. *Revue des l. rom.*, IX, 196, note sur le v. 2624 de la *Croisade albigeoise*.

74. « nos. » Ms. *nom*. — 77 (Rubrique après). Ms. *disserom*. — 77. « guach » = *gaudium*. Raynouard n'a pas cette forme, dont il y a d'autres exemples dans notre texte.—78. « gran merces » = *grandem mercedem*, non *grandes mercedes*. En limousin on dit de même *gramarcei* (= grand merci) ou *ei* renvoie à un *es* antérieur. — 80. « non » = *nos en*, comme au v. 82. Ms. *nom*.

87. Ici commence, pour se terminer au v. 167, une autre scène également lyrique. Les couplets sont de quatre vers monorimes de huit syllabes, tous oxytons.— 88. « ubrir. » Ms. *bbrir?* Cf. ci-dessus, p. 53, sur le v. 14 de la p. 7, note.

90. « sufrir » = supporter, soutenir, au sens propre et matériel du mot. Raynouard n'a pas cette acception, dont les exemples pourtant ne sont pas très-rares. — 95 (rubrique qui précède). Distraction du rubricateur, qui a reproduit le premier vers du couplet, au lieu d'une indication se rapportant à l'ange qui prononce ce couplet.

109. Corr. *vertatz ?* Notre ms., qui habituellement, comme on l'a vu, réduit *tz* à *t*, ajoute au contraire plus d'une fois, mal à propos, un *z* au *t* final; abus que l'on constate aussi, et plus fréquemment, ailleurs. Cf. ci-dessus, t. XXV, p. 125.—112. « huy. » La réduction de *ue* à *u*, qu'on observe ici, se remarque encore en d'autres endroits de notre texte: *ulhs, orgulhs*, f° 19; *pushes*, f° 74; *puc*, f°s 23, 49, etc.; mais *puec*, f° 49 v°.—115. « aso » = *aiso*. De même *asi*, f° 73, *atal*, f° 72. Ce sont des formes gasconnes.

117. Manque un vers après celui-ci, ou du moins à ce couplet, qui évidemment devrait en avoir quatre comme tous les autres. — 119. Ms. *Que ues do nō*. — 123. Vers trop long. Corr. *volopat?* ou *envolcat ?* Cf. ci-dessus, t. XXV, p. 121. — 126. La rubrique de ce couplet est certainement erronée. C'est Madeleine qui doit le prononcer. — 128. « nom. » Ms. *nol*. — 147. Rubrique après ce vers: *trobcn* = *troberen*. Forme gasconne. — 150. Ms. *trara* (abréviation mal résolue).— 151. « Es volgut », pour *a volgut*. Sur cette particularité de la syntaxe romane, voy. la *Grammaire* de Diez, trad. française, III, 264, note.

154. Pron. en deux syllabes *mi ades* ou *si a vos*, soit par contrac-

Digitized by Google

tion, soit par élision.—161. Vers trop long. Corr. *Veus lo drap on fo volopat?* ou *envolcat?* Cf. ci-dessus, v. 123.—164. « bel. » Ms. *vel?* Cf. ci-dessus, p. 53, sur le v. 14 de la p. 7, note. « piatoos. » Cette duplication de la voyelle tonique, dont il y a dans le ms. de nombreux exemples (cf. le vers suivant, et plus loin, vv. 168, 175, 244), est un trait purement gascon.

169. Le *z* de *dolz* paraît avoir été effacé dans le ms.—172. Ms. *C lo dols.*— 178. Ce vers est répété dans le ms., sauf le premier mot, remplacé par *Car*, qui est le premier du suivant.

181. « dezir. » Ms. *derir?* — 193. « pendre. » Ms. *penjar.* — 194. Ms. *E cra...nalect.* — 195. « estreit. » Corr. *destreit?* — 201. Ms. *Queu.* — « fare » = *farai.* Cf. ci-dessus, note sur le v. 42 du premier extrait.— 205. « Trobar. » Ce mot, dans le ms., termine la ligne qui contient le vers précédent.—214. Ms. *queren.*—218. Ms. *pregin.* — 219. « venir lay. » Corr. *anar on*, pour rétablir la mesure, ou, en suppr. *que, Fassam venir on?* —226. Ms. *mon aleg.*— 229. « vau. » Corr. *iray.*

237. « log » = *loc.* La substitution de la douce à la forte, en finale, est commune dans les textes gascons[1]. Notre texte en offre d'autres exemples. Cf. v. 264. — 241. Prononcez *Ni a* en une syllabe, ou suppr. *a?* —242. « hom. » Ms. peut-être *home.* C'est dans tous les cas ce qu'on avait écrit d'abord. L'*e* paraît avoir été effacé ; mais ce n'est pas sûr. Pour cette forme *hom*, comme régime, cf. v. 239, et dans le premier extrait, v. 14.—245. Suppr. *so*, ou pron. *soen*, en une seule syllabe ?

255. « per cabal. » Ms. *caual.* Cf. v. 339.— 256. « vis » = *vitz* (*vidistis*). — 260. « Car. » Ms. *cal.* — *trobam* est plutôt ici une forme catalane ou gasconne du prétérit que la forme commune du présent. Cf. ci-dessus, p. 61, note sur la rubrique initiale du second extrait.

261. Corr. *Ol mandén pauzar sei?* ou *On la pauzeron sei?* —265. « m'o. » Corr. *me?* — *e* paraît ici la prépos. (= *en*) plutôt que la conjonction.— 266. Ou plutôt *con*[*e*]*gut*, dont notre texte a plusieurs exemples (f^os^ 20, 51). Cf. ci-dessus, XXVII, 261, la note sur *conec.* — 286. « et » = *etz* (*estis*); au contraire *es* au v. 292.— 297. « Esperat. » Ce mot dans le ms. termine la ligne précédente. — 302. Ms. *deyir?*— 308. Ms. *E poyia.*— 311. « queb » = *queus* (*que vos*). De

[1] Une forme bien plus sûrement gasconne de *locus* est *lauc*, qu'on trouve au fol. 40, rimant avec *pauc.* Cette paire de rimes est exclusivement gasconne, et c'est la seule qui soit telle dans tout le mystère. Mais, comme les représentants de *locum* et de *paucum* riment également bien en catalan (*loc : poc*), on ne saurait rien conclure de ce fait unique en faveur de l'hypothèse d'une origine gasconne de l'ouvrage.

Digitized by Google

même vv. 346, 353, et pareillement *nob* (= *no vos*) v. 338. Cf. ci-dessus, p. 54, sur le v. 17 de la note. — 318. Il doit manquer un vers rimant en *at*, après celui-ci.

321. Nouvelle scène lyrique qui se continue jusqu'à la fin du morceau[1]. Les couplets sont, comme tout à l'heure, de quatre vers monorimes de huit syllabes.

329. « Aicel. » Corr. *Ai! bels?*— 331. Ms. *ganch.*— 336. Suppr. *Que* ou corr. *suscitat?* — 344. Remarquer cet emploi de *tornar* avec *may*, qui est l'origine du *torna may* des patois modernes, moyennant l'échange de rôle grammatical entre *tornar* et l'autre verbe qui l'accompagne. Cf. là-dessus *Revue des l. rom.*, X, 314,—347. Corr. *suscitat?* ou *surrexis?*— 353. Ms. *Sensos.*

362. « Demandel. » = *Demandei li, ei* se réduisant ici à *e*, comme dans les futurs. Cf. ci-dessus, note sur le v. 199.

363. Ms. *me*, et un *i* au-dessus dans l'interligne, sans que l'*e* soit exponctué. On pourrait penser au chiffre romain I; mais la lettre n'est accompagnée d'aucun point. — 368 « huey. » Ms. *hieu.*— 369. Ms. *Galilea me.*— 371. Ms. *Enoy.* C'est peut être un catalanisme. Je dis peut-être parce que le gascon a aussi des formes pareilles. 376. Ms. *remangan.*

VI

Description de la Sainte Baume

PAR BALTHAZAR DE LA BURLE

François de Belleforest a inséré dans sa *Cosmographie universelle de tout le monde*, 1575, p. 339, une description de la Sainte-Baume, en vers provençaux, qui a sa place nécessaire dans le présent recueil. L'auteur de ces vers, Balthazar Burle, dit de la Burle, fut gentilhomme servant de Charles, cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV, puis audiencier en la chancellerie de Provence. Natif d'Aix, il mourut dans cette ville le 9 février 1598. Honoré Burle, auteur de la *Chorographie de la Provence*, dont j'ai ci-dessus (t. XXVI, p. 131) donné un extrait, était son neveu[2]. Il paraît s'être beaucoup occupé d'antiquités. On conserve, en effet, sous son nom, dans la bibliothèque de Carpentras, un ms. (n° 580) intitulé *Romanæ antiquitates per ordi-*

[1] Peut-être commence t-elle au v. 310. Il manquerait alors à ce bout du rôle de Jésus un vers rimant en *at* (après 315), et le v. 318 devrait prendre place à la suite.

[2] Voy. Roux-Alphérand, les *Rues d'Aix*, t. II, p. 16.

Digitized by Google

nem alphabeticum dispositæ, extractæ ex Appiano et aliis, dont on peut voir une description sommaire au t. I, p. 393, du catalogue de Lambert[1]. La Croix du Maine, le seul bibliographe ou biographe qui paraisse s'être occupé de lui, lui a consacré la courte notice que voici: « Balthazar de la Burle, poëte provençal, valet de chambre de M. le cardinal de Bourbon. Il a écrit plusieurs vers en langue provençale, et, entre autres, quelques-uns sur la Grande Baulme en Provence, traduits en français par Pascal Robin du Faux, angevin, imprimé avec le second volume du Catalogue des Saints[3]. »

[1] On lit au folio 320 v° de ce ms. un quatrain et un sonnet en provençal, dont Balthazar Burle est peut-être l'auteur, bien qu'il ait l'air de les citer comme l'œuvre d'un autre. Les voici. J'en dois la transcription, comme celle des vers sur la Sainte-Baume, à l'obligeance de mon savant ami M. Barrès.

Epitafe de Bernard de Nougaret, sr de la Vallette, tué d'une arquebusade devant Roquebrune *.

Passant, touti diran: Bernard de Nogaret
Es mort; mais de sauper vont es sa sepulturo,
N'en savi de tout ren. D'uno bonno creaturo **
Si sau ben et lou jourt lou luec vonte moret ***

SONNET

a la noblesse de Provence sur le subgect de la mort dudit Nogaret

Noublesso que tenes lou cotel a la man,
Regardas coumo Diou es lou Diou de venjanso:
Exemple de Bernard, tiran de la Provenso,
Qu'es mort en murtrissent lou paure sang human.

Non esperes pas mens, aujourd'huy ou deman,
De vous en convertir. De son ueil de passienso
Vous regardo toujourt, si aures cognoissenso
De lou venir troubar, per empognar sa man.

Sy non v'en avisas, toujourt son coutel coupo,
Et puisses vous dira: « D'eital pan eital soupo. »
Defendes l'inocent que non en pouot pas mai;

Embrassas lou public que vous a fach tous riches.
Per aquesto occasion non seres plus tant chiches.
Aussi ben un tal cop non vous faudra jamais.

[3] Je n'ai pu, malgré mes recherches et celles que d'obligeants amis ont bien voulu faire pour moi, à Paris et ailleurs, me procurer la traduction de Paschal Robin.

* Le 11 février 1592. Voy. César de Nostredame, p. 918; Bouche, II, 763.

** Pron. *criaturo*, en trois syllabes ? ou corr. *de bono* ?

*** Corr. *e lou luec vont* ?

Digitized by Google

La description de la Sainte-Baume, qui précède immédiatement, dans la *Cosmographie de Belleforest*, les vers de Balthazar de la Burle, m'a paru assez intéressante pour mériter d'être également reproduite. La voici donc avec la pièce du poëte provençal. J'ai corrigé dans celle-ci quelques fautes d'impression, mais en indiquant toujours en note la leçon rejetée. On remarquera, pour l'*a* final atone, la triple graphie *a, o, e*. Je n'ai rien changé sur ce point à l'édition de 1575.

« Entre Aix et Marseille est ce lieu tant renommé pour la solitude effroyable et pleine de ce je ne sçay quoy qui esgare les sens de toute affection charnelle, à cause de l'aspreté de la solitude, à sçavoir la Baulme, qui est l'oratoire ancien où jadis la glorieuse Magdaleine feit sa penitence, et où elle rendit son esprit à Dieu, ainsi que porte son histoire, et la description duquel lieu il faut vous exprimer, au moins mal qu'il nous sera possible.

» Ce mont solitaire, et tout pierreux, regarde Nice au Levant, au Ponent Marseille, au Midy la mer, et au Septentrion la cité du patrimoine de S. Pierre, c'est à sçavoir Avignon : et s'estend jusqu'à trois mille pas en hauteur : puis s'estend en sa longueur du Ponent à l'Orient, par l'espace de dix mille pas, tellement cisé et inaccessible, qu'on jugerait que ce soit quelque effroyable mur empeschant l'advenüe de la sacrée grottesque de la penitence de saincte Marie Magdelaine : veu que il s'esleve, tout ainsi avec ses pointes, comme si c'estoient deux haultes tours, et le mur ainsi cisé, courant de l'une à l'autre de ces pierreuses forteresses. Au pied et racine de ce grand et hideux rocher est la grottesque penitentiale eslevee autant qu'on sçauroit jetter une pierre, aiant son regard, et ouverture vers l'Occident, et faite tout ainsi que la voulte et gueule d'une fournaise : devant l'entree de ceste spelonque, n'y a point guere grand espace, et au dedans à main gauche on voit une grande pierre, s'eslevant de terre au beau mi lieu de la grottesque, qui va se perdant, et abaissant peu à peu au dedans de la mesme spelonque. Et entre ceste pierre, et l'extremité de la grotte y a une tres-belle fontaine, tres-froide à la toucher, mais tres-plaisante et tres-salutaire à boire, qui jamais ne tarist, et toutesfois l'eau de laquelle, qu'on puisse apercevoir, ne s'espand point hors ceste chambre pierreuse. Sur ceste pierre (ainsi que court le bruit commun) souloit se tenir la Magdaleine, et pour vacquer à contemplation, et pour reposer lorsque le sommeil la surprenoit : aussi y voit on une image d'icelle reposant, et tenant les yeux ouverts, qu'on dit y avoir esté mise par S. Maximin. Et ce qui est de merveilleux en ce lieu, est que comme le roch soit humecté de toutes parts par l'eau distillant goute à goute du hault, si est-ce que jamais ceste pierre ne se sent de telle humidité, et distillation, ains

Digitized by Google

est seche en tout temps, quoy que ces naturelles goutieres aient les ouvertures aussi bien sur ceste pierre que sur le reste de la grottesque. Laquelle sans mentir je trouve admirable, tant pour l'assiette et forme d'icelle, que pour les choses rares qui y sont, et plus encor pour l'esgard de ce miroir de penitence qui y a finy ses jours en l'amour et contemplation de son Dieu, et sauveur, qui est aussi le nostre: en memoire de quoy ce grand poëte Toscan, Petrarque, visitant ce saint lieu, et touché de devotion y mit les vers latins qui s'en suivent :

Dulcis amica Dei, lachrymis inflectere nostris,
Atque humiles attende preces, nostræque saluti[1]...

» Cet enthousiasme, et sacré transport d'esprit du poëte Toscan a saisy un de mes amys, lequel provençal de nation, et voisin de ceste

[1] Ces vers de Pétrarque sont trop connus pour qu'il paraisse nécessaire de reproduire ici la pièce entière. En voici du reste une traduction inédite en provençal moderne, que mes lecteurs trouveront, comme moi, fort belle, et qu'ils me remercieront d'avoir obtenue, pour eux, de l'amitié de l'auteur.

Vers à la Bènurado Mario-Madaleno

Pren, amigo dóu Crist, à grat nòsti lagremo
Mesclo d'ùmbli preguiero, e sus noste salut
Viho. Lou pos : ès pas pèr rèn que Diéu, o femo,
Te leissè sus si pèd delarga ti senglut,
Li seca 'mè ta como e ti poutoun amaire
E veja sus sa tèsto à bóudre li perfum ;
Es pa 'n van que, dóu cros escap e triounflaire,
A tu vouguè parla, sourrire avans degun :
Lusour que, long di siècle, eternamen dèu cegne
La cardacho dóu rèi de l'Oulimpe estela !
T'avié visto, arrapado à sa crous, — e sèns cregne
Dóu fube di Jusiéu lou ferous bacela
Nimai, cènt fes plus dur que li cop, li blastèmi, —
Desbranda, dins ta lagno ardido, si clavèu
Doulourous, aseiga si plago de ti gèmi,
De ti poung afebri clapa toun pies de nèu,
Derranca toun péu d'or entre ti det d'evòri :
Tout acò l'avié vist, dóu tèms qu' emé pavour
Fugissien lis aposto, e n'en gardè memòri.
Tambèn, te chausiguè proumiero en sa favour.
Meme adaut remounta, l'aguères pèr coumpagno,
E, siéi lustre à-de-reng, sens aurre pèr soulas,
De-vers ta Baumo Santo, as begu soun eigagno,
As sadoula toun amo à si divin repas.

Digitized by Google

saincte solitude, et homme autant diligent en recerches, comme il a l'esprit bon, et l'âme pleine de piété, c'est le sieur Balthazar de la Burle, varlet de chambre de Monseigneur l'illustrissime cardinal de Bourbon : a fait des vers en sa langue naturelle, lesquels aiant trouvez autant bons, numèreux et poëtiques, que d'autre qui sçeut faire en latin, françois, toscan ou castillan, je n'ay voulu aussi frauder le lyseur du plaisir de ces vers, lesquels j'ay laissé en leur naiveté : que si quelques uns ne les peuvent gouster, ou entendre, pour n'avoir cognoissance du stile et propre langage provençal, qui est celuy qui a apris la poesie vulgaire aux Italiens, ainsi que les anciens larcins des plus excellens poëtes Florentins le monstrent: je me mettray en peine, à la seconde édition, de les traduire au moins mal que pourray: mais pour ceste heure, vous les aurez en leur naïveté, lesquels sont tels que s'ensuivent.

Pelegrin ben houroux, non regretis ton viagi
Ny d'estre de trop luench vengut a l'harmitagi
Que vezes fabricat dedins aquest avenc.
Considero et contemplo com, en luec tant ombrenc,
Una frema fragilla, crentiva, temerouza,
Habitavo soletta en tal baulma ombraiousa,
Subjecta d'aquel temps plus qu'aras al gros frech,
Per estre descuberte al vent en tout endrech.
Jamay per [1] grant estiou que fes, ny calour fouorta,
Lous rayons del soleil non toqueron la pouorta,
Car lou roch cavarel, encins qu'una cabana,

La bòri que s'escound sout la roco gelivo
Te semblavo un palais, e dóu bos souloumbrous
L'ourrour, coume un jardin flouri, t'èro agradivo.
Aqui, clauso emé joio, e ti long cabel rous
Pèr soul viésti, as soufert trento sòurni desèmbre.
Aquito as mespresa la pòu e la frejour.
Lou fam, lou gèu, la pèiro ount pausavon ti membre,
Tout èro dous, is iue de l'Espèr, de l'Amour!
Aqui, liuen dis uman, uno ardado angelico,
Sèt vòuto cade jour, vers toun amaire car,
T'enartavo, disènt de celestin cantico,
Qu'ères digno d'ausi, dins ta presoun de car.
A tu lausengo, ause quau te suplico.

A. DE GAGNAUD.

[1] par.

Digitized by Google

Courbo son front humid devers la tramontana,
Que ly fa distillar l'aiga como un glasson,
Frejo per tout coustat sinon qu'en un canton,
Donte la benhurouza, quant lou jourt ly mancava,
Comme humana la nuech doulxament repauzava.
Puis revengut lou jourt, lous angis la portavon
Ben plus hault que lou roc, apres la repauzavon
A son premier istat en grant contentament,
Et de lours mans prenia son past et norriment.
Jamay per malvais temps que fessa, ny fredura,
Autre abit non avia que la siou cabellura,
Que commo un mantel d'or, tant eran [1] bels, et blonds,
La coubria de la testa fin al bas des tallons.
Mais l'ardour de l'amour qu'a son vray Diòu portava,
Per malaize qu'agues, non si decontentava.
D'un rocas frech et dur, tout moisit de froidura,
En fazia son cabez ; et sus la terra dura
La moussa ly servia de coussera et de pluma,
Quand ben de son jovent non fousso sa coustuma.
Puis l'eourre tout entour estendio sous fulhagis,
Dins l'ostal sollembroulx servia de cortinagis,
Argentat per dessus de cinq cens mille trassas,
Rustiquement aubrat pert art de las limassas.
Essi puis en tout temps la luno et les estellas,
Per esclardar l'avenc, ly servion de candelas.
La ferour de la nuech, ny crit d'ausel sauvagi,
Ni lous brams das ferams qu'abitan al boscagi,
Et mancou lou reton que lou grant baux donava,
Quant l'esfors dal labech calque roc desbansava,
Per tempesta, per glaich, per fouldre, ny per flama,
Ny per [2] l'esfort dal tron qu'apres son ullàu bramo,
Non s'en esbaïguet, mais tant [3] plus ly agradavo :
Tout ly [4] semblava bel, ren [5] non l'aferiavo,
Car l'amour de son Dieu l'avia al cor tant ferida
Qu'eissi trenta ans complitz faguet obstero vida,
En contemplan aquel que, per ella, retraire
Fet Lazare d'enfert, son legetime fraire.

[1] eram.— [2] par. — [3] taint.—[4] luy.— [5] rien.

Digitized by Google

Aquel tout pouderous, que de sa trista vida
L'avia per sous sermons santament convertida,
Et que l'avio tojourt envers tous excuzado
Quand lo Farizian en tout l'avyo[1] accuzado,
Puis en croux clavelat veguet tout nud estendre
Per los felons judious[2], et soun sant coustat fendre,
Quand fou resuscitat, ly faguet l'advantagi
Davant qu'a tout humain de lou veire[3] al vizagi.
A toute houre del jourt en aultre non sonjava,
Qu'a son cor redemtour que tant la carejava:
Loqual, avent esgard a sa grand repenténcy[4],
A vogut mectre fin a tallo penitency,
En abreoujant lou cours de sa mortalla vida.
Lous angis l'an au cel[5] hurousament ravida,
Davant la majestad de Dieu l'an presentada,
Donte per tout jamay en glory és coronada.
Auqual ty preguan tous, hurouzo Magdaleno,
Que faces envers el que non sentan la peno
De l'enfert eternal, mais que nous fasse gracy,
Qu'en son sant Paradis lou veguan tous en faci.

« Vous ayant ainsi descrit asses par le menu ceste saincte et solitaire grotesque de la penitence de la Magdaleine et ayant recouvert le plan du lieu et roch de la Baulme, n'ay voulu faillir de le vous mectre icy, afin que le voyant il vous souvienne des fautes et de la conversion de ceste penitante, et de celuy père de grace qui luy pardonnant la feit digne de sa gloire[6].»

[1] augo. — [2] iudions. — [3] lon veiro. — [4] repenticy. — [5] col.

[6] On voit en effet au milieu de la feuille une gravure sur bois représentant *le grand plant et vray pourtraict de la Baulme*. Les vers de Burle sont imprimés sur deux colonnes des deux côtés de la gravure.

Digitized by Google

SUR QUELQUES MANUSCRITS PROVENÇAUX

PERDUS OU ÉGARÉS

(Suite et fin)

Appendice

SUR LES TRAVAUX DE PIERRE DE CHASTEUIL-GALLAUP, DU PRÉSIDENT DE MAZAUGUES ET DE JEAN DE CHASTEUIL-GALLAUP, CONCERNANT LA LITTÉRATURE PROVENÇALE.

I

Pierre de Chasteuil-Gallaup, dont il a été longuement question ci-dessus, avait composé, comme on le sait depuis longtemps par d'assurés témoignages [1], une histoire des troubadours, à laquelle il avait ajouté celle des poëtes provençaux qui avaient vécu jusqu'à lui [2]. Le ms. de cette histoire, qui n'a jamais été imprimée [3], après avoir appartenu au président de Mazaugues [4], se trouvait, paraît-il, en 1770, chez le libraire David, à Aix [5]; la trace s'en perd à partir de ce mo-

[1] *Supplément aux Essais de littérature* (1703), p. 149; le P. Lelong, *Bibl. hist. de la France,* n° 47258; Du Cange-Henschel, III, 220, sous *felonia; Ibid.* VII, 450 (*Table des auteurs*); Pierre de Chasteuil lui-même, *Réflexions sur le libelle intitulé « Lettre critique de Sextus le Salyen...»*, p. 15; Rouard, *Notice sur la bibliothèque d'Aix,* p. 273; etc.

[2] Il avait composé lui-même des vers provençaux, entre autres une ode à Louis XIV, sur la prise de Maestrich, qu'on peut lire au t. VIII, p. 314 de la *Continuation des mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets.

[3] De Remerville S. Quentin, ami de Pierre de Chapteuil-Gallaup, qu'il avait soutenu dans sa lutte contre Joseph de Haitze, écrivait le 22 avril 1706 à l'antiquaire et érudit arlésien Raybaud : « L'*Histoire des Troubadours* de M. de Chapteuil n'est pas encore imprimée. C'est un ouvrage curieux qui mériteroit bien de voir le jour; mais la misère des imprimeurs est souvent la cause que de très bons ouvrages restent dans l'oubly. » (Bibl. d'Arles, recueil de Bonnemant intitulé *Provence.*)

[4] Voy. Du Cange-Henschel, t. VII, p. 450. Mazaugues y renvoie lui-même, dans une des notes dont il sera question ci-après : « N. Renaud, *les Chastes Amours.* Voy. *Histoire des Troubadours,* par Chastueil, ms. »

[5] Rouard, ouvrage cité, p. 279.

Digitized by Google

ment-là, et il y a lieu de craindre qu'il ne soit perdu ; mais quelques fragments en ont peut-être été conservés.

M. Paul Arbaud a acquis dernièrement un recueil ms. composé de notes et notices de toute main et de tout format, concernant des poëtes ou écrivains provençaux, et qui ont été rassemblées et mises en ordre par Fauris de St-Vincent. Dans le nombre se trouvent cinq notices sur des troubadours, qui sont évidemment des fragments détachés d'un seul et même ouvrage, et qui ont toute l'apparence de copies mises au net pour l'impression. L'écriture[1], le papier et le format sont les mêmes. Je suis très-porté à croire que ce sont des fragments de l'ouvrage de Pierre de Chasteuil. Deux de ces notices renferment des extraits des poëtes qu'elles concernent, ce qui s'accorde bien avec les indications du *Supplément des Essais de littérature* [2], du P. Lelong [3] et des continuateurs de Du Cange [4]. Si les trois autres n'en contiennent pas, c'est que l'auteur n'avait rien trouvé dans son ms. des poëtes auxquels elles sont consacrées.

Ces cinq notices sont celles de Giraut de Borneil, de Guilhem de Montagnagout, de Perceval et Simon Doria, de Boniface de Castellane et de Raimon Féraud[5]. Les trois dernières se fondent exclusive-

[1] C'est une grosse et très-lisible écriture, qui paraît celle d'un copiste ; il y a des corrections d'une autre main, probablement celle de l'auteur.

[2] « C'est un ouvrage qui ne peut estre imprimé que sous les yeux de l'auteur, à cause des citations provençales dont il est rempli. » P. 149.

[3] « Histoire des troubadours ou poëtes provençaux continuée jusqu'à présent, composée sur les anciens mss. et sur des mémoires particuliers par Pierre de Gallaup, sr de Chasteuil (qui a ajouté à chaque vie quelque pièce de chaque poëte avec une trad. française). »

[4] Une citation de ces derniers nous apprend en effet que Pierre de Chasteuil, sans doute dans sa notice sur Guilhem Figueira, mentionnait le sirventes de ce poëte *Nom laissarai per paor* *, et en rapportait au moins un fragment : « Felonia... fraus, quo sensu occurrit in stat. (?) apud D. de Chastueil-Gallsatu in *Hist. ms. poet. Provinc.*

L'engan e la felonia
Que mou la falsa clergia. »
(Edit. Didot, III, 220.)

[5] Chacune d'elles porte un numéro d'ordre à l'angle gauche supérieur et une date au-dessous, date évidemment empruntée à Nostredame, et qui a déterminé le classement. Voici ces nos et ces dates :

No 86. Perceval Doria et Simon Doria. 1276.—No 87. Montagnagout. 1277. — No 88. Boniface de Castellane. 1278. — No 89. Guiraud de Borneil. 1278. — No 90. Raimond Feraud. 1300.

Ce sont donc cinq chapitres consécutifs (86 à 90) de l'ouvrage en question qui ont échappé au naufrage.

* Le ms. 854 de la B. N. est un de ceux qui contiennent ce sirventes.

Digitized by Google

ment sur Nostredame[1]. Quant aux deux premières, elles ont été rédigées d'après un ms. qui paraît être le n° 854 actuel de la B. N[2]. Je les donne ici, malgré leur insignifiance, pour satisfaire la curiosité qu'un ouvrage sur les troubadours, composé vers 1700, doit naturellement éveiller chez ceux qui s'intéressent à l'histoire des études provençales.

MONTAGNA ÇOT[3]

Il est peint vêtu de bleu, jouant de la harpe[4].

Je ne sçay pas pourquoy l'Auteur de notre manuscrit ne nous a rien apris de l'Etat ny de [la] vie de ce Troubadour[5] duquel il a recueilli quelques chansons[6]; & comme Nostradamus ne l'a pas mis au nombre de ses poetes[7], j'ay taché de le reconoitre dans ses ouvrages, où il paroit dans la première[8] de ses chansons qu'il n'étoit pas amy des eclesiastiques & qu'il vivoit sous le regne d'Alphonse premier, roi de Castille, dit l'Astrologue ou le Sage. On sçait que ce roy fut eleu Empereur

[1] A la fin de la notice sur Boniface de Castellane, l'auteur renvoie « à l'article » du « Moine de Montmajour », dont il reconnaît parfaitement l'identité, comme il paraît par ce qu'il en dit, avec le moine de Montaudon (cf. ci-dessus, t. XXIII, p. 74, note 2). Il ajoute: « Il ne reste aucun des ouvrages de Boniface. » Ce qui veut dire qu'il n'y en avait pas dans son ms.*

[2] C'est peut-être le seul dont Pierre de Chasteuil-Gallaup, malgré ses dires, ait eu réellement une copie. Il ne parle jamais en effet que d'un seul ms., et nous savons avec certitude qu'il possédait une copie du ms. 7225 (aujourd'hui 854). Le président de Mazaugues, qui en devint plus tard le possesseur, le dit expressément dans un passage que je citerai plus loin. Il faut en conséquence rectifier ce que j'ai dit ci-dessus, t. XXIII, p. 70, du ms. de Fauris de S.-Vincent, identifié avec la copie du ms. (réel ou prétendu) du Louvre. Le ms. de Fauris de S. Vincent était le même que le ms. de Mazaugues. Cf. Raynouard, *Choix*, I, 440, et J. Beauquier, les *Provençalistes du XVIII^e siècle*, p. 29.

[3] Même forme dans le ms. 854.

[4] *Sic* dans le ms. 854.

[5] La vie de ce troubadour ne se trouve pas dans le ms. 854.

[6] Il y en a trois dans le ms. 854.

[7] Chasteuil est excusable de ne pas avoir reconnu ce poëte dans le prétendu Guilhem de Agoult de Nostradamus.

[8] Cette chanson est la seconde dans le ms. 854. Mais elle pouvait être la première dans l'extrait de ce ms. que possédait Chasteuil.

* Il n'y en a pas dans le ms. 854

Digitized by Google

dans le mois de janvier de l'an 1257, dans le temps que Richard, dont nous avons déja parlé[1], avait été aussy eleu Empereur. Notre roy de Castille se contanta de prandre le nom d'Empereur sans jamais sortir de ses Etats : ce qui donne une époque certaine que Montagna Çot vivoit de ce temps. Voicy comme il parle du clergé :

Per que volh clers tan bella vestidura,
Ni per que volh viure tan riquemen ?
Ni per que volh bella cavalcadura ?
Qu'el saup que Dieus volt viure paubramen !
Ni per que volh tan l'autruy ni enten
Qu'el sap que tot can met ni can despen
Per son maniar, & son vestir vilmen
Tolt lo als paubres, si non ment l'Escritura[2].

« Pourquoy est ce que les clercs veulent etre sy bien vetus, et vivre si richement. Pourquoy veulent ils avoir de si beaux chevaux ? Ne sçavent ils pas que Dieu a voulu vivre pauvrement ! Pourquoy veulent-ils avoir le bien d'autruy, soit a leur table, soit à leur habillement ? Ils l'ostent aux pauvres, sy l'Escriture ne ment. »

Voicy l'envoy qui me semble établir ce que je dis de ce troubadour :

Reys Castillans, l'Emperis vos aten
Mas sai disen seigner qu'aten demen
Cui de Bretos de qu'es mout gran rencura
Car daut rey ceinq quant un gran fai empren
Qu'el traga cap on sega l'aventura[3].

« Roy de Castille, l'Empereur vous attend, mais on dit cependant que le Breton s'en dit le Seigneur, ce quy fait murmurer beaucoup du monde ; car je crois qu'un grand roy ne doit pas faire une grande entreprise de laquelle il ne viene a bout & du succez de laquelle il ne soit asseuré. »

[1] Vraisemblablement, comme chez Nostredame, dans un chapitre spécial où Richard Cœur-de-Lion était peut-être confondu, comme chez celui-ci, avec son neveu.

[2] C'est le troisième couplet du sirventés *Per lo mon fan l'us dels autres rancura*, qui a été publié par Raynouard (*Choix* IV, 333), probablement d'après le ms. 856.

[3] Je transcris ces vers tels que Chasteuil les a lus. Il est sans doute su-

Digitized by Google

Le Breton duquel il parle était Richard d'Angleterre beaufrere de S[t] Loüis, qui dans ce temps s'étoit allé faire coronner roy d'Allemagne.

GUIRAUD DE BORNUEIL

Il est peint fort jeune et en robe blue[1].

Quoy que Jean Nostradamus ayt écrit que Giraud de Bornueil etoit gentilhomme, il est toutefois asseuré qu'il etoit de basse naissance, Limosin d'origine, né dans le chateau de Sidueil, qui apartenoit au vicomte de Limoges. Mais s'il n'etoit pas illustre par sa naissance, il etoit homme de beaucoup d'esprit et de jugement, et très sçavant dans les belles lettres. Il n'y avoit aucun troubadour qui l'eut precédé qui luy fut égal, et ceux qui sont venus après luy n'ont jamais aproché de son sçavoir et de son mérite. Ce fut pour cella qu'il fut apellé leur maistre, comme il l'est encore de tous ceux qui connoissent la délicatesse de sa poésie, ou l'on remarque une grande justesse et beaucoup de sentiments amoureux que Pétrarque qui l'a si bien imité et qui a puisé dans ses œuvres toute la finesse de ses vers, dit en parlant de luy que c'etoit un des plus sçavants poëtes de son temps[2]. Son occupation ordinaire etoit de travailler pendant tout l'hiver a ses poésies, et de suivre pendant tout l'été les cours des princes, accompaigné de deux musiciens ausquels il faisoit chanter ses chansons. Il ne voulut jamais s'assujetir au lien du mariage, et il distribuoit les presents que luy faisoient les princes et les seigneurs a ses pauvres parents, ou a l'Eglise de la ville de sa naissance qui etoit dédiée a S[t] Gervais. Il n'y a point d'autre difference en la vie que Nostradamus a ecrite de ce poëte. Les manuscrits

perflu de faire remarquer qu'il faut corriger v. 2-3 *atendemen Fai,* v. 4, *taing,* et modifier en conséquence la traduction. Inutile également de relever méprise de Chasteuil concernant « le Breton », où il croit voir Richard d'Angle-la terre. Il n'y a là qu'une allusion à cette vaine attente d'*Artus* par les Bretons, devenue proverbiale au moyen âge.

[1] *Sic,* dans le ms. 854 de la B. N.

[2] Pétrarque ne dit rien de pareil. Chasteuil ne fait ici, au reste, que développer Nostredame, en renchérissant, selon son habitude, sur ce dernier

Digitized by Google

dont il s'est servi etants conformes a celuy que j'ay en main. Il y ajoute seulement que ce troubadour mourut l'an 1278. Il reste quarante six chansons de ce poëte et quelques sirventes[1]. Je mets icy la premiere stance de la premiere[2] :

Aquest terminis clars e gens
Que tan desirar e volguts
Deu esser ab ioi recebuts,
Chacun en sia jausens
Car uen estats
Ab sais clartas
A cui non plats
Coi el solats
Non es amats ni amaire.

« Ce temps si clair et si agréable, tant désiré et tant souhaité, doit etre receu avec joye. Que chacun s'en rejouysse ; l'esté vient avec ses clartés, et celuy a qui la joye et les plaisirs ne plaisent pas, n'est ny aymé, ny amoureux. »

Pierre de Chasteuil-Gallaup nous a appris lui-même le sujet d'un autre chapitre de son ouvrage dans un passage, que j'ai déjà signalé plus haut (p. 72, note 1), de ses *Réflexions sur le libelle intitulé: Lettre critique de Sextus le Salyen à Euxenus le Marseillois.* Voici ce passage :

Et a ce que notre critique adjoute que ce dernier [Raimond Berenger, frère d'Alfonse II, roi d'Aragon] avoit été célébré sous le nom de Pierre de Provence, où a-t-il fait cette découverte ? Car nos anciens[3] assurent que ce roman composé pre-

[1] Le ms. 854 est divisé en trois sections. La première, consacrée aux chansons, en contient 48 de Giraut de Borneil ; la troisième, qui est celle des *sirventés,* n'en a qu'un seul de ce troubadour.

[2] Cette chanson est la seconde dans le ms. 854. Elle a été publiée mainte fois.

[3] Lesquels ? Pierre de Chasteuil aurait bien dû les nommer. Dans un recueil ms. de la bibliothèque de Carpentras dont il sera parlé plus longuement à l'article suivant, et qui se compose en grande partie de notes et copies diverses provenant des Chasteuil, on trouve quelques lignes sur le même sujet, dont l'auteur, — peut être Pierre de Chasteuil lui-même ou son père, — est moins affirmatif à cet égard. Les voici : « Pierre Sylva ou Selva avoit servi le comte Remon.... et fait le voyage d'Italie où les Syenois ayans reconnu sa valeur l'establirent leur maistre de camp contre les Florentins. Apres beaucoup de

Digitized by Google

mierement en vieux vers provençaux, et traduit ensuite en langue françoise, avoit été fait pour Pierre de Selva ou de Silve, lequel apres avoir servi longtemps sous le comte Raimond Berenger premier, fit le voyage d'Italie, où son mérite et sa valeur l'ayant fait connoître, les Sienois le choisirent pour leur mestre de camp general, en la guerre qu'ils avoient contre les Florentins: qu'il n'etoit nommé en ce païs que le Provençal, ou Pierre de Provence. Et il ne me sera pas difficile d'en rapporter la preuve dans mon Histoire de la poésie provençale par l'original ms. de ce roman. »

L'original ms. de ce roman! Pierre de Chasteuil m'a l'air de promettre ici beaucoup plus qu'il ne pouvait tenir, et il serait, à mon avis, fort imprudent d'admettre, sur son seul témoignage, que l'original provençal du joli roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone* existât encore, en effet, au commencement du XVIIIe siècle.

II

Le recueil ms. de M. Paul Arbaud, outre les cinq notices dont je viens de parler et que je crois être autant de chapitres de l'ouvrage perdu de Chasteuil-Gallaup, renferme divers extraits, de mains différentes, concernant des auteurs provençaux. Ces extraits proviennent, pour la plupart, de la *Bibliothèque françoise* de Lacroix du Maine et de celle de Du Verdier. Dans le nombre se trouvent cinq feuillets doubles écrits de la main du président de Mazaugues, et qui contiennent un certain nombre de notes plus ou moins sommaires sur divers troubadours. La plupart de ces notes sont informes ; mais quelques-

beaux faicts et la victoire de Montapere [lis. Montaperto] il fut à la fin prisonnier ; on lui coupa le cou et sa teste fut mise au bout d'une lance, fut portée par tout le camp. Il n'estoit nommé que le Provençal (Landyn). On croit que le roman de la Belle Maguallone est faict pour ce Pierre de Provence. »— Il y a ici une confusion, inconsciente ou volontaire, entre le Pierre de Sylva, réel ou prétendu, dont il est question, et un personnage différent. Voici le passage de Landino (Commentaire de la *Divine Comédie, Purg.*, XI, 121), auquel, évidemment, on renvoie : « Costui fu Messer Provenzano Salvani, Senese, il qual fu signor di Siena. Et trovossi vincitore alla rotta di Monteaperto. Dopo nel mille dugento sessantanove con mille quattrocento cavalli e otto mila pedoni assediò Colle. Ma il Fiorentino essercito lo soccorse, e ruppe i Senesi.....Provenzano fu preso, e tagliatoli il capo, e fitto nella punta d'una lancia, portato per tutto il campo. »

Digitized by Google

unes sont de vraies notices, composées et rédigées, et amenées au degré probable d'achèvement que l'auteur voulait leur donner; des chapitres tout prêts, en un mot, à prendre place dans l'*Histoire de la littérature provençale* qu'il avait entreprise[1]. Telles sont celles du Dauphin d'Auvergne, de l'Evêque de Clermont et de Peirol (le prétendu Peire del Vernegue de Nostredame). Sur ce dernier poëte, il y a même deux notices, l'une qui est, comme je le suppose, la définitive, l'autre qui est le premier jet de celle-ci. Ces fragments et ces brouillons de l'ouvrage, resté sans doute inachevé, du président de Mazaugues, ne peuvent du reste nous apprendre rien de nouveau, l'auteur n'y mentionnant, et n'ayant connu, à ce qu'il paraît, aucun ms. que nous n'ayons encore. Mais ils ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de nos études, dont ils constatent le progrès sensible dans l'espace de quelques années, de Pierre de Chasteuil (1644 — 1727), qui copiait presque partout Nostredame, à Thomassin de Mazaugues (1684 — 1743), qui rejetait sans hésiter les fables de ce dernier, même les erreurs d'historiens plus autorisés (tels que Baluze), et ne s'en rapportait qu'aux documents originaux[2]. Je crois en conséquence devoir donner ici, pour que chacun puisse se rendre compte du progrès que je signale, la notice de Peire del Vernegue (Peirol), dans la rédaction que j'ai plus haut qualifiée de définitive[3].

[1] Voy. J. Beauquier, les *Provençalistes du XVIII^e siècle*, pp. 8, 10, 17. — A la marge supérieure de l'une des notices dont il est ici question, celle qui concerne Giraut de Borneil, laquelle était probablement en tête des autres, avant le classement alphabétique qui les a dispersées dans le recueil de M. Arbaud, Fauris de S. Vincens a inscrit ce qui suit : « Notes sur les troubadours et l'ouvrage de Nostradamus. » Le but principal de l'auteur paraît avoir été, en effet, de signaler et de réfuter les erreurs et les fables de Jean de Nostredame.

[2] Ce que faisaient aussi, comme on l'a vu par l'intéressante correspondance publiée par J. Beauquier (les *Provençalistes du XVIII^e siècle, passim*), ses contemporains Caumont, la Bastie, Sainte-Palaye et Falconet.

[3] Voici, par ordre alphabétique, les noms des troubadours que concernent les notes et notices de Mazaugues réunies dans le recueil de M. Arbaud. Je conserve l'orthographe de l'auteur et ajoute çà et là quelques extraits :

Arnaud Daniel. Ce n'est ni Montaudon ni Montmajour qui a fait la chanson, mais Peire d'Auvergne. C'est le 7^e. Je le crois Auvergnat ou Limosin. (Article complet.)

Bernard de Ventadour.....J'ay de luy une chanson de 7 stances de 8 vers chacune avec l'envoy de 6 vers. [Sans doute dans la copie partielle du ms. 854 (alors 7225) qu'il possédait et qui lui venait des Chasteuil. Voy. ci-dessus, p. 74 n. 2],

Le Dauphin d'Auvergne.

Digitized by Google

PEYRE DEL VERNEGUES[1]

On ne sçauroit s'empêcher sur cet article de faire remarquer une faute de Nostradamus qui par un zele aveugle pour

L'Eveque de Clermont.

Giraut de Bourneilh.

Guilhaume de Riba.

Peyre Roger. C'est un vray roman que sa vie dans Nostradamus...Il est le 2e dans le ms. du Roy [854 actuel]. Sa vie conforme à celle du Vatican [auj. 12473 de la B. N. à Paris.]

Grimoars Gaumars. C'est celuy dont Nostradamus parle à l'art. de Guilhem Adhemar, qu'il a travesti ou du moins confondu. Ce n'est point Montaudon qui l'a critiqué, mais Peire d'Auvergne, le 6e. [En marge de cet article, ici reproduit en entier: Examiner.]

Guillem de St Didier.

Perdigon.

Pierre Cardinal.

Savaric de Mauleon. Poitevin et non Anglois. Chastueil, p. 21. [C'est au *Discours sur les arcs triomphaux* que Mazaugues renvoie ici; il mentionne en outre simplement, en renvoyant au même ouvrage, Ugo de la Bacalaria, Ildefonse (tenson avec Giraud de Borneil), Azalais de Porcairagues, Pons de Merindol.]

— Rappelons ici que l'illustre Peiresc, grand-oncle du président de Mazaugues, s'était aussi occupé des troubadours et en général de la littérature et de la langue provençale: « Multa quoque disseruit de vocabulario quodam et grammatica linguæ provincialis, prout se Petrarchæ tempestate habuerat (videlicet postquam utrumque obtinuit ex bibliotheca Florentina quæ S. Laurenti dicitur), itemque de poetis provincialibus, qui Trobadores (quasi dixeris inventores) appellati sunt, eo videlicet tempore, quo principes etiam ac Reges linguam Provincialem excolebant. Quo in argumento fuit non parum adjutus indicibus librisque missis ab erudito comite Friderico Ubaldino apud cardinalem Barberinum commorante. » (Viri illustri N. C. Fabricii de Peiresc ....vita, per Petrum Gassendum, p. 312.)—C'est évidemment du *Donat provençal* qu'il s'agit dans les premières lignes de cet extrait. La copie qui fut faite pour Peiresc du ms. de la Laurentienne, car ce fut sans doute une copie seulement qu'on lui envoya, et non l'original lui-même, ne serait-elle pas celle que possède la Bibl. nationale (no 7534 du fonds latin)? Quant aux dissertations de Peiresc et sur cet ouvrage et sur les troubadours, il y a lieu de craindre qu'elles ne soient perdues. Rien de pareil en effet n'a été signalé ni dans la bibl. de Carpentras, ni dans aucun autre des dépôts publics qui possèdent des mss. de l'illustre savant.

[1] En marge de la première rédaction de cette notice, on lit: Art. 3; ce qui est justement le no du chapitre consacré à Peyre del Vernegue dans les *Vies* de Nostredame.

Digitized by Google

sa patrie a voulu donner à ce troubadour une origine provensalle contre la vérité de l'histoire, défaut dans lequel il est tombé souvent dans ses ouvrages. Le vray nom de ce Peyre del Vernegues est Peirols d'Auvergne, le même dont Crescimbeni parle p. 211. Sa vie, tirée du Ms. du Roy Cod. 7698, qui est rapportée par Baluze dans les preuves de l'Histoire de la maison d'Auvergne [1], lui atribue une partie des circonstances qui sont dans Nostradamus, sur son amitié avec le Dauphin, sur son amour pour sa sœur, et sa retraite, en sorte qu'on ne peut pas s'y méprendre, et que c'est absolument la même personne. Nostradamus avoit été de meilleure foy dans l'original Ms. que j'ay [2], car il le nome *Peirot*, et suit a la letre cette vie du Ms. du Roy, conforme à celles du Vatican [3].

Il etoit d'un chateau dit Peirol, pres de Rochefort en Auvergne, ville qui estoit comprise dans les terres du Dauphin, suivant le dénombrement qu'en fait Baluze [4].

Cet autheur a relevé la meprise de Nostradamus [5] d'avoir fait ce poete natif de Vernegues; mais il est tombé luy meme dans une autre, en le confondant avec Peyre d'Auvergne dit le Vieux, natif de près de Clermont, plus ancien que luy, faute dans laquelle quelques autheurs sont tombés [6].

La sœur du Dauphin dont ce poëte fut amoureux se nomoit Assalide d'Auvergne [7], mariee à Beraud, seigneur de Mercueur, d'une des principales maisons d'Auvergne, dont etoit sorti S[t] Odilon, abbé de Clugny, vivant sur la fin du 10[e] siecle [8]. Nassal est mis pour Donna Assalide. Le Ms. du roy [qui] la nomme

[1] T. II, p. 252.

[2] Cet original ms., premier jet de l'ouvrage de Jean de Nostredamé, est conservé dans la bibl. d'Inguimbert, à Carpentras. Je l'ai reproduit en entier dans mon édition des *Vies*.

[3] Aujourd'hui n° 12473 de la B. N. (anc. Vat. 3204).

[4] T. I, p. 158, p. 65.

[5] T. I, p. 159.

[6] Mazaugues lui-même n'avait pas su s'en défendre dans la première rédaction de cette notice: « Les anciens mss. de la bibliothèque du Roy le nomment Peyre d'Alvergne, au raport de Baluze, qui est son véritable nom, ainsi que les aventures de son histoire le démontrent. »

[7] Baluze, t. I, p. 65.

[8] *Ibid.*, t. I, p. 28.

Digitized by Google

Saïl de Claustra, et son mary Beraut de Mercuor, et non Bernart, atribue la jalousie non à son mary, mais au Dauphin, par un principe d'honneur, pour la reputation de sa sœur, et ne parle pas de sa retraite en Provence, dont les circonstances rapportées par Nostradamus, sur la foy du moine de S^t^ Cesaire, qui n'existe plus [1], et qu'il avoit retranchées dans l'original Ms. que j'ay, me paroissent fabuleuses, surtout ce mausolée au Vernegues, qui a un faux fondement, sçavoir qu'il etoit seign^r^ de ce lieu, village dans la viguerie d'Aix, et diocese d'Arles. La chronologie même ne s'y accorde pas beaucoup, car difficilement peut-il s'être retiré en Provence et y avoir fleury en 1178, puisque le Dauphin avec qui il fut en grande amitié n'est mort qu'en 1234 et n'a succedé à son pere qu'en 1168. En sorte que ce poëte doit avoir fleuri en Auvergne en 1180 ou environ. Aussi Nostradamus dans l'original Ms., plus exact que l'imprimé, le fait fleurir en 1185.

On ne sçait pas pourquoy Assalide d'Auvergne est nomée de Claustre, comme si cétoit le nom de sa famille [2]. Baluze tache d'en trouver des exemples dans ces temps là. Ainsi Beatrix, femme d'André de Bourgogne, quoique de la maison de Sabran est qualifiée dans d'anciens actes Beatrix de Claustral, etc.

Le même autheur remarque[3] que c'etoient des amours sans vilainie, et que les plus grandes dames se faisoient alors honneur d'aimer les poëtes et d'en être aimées.

Nostradamus, dans l'original ms. avoit seulement dit qu'il étoit fait mention de la prise de Jerusalem par Saladin en une des chansons de ce Troubadour. Il a voulu broder dans l'imprimé, en avanceant qu'il avoit composé un chant exprès sur cet evenement, arrivé en 118 .

J'ay dans mon Ms., qui est une copie en abrégé du Ms. des Troubadours de la bibl. du Roy[4] un tenson (qui est le 46^e^) de ce poëte avec le Dauphin, *Lo Dalfin et Den Peirol,* et deux chansons, la 1^re^ de 6 stances de 7 vers chacune avec l'envoy à la fin de trois vers.

[1] Il faut entendre, évidemment, « dont l'ouvrage n'existe plus. »

[2] Baluze, t. I, p. 68.

[3] *Ibid.,* t. II, p. 159.

[4] Le ms. de la B. N., actuellement coté 854. dans lequel la tenson entre

Digitized by Google

Cansoneta vai de cors
Dir a mi dons que te reteigna
Pois mi retenir non deigna[1].

La seconde est de 7 stances de 6, de 11 et de 12 vers plus petits (*sic*), et est qualifiée sonnet.

Voill un sonet faire [2].

L'on ne doit pas finir cet article sans faire observer une méprise de Nostradamus, en ce qu'il fait fleurir ce poëte du temps d'Alfons, comte de Barcellone et de Provence, fils de Remond Berenguier. Cet Alfons est une personne suposée que cet autheur et César de Nostradamus, son neveu, dans son Histoire de Provence, ont introduit contre la vérité et qu'ils font fils de Remond III, comte de Provence, dit le jeune, et de Richilde. Bouche a prouvé [3] incontestablement que ce Remond ne laissa qu'une fille nomée Douce, fiancée au fils du comte de Tolose, et morte en bas age, et que cet Alfons n'est autre qu'Ildefons I, Roi d'Arragon, comte de Barcellone, cousin germain du précédent, à qui il succéda au comté de Provence en 1166, et mourut en 1196. Il etoit fils de Remond Berenguier, comte de Barcellonne, Prince d'Arragon, dit le Vieux, et de Petronille d'Arragon, lequel fut aussi comte de Provence.

Le fonds de cette fable du mausolée de ce Troubadour est tiré de ce passage de Jul. Raymond de Souliers dans ses commentaires sur les antiquités et Histoire naturelle de Provence, duquel ouvrage Nostradamus parle sur la fin de sa preface: « Ernagium cujus meminit Plinius locus est hodie ignobilis et periniquus, quomdam *Mausolæo* quod nunc dirutum est clarus, a Salono sex milliaria remotus. Corrupto nomine addita littera V, *Vernegues* apellatur, a tabellionibus latinitatis corrupto-

Peirol et le Dauphin d'Auvergne est en effet la quarante sixième de la série et porte exactement la même rubrique qu'on indique ici.

[1] C'est la chanson *Dels sieus tortz farai esmenda* (Bartsch, *Grundriss*, 366, 12).

[2] Second des vers de *En joi quem demora* (*Grundriss*, 366, 15) Tous les couplets de cette pièce sont en réalité composés uniformément de douze vers de cinq syllabes, sauf la tornade, qui n'en a que quatre.

[3] *Histoire de Provence*, t. II, p. 146.

Digitized by Google

ribus *Vernico.* » Ce qui est encore confirmé par Bouche dans sa chorographie de Provence [1], quoi qu'il croye qu'Ernaginum ne soit pas le Vernegues, mais St Gabriel ou bien Maillane.

III

Jean de Chasteuil-Gallaup, procureur général en la Cour des comptes, aides et finances de Provence († 1646), père [2] de Pierre de Chasteuil-Gallaup, ne fut pas animé d'un moindre zèle que son fils pour les anciennes gloires littéraires de sa province. Je dois ajouter que ce ne fut pas d'un zèle plus éclairé. Il en donna la preuve en 1624, dans l'ouvrage qu'il publia à cette date sous le titre, — que son fils devait près reprendre de quatre-vingts ans plus tard, sauf la modification imposée par le changement des personnes, — de *Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix, à l'heureuse arrivée de tres chrestien, tres grand et tres juste monarque Louis XIII, roy de France et de Navarre.* Dans ce livre, il est plusieurs fois question des troubadours, et c'est seulement des Nostredame, oncle et neveu, que l'auteur s'inspire, sans que l'idée lui soit venue une seule fois de contrôler leurs dires. Il dut avoir à sa disposition au moins un chansonnier provençal, car il rapporte *in extenso* (p. 16) la pièce de Richard-Cœur-de-Lion, *Ja nuls om pres.* Cette pièce n'a chez lui que quatre couplets, les mêmes que dans le ms. 12472 de la B. N., ce qui doit faire supposer que c'est de ce ms. qu'il l'a tirée, bien qu'il ne donne que la première des deux tornades qui s'y trouvent, d'autant plus que le texte ne présente, du ms. à l'imprimé, que des différences insignifiantes et de celles qui s'expliquent facilement d'elles-mêmes [3]. J'ajou-

[1] T. I, p. 317; p. 132.

[2] Il était fils de Louis de Galaup, sieur de Chasteuil, auteur d'une traduction des Psaumes en vers français, publiée en 1595 sous le titre de *la Pénitence royale,* et grand ami de César de Nostredame, comme son fils le fut aussi.

[3] La copie de la chanson de Richard, dont j'ai parlé ci-dessus, t. XXIII, p. 79, note 2, présente exactement le même texte que l'imprimé, ce qui n'a rien d'étonnant si, comme il est probable, cette copie a été faite par Jean de Chasteuil lui-même. Le recueil de miscellanées où elle se trouve (bibl. de Carpentras, add. n° 11) se compose en effet, en grande partie, de papiers, notes et extraits divers provenant de lui et de sa famille. Ainsi on y voit, au f° 7, le dessin d'un monument avec l'épitaphe de Louis de Chastueil, père de Jean ; au f° 208 une homélie sur saint Mitre, accompagnée de la note suivante de l'un de ses fils : « Cette homélie est de feu M. François de Gallaup, mon oncle de sainte mémoire [*le Solitaire du Mont Liban,* † 1644], et est toute es-

Digitized by Google

terai que, si j'avais connu le *Discours* de Jean de Chasteuil[1] quand j'ai rédigé les articles concernant Mlle Lhéritier et Achard (ci-dessus, t. XXIII, pp. 76, 78), je n'aurais pas hésité à exprimer l'opinion que c'est de cet ouvrage, et non directement d'un ms., qu'ils ont tiré l'un et l'autre la chanson de Richard.

Pour revenir au ms. 12472, je remarquerai ici qu'il n'y aurait rien d'invraisemblable à ce qu'il se trouvât en 1624 en la possession même de Jean de Chasteuil. Ce ms. avait, en effet, appartenu à Jean de Nostredame, et nous allons voir qu'un autre ms. de ce dernier était devenu alors la propriété de l'auteur du *Discours sur les arcs triomphaux*, lequel en a justement tiré le sujet du chapitre pour nous le plus intéressant de tout son livre. Voici ce chapitre en entier. C'est un résumé très-sommaire, mais très-exact, du roman de Tersin, que M. Paul Meyer a publié en 1872 dans le premier volume de la *Romania*, sans connaître, à ce qu'il paraît, l'ouvrage de Jean de Chasteuil-Gallaup, qui aurait pu le mettre sur la trace du véritable auteur de ce récit.

TROISIESME ARC.

[P. 21] Tersin, premier comte de Provence, paroît sur le haut de cette machine chargée de tant de harnois divers et de tant de vieilles machines de guerre[2].

Les crestes sourcilleuses d'une montagne d'armes et de corps entassés l'un sur l'autre en trophée l'élèvent en triomphe et le portent aux cieux.

On void son corps panché sur le long bois de sa pique, et sous ses piés sept roys, deux princes et deux comtes vaincus.

Sur la foy d'un vieux manuscrit provençal, j'ose nommer les roys Archin, Carbuyer, Andegier, Autan, les roys de Tar-

crite de sa main »; au fo 188, une lettre à « M. de Chastueil, conseiller du roy et son procureur général en la cour des comptes, aydes et finances à Aix »; ailleurs, fo 212, une autre lettre d'un sr Marcheville, chargé « par son altesse Monsieur de remercier de sa part M. de Chastueil. » (4 mars 1639.)

[1] Cet ouvrage manque à toutes nos bibliothèques de Montpellier. C'est grâce à l'obligeance d'un ami d'Aix que j'ai pu le lire.

[2] La figure qui accompagne le texte représente en effet Tersin au sommet de l'arc, et comme on le décrit ici. A l'un des côtés de l'arc qu'il domine, on voit la statue de Raimon Bérenger, dernier comte de la maison de Barcelone; à l'autre, celle de Charles II. Charles Ier ne figure nulle part. L'antipathie que ce prince avait inspirée aux Provençaux durait-elle donc encore au commencement du XVIIe siècle?

Digitized by Google

tarie, de Troye et de Gallice, les princes d'Hermin et Montarin, les comtes Bygard et d'Agassin. Roys, princes, comtes infortunés que ce jeune prince fit sortir à coups d'espée de la ville d'Arles, où ils s'etoyent relancés fuyans devant ses armes victorieuses ou plustost devant la victoire même.

Les historiens varient étrangement sur son nom. Il en a été appelé Torsin, Vorson, Corson, Torson, Thesin, Tressin, Thursin, Tersin. Le pénible travail de la curieuse et sçavante plume de M. Catel [1] semble deffendre à la mienne le rapport de leurs opinions contraires, touchant son origine, ses faicts et son regne. Parmy ces diversités, l'un des plus grands hommes que nostre Province ait vu, autheur de mon ms., asseure qu'il estoit sarrazin, et que sa valeur, dont rien n'avoit pu soustenir l'effort, fit joug à la fin dans les murs d'Arles, sous les armes invincibles de Charlemaigne ; qu'estant prisonnier de ce monarque pieux et magnanime, par traité de paix il fut accordé entre eux :

Que Tersin recevroit le sainct Baptesme et le feroit recevoir a son armée sarrazine ; que Charlemagne en échange donneroit à Tersin cette vaste estenduë de la domination qu'on dit avoir été du vieux sceptre de Tolose.

Sa puissance s'etandoit doncques sur toute la Province à qui

[1] Jean de Chasteuil fait ici allusion au chapitre V de l'*Histoire des comtes de Tolose,* p. 42, où Catel se défend judicieusement d'accepter les fables accueillies par Nicole Gilles, du Tillet et même le docte président Fauchet, concernant Tersin. Il y cite, en outre,« un ancien auteur ms. », qui dit que Charlemagne « comitem Tolosæ præposuit Torsinum cui Burdigalam, Narbonam et Provinciam, a suis prædecessoribus, licet infidelibus, possessam, restituit»; et un « Sommaire recueil de la création et érection de la comté de Tolose....., extraict des registres de la maison de ville de Tolose », qui ne paraît pas, à en juger par la langue, antérieur au XVI[e] siècle, et dont il rapporte ce qui suit : « Et lors en l'an de grace DCC.LXXVIII., en la cité de Tolose dominoit un prince sarrazin nommé Torsinus, homme vaillant et chevaleureux, lequel desirant venir à la foy chrestienne, vint à Charles le grand et se fit baptiser, dont Charlemagne, qui paravant l'avoit despouillé de ses terres et seigneuries pour son idolatrie le restitua en ses dites terres et seigneuries, comme de Tolose, Bordeaux, Narbonne, Provence, et érigea ladite seigneurie de Tolose en comté et pair de France, et fut ledit Torsinus le premier comte chrestien.

» Ce fait, Torsinus alla mettre le siege devant Bayonne...» Cf. la *Genealogia dels comtes de Tolosa,* publiée par le même Catel, à l'endroit cité par M. Paul Meyer (*Romania,* I, 60).

Digitized by Google

apres on donna le nom de Marquisat, delà le Rhosne, par de là Avignon, Narbone, Bordeaux, Poictiers, et tous les environs des Pyrénées.

Les comtes de Provence et de Tolose sont descendus de luy. Rudel en avoit hautement chanté les armes ; mais nulle rade, ô malheur ! pour cette belle pièce, au naufrage universel de nos Troubadours.

Cette saillie faisoit l'inscription de ce valeureux prince :

HOS EGO
ME MAGNUS CAROLUS
ILLE ETIAM VICTOR
CAPITI MEO CORONAM
IMPOSUIT
HANC EGO PEDIBUS TUIS.

Et vrayment de quel autre discours pouvoy-je animer cette statue pour saluer le sang de Charlemagne, et celuy qui en porte si dignement le sceptre ?

Je ne doute pas que le personnage désigné ci-dessus par Jean de Chasteuil comme « l'un des plus grands hommes de la province » ne soit Jean de Nostredame, et que dans le ms. mentionné il ne faille reconnaître celui qui porte aujourd'hui, à la bibliothèque de Carpentras, le n° 522, et qui est intitulé : *So que s'es pogut reculhir dels comtes de Prouvensa et de Forcalquier*[1]. Ce ms. est tout entier de la main de Jean de Nostredame, et l'histoire de Tersin y occupe les folios 3 à 12. Des deux rédactions que M. Paul Meyer a publiées de ce roman, la première, A, est une copie pure et simple de la partie correspondante du ms. de Nostredame, la seconde en est un abrégé ; abrégé fait,

[1] On en trouvera de nombreux extraits, parmi lesquels la prétendue histoire de Tersin, dans mon édition de Nostredame, pp. 205-220.

[2] Ces deux rédactions ont été tirées l'une et l'autre du recueil de miscellanées de la bibl. de Carpentras, dont il a été question ci-dessus, p. 77, note 3, et p. 84, n. 3, et elles proviennent probablement l'une et l'autre de la famille de Chasteuil. Je crois même reconnaître dans l'une d'elles, celle qui n'est qu'un abrégé de l'original (B. de M. Meyer), la main de Jean de Gallaup.

Digitized by Google

comme le démontrent certaines particularités, que ce n'est pas ici le lieu de détailler, sur l'original même, ou du moins sur une copie autre que A. Du reste, le rôle prêté à Tersin dans ce récit est une pure invention de Nostredame, car le livre vu par lui à Arles et auquel seulement il se réfère, nous le possédons encore (c'est le *Roman d'Arles*), et on n'y lit rien de pareil. Le nom même de Tersin n'y figure pas. C'est dans Nicole Gilles, écho lui-même d'anciennes traditions toulousaines, qu'il a pris ce nom, avec les circonstances purement fabuleuses ajoutées par Gilles et ses sources au fait, historiquement constaté, que Tersin (ou Chorson) reçut en effet de Charlemagne la comté de Toulouse. Et c'est sur ces données, combinées avec celles du *Roman d'Arles*, qu'il a bâti son propre roman, dont, par une supercherie d'un autre genre, il s'est plus tard avisé, dans ses *Vies des poëtes provensaux*, de faire honneur à Jaufre Rudel.

DERNIÈRE ADDITION

L'*Évangile de l'enfance* de la bibliothèque de Naples (ci-dessus, t. XXI, p. 214) n'est, d'après M. Paul Meyer (*Romania*, XIV, 307), qu'une copie, faite au XVIII^e^ siècle, du poëme contenu dans le ms. Libri n° 103 (anc. Lesdiguières), lequel, comme je l'ai remarqué moi-même (ci-dessus, XXVII, 44), n'est pas différent de celui dont M. Bartsch a donné, d'après le ms 1745 de la B. N., l'édition que j'ai mentionnée.

La grammaire provençale de Benedetto Varchi, dont j'ai dit un mot ci-dessus, t. XXVII, p. 44, sous le n° XVI, n'est rien de plus qu'une traduction italienne du *Donat provençal*, suivie de celle des principales règles contenues dans les *Rasos de trobar* de Raimon Vidal. C'est ce que nous apprend M. L. Biadene dans une brève notice sur cette grammaire, insérée au t. I, pp. 400-402 des *Studj di filologia romanza* (Roma, 1885). Il n'y a donc aucune « révélation » à en attendre.

C. C.

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

UNE VERSION DAUPHINOISE DE L'*ESCRIVETA*

L'occupation du sol gaulois par les Maures a laissé des traces profondes dans l'imagination populaire. Dans le Trièves, comme en beaucoup d'autres lieux, on montre les points occupés jadis par les sectateurs de Mahomet; on parle de leurs richesses, de leurs croyances, de leurs dieux.

Le mont Obioux, situé dans la ceinture qui entoure le Trièves au levant de Mens, renferme un certain nombre de cavernes, que l'on aperçoit de loin comme des taches noires aux flancs dénudés et à pic de la montagne: ce sont là, assure-t-on, les orifices d'autant de mines d'argent exploitées autrefois par les Maures ; on verrait même encore des vestiges de certains crampons ayant servi de point d'appui aux mineurs sarrasins.

Un vieux château en ruines, situé au midi de Mens, dresse vers le le ciel ses pans de murs désolés : c'est une tour sarrasine, la tour de Foillans, sous les débris de laquelle doit se trouver encore le dieu des enfants de l'Arabie, une chèvre d'or.

Pendant les longues veillées d'hiver, alors que la neige couvre d'une épaisse couche plaines et vallées, les villageois se réunissent à l'étable, et là, il se trouve toujours quelque barde rustique prêt à raconter une de ces légendes tour à tour sombres ou riantes, tristes ou gaies, spirituelles ou naïves, qui se transmettent fidèlement de génération en génération, et, pour ainsi dire, sans altération d'un siècle à l'autre.

Là encore domine le souvenir des Maures, et les récits dans lesquels sont mis en scène ces anciens oppresseurs du midi de la France sont aussi nombreux que variés, intéressants et pathétiques.

Le plus célèbre de ces récits est celui qui est connu en Provence, en Languedoc et jusqu'en Catalogne, sous le nom de l'*Escriveta*.

Nous le croyions particulier à ces contrées, lorsque, occupé à col-

Digitized by Google

lectionner des Rigaudons dans le Trièves, nous avons fait la découverte d'une version dauphinoise du même chant, tout aussi délicate, tout aussi poétique, avec la note gauloise de la fin en plus.

Elle se déroule sur un mode mineur, à la fois doux et triste, qui convient admirablement aux paroles, empreintes d'une certaine mélancolie, de notre poésie dauphinoise.

Toutes les rimes sont en I, une seule exceptée, et le couplet ne comprend qu'un vers, qui se répète dans le chant.

Quelques-uns des mots qui s'y trouvent ne sont plus usités : tels sont *veitis,* régulièrement formé du provençal *vestis,* par la vocalisation de *es* en *ei,* comme *eicumo* d'*escumo, eigagno* d'*esgagno,* etc., et *mari* qui ne se dit jamais, *ome* étant le mot employé dans ce sens.

D'autres, comme *lavandièras* et *pelegri,* se sont transformés. Le premier est redevenu ce qu'il était à l'origine de l'idiome, *lanvandeiris ;* le second, au contraire, s'est rapproché du français, par la chute du *g,* et se dit aujourd'hui *peleri.*

Dans notre version, l'héroïne porte le nom de Fluranço (Florence) ; mais à cela près, et à un vers en plus, nous avons, sinon le mot à mot, du moins l'idée pour l'idée de l'*Escriveta.*

Ce vers est le suivant :

E où mei de la tablo, l'aigo dins un bassi.

Il paraît indiquer, soit la seule boisson que le Maure, en rigide observateur de la loi de Mahomet, puisse se permettre, soit encore le liquide servant aux ablutions prescrites par le Coran, soit enfin l'eau nécessaire aux purifications qui se font pendant ou après le repas.

La lecture de *Fluranço* montrera, mieux que nous ne saurions le dire, la richesse de la composition, l'heureux enchaînement des idées, la noblesse chevaleresque de *Piarre* qui *part en guerre* le jour même de ses noces, et, à peine de retour, s'élance à la recherche de sa *Fluranço* aimée et enlevée ; la douce résignation et le doute de celle-ci quand on lui annonce l'arrivée de *gens de son pays ;* doute qui se traduit en trois vers admirables, véritable perle superbement enchâssée, et que nous transcrivons sans commentaires, dans la crainte d'en affaiblir la valeur par un éloge qui ne saurait rendre exactement notre pensée :

Coumo sariò-ti, pàuro, de gens de moun païs,
Que lous oùceàus que vouaroun sei savoun pas venis,
Seta las iroundèlas que sei an fa lours nis.

« Comment seraient-ce des gens de mon pays, — alors que les oi-

Digitized by Google

» seaux qui volent ne savent pas venir jusqu'ici,—sauf les hirondelles » qui y ont fait leurs nids.»

Voici maintenant la *Chansou de Flurançó* avec la traduction en dessous.

LA CHANSOU DE FLURANÇO

I

An maria la Flurançó, la flour de soun païs,
Mais eis tant jouveneto que se sa pas veitis.
Soun ome part en guerro per la leissàs grandis:
Lou dilus fan la noço, lou dimars eis parti.
Set ans passas per hosto, s'entournet où païs,
Trouvet plus de Flurançó, Flurançó èro pas 'qui:
Lous Morous l'avian preso, lous Morous Sarrazis.

II

— Vounte l'an enmenâ? — Cent lègas lèn d'eici!
— Mi la vàu querre, maire, quand sòuriou de murîs!
Trevet lantems defouaro sens ré veire venis,

LA CHANSON DE FLORENCE

I

On a marié Florence, la fleur de son pays ; — mais elle est tellement jeune qu'elle ne sait pas se vêtir. — Son mari part en guerre pour la laisser grandir : — le lundi a lieu le mariage, et le mardi il est déjà parti. — Après avoir couru sept ans par monts et par vaux, il retourna au pays. — Mais il ne retrouva pas Florence, Florence n'était plus là: — les Maures l'avaient enlevée, les Maures Sarrasins.

II

— Où l'ont-ils emmenée? — A cent lieues loin d'ici! — Je vais la quérir, mère, quand je devrais y mourir! —Il erra longtemps de pays

Digitized by Google

Quand aguet passa l'aigo, abourdet où païs,
Où païs dòu rei Morou, dòu Morou Sarrazi.

III

« — Dis-me, lavandièras, que châtel n'eis eici ?
» — N'eis lou châtel dòu Morou, dòu Morou Sarrazi. »
» — Disa-me, lavandièras, que damo li a dedins?
» — Li a la damo Flurango, la flour d'aqueit païs.
» — Disa-me, lavandièras, coumo li parlarei?
» — Abilha-vous en Morou, vou ben en pelegri.
» Demanda-li l'òumouono, òu noum de J.-C. »

IV

« — Vèni veire, Flurango, de gents de toun païs?
» — Coumo sario-ti, pauro, de gents de moun païs,
» Que lous òuceaùs que vouaroun sei savoun pas venis,
» Seta las iroundèlas que sei an fan lours nis. »

V

« — Garnis tablo, chambrièro, de pan e de bouon vi ;
» Bouato òu mei de la tablo, l'aigo dins un bassi. »

en pays sans trouver sa trace ; — et, après avoir traversé la mer, il aborda au pays, — au pays du roi Maure, du Maure Sarrasin.

III

« — Dites-moi, lavandières, quel est ce château ? — C'est le château » du Maure, du Maure Sarrasin. — Dites-moi, lavandières, quelle » dame y a-t il dedans? — Il y a la dame Florence, la fleur de ce » pays. — Dites-moi, lavandières, comment pourrais-je lui parler?— » Habillez-vous en Maure ou bien en pèlerin,— et demandez-lui l'au- » mône au nom de J.-C. »

IV

» — Viens voir, Florence, des gens de ton pays? — Comment se- » raient-ce des gens de mon pays, — alors que les oiseaux qui vo- » lent ne savent pas venir jusqu'ici,— sauf les hirondelles qui y ont » fait leurs nids. »

V

« Couvre la table, servante, de pain et de bon vin, — et mets, au

Digitized by Google

Dòu tems que Piarre mijo, Flurançò toujour ri.
« — De que riés, Flurançò? te mouaques-ti de mi?
» — Que me mouquariou, pauro, vous que sia moun mari!
» — Coumo sáves, Flurançò, que mi siou toun mari?
» — Où bout de vatro eipèo, moun nqu si li eis eicri.
» — Fai toun paquet, Flurançò, que nous garén d'eici. »

VI

Partèroun coumo l'auro sus un bèau chaval gris.
Lou Morou eis d'eilai l'aigo, lous regardo surtis:
« — Set ans mi l'ai nourrio de pan e de bouon vi,
» Set ans l'ai abilhâ dòu drap fi de Paris;
» Set ans mi l'ai chòussâ dòu plus fi marouqui.»
» — Si l'as set ans nourrio de pan e de bouon vi,
» Si set ans l'as chòussâ dòu plu fi marouqui,
» E si l'as abilhâ dòu drap fi de Paris,
» Ero pamén ma feno, e mi siou soun mari. »
» — S'aviou sòupu, Flurançò, qu'aguesses toun mari,
» Sarias pas 'ta pioucèlo set ans òu pèd de mi! »

G. Guichard.

» milieu, de l'eau dans un bassin. » — Pendant que Pierre mange, Florence rit. — « De quoi ris-tu, Florence? te moques-tu de moi? — » Comment me moquerais-je, puisque vous êtes mon mari? — A quoi » connais-tu, Florence, que je suis ton mari? — Au bout de votre » épée, mon nom se trouve écrit. — Fais ton paquet, Florence, afin » que nous partions d'ici. »

VI

Ils partirent, rapides comme le vent, sur un beau cheval gris. — Le Maure se trouve de l'autre côté de la rivière, il les guette sortir: — » Pendant sept années, je l'ai nourrie de pain et abreuvée de bon vin; » pendant sept années, je l'ai vêtue du fin drap de Paris; — pendant » sept années, je l'ai chaussée du cuir le plus souple.» — « Si tu l'as » nourrie pendant sept années de pain et de bon vin; — si pendant » sept années tu l'as chaussée du marocain le plus souple, — et si tu » l'as vêtue du fin drap de Paris, — elle n'en était pas moins ma » femme, et moi, je suis son mari.» — « Si j'avais su, Florence, que » tu fusses mariée, — je ne t'aurais pas conservée vierge pendant » sept années auprès de moi! » G. Guichard.

Digitized by Google

LOU JOUNGLAIRE

End' un cafour de la bourgado
Plaço sa taulo e sous outis,
E tout lou pople en boulegado
Vèn au rampèl que restountis.

De la caisso e de la chimbalo
S'entend lou chin-boun rebeti,
E la troumbono raco e 'nvalo
Lous coua de soun couire englouti.

E dounmai la foulo s'acampo,
S'escoufignant, faguent lou round,
E dounmai la musico escampo
Soun brut de coua-coua-chin-boun-broun.

Mès sus un gèste lèu se caiou
Musicaires, espetatous,
Las boucos, lous iuèls s'escarcaiou
E s'alandou lous ausidous.

LE JONGLEUR

A l'un des carrefours de la bourgade, — il dispose sa table et ses instruments, — et tout le peuple en agitation — vient au rappel qui retentit.

De la caisse et de la cymbale —on entend le *chin-boun* bondissant, — et le trombone vomit et avale — les *coua* de son cuivre bossué.

Et d'autant plus la foule s'amoncelle, — se pressant, formant le rond, — et d'autant plus la musique jette — son bruit de *coua-coua-chin-boun-broun.*

Mais, sur un geste, bientôt se taisent — musiciens et spectateurs, — les bouches et les yeux sont tout ouverts — et les oreilles s'étalent.

Digitized by Google

Car es bèu lou gèste dau mèstre,
Dau farfantaire qu'es aqui !
Boudiéu ! dequé pourra ben èstre
Acò que se n'en vai segui ?

Tout miro aquel capèl que pèrço,
Pounchu, lou cèl, e lou riban
D'aquel jargau d'indiano-pèrso
Que vau be quatre sòus lou pan.

E, sus soun mounde en triblo rengo
Permenant soun èr satisfa,
El, majestous, sens ges d'arengo
S'ataco à soun dèstre pres-fa.

De sa taulo lou velout negre
Fai ressourti l'argent e l'or
De sous engens, trelus alegre
Qu'esbrihaudo. L'artisto alor

Aganto en mans dos majos boulos,
E, coumo s'èro qu'un dedau,
Trespassant lou su das piboulos,
Las fai boula peramoundaut.

Car il est beau le geste du maître, — du charlatan qui est là! — Vrai Dieu! que sera-ce donc — de ce qui va s'ensuivre?

Tout admire ce chapeau qui perce, — pointu, le ciel, et le ruban — de cette casaque d'indienne-perse — qui vaut bien quatre sous l'empan.

Et, sur le triple rang de son public — promenant son air satisfait, — lui, majestueux, sans aucune harangue, — il s'attaque à sa tâche habile.

Le velours noir de sa table — fait ressortir l'argent et l'or — de ses bibelots, joyeux resplendissement — qui éblouit. L'artiste alors

Prend dans les mains deux grosses boules, — et, comme si ce n'était qu'un dé à coudre, — au-dessus du faîte des peupliers, — il les fait voler par là-haut.

Digitized by Google

N'en retombo uno : la recasso,
E la relanço ; l'autro vèn
E la relanço, e se fan casso
Toutos dos, coumo à-n-el counvèn.

S'aplanto e dis as regardaires,
En picant el-mèmo de mans :
« Aplaudissès ! » E lous badaires
Trucou coumo de sacamands.

Pièi tourna-mai noste embulaire
Pren d'autros boulos, — un brassat, —
E, zèu ! de las traire per l'aire,
Zèu ! zèu ! de vous las recassa.

Aquelos d'un menut calibre.
Mès n'i'a, vous dise, un revoulun.
Sus un pèd tenguent l'equilibre,
Lou cors vibrant de tremoulun,

L'ome las meno emb' energio :
Se crosou per dès e per vint,
Sens se dourda, qu'acò 's magio,
Qu' acò 's un miracle divin.

Une des boules retombe : il l'attrape, — et la lance encore ; l'autre arrive — et il la lance de nouveau, et elles se font la chasse toutes deux, à son gré.

Il s'arrête et dit aux spectateurs, — en frappant lui-même des mains : — « Applaudissez ! » Et les badauds — frappent comme des forcenés.

Et voilà que notre charmeur — prend d'autres boules, une brassée, — et, zest ! de les jeter en l'air, — zest ! zest ! de vous les ressaisir.

Celles-ci d'un petit calibre. — Mais il y en a, vous dis-je, une multitude. — Sur un pied tenant l'équilibre, — le corps vibrant sous le tremblement,

L'homme les conduit avec énergie : — elles se croisent par dix, par vingt, — sans se heurter, que c'est une magie, — que c'est un miracle divin.

Digitized by Google

L'or de las dansarellos roundos,
Dins lou sourel fai milo lamps:
Belugamen d'un fiò de broundos,
Que l'auro empuro de sous lans;

Jo d'aigo que la soureiado
N'en rènd cade degout aurin;
D'estellos uno rambaiado
Balant dins lou cèl azurin;

Issam remoulinous d'abeios
Endinnados per soun veré,
Tout acò, fièr dedins sas peios,
Lou jouglaire hou mostro à-de-ré.

Das aplaudimens la ramado
Rounflo per tems, coumo lous bruts
D'un plejas subre la ramado
E d'un cop d'auro dins lous bruscs.

E countuniant que de pu bello,
L'adré jounglaire, dins sous jocs,
Zèu! trai toujour en ribambello,
Nouvèls engens, grands e pichots:

L'or des rondes danseuses, — dans le soleil fait mille éclairs: — étincellement d'un feu de brindilles, — que le vent attise de ses bonds;

Jet d'eau dont le soleil — change chaque goutte en or; — un pêle-mêle d'étoiles — dansant dans le ciel azuré;

Essaim tourbillonnant d'abeilles — excitées par leur propre venin, — tout cela, fier dans ses haillons, — le jongleur le montre tour à tour.

L'averse des applaudissements — ronfle par intervalle, pareille au bruit — d'une forte pluie sur la ramée — et à celui d'un coup de vent dans les bruyères.

Et continuant de plus belle, — l'adroit jongleur, dans ses jeux, zest! jette toujours en longue file — nouveaux engins, grands et petits:

Digitized by Google

Iòus blancs, blus, vèrds, jaunes e rouges,
Plats d'or, cabucellos d'argent,
Pougnards qu'an de rebats aurouges,
E tout ço flame e tout ço gent!

Molo lou jo coumo s'el èro
Un vol de parpaious musant
Sus l'or flouri, pièi s'acelèro
Tourna, mai-que-mai s'aquissant.

On diriè, quand moundou lou bescle,
Lou pous virant, devaria:
Iòus, boulos, pougnards, plats, dau mescle
L'iuèl pot pas res plus destria.

Mès entramen qu' aqui tout bado,
Embalausi d'acò tant bèu,
Cavalisco! s'es escapado
Uno vouès — quauque marrit-pèu, —

Que, vispro: « O grand fulobro! » crido,
« Gagna ta vido en faire acò!
Vai travaia!... » Lengo abourrido,
Parles antau. Mès, dins l'ecó,

Œufs blancs, bleus, verts, jaunes et rouges,— plats d'or, couverts d'argent, — poignards aux reflets farouches,— et que sais-je de beau et de charmant!

Le jeu se ralentit comme si c'était— un vol de papillons lambinant — sur le jardin fleuri, puis il s'accélère — encore, s'excitant de plus en plus.

On dirait, lorsqu'on crible l'airée,—le poussier tournoyant, éperdu: — Œufs, boules, poignards, plats, du mélange — l'œil ne peut rien plus distinguer.

Mais tandis que, là, tout regarde, — émerveillé de ce beau spectacle, — malheur! une voix s'est échappée (quelque abominable caractère),

Qui, aigre, s'écrie: « O grand fainéant! — Gagner ta vie à cela faire! — Va travailler!... » Langue détestable, tu parles ainsi. Mais, dans l'écho,

Digitized by Google

Das aplaudimens la ramado
Repren pus fort, coumo lous bruts
D'un plejas subre la ramado
E d'un cop d'auro dins lous bruscs.

E iéu disièi : « Oh ! n'es ansindo
De tu, pouèto jouglaresc.
La foulo vèn entre que drindo
La musico qu'as dins toun clesc.

Jounglant embé l'or de las rimos
E las pensados de trelus,
De tas trobos, majos ou primos,
Gisclo un deliéure de belucs.

E destriant plus, dins la danso,
L'idèio en fiò dau mot d'esmaut,
L'esprit pren aqui d'agradanço
E l'amo ié brèsso soun mau.

Pamens i'a toujour quauque arlèri,
O pouèto, per t'escarni.
Qu'enchau à l'enclausèire lèri !
Ausìs deja, dins l'aveni,

L'averse des applaudissements — ronfle par intervalle, pareille au bruit — d'une forte pluie sur la ramée— et à celui d'un coup de vent dans les bruyères.

Et moi je disais : « Oh ! il en est ainsi — de toi, poëte-jongleur. — La foule vient dès que sonne — la musique que tu as sous le crâne.

Jonglant avec l'or des rimes — et les pensées resplendissantes,— de tes œuvres, grandes ou petites, — jaillit un déluge d'étincelles.

Et ne distinguant plus, dans la danse, — l'idée en feu du mot d'émail, — l'esprit prend à cela grand plaisir — et l'âme y berce son mal.

Cependant il est toujours quelque sot, — ô poëte, pour te vilipender. — Qu'importe au charmeur léger ! — Il entend déjà, dans l'avenir,

Digitized by Google

Das aplaudimens la ramado
S'esperlounga coumo lous bruts
D'un plejas subre la ramado
E d'un cop d'auro dins lous bruscs. »

Albert ARNAVIELLE.

Mount-Pelié, abriéu 1885.

L'averse des applaudissements — se prolongeant, pareille au bruit — d'une forte pluie sur la ramée — et à celui d'un coup de vent dans les bruyères.

Albert ARNAVIELLE.

Montpellier, avril 1885.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Le 30 août 1885 est une date funeste entre toutes pour la Société des langues romanes. Nous avons perdu ce jour-là en M. Émile Egger, non-seulement l'un de nos confrères les plus éminents, mais encore l'un de nos meilleurs appuis. Quand les fondateurs de notre association, aujourd'hui, hélas ! morts ou dispersés, en conçurent la première pensée, c'est M. Egger qui leur donna les premiers encouragements, c'est lui qui fit avec eux les premières démarches en vue d'assurer le succès de leur entreprise. Et il ne cessa jamais de donner les témoignages les plus sensibles du vif intérêt qu'il y portait. On le vit bien quand il vint ici, en 1875, malgré ce que quelques esprits prévenus faisaient alors pour l'en détourner, présider, avec Frédéric Mistral, le premier concours de la Société, et prouver ainsi à tout le monde, par sa présence et par sa parole, en quelle estime il tenait nos amis et l'œuvre patriotique à laquelle ils s'étaient dévoués.

La carrière scientifique d'Émile Egger est une des mieux remplies qu'il ait été donné à un érudit de parcourir. Nous ne pouvons énumérer ici ses nombreux travaux, et nous n'avons ni la compétence ni l'autorité nécessaire pour en parler comme il conviendrait. C'est, on le sait, dans le domaine des lettres anciennes, et particulièrement des lettres grecques, que s'est surtout exercée son activité. Mais un esprit aussi ouvert que le sien ne pouvait rester étranger aux études voisines. Et c'est ainsi que, non content de s'intéresser, comme il le faisait, aux progrès des nôtres, il a voulu plus d'une fois y contribuer directement. Rappelons seulement son remarquable mémoire sur *les Substantifs verbaux* dans les langues romanes, publié pour la première fois en 1864, et dont il donna en 1874, dans notre *Revue*, une deuxième édition très-augmentée.

Émile Egger n'était pas seulement un philologue, un érudit de premier ordre : le cœur chez lui était à la hauteur de l'intelligence, et la cruelle infirmité qui a assombri ses dernières années n'avait pas plus affaibli la chaleur que la lumière intérieure dans cette âme d'élite. Sa bonté, jusqu'au dernier jour, fut inépuisable : consolations, encouragements, secours de tout genre, on était sûr de trouver toujours tout cela auprès de lui. Beaucoup pourraient en témoigner, personne avec plus de certitude et d'un cœur plus reconnaissant et plus douloureusement ému que celui qui écrit ces lignes, et pour qui le souvenir de cet homme de bien restera toujours, parmi ceux des amis dont il est en deuil, l'un des plus vénérés et des plus chers.

Digitized by Google

Quarante jours avant M. Egger, le 21 juillet dernier, un autre membre de notre Société, le docteur G. Obédénare, mourait à Athènes, où il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire par le gouvernement roumain. Il n'avait que quarante-six ans. C'est une grande perte pour la Société, et que ressentiront vivement surtout ceux de nos confrères qui habitent Montpellier, où Obédénare a séjourné longtemps. Bien qu'engagé dans la carrière diplomatique, et voué plus particulièrement aux études anthropologiques, Obédénare trouvait du temps pour la linguistique, qui le passionnait, et il avait entrepris sur la langue de son pays de grands travaux, que sa mort laisse malheureusement interrompus.

C. C.

CHRONIQUE

Programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, en 1886

(Communication de M. le Ministre de l'instruction publique)

I. — *Section d'histoire et de philologie*

1° Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux États provinciaux.

2° Les esclaves sur les bords de la Méditerranée au moyen âge.

3° Recherche des documents d'après lesquels on peut déterminer les modifications successives du servage.

4° Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers.

5° Origine, importance et durée des anciennes foires.

6° Anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille.

7° Liturgies locales antérieures au XVII^e^ siècle.

8° Origine et règlement des confréries et charités antérieures au XVII^e^ siècle

9° Etude des anciens calendriers.

10° Indiquer les modifications que les recherches les plus récentes permettent d'introduire dans le tableau des constitutions communales, tracé par M. Augustin Thierry.

11° Des livres qui ont servi à l'enseignement du grec en France, depuis la Renaissance jusqu'au XVIII^e^ siècle.

12° Les exercices publics dans les colléges (distributions de prix, académies, représentations théâtrales, etc.), avant la Révolution.

13° Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule,

Digitized by Google

servant encore aujourd'hui de limites aux départements et aux diocèses.

14° Etude des documents antérieurs à la Révolution pouvant fournir des renseignements sur le chiffre de la population dans une ancienne circonscription civile ou ecclésiastique.

15° L'histoire des mines en France avant le XVII^e siècle.

16° De la signification des préfixes EN et NA devant les noms propres dans les chartes et les inscriptions en langue romane.

17° Objet, division et plan d'une biographie départementale.

II. — *Section d'archéologie*.

1° Quelles sont les contrées de la Gaule où ont été signalés des cimetières à incinération remontant à une époque antérieure à la conquête romaine ? — Quels sont les caractères distinctifs de ces cimetières ?

2° Dresser la liste, faire la description et rechercher l'origine des œuvres d'art hellénique, des inscriptions et des marbres grecs, qui existent dans les collections publiques ou privées des divers départements. Distinguer ceux de ces monuments qui sont de provenance locale, de ceux qui ont été importés dans les temps modernes.

3° Dresser la liste des sarcophages païens sculptés de la Gaule. En étudier les sujets, rechercher les données historiques et les légendes qui s'y rattachent et indiquer leur provenance.

4° Signaler les nouvelles découvertes de bornes militaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique.

5° Grouper les renseignements que les noms des lieux dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique.

6° Signaler dans une région déterminée les édifices antiques de l'Afrique, tels que arcs de triomphe, temples, théâtres, cirques, portes de ville, tombeaux, monuments, aqueducs, ponts, etc., et dresser le plan des ruines romaines les plus intéressantes.

7° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

8° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge. En donner des statistiques, signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date.

9° Signaler les constructions rurales élevées par les abbayes, telles que granges, moulins, étables, colombiers. En donner, autant que possible, les coupes et plans.

10° Etudier les tissus anciens, les tapisseries et les broderies qui existent dans les trésors des églises, dans les anciens hôpitaux, dans les musées et dans les collections particulières.

11° Signaler les actes notariés du XIV^e au XVI^e siècle, contenant des renseignements sur la biographie des artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés.

12° Etudier les produits des principaux centres de fabrication de

Digitized by Google

l'orfévrerie en France pendant le moyen âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer.

13o Quelles mesures pourraient être prises pour améliorer l'organisation des musées archéologiques de province, leurs installations, leur mode de classement et pour en faire dresser ou perfectionner les catalogues ?

* * *

Dons faits à la Société pour l'étude des langues romanes :

Par M. Firmin Boissin : six numéros du *Messager de Toulouse,* contenant un travail de M. Félix Ducasse, intitulé *la Langue d'O.*

Par M. Nizier de Puitspelu: collection de la *Revue lyonnaise* du nº 1 (janvier 1881) au no 20 (août 1882).

Par M. Alessandro Parisotti : *M. G. Obédénare;* article nécrologique extrait de l'*Opinione* et tiré à part.

Par M. Paul Mariéton : *Diverses Œuvres littéraires du midi de la France,* étude par M. Ernest Jullien. Reims, 1885 ; un nº du journal *Wiener allgemeine Zeitung* (18 septembre 1885), contenant un article de M. Alfred Friedmann sur le félibrige.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

SEPTEMBRE 1885

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE.

M DCCC LXXXV

Digitized by Google

SOMMAIRE

Dial. anc. — C. CHABANEAU. — Paraphrase des Psaumes de la Pénitence (*suite et fin*). 105
C. CHABANEAU. — Le Romanz de saint Fanuel.
Dial. mod. — L. LAMBERT. — Contes populaires du Languedoc (*suite*). *Lou Louporou*. 124
A. CHASSARY. — *Sounets lagnats*. 129
A. LANGLADE. — André. 135
P. DES MARELLES. — *La Mort d'un Poutoun*. 138
Bibliogr. — L. CLÉDAT. — Très-humble Essai de phonétique lyonnaise, par Nizier du Puitspelu. 149
L. CONSTANS. — La Chanson de Roland, nouvelle édition classique, par L. Clédat. 154

MM. les Collaborateurs de la *Revue* sont priés de vouloir bien écrire leurs articles sur un seul côté de la feuille, d'une manière nette et lisible, de marquer très-exactement l'accentuation et la ponctuation des textes non français, et de prendre leurs mesures pour n'avoir à faire sur les épreuves que le moins possible de **corrections d'auteur**. Ils éviteront ainsi des frais à la Société et des retards à la *Revue*.

Les épreuves doivent être renvoyées, dans le plus bref délai, au Secrétaire de la Société, M. C. Chabaneau, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

On est prié de renvoyer le manuscrit avec la première épreuve, et la première épreuve avec la seconde.

Le prix d'abonnement à la *Revue des langues romanes* est de 15 fr. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. C. Chabaneau, secrétaire de la *Société pour l'étude des langues romanes*, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

Tout ce qui concerne les cotisations et les abonnements, à M. Lambert, trésorier, rue Saint-Guilhem, 17.

Toute publication intéressant nos études dont il sera adressé, *franco*, deux exemplaires au secrétaire de la Société, sera l'objet d'un compte rendu ou d'une annonce dans la *Revue des langes romanes*.

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

PARAPHRASE

DES PSAUMES DE LA PÉNITENCE

(Ms. nº 308 de la bibl. d'Angers)

(Suite [1]*)*

Le principal mérite du texte que j'ai publié sous ce titre (il n'en porte aucun dans le ms. qui l'a conservé) est d'être un échantillon, non pas tel, à la vérité, qu'il puisse donner de l'objet une idée complète, mais pourtant suffisamment caractérisé, d'un idiome qui a rarement servi au moyen âge d'instrument littéraire : je veux dire le gascon [2]. La question, qui se pose tout d'abord, de savoir à qui, de l'auteur ou du copiste, est due cette couleur dialectale particulière qu'on y remarque dès le début, est résolue en effet au profit du premier par un certain nombre de vers dont la mesure ou la rime ne subsisteraient plus, si aux formes gasconnes qu'ils présentent on substituait les formes provençales correspondantes. Tels sont, pour la rime, les vers 235-6, 371-2, qui en provençal ne pourraient rimer ; pour la mesure, les vers 48, 220, 221, 357, 358 (?), 446, qui en provençal auraient tous une syllabe de trop.

Il y a donc lieu de croire que c'est l'auteur lui-même qui était gascon ; mais on peut admettre, sans trop de témérité, qu'il a cherché à se rapprocher de la langue qui, de son temps encore, restait l'idiome littéraire de tout le midi de la France, c'est-à-dire du provençal, et qu'il a par suite évité d'employer, sans nécessité, les formes de la sienne qui s'en éloignaient le plus. Il est également loisible de supposer qu'il

[1] Voy. t. XX, p. 69.—J'aurais voulu, avant de publier l'étude qu'on va lire, examiner moi-même le ms. d'Angers et prendre connaissance d'autres textes mss. qui m'étaient signalés comme susceptibles d'y être utilement comparés. L'espoir que j'ai conservé longtemps de pouvoir le faire, et auquel je suis aujourd'hui forcé de renoncer, est la cause du retard subi par cette partie de ma publication.

[2] Voir l'appendice.

Digitized by Google

n'avait obéi à aucune préoccupation pareille, et qu'un copiste provençal a effacé ou atténué quelques-uns des traits de l'original. Quoi qu'il en soit, il est certain que plusieurs des particularités les plus caractéristiques du gascon ne se remarquent pas dans notre texte : tel est le changement de *ll* médial en *r*, bien qu'on y trouve la mutation ordinairement concomitante de *ll* final en *t* ou *d* ; celui de *f* en *h*, de *o* en *au*, de *nd* en *nn*, la prosthèse de *a* devant un *r* initial.

Voici, du reste, un relevé méthodique de tout ce qui dans notre texte, au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe, paraît mériter d'être noté.

1. Le suffixe *arium* donne toujours *er*, au fém. *eyra*. L'*a* final atone s'affaiblit en *e*, dans *fugisque*, 124; il n'y a qu'un exemple, mais il n'est peut-être pas très-sûr (voir ci-après n° 29) de sa chute après *i*. Protonique, il passe à *i* (par *e* ?) dans *minyat*, 347, ce qui n'est pas du reste un trait exclusivement gascon, non plus que les précédents. — Il est tombé, moyennant peut-être affaiblissement préalable en *e*, dans *ben huratz*, 87, = *benauratz*.

2 L'*ĕ* tonique passe à *i*, sans doute par *ie* et sous l'influence du son mouillé qui suit, dans *vilh*, 166 (= *vielh*), forme qu'on trouve d'ailleurs en d'autres textes anciens non gascons, par exemple *Gerart de Rossillon* (ms. de Paris). Il devient *i* consonne (non *j*, comme le prouve la graphie *yo*, 512) dans *io* = *eu* (ego). — *e* fermé rime avec *e* ouvert aux vv. 1-3 (*cruzel : fel*), 423-424 (*fiseus : ceus*).

3. L'*ĭ* tonique devient *e* dans *dedens*, 2, forme plus régulière que le prov. *dedins*. Protonique, il passe également à l'*e* dans *resestir*, 226; *descipar*, 514; mais il reste *i* dans *virtut*, 78, 84.— En hiatus, *i* devient seulement *i* consonne, ordinairement figuré *y* [1], dans les cas où le provençal le durcit ordinairement en *j* : *auyas*, 433 ; *ioyosament*, 265; *iutyament*, 9, 266, etc. C'est là un trait franchement gascon.

Il serait possible à la rigueur que l'*i* en initiale, particulièrement dans les mêmes mots où *y* figure, représentât un son différent de celui de cette dernière lettre, à savoir celui du *j*, par exemple, dans *ioyosamen*, *iutyamen*, *iusyus*, 181; mais la graphie *yo*, 512, paraît trancher la question pour tous les cas en faveur de *y*.

Parmi les formes savantes qu'on remarque en assez grand nombre dans notre texte, il faut noter ici *anima*, 57, dont l'*i* atone usurpe l'accent (le mot compte pour trois syllabes) et demeure sans changement.

[1] L'*y* sert aussi très-souvent, dans notre texte, à figurer l'*i* voyelle, même isolée, c'est-à-dire en dehors des diphthongues, cas où cette graphie était de règle alors (voy. les *Leys d'amors*, II., 30): *yra*, 538; *my*, 531; etc.

Digitized by Google

4. L'*ò* tonique reste *o* dans *volh*, 208; *volhas*, 201, etc.; mais il devient *e* ou *u*, résidus l'un et l'autre de la diphthongue *ue*, par laquelle il avait dû passer d'abord, dans *neyt*, 4, 165; *puys*, 182; *ulh*, 361. — A la protonique il devient *a* dans *plagut*, 480, part. passé du verbe *plaure* ou *plauer* (= prov. *ploure*.)— Dans *coneg*, où *e* remplace un *ŏ* tonique, le phénomène est analogique, non phonétique[1]. — L'*o* fermé est figuré plusieurs fois par *u: dejus*, 543, 562; *rumput*, 328, à côté de *romput*, 330; *cum*, 197, etc.

5. *Ai* tonique devient *ei: ey (habeo)*, 49, etc., et les futurs *serey*, 283, etc.; *feyt*, 250, 384; *feyta*, 434), qui souvent se réduit à *e: disere*, 294; *fer (= faire)*, 56, 61, etc.; *fe (id.)*, 72, etc.; *fe (= fai)*, 13, 73, etc.; *sent*, 366 (mais *sancs*, *sanchas*, *sant*, 509, 526, 107, 278, etc.). Même affaiblissement à la protonique dans *leyssar*, 221, 470. — Cette diphthongue se réduit à *a* dans *assi*, 44 (=*aissi*, fr. *ici*), forme bien gasconne encore en usage, comme *atau* = prov. *aital*.

6. L'*ieu* prov., développement de *eu*, est ici *iu: Diu (Deum)*, 34, 38, etc.; et naturellement *iu* y reste tel: *kumiu*, 196.

7. La diphthongue *ui* se réduit à *u*, dans *fu*, 251, etc.; *agu*, 156. Cf. ci-après nº 30.

8. Notre texte offre plusieurs exemples de l'habitude gasconne bien connue de redoubler les voyelles toniques dans l'écriture, particulièrement devant *s: prees*, 388; *bees*, 469; *doos*, 278.

9. *H* s'ajoute souvent à une voyelle initiale: *he*, 6; *hen*, 178; *ho*, 24; *haras (ad oras)*, 296. Il est possible que cette lettre représente une aspiration réelle. Cela est du moins probable pour le dernier des mots cités, car on le prononce aujourd'hui *gara* en divers lieux.

10. *C* passe ordinairement au *g* en finale: *preg*, 73, 117, 140, etc.; mais *prec*, 53, 237. Cet affaiblissement, peut-être purement graphique, du *c* en *g*, comme du *t* en *d*, n'est pas particulier au gascon. On le constate aussi en quelques régions du domaine provençal, par exemple dans le Quercy. — La vocalisation du *c* devant *s* et *t* est ordinaire: *leyssar*, 221; *perfeyta*, 403; *feyt*, etc.; mais cette consonne demeure dans *punctura*, 7; *sancs*, *sanctas*, que j'ai déjà cités sous *ai*.— Cette lettre est presque toujours ajoutée à la forme *son* (= *sum*) du verbe *esser*. Voy. ci-après nº 23.

11. *T* médial reste sans s'affaiblir dans *vita*, 110, 162, etc., etc.; *neteyar*, 242; formes qui ne sont point exclusivement gasconnes.— Cette lettre tombe ordinairement en finale après *s: tantos*, 356, 486; *es*, 139, 511; *fos*, 187; *fes*, 367, et de même à la seconde pers. du

[1] Cf. *Revue des langues romanes*, XXVII, 261.

Digitized by Google

sing. de tous les prétérits ; mais *trist,* 323, 474; *aquest,* 112, 277, 395.

12. L'*s* impure se présente sans *e* préposé dans *spina,* 1; *sperit,* 273, 278, 445 ; *speransa,* 200, 493 ; *scriure,* 385. Mais ce n'est là qu'un fait de graphie, comme en catalan, puique la mesure exige, aux vers 1, 200 et 493, l'élision d'une voyelle[1]; dans les autres au contraire le rétablissement de l'*e,* sauf pourtant peut-être au dernier cité, que j'ai laissé sans changement, mais que j'aurais pu corriger *[E]scriures(e) deu.*

L'*s* finale tombe dans *ver (versus,* prép.), 317, 497; elle passe au *t* (peut-être par *tz*) dans *debat,* 412. Pour *sine,* on a à la fois *sen,* 421, et *sens,* 190 ; *senz,* 198.— Combinée avec *t,* elle donne régulièrement *tz* (except. *volhas,* 517), sauf après *n,* où non moins régulièrement, le *t* tombant, elle reste *s : mandamens,* 160, etc.— Elle tombe devant *t* dans *quet,* 31; *aquetz,* 87; mais elle reste ordinairement dans les autres cas pareils.

13. Le changement de *v* en *b,* qui est un des caractères bien connus du gascon, non-seulement n'est pas constant, mais il est assez rare dans notre texte. Ce n'est là, du reste, qu'un fait de graphie, et l'on devait prononcer *b* partout, puisque ce dernier son, dans un mot où il est assuré par l'orthographe provençale (*corbar*), est figuré *u: curvat,* 160. Exemples de *b: dabant,* 82 ; *tu bos,* 397; *beses,* 172; *maubat,* 26; *saubament,* 23, etc. Exemples de *v: ves,* 172; *vos,* 400; *salvar,* 545 ; *aver,* 30, etc.

14. L'*r* du groupe *rs* tombe régulièrement en finale, ce qui, à cette époque, a lieu en provençal et en catalan comme en gascon : *vertades,* 457; *prisones,* 392 (rimant avec *encarnes* = *encarnest) ; peccados,* 284, 305, 477; *cos,* 145, 148; *pays,* 380 (= *pairs* pour *paires*[2]).— Isolée, l'*r* tombe aussi, mais rarement : *dona,* 98; *fe (fer* = *faire),* 72, 272, 503; après une atone *remete* = *remeter* (pr. *remetre),* 116.

La métathèse de l'*r,* trait bien gascon, se remarque dans *sobermontan,* 542.

15. La vocalisation de l'*l* n'est constante que dans les formes de l'article. Pour les autres mots, le nombre des cas où cette consonne reste sans se vocaliser est environ le double de ceux où elle se vocalise ; mais la proportion varie suivant la voyelle qui précède. Après *a,* c'est presque les deux tiers ; après *i,* les quatre-cinquièmes ; après *e,* il y a égalité. Après *o,* on ne constate aucun cas de vocalisation

[1] De même au v. 393, où le copiste a écrit l'*e,* ici d'ailleurs étymologique, mais où la mesure exige qu'on le supprime et qu'on prononce *he 'stacat.*

[2] Il n'y a pas d'exemple de la même aphérèse au singulier. Au contraire, *payre,* 523 ; *mayre,* 516.

Digitized by Google

de l'*l:* cette consonne, quand elle ne reste pas telle (*apostols,* 184, 367), tombe simplement : *vos,* 449; *dossor,* 461.

L'*l* double se mouille dans *falh,* 325 ; *falhit,* 324; *nulh,* 11; *nulha,* 198; simple dans *vilh (vilis),* 232, 260, 532 (mais *vils,* 492). Au contraire l'*l* mouillée (= *cl*) s'assèche dans *genols,* 263, 540, 554; *perils,* 451. Ce dernier mot rime à *filhs,* 452, qu'il faut sans doute assécher de même, à moins qu'il ne faille au contraire prononcer *lh* dans *perils* et les autres mots, malgré la graphie. On a du reste *sorelh,* 199 ; *conselh,* 72 ; *parelhament,* 413.

L'*l* double, devenue finale, donne *t,* trait exclusivement gascon, dans *meset,* 260 ; *etz (ils),* 220, 371. J'ai déjà noté qu'on ne trouve dans notre texte aucun exemple du changement en *r* du même groupe dans le corps des mots, comme serait *era* pour *illa.* Mais il y en a un de *r* = *l* simple, *sorelh,* 199, ce qui est ici un phénomène sans signification:

16. L'*n* instable est toujours écrite dans notre texte, et les rimes montrent qu'elle devait être prononcée : *plen,* 23, 25 ; *degun,* 59, 438 ; *mesquin,* 372, rimant à *convertin ; perdon,* 111, rimant à *mon (mundum)* ; le même mot, 235, rimant à *conegon ; sobiran,* 20, 396, rimant à *gran (grandem).*

17. Notre texte ne connaît pas la déclinaison à deux cas. Il n'y a pour chaque nombre qu'une seule forme, qui est celle du cas régime. Seuls, *Dius* et *Vergis* aux vers 33, 38, 422, 515, ont conservé l'*s* du cas sujet; mais on sait que ces noms étaient, sous ces formes, devenus *intégrals,* comme s'expriment les *Leys* , c'est-à-dire invariables. Cf. là-dessus, *Revue des l. r.,* XXVI, 114. La forme ordinaire du premier de ces noms est ici d'ailleurs *Diu.*

18. L'adjectif des deux genres reçoit la flexion féminine dans *granda,* 48, 154, 191, etc., dans l'adverbe *pacientamens,* 193 ; mais il reste plus souvent invariable au féminin : *gran,* 153, 164, 243, etc.; *greus punicios,* 143.

19. La seule forme de *ego,* je l'ai déjà noté, est *io,* une fois écrit *yo,* 512, ce qui en marque la prononciation.— Le datif pluriel masc. du pronom de la troisième personne est *los,* 121, 131, 138, 226.— Il n'y a pas d'exemple du pronom neutre *ac.*

20. Le relatif est constamment *qui,* même au féminin, 4, 8, 42, etc.

21. *Ton, son,* prennent l'article : *lo ton,* 170, 398, 431, etc. ; *eus sos,* 410.— *Son* est employé pour *lor : aus qui sos pecatz,* 236.— La forme féminine du possessif est remplacée par la masculine devant une voyelle : *mon arma,* 151, 445[1] (mais *per t' amor,* 335).

[1] Dans la *Vision de Tindal,* dont le ms. est daté de 1460, on trouve de même *dolor de son arma.*

Digitized by Google

22. L'article joue le rôle du pronom démonstratif: *los qui*, 42, 111, etc.; *aus qui*, 236. — Il y a un exemple, 31, de *quet* pour *aquet (aquest)*.

23. L'infinitif du verbe substantif est ici *estre*, 536. Ind. prés. première personne, *soy*, 210, 232; mais surtout *sonc*, forme essentiellement gasconne, 67, 92, 96, 153, etc.

24. *Habeo*. J'ai déjà noté la forme *ey*, qui est constante; dans les futurs *ey* ou *é: serey*, 162; *auré*, 16; *estaré*, 265; *diseré*, 294.

25. Les infinitifs sans *r: dona*, 98; *fe*, 56, 272, 72 (mais *fer*, 198, etc.), *remete*, 116, ont déjà été notés. — *Comparir*, 10, offre un exemple nouveau du passage de la conjug. en *er* à la conjug. en *ir*.

26. L'*e* pénultième des infinitifs reste au futur: *podera*, 60; *disera*, 294; *voleran*, 536. — La première personne pluriel du même temps est en *a*, non en *e: seram*, 307; *lausaram*, 308.

27. L'imparfait des deuxième et troisième conjugaisons et le conditionnel sont en *e*, non en *ia: voles*, 436; *poyre*, 438. Trait purement gascon.

28. La troisième personne du pluriel, quand elle est atone, est toujours *an* (= lat. *ant*) ou *en*, jamais *on: que volhan*, 90; *que garden*, 89; *poden*, 137.

29. Le subj. présent en *a* reçoit un *y* après l'*a*, à la première personne, qui se distingue ainsi de la troisième: *poscay*, 226, 290; *syay*, 18, 277, 354, etc. Les autres textes gascons sont pleins de formes pareilles. — *Ressembli*, au v. 490, est encore une forme gasconne: l'*i* y est sans doute le résidu de *ie* = *ia*, flexion propre aux verbes en *ir*, mais qu'on avait prêtée à beaucoup d'autres. — *fugisque*, 124; *servesca*, 402, sont aussi des formes usitées surtout en gascon.

30. On sait que le gascon, comme le catalan, au lieu de rejeter la flexion en *a* du parfait (lat. *avi*), à l'exemple du provençal, l'a au contraire conservée, mais non pas partout, ni exclusivement. Ainsi notre texte, comme beaucoup d'autres, présente à la fois des formes en *a*, d'autres en *e*; celles-ci en beaucoup plus grand nombre: *donec*, 36; *demandec*, 38; *dones, ordenes (=..est)*, 83-4, etc., *ligueren*, 182. Les formes en *a* ne se rencontrent qu'à la troisième personne du pluriel: *passán*, 48, 357; *donán*, 220; *confisán*, 446. La finale *án* est ici le résultat d'une contraction: *árunt* — *aunt* — *an*[1]. Pareillement *én* de *erunt*, *ín* de *ierunt*, *ón* de *uerunt*, qu'on trouve dans *fen*, 221; *convertín*, 371; *fon*, 188; *conegón*, 236.

[1] *én*, qu'on trouve aussi pour la 1re conjugaison, dans les textes gascons, dérive, de la même manière, non de *arunt*, mais de *erunt*, et correspond au provençal *eron* ou *eren*.

Digitized by Google

Un des traits les plus caractéristiques du gascon est d'avoir non-seulement conservé, comme le français, mais encore développé bien plus que ne l'a fait cette dernière langue, la flexion *ui* du parfait. Notre texte nous offre *agu*, 156 ; *volgos*, 180; *conegon*, 236; et à l'imparfait du subjonctif, *agos*, 179 ; *volossas*, 382.

31. Notre texte présente d'assez nombreux participes faibles en *ut: premut*, 548; *redemut*, 494; *cometut*, 157, 245; *prometut*, 258, 443; *encorrut*, 288, 552. Citons encore *volut*, 202, forme bien gasconne. — Je n'y ai remarqué de participe fort, outre *feyt*, 250, etc., que *promes*, 119.

32. Au point de vue de la syntaxe, signalons :

L'omission fréquente de *que* devant le subjonctif, 54, 82, 124, etc., etc. [1];

La tournure *estados que son*, 362, au lieu de *que son estados;*

L'adjonction de la prép. *de* à la prép. *sens: sens de ton adjutori*, 573. Cf. ailleurs *mens de*, dont les exemples ne sont pas rares;

L'emploi de *aver*, sans prép. avec un infinitif, au sens de *j'ai à: ey comparir*, 10; *aure redre*, 16; *ey venir*, 70;

cum avec le subjonctif : *he cum fossas Dius*, 389 ; *cum syas mon Dius*, 501;

Omission de la prép. *de* entre un adjectif et le verbe son régime: *digne veser*, 534;

Recordar employé comme impersonnel et sans régime : *quant me recorda*, 14;

Et enfin la tournure: *La mort d'infern io ey dessus*, 505.

33. Plusieurs mots, qui figurent au *Lexique roman*, ont dans notre texte une acception que cet ouvrage n'indique pas ; quelques autres y manquent complétement. Je note ces derniers d'un astérisque :

Assi, 44 = R. *aissi*. Voy. ci-dessus, n° 5, et cf. *Revue des l. r.*, XXVIII, 63, l. 13 du bas.

* *Broc*, 8, épine. R. a le féminin *broca*, au seul sens de *broche*.

* *Comparir*, 10 = R. *comparer*.

* *Dab*, 434, avec, dans l'idiome moderne, *damb, dambe*.

Defenir, 309, finir, achever.

Demorar, 266, attendre.

Falhir, 325, falloir. *Falh*, il faut.

* *Fins* a, 448, jusqu'à.

* *Lavetz*, 192, alors.

Passar, 144, 152, 164, souffrir.

[1] Il n'y a pas d'exemple de l'abus contraire, je veux dire de ce *que* explétif qui est un des caractères les plus marqués de l'idiome gascon, dans ses variétés les plus pures.

Digitized by Google

* *Permission*, 528, promesse. R. a *promission*, forme savante, *per*, dans la langue d'oc, s'étant substitué à *pro*[1]. Cf. *perpausar*.

* *Per so quan*, 355, parce que.

* *Seglefin*, 406, fin du monde. Cf. *finimon*, qui se dit encore.

* *Vertat* (*de*), 501, véritablement.

J'ai donné à ce petit ouvrage le titre de *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*. Ce n'est en effet qu'une paraphrase, mais qui se tient assez près du texte, sauf le retour continuel, au début de chaque couplet, de l'invocation à Jésus, et la substitution constante de ce dernier nom à celui de Dieu, naturellement seul invoqué dans les *Psaumes*.

Je ne sais s'il faut faire honneur à l'auteur inconnu de notre poëme de cet espèce de transfert formel des *Psaumes* de l'ancienne loi à la nouvelle, ou s'il a simplement traduit quelque original latin, poésie ou traité. Il y a apparence, dans tous les cas, que l'idée d'avoir mis en tête, comme introduction, les six couplets du commencement, dans lesquels il s'inspire, au reste, du *Dies iræ*, et très-probablement du *Cocir de la mort* de Guilhem Molinier, dont il reproduit même littéralement deux vers entiers[2], que cette idée, dis-je, lui appartient.

A la suite des *Psaumes de la pénitence*, on trouve ordinairement aujourd'hui, dans les livres de prières, les *Litanies des saints*, et il en était sans doute de même au moyen âge. C'est ainsi que dans le ms. de la bibliothèque d'Avignon désigné sous le titre de *Poésies romanes*, la version provençale des *Psaumes de la pénitence*, que j'ai publiée en 1881, est immédiatement suivie d'une paraphrase des litanies.

L'auteur des *Psaumes* du ms. d'Angers a voulu en cela suivre l'usage; mais il a réduit les litanies à leur plus simple expression, les abrégeant en deux couplets où il n'invoque nominativement que la Sainte Vierge[3].

[1] Cf. *permeten* = *prometen*. Raynouard, *Choix*, V, 366, l. 3 du bas.

[2] Voy. les *Leys d'amors*, I, 212.

[3] Un auteur catalan du XIVe siècle, dont l'ouvrage est rapporté en entier par Fuster (*Biblioteca Valenciana*, I, 284), a agi en pareil cas absolument de même. A la suite des sept psaumes pénitentiaux, rendus chacun plus ou moins sommairement en un couplet de huit vers, on trouve sous le titre de *Letania* les quatre vers suivants, dont les rimes reproduisent exactement et dans le même ordre celles des quatre derniers du couplet précédent, et qui constituent par conséquent la *tornada* de la pièce :

Mare de Deu, salut del[s] reclamants
A vos invoch ensemps ab tots los sancts,
Que per merce vullau per mi pregar
Vostre fill bo quem vulla perdonar.

Digitized by Google

En revanche, nous trouvons à la suite une traduction complète de l'Oraison de Manassé, roi de Juda [1], morceau rejeté comme apocryphe du canon des livres saints, mais que plusieurs écrivains ecclésiastiques ont considéré comme authentique [2], ce que fait encore, à ce qu'il paraît, l'Église grecque, qui donne place à cette oraison dans le psautier [3].

La traduction de cette prière étant en prose, tandis que ce qui précède est en vers, on pourrait supposer qu'elle est d'un autre auteur, et que c'est un copiste qui l'a jointe au reste pour faire du tout comme une sorte de *vade-mecum* du pénitent. La langue, dans tous les cas, ne diffère en rien de celle des psaumes. C'est, comme celle-ci, du gascon mitigé.

Notre texte nous a été conservé dans un ms. de la fin du XIVe siècle, qui appartient à la bibliothèque d'Angers, et dont il occupe les derniers feuillets (300 à 315) [4]. Il me fut signalé par Boucherie en 1874; mais c'est seulement en 1880 que j'ai pu en avoir connaissance, grâce à l'obligeance de notre confrère M. L. Constans, qui, allant à Angers pour y compléter la copie que Boucherie lui avait abandonnée du précieux fragment du *Roman de Thèbes*, découvert par lui dans la

[1] Sur les circonstances dans lesquelles cette pièce fut prononcée et l'heureux effet qu'elle produisit, voy. les *Paralipomènes*, II, xxii, 11-13. Un autre récit des mêmes événements est rapporté par Fabricius (*Codex apocryphus Veteris Testamenti*, t. I, p. 1100), d'après le *Targum*. On y lit que Manassé, renfermé par les Assyriens dans une sorte de cage d'airain, après avoir vainement imploré le secours des faux dieux, pour lesquels il avait abandonné celui de ses pères, revint alors, plein de repentir, à ce dernier; mais que les anges préposés à la garde des portes de la prière fermèrent non-seulement toutes ces portes, mais encore toutes les fenêtres et les moindres ouvertures par où pouvait pénétrer l'oraison de Manassé. Le malheureux serait ainsi mort dans sa cage, sans plus de secours d'un côté que de l'autre, si Jéhova, plus miséricordieux que ses anges, n'avait pratiqué lui-même sous son trône de gloire un trou par lequel la prière du roi pénitent put arriver jusqu'à lui.

[2] Fabricius, *Bibl. græca*, lib. III, cap. xxix, 4.

[3] « Græci etiam nunc hodie in Psalterio suo inter alia cantica sacra hac Manasses oratione utuntur, ut notavit Allatius *de Libris ecclesiasticis Græcorum*, p. 65. » (*Ibid.*) — Une version vaudoise de l'oraison de Manassé se trouve, d'après Muston, dans le ms. 209 de la bibl. de Genève, f° 53 (*l'Israel des Alpes*, t. IV, *Bibliographie*, p. 447). Cette même prière a été paraphrasée en cent alexandrins français par César de Nostredame, p. 7 à 12 de ses *Rimes spirituelles*.

[4] Le reste de ce ms., qui porte le n° 308, est rempli par des ouvrages latins de théologie ou de morale.

Digitized by Google

bibliothèque de cette ville, voulut bien prendre la peine de le transcrire à mon intention.

APPENDICE

SUR LA LITTÉRATURE GASCONNE

On possède, en nombre pour ainsi dire infini, des documents diplomatiques rédigés en gascon, car le gascon était non-seulement la langue usuelle, mais encore la langue administrative et officielle des pays où on le parlait, preuve certaine qu'on y avait une conscience très-nette de son individualité et de son indépendance du provençal. Mais les monuments littéraires de cet idiome sont au contraire, avant l'âge moderne, extrêmement rares. Et cela s'explique facilement. Les troubadours dont le gascon était la langue maternelle, comme Cercamon, Marcabru, Peire de Corbiac, Aimeric de Belenoy et beaucoup d'autres, étaient soucieux avant tout de plaire là d'où ils attendaient honneur et profit ; aussi, imitant leurs voisins de la Saintonge et du Poitou, composaient-ils dans le dialecte qui était alors la langue littéraire, et plus spécialement la langue poétique de tout le Midi, c'est-à-dire en limousin. On trouve parfois à la vérité chez quelques-uns d'entre eux, surtout dans les pièces non lyriques, certains traits linguistiques qui décèlent le terroir[1]. Mais ce n'est que plus tard, dans le courant du XIVe siècle, et sous la plume d'écrivains d'ordre inférieur, que l'on commence à voir le gascon employé de parti pris pour la rédaction d'œuvres littéraires, en prose ou en vers. Il n'existe, du reste, avant le XVIe siècle, qu'un bien petit nombre de pareils ouvrages. Voici la liste de tous ceux que je connais.

A. En vers[2] : 1. Notre Paraphrase des Psaumes de la pénitence.

2. *Les Heures de la Croix,* petit poëme anonyme de 272 vers [3], conservé dans un ms. exécuté tout entier par des mains gasconnes,

[1] C'est ainsi qu'Arnaut de Marsan emploie *nos* pour *nostres,* qu'il fait rimer *ira* avec *dire, guerra* et *terra* avec *querre ;* Amanieu de Sescas, de même, *vostre* avec *demostra* (écrit *demostre*). Ce sont là des gasconismes, non des gallicismes, comme le croit M. Bartsch (*Prov. Lesebuch,* p. 241).

[2] Le couplet gascon du descort bien connu de Raimbaut de Vaqueiras peut être mentionné ici, mais seulement pour mémoire. Voy. A. Luchaire, *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon,* p. 1.

[3] Publié par M. Paul Meyer dans l'*Introduction* (pp. CIX-CXIX) de son édition de la chanson de geste de *Daurel et Beton,* qui fait partie du même ms. Cf. *Revue des langues romanes,* XX, 253.

Digitized by Google

mais qui, des neuf pièces qu'il renferme, n'a que celle-ci qui me paraisse pouvoir être attribuée sûrement à un auteur gascon.

B. En prose: 1. La version publiée par MM. Lespy et Raymond sous le titre de *Récits d'histoire sainte en béarnais,* de l'espèce d'histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à Constantin, dont on possède en outre une version catalane et une version provençale. Voy. *Revue des l. r.,* XI, 206 et XII, 291.

2. La version signalée par Milá y Fontanals dans un ms. de la Bibliothèque nationale de Madrid, de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alfonse. Voy. *Revue des l. r.*, X, 238, et cf. *Romania,* VI, 151.

3. Une relation de la prise de la ville d'Icija (*Exeja*) sur les Mores, en 1095, par Sanche, roy d'Aragon, publiée au t. XII, p. 384, des *Historiens des Gaules et de la France.*

4. La rédaction publiée par M. Belhomme, au t. IV, p. 354, des *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France,* de l'histoire légendaire de la fondation de l'ordre des Hospitaliers de S.-Jean-de-Jérusalem.

Voilà assurément une bien pauvre littérature, autant pour l'importance que pour le nombre des œuvres qui la composent. Elle fut plus riche et plus originale au XVI^e^ siècle. Mais je ne m'occupe ici que du moyen âge. Ce n'est pas du reste, il est bon de le dire et d'y insister, en étudiant seulement des ouvrages comme ceux que je viens d'énumérer, comme celui surtout que je publie, que l'on se rendra compte d'une façon complète de l'écart considérable qui existe du provençal au gascon, à cause de l'influence exercée nécessairement sur celui-ci par celui-là dans les œuvres littéraires. Il faut pour cela recourir aux textes diplomatiques, aux pièces d'archives. Qu'on lise, par exemple, le recueil composé avec tant de soin et de méthode par M. A. Luchaire, et que j'ai ci-dessus mentionné, et l'on comprendra immédiatement pourquoi les troubadours et l'auteur lui-même des *Leys d'amors* se refusaient à voir dans le gascon un dialecte de leur langue. Bien longtemps après eux, un philologue de génie, l'illustre Joseph Scaliger, frappé lui aussi des caractères si tranchés de cet idiome, n'hésitait pas plus qu'eux à le séparer du reste de la langue d'oc, dont les autres dialectes, au contraire, si nombreuses et si considérables que lui parussent les différences qu'il remarquait entre eux, ne formaient qu'un seul tout à ses yeux. Joseph Scaliger a exprimé son sentiment sur ce point dans un opuscule intitulé *Diatriba de hodiernis Francorum linguis,* lequel fait suite à un autre d'un sujet plus général: *Diatriba de Europæorum linguis.* Je pourrais me borner à y renvoyer le lecteur ; mais, comme l'ouvrage est peu connu des romanistes, car je ne l'ai vu cité chez aucun d'eux, bien qu'il mérite assurément de n'être pas oublié dans l'histoire de nos études, qu'il est

Digitized by Google

d'ailleurs très-court, et que le volume où il se trouve n'est pas des plus communs, je le transcrirai ici intégralement.

DIATRIBA DE HODIERNIS

FRANCORUM LINGUIS[1]

In regno Franciæ varia linguæ romanensis Idiomata sunt. Romanensis linguæ tres alibi[2] propagines fecimus, Italicum idiotismum, Hispanicum, Gallicanum, qui Idiotismi a Latina matrice tanquam traduces producti. Romanensis igitur idiotismus Galliæ in duo summa fastigia diducitur, in Francicum et Tectosagicum, sive Provinciale. Francicus Idiotismus vulgo dicitur *Langue d'Oui*, aliter autem *Langue-d'Oc*, hoc est linguæ quæ pro NÆ aut ITA, dicunt OUI aut OC. Francicus Idiotismus est, quo aulici et literati utuntur: quæ est hodie omnium linguarum Romanensium excultissima, elegantissima et suavissima, et cum qua neque Italica, neque Hispanica contendere possunt. Sed quia nulla est tam emendata dialectus, cui non adjaceant παραδιαστροφαὶ, Francici idiotismi duæ præcipue sunt διαστροφαὶ, Walonismus et Pictonismus. Walonismo utuntur omnes Belgæ, qui non Teutonisant. Itaque latissime patet, initio sumto a Leodiensibus et desinens in finibus fere Parisiorum. Sed, ut sit, in illis nationibus, ut aliæ aliis depravatius loquuntur, ita aliæ aliis minus intelliguntur a Parisiensibus. Nam Leodiensem rusticum mere materna lingua loquentem vix intelligat Parisiensis opifex, quanquam eadem fere verba sunt; sed inflexio alia, item pronuntiatio, faciunt ut eadem alia lingua videatur, quum tamen eadem verba sint, his, quæ diximus, tantum discrepantia. Pictonismus incipit a flumine Vigenna in finibus Turonensium, desinit circiter fines Burgi oppidi in diœcesi Burdigalensi. Inter has

[1] Josephi Justi Scaligeri *Opuscula varia* antehac non edita (Parisiis, MDCX), pp. 123-126.

[2] Dans la *Diatriba de Europæorum linguis*, plus haut mentionnée: « Matrix *Deus* [c'est-à-dire la langue mère où Dieu se dit *Deus*, à savoir, le latin] peperit Italicam, Gallicam et Hispanicam, quæ omnes uno nomine *Romansœ*, id est *Romanenses*, sive *Romanœ* vocantur; quam appellationem victores Barbari induxerunt. »

Digitized by Google

duas διαστροφάς, et alias item longe moderatiores consistit verus et emendatus Francismus, quanquam periti negant illam puritatem in vulgo esse, sed in illis tantum qui negotia graviora tractant et aut in aula versantur, aut caussas agunt apud Tribunalia Regni. Idiotismus Tectosagicus latissime patet; ejus duæ sunt summæ differentiæ: altera continetur in vetere Aquitania Cæsaris, hoc est intra Garumnam, Pyrenæos, et Oceanum Aquitanicum. Hic idiotismus proprie dicitur Vasconismus, multum a reliqua parte idiotismi Tectosagici discrepans, adeo ut neque commercium quotidianum, neque vicinitas, neque flumina pontibus juncta illam differentiam tollere potuerint. Reliquæ partis, quæ citra Garumnam in usu est, etiam multæ sunt differentiæ, in quibus Lemovicismus et Petrocorismus a reliquis idiomatibus valde alienus est. Denique in tota Europa non invenies, in tantis angustiis finium, tot discrepantias dialectorum.

Atque hæc est Romanensis idiomatis Gallicani summa divisio. Nam omnis Francorum veterum ditio, hoc est Gallia, finibus Romanorum circumscripta, Rheno, Oceano, Pyrenæis, Alpibus, et mari Mediterraneo, jamdudum, quum Francorum opes vigerent, in duas partes divisa, in Franciam Tiotiscam, vel Tioscam, id est Teutonicam, et Franciam Romanam. Francia Romana incipit a finibus Flandrorum : cujus meminit Luitprandus, *Quumque* (inquit) *Burgundiorum regna transiens Franciam quam Romanam dicunt ingredi vellet.* Nimirum Franciam Romanam vocat quæ Romanensi lingua loquitur, ut distingueret ab ea quæ Tiotismo seu Teutonismo utitur, quæ Flandros, Brabantos, Hollandos, Treveros, Colonienses, et alios Ripenses, Germanos continet. Rursus præter Romanensem linguam, duæ sunt in Regno Franciæ quæ nullam cognationem, neque inter se, neque cum Romanensi habent, Aremoricus Britonismus, et Cantabrica dialectus, quam Basculorum linguam vocant. Britonismus Aremoricus est idem cum eo, qui in Cornuallia Angliæ in usu est. Nam Aremorici et Anglicani sine interventu interpretis inter se negotiantur, et alter alterum intelligit, quanquam propagines Aremoricæ a matrice anglicana multum degenerare jamdudum cœperint. In tribus diœcesibus Aremoricanis, Curosopitensi, Leonensi, et Trecoriensi, nulla alia lingua in usu est præter Britonismum, in Nannetensi, Venetensi et Briocensi utraque dialectus

Digitized by Google

locum habet, Romanismus et Britonismus. Cantabrismus incipit a suburbicariis partibus Baionæ Lapurdensium, et itinere sex aut septem dierum in intima montanæ Hispaniæ extenditur. Galli omnes qui ea lingua utuntur vocant *Bascos*, vel *Basculos*. Hispani regionem in qua illa dialectus locum habet, generali nomine *Bascuença* vocant. Nihil barbari, aut stridoris, aut anhelitus habet : lenissima est et suavissima : estque sine dubio vetustissima et ante tempora Romanorum illis finibus in usu erat.

C. C.

LE ROMANZ DE SAINT FANUEL

ET DE SAINTE ANNE ET DE NOSTRE DAME ET DE NOSTRE SEGNOR ET DE SES APOSTRES

Le ms. 350 de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier qui fait l'objet de la présente publication est ainsi décrit dans le *Catalogue des mss. des bibliothèques des départements* (t. I, p. 426) :

350. Petit in-4° oblong, sur velin. « Le romanz de Saint Fanuel et de Sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses apostres. » — XIII°-XIV° siècle. — Fonds de Bouhier, E, 41. Le commencement manque.

Ce mss. est relié en velours noir, comme beaucoup d'autres du même fonds. Le feuillet de garde, en parchemin, porte, en capitales rouges, imitant les caractères d'imprimerie, le titre suivant :

Romant | de S. Ganuel[1] | S. Anne | de Nostre Dame | de N. Seigneur | et de | ses Apostres.

et au-dessous, en cursive noire, de la main de Bouhier :

Ms. | de la Bibliotheque de M^r^ le Presid^t^ Bouhier | E. 41 | MDCCXXI.

Les folios sont numérotés, d'une main moderne, de 1 à 61 sans interruption, en chiffres romains. On n'aperçoit aucun reste d'une an-

[1] A la marge, en cursive noire, de la main de Bouhier : *ou Fanuel.*

Digitized by Google

cienne numérotation; aucune trace n'apparaît non plus de l'ablation des deux feuillets qui manquent, comme on le verra plus loin, bien que le catalogue n'en dise rien, entre le folio 23 et le folio 24.

Le poëme contenu dans le ms. de Montpellier comprend deux parties, dont chacune formait peut-être à l'origine un poëme distinct et indépendant. La première, dont la source m'est inconnue, est proprement le *Romanz de S. Fanuel;* la seconde est une histoire légendaire de la Vierge et de Jésus, qui s'inspire à la fois des évangiles apocryphes et des livres canoniques du Nouveau Testament. Je désignerai ici, pour abréger, la première par A, la seconde par B.

J'ignore si A se rencontre quelque part isolé; on ne l'a, du moins à ma connaissance, signalé jusqu'ici comme tel dans aucun ms. Quant à B, on le trouve, paraît-il [1], séparé de A comme de tout autre poëme, mais avec de nombreuses et notables différences, dans les trois mss. suivants, qui diffèrent également entre eux, et pour l'étendue et pour le choix des détails :

Bibl. nat. n° 1533 (XIIIe s.), fol. 1-33;
— n° 1768 (XIVe s.), fol. 101-134;
Bibl. d'Arras, n° 139 [2].

Dans le ms. L II 14 de la bibliothèque de l'Université de Turin, le même poëme paraît avoir été intercalé, partie au milieu, partie à la fin de la *Bible* d'Herman de Valenciennes [3].

Les mss. dans lesquels la présence de A a été jusqu'ici constatée sont les suivants :

A: n° 350 de Montpellier (celui que je publie);

B: n° 634 de la bibl. de Berne (XIIIe siècle). Voy. le catalogue de Sinner, t. III, p. 387, et celui de Hagen, p. 489;

C: n° 1137 de la bibliothèque de Grenoble. Voy. Jean Bonnard, *les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge,* p. 181.

D: n° 170 de la bibliothèque de Donaueschingen. Voy. Stengel, *op. cit.,* p. 20. Le *Romans de Fanuel* a été publié en 1842, d'après

[1] Voy. Reinsch, *die Pseudo-Evangelien von Jesu und Maria 's Kindheit,* p. 42; Jean Bonnard, *les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge,* p. 227.

[2] M. Reinsch ajoute Arsenal B. L. F. 288 (aujourd'hui 5204); mais, d'après M. Bonnard, p. 235, ce ms. ne contient pas le même texte que les trois autres.

[3] Voy. E. Stengel, *Mittheilungen aus franzoesischen Handschriften der Turiner Universitaets-Bibliotek,* pp. 20-22; Jean Bonnard, ouvrage cité, p. 231.

Digitized by Google

ce ms., par Joseph de Lassberg, qui en était alors le possesseur, à la suite de *Ein schoen alt Lied ven Grave Fritz von Zolre*, pp. 67-80.

E n° 273 des mss. Hamilton, à Berlin. Voy. H. Suchier, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VIII, p. 429.

F : Le ms. que je désigne ainsi est peut-être à identifier avec le dernier de ceux qui précèdent[1]. Peut-être est-il aujourd'hui égaré ou perdu. Quoi qu'il en soit, il a appartenu à Dom Carpentier, qui en a tiré de nombreux exemples pour ses additions à Du Cange, et qui le mentionne comme suit, dans la table des *Poetæ gallici vernaculi veteres mss.* (Du Cange-Henschel, VII, 450):« Vie de Jésus-Christ, écrite en 1323. *Ex Museo meo.* »

G : Bibl. de lord Ashburnham, n° 171 de la collection Barrois ; appartenait précédemment à Leroux de Lincy. Voy. *l'Hist. litt. de la France*, t. XVIII, p. 833; Le Roux de Lincy, *le Livre des légendes*, p. 24 ; E. Stengel, ouvrage cité plus haut, p. 46; R. Reinsch, dans l'*Archiv* de Herrig, t. LXVII, p. 234, note.

H : British Museum, ms. add.15606[2], fol. 38-42. Voy. R. Reinsch, *op. cit.*, p. 20, et le même auteur, dans l'*Archiv* de Herrig, t. LXVII, p. 234, et p. 263, où la légende de Fanuel est publiée en entier d'après ce dernier ms.

Dans le ms. **G**, la légende de Fanuel est intercalée au milieu de la *Bible* d'Herman de Valenciennes. Mais l'interpolation ne se borne pas à cette légende, et je ne sais si ce qui la suit est identique, quant à la rédaction, comme il l'est quant au sujet, à la partie correspondante du ms. de Montpellier. «La *Bible* d'Herman, dit Amaury Duval (*Hist. litt.*, XVIII, 833), est en vers dits alexandrins ; le poëme (celui de Fanuel), qui la divise par moitié à peu près, est en vers de huit syllabes, et a pour titre: *De Notre-Dame Sainte Marie.* (Suit l'analyse, avec extraits, de la légende de Fanuel).... Après cette légende viennent les aventures de la mère de la Vierge, telles ou à peu près telles qu'elles sont racontées dans les livres apocryphes ; ...le poëte raconte encore la naissance du Christ, la fuite en Egypte, etc., etc.; il ne s'arrête qu'aux circonstances apocryphes du massacre des innocents. Là recommence la Bible en vers alexandrins. »

Dans **H**, c'est dans un autre poëme, celui de la *Conception Nostre*

[1] Il ne paraît pouvoir l'être, d'après ce que j'en connais, avec aucun des autres.

[2] Ce ms., d'après M. Paul Meyer, qui en a donné (*Romania*, VI, 1-46) une notice détaillée, où je ne vois pas pourtant signalée la légende de Fanuel, est du commencement du XIV^e^ siècle.

Digitized by Google

Dame de Wace, que la légende de Fanuel a été interpolée[1]. On l'y a insérée presque au commencement, immédiatement après les vers

Tot ce que andui conqueroient
De tot lou gahein que il faceent[2],

en en rejetant les 28 premiers vers et en la faisant précéder des deux suivants, qui servent de suture :

Or revolons arrier torner,
De Fanoau volons parler[3].

Dans **D**, je ne sais si c'est aussi au poëme de Wace que **A** a été joint. On pourrait le supposer, d'après le titre donné par von Lassberg à sa publication (*Dies iest aus dem franzoeschen Gedicht von Leben und Sterben Mariæ*), où il n'est pas question de Jésus. Le premier feuillet de ce ms. manque, et avec lui le début du poëme, qui y commence aujourd'hui au vers *Sy me leissez a vous parler,* lequel est le vingt-troisième de mon édition. Comme les feuillets restants en contiennent chacun quarante, on doit supposer, à moins qu'une miniature n'occupât presque en entier la première page, que le début avait à peu près 18 vers de plus que dans **B** et probablement aussi que dans **A**. Ces 18 vers étaient-ils les premiers du poëme de Wace ? Quant à la partie du ms. encore inédite, l'histoire de Fanuel s'y rattache par les mêmes quatre vers que dans **A** et dans **D**, ce qui nous laisse ignorer si c'est le poëme de Wace, celui de Montpellier (B) ou tout autre[4].

Le ms. **B** débute comme **A** par la légende de Fanuel ; mais la

[1] L'auteur de cette interpolation n'était pas du même sentiment qu'un autre copiste du poëme de Wace, qui, après le vers

Anna de Belleem fu née

(p. 10 de l'édit. citée), a intercalé ceux qui suivent (ms. 1527 de la B. N., f° 2):

De flour ne fu pas engenrée,
Ce saichies vos certainnement,
Mais d'oume conseue charnelment.
Celles et cil soient confondu
Qui croient .I. roumans qui fu
Qui dist que de flour iert venue
Sainte Anne et engenue.

Voy. l'*Histoire littéraire,* t. XVIII, p. 837.

[2] P. 11 de l'édition Mancel et Trebutien.

[3] L'interpolation, dans **H**, ne se borne pas à la légende de Fanuel. On y a inséré d'autres récits, dont un au moins se retrouve, mais sous une rédaction différente, dans la seconde partie du ms. de Montpellier (vv. 2303-2352 de mon édition). Cf. R. Reinsch, dans l'*Archiv,* t. LXVII, p. 234, note.

[4] Ces quatre vers (599-603 de mon édition) servent aussi de suture, dans le

Digitized by Google

suite ne concorde pas. C'est donc encore à un poëme différent, au moins par la forme, car il paraît quant au fond, et même dans le détail, très-voisin du nôtre, que cette légende est ici rattachée.

Quant à **F**, les passages qui en sont cités en divers endroits par Dom Carpentier prouvent que ce n'est pas non plus le poëme de Montpellier, c'est-à-dire B, qui y est joint à A. C'est un poëme dont le sujet est le même, mais dont la rédaction, malgré l'identité de quelques détails, est différente, et qui paraît plus développé.

En résumé, négligeant les mss. sur lesquels je manque d'informations suffisantes, je trouve que le *Romanz de Fanuel* a été joint au moins à quatre ouvrages différents:

1° Dans le ms. de Montpellier, à la vie de Marie et de Jésus que j'ai désignée par B, et dont M. Reinsch a publié de longs extraits (ouvrage cité, pp. 47-74), d'après le ms. 1577de la B. N., qui offre d'ailleurs un texte beaucoup plus étendu que celui de Montpellier;

2° Dans les mss. de Berne et de Grenoble, et dans celui de Dom Carpentier, à un autre ou à d'autres poëmes sur le même sujet;

3° Dans le ms. de lord Ahsburnham, à la *Bible* d'Herman de Valenciennes;

4° Dans celui du British Museum, à la *Conception Nostre Dame* de Wace[1].

Le ms. de Montpellier présente deux lacunes, l'une dans A, l'autre dans B. La première, qui est la seule dont le catalogue fasse mention, est tout à fait au commencement. Elle résulte de la perte du premier feuillet du ms., qui devait contenir au maximum 62 vers (c'est le contenu de chacun des feuillets suivants), mais probablement quelques-uns de moins, à cause de la place que devait prendre

ms. de Turin, entre le fragment de la *Bible* d'Herman et celui de notre poëme (B), que l'on y a joint. Mais ils y sont précédés, ce qui n'a pas lieu dans **H**, de deux autres vers:

Les noces furent molt vaillans,
Ce nous tesmoigne sains Johans,

qui sont les derniers de **A**; ce qui doit faire supposer que le compilateur du ms. de Turin avait sous les yeux un ms. analogue à celui de Montpellier, c'est-à-dire qui contenait au complet la légende de Fanuel, légende qu'il aura supprimée, comme trop contraire à l'orthodoxie, en en conservant seulement les derniers vers, qu'il était facile de rattacher au fragment d'Herman transcrit par lui.

[1] Constatons aussi dès à présent que c'est à ce dernier poëme, comme on le verra dans les notes, que la fin de B, à partir du v. 3668, a été empruntée, du moins dans le ms. de Montpellier.

Digitized by Google

l'*incipit* et peut-être une lettre ornée. J'ai comblé cette lacune à l'aide du ms. de Berne, où la partie correspondante renferme 58 vers[1].

La seconde lacune, qui résulte de la perte de deux feuillets, existe entre les folios actuels 23 et 24. Je l'ai comblée à l'aide du ms. 1533 de la B. N., après avoir vainement essayé de le faire à l'aide du ms. de Berne, et c'est précisément cette tentative infructueuse qui m'a donné la preuve que le *Romanz de Fanuel* n'avait pas dans ce dernier la même suite que dans le ms. de Montpellier.

On comprendra facilement par ce qui précède que l'édition que je donne ici du *Romanz de Fanuel* ne saurait être une édition critique. Mais elle pourra, je l'espère, être utile à ceux qui seraient mieux en situation que je ne le suis d'en préparer une. Ils y trouveront le texte du ms. de Montpellier, qui n'est pas, à ce qu'il m'a paru, le plus mauvais, intégralement reproduit, et accompagné des variantes essentielles des autres mss., dans les parties correspondant aux extraits de ces derniers qui ont été publiés. Sur les rapports de ces mss. entre eux, une observation générale peut dès à présent être faite.

Tandis que A présente dans tous les mss., autant qu'il m'est possible d'en juger, un texte identique, sauf quelques légères variantes, et de même étendue, B, au contraire, comme je l'ai déjà remarqué, offre d'un ms. à l'autre des différences considérables. Des épisodes entiers, par exemple, manquent dans le ms. de Montpellier, qu'on trouve dans l'un ou l'autre des mss. de Paris ou dans tous les deux.

Je n'ai pas les moyens d'instituer entre ces trois mss. en particulier, non plus qu'entre ceux-ci et ceux qui contiennent des poëmes sur le même sujet, mais, à ce qu'il paraît, de rédaction différente, une comparaison suivie. Mais je profiterai des descriptions et des extraits de ces mss. qu'on a publiés jusqu'à présent ou que j'ai pu autrement me procurer, pour noter les ressemblances et les différences qu'il m'a été possible de reconnaître entre eux et celui de Montpellier.

Les sigles que j'emploie sont, pour la première partie du poëme (A), les capitales grasses de **A** à **H**, dont la valeur est indiquée ci-dessus (pp. 119-120); pour la deuxième partie (B), les caractères ordinaires, mais gras également, qui suivent :

a : ms. n° 350 de Montpellier ;
b : n° 634 de Berne ;
c : n° 1137 de Grenoble ;
f : ms. de Dom Carpentier ;
g : ms. de lord Ashburnham ;
i : n° 1533 de la B. N. à Paris ;
k : n° 1768 de la B. N. à Paris ;
l : n° 139 de la bibl. d'Arras ;
m : ms. L II 14 de la bibl. de Turin.

(A suivre.) C. C.

[1] La copie de ces 58 vers et de ceux du même ms., qu'on trouvera ci-après dans les notes (v. 1520), m'a été procurée par M. E. de Mülinen, à qui j'adresse ici l'expression de ma gratitude.

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

CONTES POPULAIRES DU LANGUEDOC[1]

(Suite)

III. — Lou Louporoù

Un couop, i ovió un ouome viéuze qu'ovió tres efons, e s'ero tournat morida. Lo moirastro li diguèt d'ona lous perdre.

Lous efontous, qu'où-z-entendèrou, onèrou ocouò d'uno tanto; lo tanto loui bolhet de lentilhos. Lous efontous los semenèrou lou louong del comì.

Quon fousquèrou pla luens, lou paire lous perdet.

Lous efontous seguiguèrou loi lentilhos e tournèrou o l'oustal.

O l'oustal monjavou uno posquado ; diguèrou : « Nautres ne monjorion pla un pauc, moun paire, se sovias. »

TRADUCTION

III. — Le Loup-Garou[2]

Il était une fois un homme veuf qui avait trois enfants et s'était remarié. La marâtre lui dit d'aller les perdre.

Les enfants, qui l'entendirent, allèrent chez une tante ; celle-ci leur donna des lentilles, que les enfants semèrent tout le long du chemin.

Quand ils furent bien loin, le père les abandonna.

Les enfants suivirent les lentilles et retournèrent à la maison. A la maison, on mangeait un gâteau de farine ; ils dirent : « Nous en mangerions bien un peu, mon père, si vous vouliez. »

[1] Voir les fasc. d'avril et juillet 1885.

[2] J'ai écrit ce conte sous la dictée d'une jeune fille de Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron), dont j'ai oublié le nom.

Digitized by Google

Lo femno diguèt o soun ouome :« Me lous as pas perduts ! Es otal que fas ? »

Lou paire lòui tournet prene per lous ona perdre.

Possèrou tournat ocouò de lo tanto ; lo tanto loui bolhet un escautou de fiol.

Estaquèrou l'escautou o-z-uno brouqueto e de louong del comì toujour dèscautounavou.

Quon fousquèrou pla luens, lou paire lous perdet.

Lous efontous prenguèrou l'escautou e toujour escautounavou : « En escautounen, i orrivoren. »

Quon fousquèroun o l'oustal, monjavou de trufos ; diguèrou : « Nautres ne monjorion pla un pauc, moun paire, se sovias ? »

Lo femno diguet : « Ocouòs otal que fas ? Jomai me lous perdes pas. »

Lou paire loui tournet prene per lous ona perdre e loui dounet pas lou tems d'ona ocouó de lo tanto.

Quon fousquèrou pla luens, lou paire lous perdet.

Lous efontous erou lasses, s'endourmiguèrou.

Quon se derebelhèrou, sogèrou pas pus ounte onà.

La femme dit à son mari : « Pourquoi ne les as tu pas perdus ? C'est ainsi que tu fais ? »

Le père les prit de nouveau avec lui pour aller les perdre.

Ils allèrent encore chez leur tante ; elle leur donna une petite pelotte de fil.

Ils attachèrent le bout du fil à une petite branche, et tout le long du chemin ils le dévidèrent.

Quand ils furent bien loin, le père les abandonna.

Les enfants prirent l'écheveau et le pelotonnèrent : « En le pelotonnant toujours, nous arriverons. »

A la maison, on mangeait des pommes de terre ; ils dirent : « Nous en mangerions bien un peu, mon père, si vous vouliez. »

La femme dit à son mari : « C'est ainsi que tu fais ? Tu ne les perdras donc jamais ? »

Le père les prit encore avec lui pour aller les perdre et ne leur laissa pas le temps d'aller chez la tante.

Quand ils furent bien loin, le père les abandonna.

Les enfants étaient fatigués, ils s'endormirent.

En se réveillant, ils ne surent plus où se diriger.

Digitized by Google

En cerquen soun coml, trouvèrou un oglon ; lou semenèrou e toujour cridavou : « *Petit gland, viens grand ; petit gland, viens grand ; petit gland, viens grand.* »

Quon lou rouve soguet vengut bel, lou pus grand li mountet dessus ; lous autres li disiòu : « Ogacho d'oqueste coustat, se veses pas ré ?

» — Vese pas ré.

» — Ogacho d'oqueste, que belèu veiras quicouom.

» — Vese olai un oustolou.

» — Ogacho-lou pla, que loi onoren. »

Ocouó èro l'oustal del louporoù ; i oviò pas que lo femno.

« — Nous gordorias pas ?

» — Nani, que se lou louporoù veniò, vous monjoriò.

» — N'agués pas pòu ; dounos-nous o monjà. »

Lo femno loui dounet o monjà e lous emborret dins un gronier ; loui bolhet uno quouito de rat : « Quon lou louporoù vendró, li forets veire oquelo quouito de rat pel trauquet. »

Quon lou louporoù venguèt :

« De que so i o ?
» De que soi put ?

En cherchant leur chemin, ils trouvèrent un gland ; ils le semèrent en disant : « *Petit gland, deviens grand ; petit gland, deviens grand ; petit gland, deviens grand.* »

Quand le chêne eut bien poussé, le plus grand des enfants monta dessus ; les autres lui disaient : « Regarde de ce côté si tu ne vois rien. »

» — Je ne vois rien.

» — Regarde de celui-ci, peut-être tu verras quelque chose.

» — Je vois là-bas une petite maison.

» — Regarde-la bien, nous irons. »

C'était la maison du loup-garou ; il n'y avait que sa femme.

« — Ne nous donneriez-vous pas asile ?

» — Non, car si le loup-garou venait, il vous mangerait.

» — Ne craignez rien et donnez-nous à manger. »

La femme les fit manger et les enferma dans un grenier ; elle leur donna une queue de rat : « Quand le loup-garou viendra, vous lui montrerez cette queue par le trou de la serrure. »

Quand le loup-garou rentra :

« Qu'y a-t-il ici ?
» Qu'est-ce qui pue ?

Digitized by Google

» De car de crestió
» So i e avut.

» — Monjo so que te dououne, ocouò soun pas que tres efontous que soun venguch, e lous oi emborrach dins lou gronier.»

Lou louporoù loi vai per veire s'èrou grasses ; lous efontous li foguèrou possa la quouito de rat : veget qu'erou magres. Olara s'en vai.

Quon tournet, lous efontous agèrou perdudo la quouito de rat ; colguèt que fosquèssou veire soui detous : veget qu'erou grasses e n'en monget un. Quon l'oget monjat, s'endourmiguet.

Olara lous autres sourtiguèrou del gronier ; vegèrou que lou louporou dourmissiò. Onèrou joust un liech, i trouvèrou un plat de pego, lou metèrou sus l'uèl del louporou e s'en onèrou o l'estaple de los cabros.

Quon lou louporoù se derevelhet, diguet : « Es otal qu'ovès fach, mais vous ourai bé. »

Onet o l'estaple de los cabros e metet uno rodo de mouli tra lo pouorto ; toutos los cabros que possavou, lous toucavo lou piech en diént : « Tu sios cabro, — tu sios bouc. »

» De la chair de chrétien
» Il y a eu ici.

» — Mange ce que je te donne ; ce sont trois petits enfants qui sont venus, et je les ai enfermés dans le grenier. »

Le loup-garou y va pour voir s'ils étaient gras ; les enfants lui firent passer la queue de rat : il vit qu'ils étaient maigres, alors il s'en alla.

Quant il revint, les enfants avaient perdu la queue de rat ; il fallut qu'ils montrassent leurs petits doigts : il vit qu'ils étaient gras et il en mangea un.

Après l'avoir mangé, il s'endormit.

Alors les autres sortirent du grenier ; voyant que le loup-garou dormait, ils allèrent sous un lit, y trouvèrent un plat plein de poix, le mirent sur l'œil du loup-garou et allèrent se cacher dans l'étable des chèvres.

En s'éveillant, le loup-garou s'écria : « Ah ! c'est ainsi que vous avez fait ; mais je vous attraperai bientôt. »

Il alla à l'étable des chèvres et mit une meule de moulin derrière la porte ; à toutes les chèvres qui passaient, il touchait les mamelles en disant : « Tu es une chèvre, — tu es un bouc. »

Digitized by Google

Quon los cabros seguèrou toutos possados, lous efontous diguèrou : « Aro, coussi foren? »

Prenguèrou uno pel de cabro, se la metèrou sus l'esquino e diguèrou : « Dol tems que regordorò se ocouò es uno cabro ou un bouc, li loissoren lo pel o loi mos e nou' n onoren. »

Del tems que lou louporoù toucavo s'ero uno cabro ou un bouc, lo pel li restet o loi mos : « Es otal qu'ovès fach, mais vous òurai bé. »

Lous efontous s'en onèrou joust un rouoc que i' oviò o lo cavo del louporoù.

Lou louporoù loui sentiguèt, venguèt, e, coumo ié vesió pas ré, mountet sul rouoc e se tuèt.

Lous efontous prenguèrou un cobridou e diguèrou o lo femno : « Lou cal tua e lou cal fa couoire.

» — Coussi foren per lou tua?

» — Vous onon fa veire : metès vouostre cap sul souc. »

Quon fousquet courbado sul souc, omé uno destrau li coupèrou lou couol.

Pièi, sesquèrou loui mestres de l'oustal.

Quand tout le troupeau fut sorti, les enfants se dirent : « Maintenant qu'allons-nous faire? »

Ils prirent une peau de chèvre, se la mirent sur le dos en disant : « Pendant qu'il regardera si c'est une chèvre ou un bouc, nous lui laisserons la peau entre les mains et nous partirons. »

Pendant que le loup-garou tâtait si c'était une chèvre ou un bouc, la peau lui resta entre les mains.

« — Ah ! c'est ainsi que vous avez fait ; mais je vous attraperai bien. »

Les enfants allèrent se cacher sous un rocher dans la cave du loup-garou.

Le loup-garou les sentit ; il vint, et comme il n'y voyait goutte, en montant sur le rocher, il se tua.

Les enfants prirent un jeune chevreau et dirent à la femme : « Il faut le tuer et le faire cuire.

» — Comment faire pour le tuer?

» — Nous allons vous le montrer : mettez votre tête sur ce billot. »

Quand elle fut inclinée sur le billot, avec une hache ils lui coupèrent le cou.

Puis ils furent les maîtres de la maison.

L. LAMBERT.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

SOUNETS LAGNATS

A la memoria de moun am!c A. Gautier

I

S'acabava Juliet quand lou grèu barroullaire
Sus las espigas d'or toumbava de soun pes,
Quand lou bauch cavalin, crin au vent, nas en l'aire,
Trissava lou palhun, aubourant nivou 'spes.

Au tantost se vesiè, rebaussat, lou moundaire,
Manejà soun cruvèl d'un biais res entrepres,
E sus lou grand bourras, valhent acimelaire,
Voujà 'n blad manefic, sans jol, niela, ni gres.

Rafis e journaliès à l'eminau passavoun
Lou gran caucat dau jour, à l'aise l'ensacavoun ;
Pioi, lou soufel couchat, l'embarravou 'n cantant ;

SONNETS MÉLANCOLIQUES

A la mémoire de mon ami A. Gautier

I

Juillet touchait à sa fin, lorsque le pesant rouleau — sur les épis dorés tombait lourdement, — lorsque la folle bande de chevaux, crins au vent, nez en l'air, — hachait la paille, soulevant un épais nuage.

Dans l'après-midi, on voyait, (les manches) retroussées, le vanneur — manier son crible avec adresse, — et sur la grande toile tendue verser, entasseur vaillant,— un blé magnifique, sans ivraie, nielle, ni menue pierraille.

Valets de ferme et journaliers au boisseau passaient — le blé dépiqué dans la journée, ils le mettaient en sacs à l'aise;—puis, le soleil couché, ils l'enfermaient en chantant ;

Digitized by Google

E s'ausissiè, lou vespre, au mas, davans la porta,
Lous viels aginoulhats, d'una vouès douça e forta,
Dire à Dieu gramecis per lous benfachs de l'an.

II

Setèmbre s'ouvrissiè quand lou mau qu'estransina
Sus lou jouve aliechat faguèt soun darriè 'sfort ;
Quand dins l'oustau doulent, terribla pelegrina,
Intrèt, sa dalha 'n man, la despietousa Mort.

Au tantost se vejèt, caminant, testa clina,
Lous parents, lous amics, seguì, ples de maucor,
Un càrri negresit à la gleisa vesina,
Entre eles se diguent: « Ai, qu'es triste, aquel sort ! »

Clercs, capelans e dóu au clauset lou meneroun;
Dedins un cros founzut, pecaire, l'entarreroun;
Pioi, lou cor matrassat, degueroun s'entournà...

E s'ausiguèt, lou vespre, au maset, de tout caire,
Dous manits ourfanèls que sounavoun soun paire,
Emb una véusa en plours que fasié que souscà.

Et l'on entendait, le soir, au mas, devant la porte, — les vieillards agenouillés, de leur voix forte et douce, — dire merci à Dieu pour les bienfaits de l'année.

II

Septembre commençait, lorsque le mal qui torture— sur le jeune homme alité fit son dernier effort, —lorsque dans la maison dolente, terrible pèlerine, — entra, sa faux en main, la Mort impitoyable.

Dans l'après-midi, on vit, cheminant, tête baissée, — les parents, les amis, suivre pleins de tristesse— un char tendu de noir à l'église voisine, — se disant : « Qu'un pareil sort est à plaindre ! »

Clercs, prêtres et deuil l'accompagnèrent au clos (des morts); — dans une fosse profonde il l'ensevelirent ;— puis, le cœur brisé, ils durent s'en revenir.....

Et l'on entendit, le soir, au mas, de tous côtés, — deux petits orphelins appelant leur père, — et une veuve en pleurs qui ne cessait de gémir.

Digitized by Google

LOU DESTIN

A moun ami E. Ricome, que venié de perdre soun paire

Lou bonur, paure ami, trèvo pas nòsto terro :
Tant lèu que nous cresèn dins uno ouro prouspèro,
Lou Destin envejous nous mando quauque flèu.

Eres urous, i'a'n mes, au mié de ta famiho ;
Davans tu, l'Aveni, coumoul de pouësìo,
E veici que la Mort vèn faire oumbro au tablèu !

Avèn bèu pregemi, sa dicho es sèns countèsto;
Contro un de sis arrèst, un ome lucho pas:
Pèr tant que fugue dur, quand sono un de si clas,
Sout lou cop malastra nous fau beissa la tèsto.

Dins toun grand dòu, pamens, counsèrves un soulas,
Es de dire: « Sa vido a passa franco, ounèsto ;
» A nautri, sis enfant, bèl eisèmple nou 'n rèsto,
» E piéi li que Diéu prènd soun bèn mies qu'eiçabas. »

LE DESTIN

A mon ami E. Ricome, qui venait de perdre son père

Le bonheur, pauvre ami, n'habite pas notre terre; — aussitôt que nous croyons prospère l'heure présente, — le Destin envieux nous envoie quelque fléau.

Tu étais heureux, il y a un mois, au milieu de ta famille ; — devant toi, l'Avenir, rempli de poésie, — et voici que la Mort vient assombrir le tableau riant!

Nous gémissons vainement, ses décisions sont incontestables; — un homme ne lutte pas contre un de ses arrêts: — quelque douleur que nous éprouvions, lorsque sonne un de ses glas, — sous le coup de malheur il faut baisser la tête.

Dans ton grand deuil, cependant, tu as une consolation,— c'est de dire : « Sa vie a passé franche, honnête; — à nous, ses enfants, il » nous en reste un bel exemple, — et ensuite ceux que Dieu prend » sont bien mieux qu'ici-bas. »

Digitized by Google

NIUE DE TOUSSANT

Deman lou jour di Mort, funèbre anniversàri ;
La luno sourno e palo, amount au fiermamen
Rènd la niue mai paurugo:—es-ti que tèn d'à ment
Li mourtau caminant l'amo pleno d'esglàri ?

Un velo souloumbrous davalo douçamen
Sout la formo de nèblo; acato d'un susàri
Lis oustau, li campas, e raprocho li ràri :
La visto lèu se pèrd à dous pas soulamen.

Boufo uno auro jalado, e dis aubre li fueio
Farandoulon mesclado i gros degout de plueio ;
Dins li veno vous passo un long frissoun d'ourrour ;

Lou miaula di machoto arribo à vòsto auriho;
Sus li bord dóu camin, proumte, un fouletoun briho :
Es uno niue d'esfrai, d'angouisso emai d'errour.

NUIT DE TOUSSAINT

Demain, le jour des Morts, funèbre anniversaire ; — la lune triste et pâle, au firmament, là-haut, — rend la nuit plus effrayante: — est-ce qu'elle guette les mortels cheminant l'âme remplie de craintes?

Un voile sombre descend lentement — sous la forme de brume; il couvre d'un suaire — les maisons, les champs, et resserre l'horizon: — bientôt on ne voit plus distinctement à deux pas devant soi.

Une froide brise souffle, et des arbres les feuilles — farandolent mêlées aux grosses gouttes de pluie ; — il passe dans les veines un long et horrible frisson ;

Le miaulement des chouettes arrive à l'oreille ; — sur les bords du chemin, rapide, un feu follet brille : — c'est une nuit d'effroi, d'angoisse et d'erreur.

Digitized by Google

A MADAMISELLO MIOUN

gènto sauro de Bèu-caire

Diéu culis quand ie plais, e sameno quand vòu :
Me dounè Peirounet quand rampelè ta maire;
Ti lagremo, mi cant, ensèn prenguèron vòu,
Amor que tóuti dous avèn lou cor amaire.

Tres an plus tard, l'oustau regounflavo de dòu :
S'amoussavo Peiret dins li bras de soun paire ;
Un amour à toun cèu brihavo flame nòu,
Sourrisié toun printèms au sublime assoulaire.

Quand plourères, chatouno, ignourave toun sort ;
T'auriéu pourta, senoun, l'enfant qu'es aro mòrt,
Aurian pensa ti plago emé nòsti caresso.

Vuei cantes, e ta vouès amaiso ma doulour ;
Me dis : « Après l'espigno, ami, vendra la flour;
Leisso faire de Diéu la voulounta mestresso. »

A MADEMOISELLE MION

gente blonde de Beaucaire

Dieu cueille quand il lui plaît, et quand il veut il sème: — il me donna le petit Pierre quand il rappela ta mère à lui ; — tes larmes, mes chants, prirent leur vol ensemble, — car nous avons le cœur aimant tous les deux.

Trois ans plus tard, la maison se remplissait de deuil : — Pierre s'éteignait dans les bras de son père ; — un premier amour brillait dans ton ciel, — ton printemps souriait au sublime consolateur.

Quand tu pleuras, jeune fille, j'ignorais ton sort; — je t'aurais apporté, sinon, l'enfant mort maintenant, — nous aurions pansé tes plaies avec nos caresses.

Tu chantes aujourd'hui, ta voix calme ma douleur; — elle me dit: « Après l'épine, ami, la fleur reviendra; — laisse faire de Dieu la volonté souveraine. »

Digitized by Google

VERITA

A 'N Antounin Glaize

Tout passo, lou Mau soul eternamen demoro;
Rèn n'es segur eici, franc l'obro de la Mort;
On counfound bèn souvènt remembranço e remord:
Mai l'ome es faus dedins, mai es dubèrt deforo.

A la frucho d'amour sèmpre Jouvènço mord,
Lou Vieiounge vai béure à-n-uno font plus orro;
A chasque pas tuertan l'Envejo que maucoro,
Soun verinous fissoun aclapo li mai fort.

Negacioun fai bèu-bèu, Credulita nous sono,
Inchaiènço l'emporto, e vivèn en doutant;
Foulige, coume un rèi, sus nòste mounde trono.

Un uiau de bon sèn lusis pas qu'un istant,
Tourna-mai lou bandèu sus nòstis iue retoumbo:
Ansin, jouini, vieias, arriban à la toumbo.

P. Chassary.

VÉRITÉS

A Antonin Glaize

Tout passe, le Mal seul demeure éternellement; — rien n'est sûr ici-bas, si ce n'est l'œuvre de la Mort; — on confond souvent remords et souvenir : — plus l'homme est fourbe à l'intérieur, plus il est ouvert extérieurement.

Aux fruits d'amour toujours mord la Jeunesse, — la Vieillesse va boire à des sources moins pures;— à chaque pas nous heurtons l'Envie attristante, — dont le venimeux aiguillon terrasse les plus forts.

Négation nous sourit, Crédulité nous appelle,— Scepticisme l'emporte et nous vivons dans le doute ; — Folie, comme un roi, trône sur notre monde.

Un éclair de bon sens ne luit qu'un instant, — le bandeau retombe de nouveau sur nos yeux : — ainsi, jeunes, vieillards, nous arrivons au tombeau.

P. Chassary.

Digitized by Google

ANDRÉ

—

Es arrivà de Cauterèt
Sus soun milor riche e laujè,
Menat per dous grises à souèt
Qu'en lioc res pot pas tene pèd
E qu'el soulet ten en respèt;
Fiers e valens, picant au pèd
Jout d'arnèis nóus de cap-en-pèd,
Plens de grilhots au soun discrèt,
Dounant juste l'accord parfèt,
Venoun de coumpli 'quel long viage.

Avan d'intrà dins lou vilage,
En ausissent 'quel roumanage,
E vesent tant bèl aquipage
Tout s'encourrìs sus soun passage,
E pioi chacun, couma d'usage,
Dis soun vèr sus lou persounage:
Un dis qu'es fol, l'autre qu'es sage,
D'autres qu'a sang-frech e courage

ANDRÉ

———

Il est arrivé de Cauterets— sur son milord riche et léger,—traîné par deux petits (chevaux) gris accomplis — que nulle part aucun n'égale à la course — et que lui seul peut maîtriser ; — vaillants et fiers, frappant du sabot, — sous des harnais battant neuf, — couverts de grelots au son discret, — donnant juste l'accord parfait, — ils viennent d'accomplir ce long voyage.

Avant d'entrer dans le village, — en entendant ce brouhaha, — et, voyant aussi bel équipage,— tout accourt sur son passage ;— et puis, chacun, selon l'usage, — dit son mot sur le personnage: — un dit qu'il est fou, l'autre qu'il est sage, — d'autres qu'il a sang-froid et

Digitized by Google

Per mestrejà tal atalage,
E que, ma fe, sarié daumage,
Après un tant bèl eiritage,
I'arivèsse quicon de mau.

El, sans fa cas à tal perpau,
Sus lou sèti, drech coum' un pàu,
Travèssa la foula d'un saut;
Mais d'aco res s'en sap pas mau,
Car es pas fier nimai brutau;
Amai l'or raje à soun oustau
Couma lou fugènt d'un agau,
A jamai sourtit de carau,
E, sans toucà lou capitàu,
Sap rendre service à prepau.
Per que ie soui, ara me cau
Dire per que tout lou calina.

Sa grand, qu'èra mai ma cousina,
M'aprenguet que dins sa jassina,
Sa maire, la paura mesquina,
Lou faguet embe la crespina,
E que la fada Melusina,
En vesent sa poulida mina,
Vouguet d'au cop n'estre mairina ;

courage — pour maîtriser tel attelage,— et que, ma foi, ce serait dommage — que, après un aussi bel héritage,— il lui arrivât malheur.

Lui, sans s'arrêter à ces propos, — sur le siége, debout comme un pieu, — traverse la foule d'un bond ; — mais de cela personne ne se fâche, — car il n'est ni fier ni brutal, — et, quoique l'or coule dans sa maison — comme l'eau à la sortie du bief,—il n'est jamais sorti de son rang, — et, sans toucher au capital, — il sait rendre service à propos.— En même temps, je vais vous dire — pourquoi tous le caressent.

Sa grand'mère, qui était aussi ma cousine, — m'apprit que dans ses couches, — sa mère, la pauvre défunte, — le mit au monde tout coiffé, — et que la fée Melusine,— en voyant sa jolie mine,— voulut

Digitized by Google

Pioi, emb sa bagueta divina,
Ie touquet soun frontet seren.

Sans n'en mai dire se coumprend
Que, despioi qu'a l'age e lou sen,
E la força e l'entendemen,
Emb' aquel fier ajudamen,
Tout ce que fai ou qu'entreprend,
Tout ce que gambia, biga ou vend,
Sas fantasiés, e n'a tout plen,
Tout russis que betalamen ;
E s'en durara 'na passada,

Car tout vesiat d'aquela fada
A la santat d'assegurada,
De pertout ie plòu lou sagan
E ven vièl, vièl, vièl coume un banc !

LANGLADE.

---

en être la marraine. — Puis, avec sa baguette divine, — elle toucha son petit front serein.

Il va sans dire — que, depuis qu'il a l'âge et la connaissance, — et la force et l'intelligence, — avec cet aide puissant, — tout ce qu'il fait et entreprend,— tout ce qu'il échange, troque ou vend ; — ses fantaisies, et il en a tout plein, — tout lui réussit à souhait, — et il y en a pour longtemps,

Car tout favori de cette fée — a la santé assurée, — l'or tombe chez lui de toutes parts, — et il devient vieux, vieux, vieux comme un banc.

LANGLADE.

Digitized by Google

LA MORT D'UN POUTOUN

POUEMO PROUVENÇAU

A P. Chassary

I

Drecho sus lou cresten d'un serre, arregardavo
Trescoula l'astre rei dóu jour,
E sa pensado s'en anavo
Liuen, bèn liuen vers aquéu qu'empourtè soun amour.
Si bouco, de pourpro pastado,
Au bout de si det mistoulin
An pausa tendramen un bais ; — de plour bagnado,
Ié dono pièi lou van, e l'enmando eilalin.

De l'aup prouvençalo
Parti, lou poutoun
S'enauro, d'amount
En plano davalo.
Franquis riéu e prat ;

LA MORT D'UN BAISER

POEME PROVENÇAL

I

Droite sur la cime d'une montagne, elle regardait — descendre à l'horizon l'astre roi du jour, — et sa pensée s'en allait — loin, bien loin vers celui qui emportait son amour.— Sa bouche, pétrie dans la pourpre, — au bout de ses doigts mignons — a déposé tendrement un baiser. — De larmes baignée, puis elle donne à ce baiser l'essor, et l'envoie là-bas....

De l'Alpe provençale — parti, le baiser s'élève ; de là-haut — il descend dans la plaine.— Il franchit prairie et ruisseau ; — il escalade

Digitized by Google

Colo e mount escalo.
Lou poutoun a d'alo,
Res l'arrestarà.....
Ounte l'avès manda, bèlli bouco pourpalo,
Voste poutoun s'agandira.

II

Lóugié coume un respir de femo,
Emai fugue un brigoun greva
Pèr lou bagnun d'uno lagremo,
Veici qu'en Arle es arriva.....
D'asard en Arle s'acampavon
Li felibre, e, dóu vent couchà,
Au mié di cansoun qu'escampavon,
Restè lou bais entrepachà.

Di felibre, per li poutouno
Soun li vers sempre amistadous.
Tant de l'alen de la chatouno
Lou bais gardavo l'aflat dous,
Que subran li cansoun calèron ;
E, dintre si las, per leissa
Lou tendre messagié passa,
I quatre vènt s'espandiguèron.

colline et montagne.— Le baiser a des ailes,— rien ne l'arrêtera... — Là où vous l'avez envoyé, belle bouche empourprée, — votre baiser saura se rendre.

II

Léger comme un soupir de femme, — bien qu'un peu appesanti— par l'humidité d'une larme, — le voici arrivé à Arles.— Par hasard, dans Arles étaient réunis— les félibres, et, poussé par le vent, — au milieu des chansons qu'ils prodiguaient, — le baiser se trouva pris.

Des félibres aux baisers — les vers sont toujours sympathiques. —Si bien de l'haleine de la jeune fille— celui-ci conservait le souffle pur,— que tout à coup les chansons s'arrêtèrent ; — et, pour laisser dans leur réseau— le tendre messager passer, — ils s'envolèrent dans toutes les directions.

Digitized by Google

Lou poutoun a d'alo,
Res l'arrestarà.....
Ounte l'avès mandà, bèlli bouco pourpalo,
Voste poutoun s'agandira.

Libre, lou poutoun long dóu Rose
Fuso; coussegui pér lou vènt,
Fasié, coume un cruvéu de nose
Sus li erso, lou vai-e-vèn.
Avau lou marin acampavo
Li niéu, troupéu d'orre moutoun,
Que soun negre escabot barravo
Lou camin de l'èr au poutoun.

Mai lou mistrau, que di mountagno
Ounte trono subre li glas
Vei dou paure bais la magagno,
D'eilamoundaut accour foulas.
Fai ràbi, boufo, quilo, estrasso
Li nivo e lis enmando au larg.
Per lou draiòu que fai l'aurasso
Lou poutoun lando vers la mar.

Lou poutoun a d'alo,
Res l'arrestarà....
Ounte l'avès mandà, belli bouco pourpalo,
Voste poutoun s'agandira.

Le baiser a des ailes, — rien ne l'arrêtera. — Là où vous l'avez envoyé, belle bouche empourprée, — votre baiser saura se rendre.

Libre, le baiser le long du Rhône court;— secoué par le vent,— il faisait, comme une coque de noix —sur les vagues, le va-et-vient.— Là-bas le marin amassait — les nuages, — troupeau effroyable, — dont le bataillon obstruait, — pour le baiser, la route de l'air.

Mais le mistral, qui des montagnes — où il trône sur la glace — voit l'infortune du pauvre baiser, — de là-haut accourt affolé. — Il fait rage, souffle, siffle, déchire — les nuées et les envoie au large.— Par le chemin ouvert par la tempête,— le baiser s'avance vers la mer.

Le baiser a des ailes, — rien ne l'arrêtera. — Là où vous l'avez envoyé, belle bouche empourprée, — il saura se rendre.

Digitized by Google

Souto lou céu blu que l'azuro,
La mar alin s'espandissié,
E, bressado per l'auro puro,
Coume un sen gounfle fernissié ;
Dins lis èr, l'amarun de l'oundo
Trasié si prefum óudourous ;
Lou soulèu, dins de clartà bloundo,
Ennegavo l'ourizoun rous.

Dins l'espàci, lou bais landavo,
E, coubesènt de libertà,
Emé li gai risènt jougavo,
Foulastrejant, sens s'arresta ;
Landavo.....Avau, de dindouleto,
Vòu galoi de negris aucèu,
Venien contro éu faire l'aleto,
De taco emmirgaiant lou céu.

«Avès pas vist, o giroundello !
Fai lou bais, lou galant fidèu,
Lou galant qu'uno chato bello,
M'a coumanda d'ana vers éu?
— Entorno-te, se vos nous crèire,
Respondon li viajaire alù,
Torno-te, sens regarda' reire,
Au païs d'ounte siès vengù. »

Sous le ciel bleu qui la teint d'azur, — la mer là-bas s'étalait, et, bercée par la brise pure,— frémissait comme un sein gonflé.— Dans les airs, l'onde amère — répandait ses parfums ; — le soleil, dans de blondes clartés, — noyait l'horizon roux.

Dans l'espace allait le baiser,— et, enivré de liberté, il jouait avec les vagues joyeuses ; — en folâtrant, sans s'arrêter, il allait. — Là-bas, des hirondelles,— bande gaie d'oiseaux au plumage noir, —venaient battre de l'aile contre lui,— diaprant le ciel de taches sombres.

« Vous n'avez pas vu, ô hirondelles ! — fait le baiser, l'amoureux fidèle, — l'amoureux vers qui une belle jeune fille — m'a ordonné d'aller? » — « Retourne-toi, si tu veux nous en croire, répondent les voyageurs ailés, — retourne sans regarder en arrière,— au pays d'où tu es venu. »

Digitized by Google

Lis aucéu passon. Escalavo
La niue sereno à l'ourizoun ;
Adéjà lou céu s'estelavo.....
Landavo toujour lou poutoun.
« Avès pas vist, bloundis estello!
Ié crido, lou galant fidèu,
Lou galant qu'uno chato bello
M'a coumanda d'ana vers éu?

— Vaqui, respondon lis estello,
De milanto an que dins lou cèu
Duerben nosti claro parpello
Per bousca lis amant fidèu.
Entancho-te, poutoun viajaire!
Lou tèms n'a vergougno de res ;
Per li cor l'absenço es un laire,
Et chasque moument a soun pres! »

Lou poutoun, desplegant sis alo,
Parte : volo que voularas !
L'aubo, avau, se levavo palo
Sus de mouloun d'orre roucas
Que dins sa lusour blanquejavon.
Milo arangié, sauro fourèst,
Souto lou ventoulet vuejavon
Si sentour sus lou ribeirès.

Les oiseaux passent. La nuit montait — sereine à l'horizon; — déjà le ciel se remplissait d'étoiles. — Le baiser allait toujours. — « Vous n'avez pas vu, blondes étoiles! crie-t-il, l'amoureux fidèle, — l'amoureux vers qui une belle jeune fille — m'a ordonné d'aller? »

« Voilà, répondent les étoiles, — des milliers d'années que dans le ciel— nous ouvrons nos claires paupières— pour chercher les amants fidèles.— Dépêche-toi, baiser voyageur.— Le temps n'a honte d'aucune de ses œuvres.— Pour les cœurs, l'absence est un larron, — et chaque moment a son prix. »

Le baiser, déployant ses ailes,— part; il vole tant qu'il peut.... — L'aube, là-bas, se levait, pâle,— sur un amas d'affreux rochers — qui blanchissaient dans sa lumière. — Mille orangers, blonde forêt, — sous un vent léger répandaient — leurs senteurs sur le rivage.

Digitized by Google

« As pas frustà dins l'encountrado,
Ventoulet ! lou galant fidèu,
Lou bèu galant que l'adourado
M'a coumanda d'ana vers éu ?
— O ! sabe ounte es, douço poutouno !
Se lou vos, te ié pourtarai....
Mai fariés miès de... — La chatouno
M'a di : Vai-t'en ié, — i' anarai ! »

Lou poutoun a d'alo,
Res l'arestara.
Ounte l'avès mandà, belli bouco pourpalo,
Voste poutoun s'agandira.

« Vene dounc emé iéu.....» E l'auro
Dins soun alen estrèn lou bais;
Pièi, voulant vers la fourèst sauro,
Ié pauso douçamen soun fais.
Aqui, sus un móu tapis d'erbo,
I belù de caléu d'argènt,
Autour d'une taulo superbo,
Festejon jouvènto e jouvènt.

Lou poutoun a d'alo.
Coume s'ero di,
Ounte l'avès mandà, belli bouco pourpalo,
Voste poutoun s'es agandi.

« Tu n'as pas frôlé dans la contrée,— ô brise ! l'amoureux fidèle,— le bel amoureux vers qui l'adorée — m'a ordonné d'aller ? » — « Oui ! je sais où il est, doux baiser ;— si tu le veux, je t'y porterai ;— mais tu ferais mieux de.....» « La jeune fille — m'a dit: Vas-y, et j'irai.»

Le baiser a des ailes, — rien ne l'arrêtera. — Là où vous l'avez envoyé, belle bouche empourprée, — votre baiser saura se rendre.

« Viens donc avec moi...» Et la brise — dans son haleine étreint le baiser ; — puis, volant vers la forêt blonde, — elle y dépose doucement son fardeau. — Là, sur un moelleux tapis de verdure — à la lueur de lampes d'argent, — autour d'une table superbe, — festoient jeunes gens et jeunes filles.

Le baiser a des ailes. — Comme il avait été dit, — là où vous l'avez envoyé, belle bouche empourprée,— voilà votre baiser arrivé.

Digitized by Google

III

Dins li pànli lusour de l'aubo,
Li lume trasien, à sa fin,
De rebat saunous sus li raubo,
Sus li caro e sus lou festin.

Tout anounciavo, — sieto routo,
Linge councha d'òli e de vin,
Frù desgaia dessus dessouto, —
Qu'anavon claure lou festin.

Tout d'un tèms un jouvènt s'aubouro ;
E, coume dóu jouine matin
Au céu blanquejavon lis ouro,
Canté sis adiéu au festin :

« Coume landon li giroundello,
Coume au céu fuson lis estello,
Coume au founds de la mar crudelo
S'aproufoundis lou jour quand vèn la sourno niue ;
Li moumen d'or d'aquesto vido,
Que l'emplisson d'esbalauvido,
S'esvanon dins un vira d'iue.

III

Dans les pâles lueurs de l'aube, — les lumières, vers leur fin, jetaient — des reflets sanglants sur les robes, — sur les visages et sur le festin.

Tout annonçait, assiettes brisées, — linge taché d'huile et de vin, — fruits répandus sens dessus dessous, — que l'on allait terminer le festin.

Tout à coup un jeune homme se lève ; — et, tandis que du jeune matin — les heures blanchissaient dans le ciel, — il chanta ses adieux au festin.

« Comme vont les hirondelles, — comme filent au ciel les étoiles, — comme au fond de la mer cruelle — se précipite le jour quand vient la sombre nuit ; — les moments dorés de cette vie, — qui l'emplissent d'éblouissements, — s'évanouissent dans un clin d'œil.

Digitized by Google

» Adieu, taulo agradivo à veire !
Festo folo qu'es pas de creire !
Au sòu esclapen nosti veire....
Aro aven proun begu.— Mai, dóu vèire esclapa,
Dounen-nous siuen qu'un tros dins l'aire,
Reboumbissènt sus l'esclapaire,
Au cor noun vèngue l'encapa !

» Car dins touto joio s'amato
L'orro peno ; souto li mato
Di prat en flour la serp s'aclato...
Basto ! quichen lou flasque e chourlen la liquour !
Qu'enchau que pèr sa marrido obro
I baisso trèvon li coulobro,
S'amount nous bresson lis amour.

» Lis amour, ém' un biais de fado,
Tintourlejon dins si brassado
Di paréu lis amo enliassado.
Mais li fiéu que l'amour sarro soun pas d'aram ;
Lou tèms fai fin de tout ; pot èstre
Que di cor dins quauque escaufèstre,
Desnousa se croson li liam.

» Adieu, table charmante à voir !—Fête folle à ne pouvoir le croire ! — Sur le sol brisons notre verre,— maintenant nous avons assez bu. Mais, du verre brisé, — prenons garde que quelque éclat, dans l'air — rebondissant sur celui qui l'a brisé, — ne vienne le frapper au cœur.

» Car dans toute joie se cache — l'horrible peine ; sous les touffes — fleuries, dans le pré se tapit le serpent. — Bast ! pressons le flacon et savourons la liqueur.— Qu'importe que pour leur œuvre de mal, — dans les bas-fonds rampent les couleuvres,— si là-haut nous sommes bercés par les amours.

» Les amours, avec un art de fée, — caressent dans leurs bras — les âmes des couples liées deux à deux.— Mais les fils que l'amour serre ne sont pas d'airain ; — le temps voit la fin de tout ; il peut se faire — que des cœurs, par mésaventure,— les liens se dénouent et s'entre-croisent.

Digitized by Google

» N'es alor uno mescladisso!
L'asard, qu'es artiste en maliço,
Sènso resoun, sènso justiço,
I liam tout embouia refai de nouvèu nous ;
Tant bèn que li cor, sènso saupre
Coume ensèn an pouscu se caupre,
S'atrobon liga dous pèr dous.

» Dóu moumen que soun pas li mèstre,
Coume soun leissen li cor èstre ;
Coume li flour pèr lou campèstre,
Que poscon lis amour libramen floureja ;
Que poscon, coume fai lou lume ;
Que poscon, coume fai lou flume,
Lusi libre e libre raja !

» Adounc tu, que me siès per aro
Entre tóuti plasènto e caro,
Laisso-me prène sùs ta caro
D'un poutoun embaima lou chale... »
Acò disènt,
Sus li labro de sa vesino,
Que vers éu douçamen se clino
Mando si labro, lou jouvènt.

» Et alors quelle confusion ! — Le hasard, artiste en fait de malice, — sans raison, sans justice, — aux liens embrouillés refait de nouveaux nœuds ; — si bien que les cœurs, sans comprendre — comment ils ont pu se rencontrer ensemble, — se trouvent liés deux à deux.

» Puisqu'ils ne sont pas les maîtres, — laissons les cœurs être comme ils sont. — Comme les fleurs dans les champs, — que les amours puissent fleurir librement. — Qu'ils puissent, ainsi que fait la lumière ; — qu'ils puissent, ainsi que fait le fleuve, — briller libres, et libres couler.

» Donc toi, qui m'es pour le moment — entre toutes charmante et chère, — laisse-moi prendre sur ton visage — d'un baiser embaumé l'enivrement..... » En parlant ainsi, — vers les lèvres de sa voisine, — qui se penche doucement vers lui, — le jeune homme tend ses lèvres.

Digitized by Google

IV

Lou poutoun alassa, qu'un brigoun se pausavo,
Entendié tout e tout vesié;
Paure d'éu ! enterin que lou jouvent cantavo,
« Oh ! lou marrit gusas ! » fasié.

« Ansindo, es pèr acò que dounas vosto vido,
Vosto jouinesso e si tresor.
A reire n'a pas fà vint pas que vous óublido,
Lou que vous raubè voste cor.

» S'en vai ; passo li mar. Dóu tèms que s'estransino,
La chato estacado à soun nis,
E-que lou languimen eilavau la carcino,
Eu, galabontèms, canto e ris !

» Ris e.....vese que fai : à l'autro uno caresso
Davans iéu de tant liuen vengù !
Sara pas !..... » E subran lou bais que l'iro presso,
Vers lou jouvènt encoureigù,

V

Le baiser fatigué, qui se reposait un peu, — entendait tout et voyait tout. — Pauvre baiser ! Pendant que le jeune homme chantait : « O l'infâme ! » disait-il.

« Ainsi c'est pour cela que vous donnez votre vie, — votre jeunesse et ses trésors. — Il n'a pas fait vingt pas en arrière qu'il vous a oubliée, — celui qui vola votre cœur.

» Il s'en va ; il passe la mer. — Pendant que se désole, — la jeune fille attachée à son nid, — et que la languitude là-bas la consume, — lui, Roger Bontemps, il chante et rit.

» Il rit... je vois bien ce qu'il fait : à l'autre une caresse. — Devant moi venu de si loin ! — Ce ne sera pas !.....» Et soudain le baiser que presse la colère, — courant vers le jeune homme,

Digitized by Google

A pres lou van ; d'un saut sus si bouco s'apego...
E li labro di dous amant
Que, jougarello, avien proun fà la sesselego,
L'escrachèron en se quichant.

De tant brave poutoun, pèr l'aire,
N'en mandes pas jamai, chato, à toun calignaire ;
Que s'an d'alo li bais per s'agandi vers éu,
Li cor tant ben an d'alo, — e d'alo qu'an fà lèu
De lou vira d'un autre caire.

Peire di MARELLO.

Prend l'élan ; d'un saut il se colle sur sa bouche, — et les lèvres des deux amants, — lasses de jouer à s'éviter, — l'écrasèrent en se serrant.

De baiser si excellent à travers les airs, — n'en envoie jamais, jeune fille, à ton amoureux, — car, si les baisers ont des ailes pour aller à sa rencontre,— les cœurs, eux aussi, ont des ailes.... et des ailes pour qui ce n'est qu'un jeu — de le tourner d'un autre côté.

Pierre des MARELLES.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Très-humble Essai de phonétique lyonnaise, par Nizier du Puitspelu. — Lyon, Henri Georg, 1885.

Tous les Lyonnais connaissent l'aimable et fin lettré qui se cache aux profanes sous le spirituel pseudonyme de Nizier du Puitspelu, de l'Académie du Gourguillon. Si ses amis, qui sont nombreux, ne le savaient, par expérience, capable de tout (hors de mal), ils auraient été sans doute fort étonnés, il y a deux ans, de le voir quitter tout à coup les hautes régions de la fantaisie, où il régnait en maître, et couper sans pitié les ailes à son imagination pour se mettre avec elle au service d'une science despotique entre toutes, qui se nomme la philologie. La quantité des connaissances toutes nouvelles qu'il fallait s'assimiler aurait effrayé une volonté moins tenace et rebuté un esprit moins robuste. En dépit de toutes les difficultés de l'entreprise, et grâce à une activité presque invraisemblable, M. Nizier du Puitspelu a réussi, en deux ans, à produire un livre qui est un des meilleurs travaux dialectologiques parus dans ces dernières années, et qu'il intitule modestement : *Très-humble Essai de phonétique lyonnaise*.

Le patois lyonnais est d'autant plus intéressant à étudier qu'il confine à la langue d'oc et à la langue d'oïl, et qu'il appartient à un groupe de patois originaux, récemment classés par un savant italien, M. Ascoli[1], qui leur a donné le nom de *franco-provençaux*. Le meilleur moyen de montrer l'utilité du livre de M. N. du Puitspelu, pour les travaux ultérieurs de dialectologie générale, est de choisir un point particulier, par exemple le traitement de l'*a* latin tonique libre, et de comparer sur ce point le patois lyonnais, tel que nous le fait connaître le *Très-humble Essai*, avec les idiomes des régions voisines, qui, malheureusement, sont loin d'avoir été étudiés avec le même soin.

L'*a* latin tonique libre, qui s'est conservé en italien, en espagnol, en provençal, et généralement en roumain, s'est maintenu d'abord en lyonnais, puis s'est changé en *ô*. Exemples : *sanitatem* (français *santé*) a donné *sanda*, puis *sandô* ; *patrem* (fr. *père*) : *pare*, puis *pôre* ; *oblitare* (fr. *oublier*) : *oblia*, puis *oblió*. La transformation d'*a* en *ô*

[1] *Archivio glottologico italiano*, III, p. 61.

Digitized by Google

date pour l'orthographe, comme nous l'apprend M. N. du Puitspelu, de la fin du XVIII[e] siècle. La grande majorité des patois franco-provençaux a conservé l'*a* latin ; on retrouve cependant le changement lyonnais d'*a* en *o* dans une partie des départements de l'Ain et du Jura, et, en Suisse (canton de Vaud), dans le pays de Vallorbes et de Commugny [1]. D'autres patois du même groupe ont *o* au participe passé de la première conjugaison, mais *a* à l'infinitif ; il en est ainsi dans une partie des départements de l'Isère et de la Haute-Loire, et, dans le Valais (Val d'Entremont), à Vétroz et à Saint-Maurice. Le même fait se rencontre encore dans un département qui n'appartient pas à la région franco-provençale, à Saint-Amant-Tallende (Puy-de-Dôme)[2]. Dans le pays de Coligny (Ain) et de Saint-Amour (Jura), j'ai pu constater que le changement normal de l'*a* tonique est en *o ;* mais à l'infinitif de la première conjugaison on a *é*. Le même fait est signalé par Ascoli [3] dans le Val d'Aoste, où l'infinitif de la première conjugaison se termine par un son voisin de l'*é*.

Sous l'influence d'une consonne nasale qui suit, l'*a* tonique latin s'est maintenu en lyonnais jusqu'à nos jours, au lieu de se changer en *ô*, ou du moins il s'est maintenu quand la nasale s'appuie sur une voyelle suivante, et il est devenu *a* nasal, en chassant la consonne, quand celle-ci terminait la syllabe tonique. Dans ce dernier cas, M. N. du Puitspelu signale une exception pour le patois de Rive-de-Gier, qui offre un *o* nasal : *mon* au lieu de *man,* français *main*. Cette particularité n'est pas spéciale à Rive-de-Gier ; elle s'étend, dans les limites ou hors des limites du franco-provençal, sur tout ou partie du Dauphiné, du Velay, du Rouergue, etc., et va même jusqu'en Limousin [4]. En Limousin et dans la région voisine, la nasalisation est tombée, et on a *mo* (*mâ* au pluriel par la série *manus, mans, mas, mâ*) ; mais il n'est pas douteux que *mo* a été précédé de *mon,* qui vient lui-même de *man*. Le changement de *an* en *on* est en train de s'opérer dans plusieurs pays, et notamment sur la frontière

[1] Voyez Ascoli, *Archivio glottologico italiano*, t. III, pp. 84, 86, 104, 105.

[2] Voy. Ascoli, *loc. cit.,* pages 82, note 2 ; 83, note 2 ; 78.

[3] Page 96.

[4] Voy. Mistral, *Dictionnaire provençal-francais,* aux mots *deman, fam, gran, man, pan, plan*. Voyez aussi Ascoli, *l. c.,* dans les paragraphes consacrés à la Dordogne (Sarlat et Nontron), au Cantal (Chalinargues), au Lot (Cahors), à l'Aveyron, à la Lozère, à la Haute-Loire, à l'Ardèche (Privas), à la Drôme (Die). Dans d'autres régions, au lieu de *on,* on a *in, en,* ou *ein,* mais particulièrement quand l'*n* est suivie d'une autre consonne. Voyez Ascoli, paragraphes consacrés à l'Ain, au Jura, aux territoires savoyards (Thônes, Beaufort), à la Tarantaise, au Valais, au canton de Vaud, à l'Alsace.

Digitized by Google

des départements de l'Ain et du Jura, à Coligny et à Saint-Amour, où l'on entend un son mixte, qui n'est plus *an*, et qui n'est pas encore *on*.

On sait que l'*a* précédé d'une gutturale ou d'un yod est devenu *ié* en vieux français, au lieu de *é*, transformation habituelle de l'*a* tonique libre; mais on sait aussi que, dans presque tous les mots, cet *ié* s'est changé depuis en *é*, de façon que l'ancienne division de la première conjugaison en verbes en *er* et verbes en *ier* n'existe plus[1]. Au contraire, les patois franco-provençaux ont conservé jusqu'à nos jours la division des verbes de cette conjugaison en deux catégories. L'*a* tonique libre, qui devient ordinairement *ô* en lyonnais, est devenu *î* quand il était précédé d'une gutturale ou d'un yod; c'est ainsi que *canem* a donné *chin*[2], et *pietatem : pidî (Très-humble Essai,* p. 112). Les verbes de la première conjugaison sont donc tantôt en *ô*, tantôt en *î*. Aux XIII$_e$ et XIV^e siècles, les premiers étaient en *ar*, les seconds en *ier*. Les seconds sont ceux qui, en vieux français, avaient aussi *ier;* toutefois M. N. du Puitspelu fait observer dans une note que les cas où les verbes lyonnais ont *î* sont plus nombreux que ceux où les verbes du vieux français avaient *ier*, et il signale comme particulièrement lyonnais les n^{os} 4, 5 et 6 de sa règle. Mais je relève dans les n^{os} 4 et 5 des exemples tels que *inpirî, brisî, baissî, degoizî, cruizî, laissî, benaisî,* qui correspondent bien à des verbes vieux français en *ier : empeirier, brisier, baissier, degoisier, croisier, laissier, aisier*. Quant aux autres exemples, *pissî* pourraît être, sans inconvénient, ajouté au n° 6; *neizî* et *bruizî*, qui n'existent pas en français, s'expliquent par l'yod de la syllabe antétonique, et il y aurait, je crois, avantage à les placer sous le n° 3, qui comprendrait alors tous les cas ou l'*î* provient d'une gutturale ou d'un yod qui ne précède pas immédiatement l'*a* tonique latin. J'en dirai autant de *abuizî*, qui ne paraît pas être le même mot que le français *amuser*. Restent *deguirî, tirî* et *virî,* qui sont en effet en contradiction avec le vieux français: *déchirer, tirer* et *virer*[3]. Ce qui constitue une autre particularité importante du lyonnais comparé au français, c'est le changement de l'*a* en *î* sous l'influence d'une *s* dure

[1] Les verbes où la terminaison *er* est précédée d'un *y* ou d'une consonne mouillée sont en réalité des verbes en *ier;* mais l'*i* contenu dans l'*y* ou dans la consonne mouillée se retrouve dans toutes les formes de ces verbes, et on le considère comme faisant partie du radical.

[2] Cette forme du mot (avec ou sans *n* finale) se retrouve en languedocien, en provençal et en dauphinois, bien qu'elle ne soit conforme ni à la phonétique du languedocien, ni à celle du provençal.

[3] Cf. cependant le v. f. *aïrié, irié*.

Digitized by Google

ou *c* doux (n° 6). M. N. du Puitspelu fait observer que cette transformation s'applique principalement aux dérivés ou aux mots non issus directement du latin, et qu'elle est non-seulement récente, mais encore en voie d'accomplissement. Il l'attribue à l'analogie « avec la règle consignée dans l'article précédent. » Il eût été plus exact de dire : avec deux des verbes de l'article précédent (*laissî, baissî*) et avec un bon nombre de ceux qui sont signalés sous le n° 1 (*choussî, tressî, tissî, menacî, dressî*). La plupart des verbes où la flexion de l'infinitif est précédée d'une *s* dure ou d'un *c* doux, étant régulièrement en *î*, les autres sont aussi devenus en *î* par assimilation. Si, en français, on avait continué à dire *dressier, chaussier*, etc., il est probable qu'on serait aussi arrivé à dire, par analogie, *cassier, lassier*, etc. Remarquons, d'autre part, que, dans toute la région franco-provençale, aussi bien qu'en lyonnais, les verbes de la première conjugaison où la flexion est précédée de *ir*, et bon nombre de ceux où elle est précédée d'une *s* dure, sont traités comme ceux où l'*a* de la flexion est soumis à l'influence d'une palatale. On en trouvera de nombreux exemples dans Ascoli. Il importe aussi de remarquer que cette influence de la palatale, ou de *ir*, ou d'une *s* dure, ne se fait sentir le plus souvent, dans les patois franco-provençaux, qu'à l'infinitif des verbes de la première conjugaison, et nullement au participe passé, ni quelquefois à l'imparfait (Coligny et Saint-Amour); ou tout au moins cette influence agit différemment et est à peine sensible sur le participe passé. Voyez les exemples recueillis par Ascoli *(l. c., passim)*. Il eût été intéressant de savoir s'il y a lieu d'établir une distinction semblable pour le lyonnais. Malheureusement M. N. du Puitspelu ne nous donne aucun renseignement sur ce point[1], qui est d'autant plus incertain que les substantifs analogues offrent des anomalies. Ainsi la forme ancienne des substantifs *pidî* (pitié) et *marchî* (marché), était *pidia* et *marchia*[2], tandis que le verbe *marchi* (marcher) a été *mar-*

[1] Toutefois, nous apprenons incidemment, à propos des voyelles post-toniques (p. 66, *Remarque*), que le participe passé féminin de ces verbes est en *ia* pour le singulier, en *ié* pour le pluriel. En outre, M. N. du Puitspelu m'a fourni dans une lettre particulière les éclaircissements suivants : « Les infinitifs en *ô* donnent des participes masc. et fém. en *ô*, au pluriel *o(s)*. Les infinitifs en *i* donnent le participe en *i* au masc., en *ia* au fém., et donnaient jadis *ia* partout. On dit encore indifféremment, en parlant d'un homme, *je l'ons laissi* et *je l'ons laissia*. La tendance est au masc. plur. *i*, mais au féminin toujours *iés*, et souvent aussi au masculin. » En résumé, dans le patois lyonnais, une palatale qui précède change *ar* en *ier*, puis *i*, et *at* en *ia*, qui tend à devenir *i* par assimilation. Sans doute les féminins — *iés* remontent à *iaes* par l'intermédiaire de *iais*.

[2] Philipon, *Phonétique lyonnaise au XIV^e siècle*, dans *Romania*, XIII, 543.

Digitized by Google

chier. Actuellement encore *medietatem* est représenté par *maitia (Très-humble Essai*, p. 112) et non par *maiti*.

Pour achever l'histoire locale de l'*a* tonique libre, il nous reste à parler des suffixes *acum*, *arium* et *iacum*. A propos du suffixe *acum*, M. N. du Puitspelu signale le changement ordinaire en *ay : Ainay*. Toutefois on observe le maintien de l'*a* dans *Arnas*, près Villefranche (département du Rhône), qui vient de *Arnacum*, comme dans *Mézériat* (département de l'Ain), qui vient de *Miziriacum*, et *Nantua* de *Nantuacum*. Le suffixe *arium*, qui a donné d'abord *eyr*, *er* et *ier*, puis *î*, offre difficulté en lyonnais comme dans les autres idiomes romans. Mais, pour le lyonnais, la difficulté se borne à expliquer l'ancienne forme *eyr*, *er*, si l'on admet avec M. Philipon [1] que la forme *ier* appartient uniquement, à l'origine, aux mots où le suffixe *arium* était précédé d'une gutturale ou d'un yod, et qu'elle s'est ensuite substituée à *er* dans les autres mots en *arium*. Cette explication a été proposée d'une façon générale par M. Gaston Paris [2]; mais le français y résiste, comme M. Paris l'a reconnu depuis[3], car alors l'*a* de *arium* aurait dû être traité comme ceux de *Paciacum* et de *jacet*, qui ont donné *i* de *Paci* et *gist*, tandis que l' *a* de *arium* est aujourd'hui *ié* en français. Pour le lyonnais, au contraire, il est certain que l'*a* précédé d'une gutturale a donné *ié*, puis *î*, et rien ne prouve que l'yod qui suit la tonique dans *arium* ait dû modifier ce changement, car les noms de lieux en *iacum* (où le *c* post-tonique équivaut à un yod) ont donné des noms actuels en *y : Thizy*, etc.[4]. Reste à expliquer *eyr* ou *er* = *arium ;* mais il paraît certain que le son provenant de *a* tonique + gutturale ou yod, a souvent été écrit *ey* et *e*, au lieu de *ai*, dans les textes lyonnais du XIVe siècle : *eyr* ou *er* serait donc l'équivalent de *air*, qui est régulier.

Toutes les observations que nous venons de présenter nous ont été suggérées par une dizaine de pages du *Très-humble Essai*, et l'ouvrage en compte 144. Nous avons voulu seulement donner une idée de la richesse de la mine qui nous est ouverte par M. N. du Puitspelu. Ajoutons qu'il nous en fait les honneurs avec une bonne humeur et une gaieté qui ne caractérisent pas d'habitude les ouvrages de philologie. L'esprit de l'auteur éclate presque à chaque page, au milieu des développements les plus ardus, par quelque saillie imprévue,

[1] *Romania*, XIII. 544.

[2] *Romania*, IX, 331.

[3] *Ibidem*, XIII, 472, en note.

[4] M. N. du Puitspelu signale, dans le Dauphiné et le Bugey et une partie du Lyonnais, des noms en *iacum* ayant donné *ieu*. Ajoutez un exemple du département de la Loire : *Chrontiliacum* = *Craintillieux*.

Digitized by Google

comme celle qui termine la note 2 de la page 100 : « On remarquera que plusieurs des règles données à propos des consonnes finales ont déjà trouvé leur application à propos des voyelles toniques ou post-toniques.... Les répétitions sont le résultat d'une classification générale qui ramène parfois les mêmes lettres, lorsque l'on considère ces lettres sous leurs différentes situations..... C'est ainsi que dans la *Juive,* les cardinaux, nobles seigneurs et guerriers, qui repassent sur la scène après avoir fait le tour de la toile du fond, encore qu'on les ait déjà admirés, ajoutent à la splendeur du cortège. » Oyez encore cette boutade : « Tout s'explique en philologie ; l'essentiel est de bien se rappeler son explication, pour ne pas expliquer le contraire une autre fois. » On en trouvera bien d'autres.

L. CLÉDAT.

La Chanson de Roland. Nouvelle édition classique, précédée d'une introduction et suivie d'un glossaire, par L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — Paris, Garnier frères, 1886.

M. L. Clédat continue ses tentatives on ne peut plus louables pour étendre, je dirai même pour populariser l'étude de l'ancien français. Après sa *Grammaire élémentaire de la vieille langue française,* récemment récompensée par l'Académie française, il vient de publier, chez le même éditeur, une édition *classique* de la *Chanson de Roland,* destinée, dans sa pensée, à permettre la lecture de cette œuvre importante même à des commençants. Quels moyens a-t-il pris pour cela ? Il va nous l'apprendre lui-même dans ces quelques lignes de sa *Préface,* où il justifie en même temps le plan qu'il a cru devoir adopter.

« Nous n'avons pas cru, dit-il, devoir mettre une traduction en face du texte. On ne le fait pas pour les textes latins et grecs destinés à être expliqués dans les classes. Pourquoi traiterait-on autrement le vieux français ? L'inconvénient serait le même que pour les ouvrages de l'antiquité classique : les élèves liraient la traduction et non le texte. »

Tout le monde sera de son avis sur ce point ; mais peut-être n'en sera-t-il pas de même en ce qui concerne l'absence de notes au bas des pages et le renvoi au glossaire des explications ou traductions indispensables. Il y a là une vieille habitude scolaire bien difficile à déraciner et qui n'est pas cependant sans inconvénient, les élèves se dispensant volontiers de feuilleter un dictionnaire, lorsqu'ils comprennent, ou croient comprendre le texte, à l'aide de notes placées au-dessous ; de sorte qu'ils se privent volontairement des renseigne-

Digitized by Google

ments de tout ordre qui ne sauraient être donnés dans les notes, du moins d'une façon régulière et complète, par exemple des renseignements sur l'étymologie.

Ce glossaire, dont la disposition typographique est heureuse, est aussi soigné et aussi exact qu'on devait l'attendre d'un maître compétent, qui a l'habitude de l'enseignement de notre vieille langue. Que notre savant collègue nous permette cependant quelques critiques.

Pourquoi n'avoir pas renvoyé aux vers, au moins pour les locutions les plus rares et qui s'éloignent davantage de l'usage moderne ? Le livre, n'est pas, il est vrai, destiné aux savants et aux spécialistes ; mais ne serait-il pas bon que l'élève pût se référer au contexte et étudier le glossaire en lui-même au lieu de s'en servir exclusivement pour comprendre le texte? Il y aurait ainsi double profit pour lui. Dans l'espèce, ce renvoi semble d'autant plus utile que l'auteur a cru devoir, non pas citer le texte même, mais donner les tournures sous une forme générale (par exemple, avec le verbe à l'infinitif), et en employant l'orthographe moderne. Lorsque, ce qui est très-rare, le texte est cité (comme au mot *peser : cui qu'en peist o cui non*), c'est parce que l'infinitif était inadmissible et que la tournure n'a persisté en aucune façon dans la langue moderne. Voici un cas (s. v. *tens*) où cet emploi de l'infinitif amène un peu d'obscurité : « *Ne plus y avoir de son temps* », c'est *être mort* ou *mourant,* nous dit M. Clédat ; on pourrait croire que *avoir* a un sens personnel, ce qui n'arriverait pas si l'on avait sous les yeux le texte même: *ço sent Rollanz de son tens n'i at plus,* Roland sent bien qu'il est au terme de sa vie.

La suppression des mots trop faciles n'est pas non plus sans inconvénient ; elle prête nécessairement à l'arbitraire. Ainsi *paiz* (paix) est donné sans nécessité apparente, tandis que *cri* et *crier* manquent. Il est vrai que *s'escrider* a été admis, à cause de certaines locutions intéressantes où il entre ; mais on se contente de dire qu'il est composé de *crider, crier,* de sorte que l'étymologie de *crier* n'est indiquée nulle part, et cependant elle n'est pas de celles que les élèves peuvent deviner facilement. On pourrait en dire autant de celle de certains autres mots également supprimés, comme *achever, borgeis (bourgeois),* etc.

Un mot maintenant sur l'orthographe de la nouvelle édition. M. L. Clédat, convaincu que la *Chanson de Roland* est d'origine purement française, a cru devoir transformer le texte anglo-normand que fournit le manuscrit d'Oxford et lui donner un vêtement plus conforme à son origine probable.

L'intention est des plus louables, mais l'opération était des plus délicates, et pour ma part j'aurais hésité à la tenter, étant donné l'in-

Digitized by Google

certitude qui règne sur l'état de la langue au XIe siècle. Hâtons-nous d'ajouter que cette tentative nous semble généralement réussie. Quelques petites critiques seulement. Les formes *liou, jiou*, que M. Cl. prononce sans doute *lióu, jióu* (= locum, jocum), nous semblent inadmissibles. Dans *liu, giu* du manuscrit, l'*u* représente *eu* du français et non pas *o* fermé, ni à plus forte raison *óu :* il faut donc écrire *lóu* ou *lieu*. *Engegnier* ou *engignier* nous semble préférable à *engeignier*. *Sèbre,* où, d'après M. L. Gautier, il faut voir dans l'*s* une corruption euphonique (!) du mot latin *Iberum*, doit sans doute être lu *l'Ebre*, quelque respect que l'on professe pour le manuscrit d'Oxford, ou bien *Segre,* et alors ce ne serait plus l'*Iberus,* mais la *Sicoris* des Latins. *Perdiét* = *perdedit* aurait dû être expliqué. Pourquoi d'ailleurs n'avoir pas uniformisé l'orthographe au v. 1408? Le rétablissement de la dentale médiale a amené, comme il fallait s'y attendre, un peu d'arbitraire dans les cas où l'étymologie est douteuse, par exemple pour *adate (aate),* qui ne vient peut-être pas de *adaptus,* et pour *aditant (a itant),* sur lequel on peut hésiter, si l'on compare *aiudha* des *Serments*.

Ces critiques de détail que nous nous sommes permis de faire n'enlèvent rien à l'estime dans laquelle nous tenons le nouveau livre de M. L. Clédat. Nous sommes assuré qu'il ne verra dans ces observations qu'une preuve de l'importance que nous attachons à un travail qui nous semble appelé à rendre d'utiles services à l'enseignement de notre vieille langue.

L. CONSTANS.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier. — Imprimerie centrale du Midi (Hamelin frères).

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME QUATORZIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1885

TOME XXVIII DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE,

M DCCC LXXXV

Digitized by Google

SOMMAIRE

Dial. anc. — C. Chabaneau. — Le Romanz de saint Fanuel (*suite et fin*). 157

C. Chabaneau. — Deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil-Gallaup. 259

Dial. mod. — A. Fourès. — As fraires Mountgoulfié, Sounet umouristic, Salut as Jerriaises, A'n Ounourat de Balzac. 283

Et. Gleizes. — Soupet e rèsoupet. 296

Variétés. — L. Clédat. — Une correction au texte des *Serments de Strasbourg*. 309

Bibliogr. — E. Rigal. — Supplément à la Chrestomathie de l'ancien français par L. Constans. 311

Chronique. 313

MM. les Collaborateurs de la *Revue* sont priés de vouloir bien écrire leurs articles sur un seul côté de la feuille, d'une manière nette et lisible, de marquer très-exactement l'accentuation et la ponctuation des textes non français, et de prendre leurs mesures pour n'avoir à faire sur les épreuves que le moins possible de **corrections d'auteur**. Ils éviteront ainsi des frais à la Société et des retards à la *Revue*.

Les épreuves doivent être renvoyées, dans le plus bref délai, au Secrétaire de la Société, M. C. Chabaneau, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

On est prié de renvoyer le manuscrit avec la première épreuve, et la première épreuve avec la seconde.

Le prix d'abonnement à la *Revue des langues romanes* est de 15 fr. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. C. Chabaneau, secrétaire de la *Société pour l'étude des langues romanes*, Villa Marguerite (Enclos Laffoux), à Montpellier.

Tout ce qui concerne les cotisations et les abonnements, à M. Lambert, trésorier, rue Saint-Guilhem, 17.

Toute publication intéressant nos études dont il sera adressé, *franco*, deux exemplaires au secrétaire de la Société, sera l'objet d'un compte rendu ou d'une annonce dans la *Revue des langues romanes*.

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

LE ROMANZ DE SAINT FANUEL

ET DE SAINTE ANNE ET DE NOSTRE DAME ET DE NOSTRE SEGNOR ET DE SES APOSTRES

(*Suite*[1])

[F° 1 r°][2] [Diex qui cest siecle comensa
Et ciel et terre et nos forma,
Li rois de toute creature,
A tous nous doint bonne aventure!
Signor, por Dieu, entendez moi,
Arestez vous ici un poi,
Par un covent que vous dirai.
Nostre signor deproierai
Por ceus qui ci aresteront
Et ma parole escouteront,
Que Diex lor face vrai pardon,
Si com il fist celui larron
Qui a destre de lui pendoit,
Ainsi que passion souffroit.
Je ne sui mie enfantomerres,
Ne ne chant pas come jouglerres ;
Ains vous depri por cel signor
Qui por nous ot tant de dolor,
Qui souffri mort et passion
[V°] Et qui fu pris comme larron,
Que vous oiez hui en cest jor
La parole nostre signor,

[1] Voir le n° de septembre.
[2] Ms. de Berne.

Digitized by Google

Si me laissiez a vous parler.
Signor, ci doivent arester
Les bonnes gens et asseoir;
Mais anemis a tel pooir
Que vous tornez a gabeor
Les paroles nostre signor.
Se vous volez que je vous die
De Dieu et de sainte Marie,
Or faites pais, si m'escoutés.
Je vous dirai, se vous volés,
Si com li rois Jesus nasqui,
Et qui sa mere engenui,
Et com sainte Anne fu portée,
Qui ains ne fu d'ome engenrée,
Mais par le terdre d'un coutel
En la cuisse saint Fanuel.
[F° 2 r°] La la porta si longuement
Si com mere fait son enfant.
Saint Abraham ot .I. vergier
Que Diex ama molt et tint chier.
Encor dist on Vergier Abraham
En la terre Jherusalem.
En cest vergier avoit une ente
Qui tant estoit et bele et gente;
Desor cele ente ot une flor,
Mais ne sai dire la coulor;
Il n'est nul clerc tant bien letrés
Ne d'escripture doctrinés
Qui sa coulor peust escrire
Ne sa beauté vous peust dire.
Et uns angles i sieut venir
Chascun jor sor la flor seir;
L'arbre et la flor venoit garder,
Que Diex l'i ot fait aporter
A un angle de paradis;
[V°] Bien sot ses cors i seroit mis.]
[F° 1][1] Ce fu li arbre voirement

[1] Ms. de Montpellier.

Digitized by Google

Que Damedex par ama tant,
Qu'a Adam fu mis en devié,
Puis en menga par son pechié,
Que sa fame l'en fist mengier.
Por ce fist Dex l'arbre errachier.
Apres icelui mengement
Fu envoié saint Abrahant,
Com home que Dex ot molt chier;
Si le planta en son vergier.
Quant il l'ot mis en son orteil,
Selonc la raie del soleil,
Vint une voiz qui l'apela,
Molt doucement l'araisona,
Tel chose li dist et conseille
Dont Abraham molt se merveille.
Ainc ne se pot ester sor piés,
Ainz est a terre trebuchiés.
Quant a la terre fu cheüs,
Dex est devant li aparus.
« Amis, dist Dex, entent a mi:
Tu as .I. arbre planté chi,
Ge i serai crucefiez,
Et escopis et laidengiez,
Si i serai covert de sanc
Qui descendra aval mon flanc;
Et de ceste flor ci naistra
.I. chevalier qui portera
La mere a icele pucele,
Dont Jhesu Crist fera s'ancele. »
Sains Abrehans li respondi:
[V°] « Comment puet estre, or le me di,
Comment et par quoi ce sera
Que chevalier de flor naistra? »
— « Amis, dist Dex, n'en sarés plus;
Ge m'en revois el ciel lassus,
A une autre foiz le sarez,
Quant li enfes essera nez. »
A tant la voiz s'en departi,
Et Abrehan remest ainsi,

Digitized by Google

Si s'en ala a sa maison.
Huimés orrez par quel raison
Sainte Anne vint a en avant
De la fille saint Abrehant,
Et dont issi la grant lignie
Dont ceste loi est essauchie.
Une fille ot sains Abrahans,
Molt jone et bele de .xii. ans;
De grant biauté fu la meschine,
Plus iert blanche que flor d'espine,
Les euz out vers, clers et rianz,
La bouche bele et avenanz;
Molt i out douce creature,
Ce nos raconte l'escripture.
Chascun jor a la matinee,
Quant la pucele estoit levee,
Si s'en entroit en cel vergier
Por son gent cors esbanoier.
Un jor aprocha de cele ente
Qui molt estoit et bele et gente,
Si a coillie cele flor.
Ele geta si grant oür
[F° 2] Que del flair que ele geta
La pucelete en engroissa.
Quant la mere entent la novele
Qu'enceinte estoit la demoisele,
En sa chambre l'en a menée,
La pucele a arresonée,
Si li a dit molt laidement:
« Or nos va il molt malement:
Il n'a pucele en cest païs,
Tant soit cointe ne de halt pris,
S'ele estoit grosse en avoutire,
Qu'el ne morust a grant ma[r]tire.
Fille, tu es de grant lignage,
Bien as honi ton parentage,
Ja es tu fille a vaillant comte,
A tes amis as fet grant honte
Et feras encore assez plus,

Digitized by Google

Que touz seront maz et reclus,
Au jor que te lapideront
Li pautonier qi t'ocirront,
La loi demostre voirement,
S'une fame est grosse d'enfant,
S'ele ne l'a de son segnor,
On la lapide a grant dolor. »
— « Douce mere, dist la meschine,
Je sui encore ausi virgine
Com est la rose del rosier
Quant ele part del aiglentier,
Et si en ferai un juise,
Trestote nue en ma chemise,
Ou g'i enterrai toute nue.
[V°] Ainc ne fui d'ome corro[m]pue,
Et se Dex me velt si sauver
Que mon chevoel ne puist brusler,
Don est il drois que je remaine
En ma chemise vive et saine. »
— « Oil, fille, ce dist la mere,
Mes ge l'irai dire ton pere. »
La dame est de la chambre issue,
Son segnor troeve enmi la rue,
Trestot coiement l'apela.
Ceste parole li conta
Que sa fille est enceinte et grosse,
Porce qu'a coillie une rose
Desore une ente en no vergier.
Lors n'i ot il que corocier,
La mere se pasme sovent
Por la doulor de son enfant.
Qui lor veist lor duel mener,
Lor chevels traire et descirer,
Ainc Dex ne fist cel creator
Qui n'en peust avoir dolor.
Lors se pranent a porpenser
Com la chose porront celer.
Mais Dex ne plot qu'el fust celée,
Ains volt qu'ele fust demostrée.

Digitized by Google

En la chanbre ot .II. chanberieres,
Qui molt estoient novelieres;
Lor dames ont bien escoutées,
Qui molt estoient dementées.
Savoir poez de verité
Que par trestot ont raconté
[F° 3] Que la fille dant Abrehant
Estoit grosse de vif enfant.
Li juis qi la loi tenoient
E qi a gouverner l'avoient
En la maison en sont venu,
Si ont .I. parlement tenu,
Et font venir saint Abrahant;
Si li dient isnelement
Qu'il face(nt) sa fille venir;
Il voelent savoir et veïr
Se ce est voir que on disoit
Que la pucele grosse estoit.
La pucele vint en la place;
Chascun juis molt la menace
Que d'une pierre la ferra.
La pucele les egarda.
« Segnor, dist ele, et que avez?
Molt vos voi or toz abrievez
De moi lapider et ocire.
Dex m'en deffendra nostre sire. »
A tant envoient li giu
Au bos por alumer le fu,
Ou la pucele sera mise,
Trestote nue en sa chemise.
Quatre charees de mairien,
Je le vos di que jel sai bien,
Ot enz el feu que on i fist,
Sanz autre laigne c'on i mist.
Quant li feu fu bien alumez
Et li mairien bien embrasez,
La pucele i ont menée;
[V°] Si s'est d'un porpre desnuée
Et d'un siglaton qu'ot vestu;

Digitized by Google

Iluec remest son cors tot nu,
Fors seulement d'une chemise.
La meschine fu bien aprise,
Que Sains Espris l'ot escolée
Et enseigniée et doctrinée.
Lors regarda vers orient,
Dex reclama molt doucement:
« Grant Deu, qi tot le mond feis,
Adan meis en paradis,
Vos li mostrastes le deduit
Et habandonastes le fruit,
Fors seulement d'un sol pommier,
Dont il ne deust ja mengier,
Puis que il lor fu deveé;
Et por ce somes nos dampné;
Mais ce nos dit Jeremias
Et Moyses et Helyas
Que tu vendras le mond salver
Et en crois te lairas pener,
Et de la lignie Abrehant
Naistra la virge voirement
En qui Dex char et sanc prendra,
Quant il en terre descendra.
Si voirement com ce est voirs,
Vos depri ge, biau sire rois,
Que tu me getes sauve et saine
De cest peril ou l'en me maine,
Et cil qui me reclameront
En quel peril que il seront,
[F° 4] Sire, tu en aies merci.
Biau sire Dex, ainsi te pri. »
Quant ele ot sa raison finée,
El feu ardant en est entrée.
Mere que mere por morir
Apres sa fille volt saillir,
Quant Abrehans l'en resacha.
Por l'amor de li se pasma.
Oez que firent li Gieu,
Cil qui alumerent le feu,

Digitized by Google

Qui lié estoient del enfant
Que il veoient si dolent.
Alors pranent grant joie a fere,
Puis lor torna a grant contrere,
Car toz li max et l'enconbriers
En retorna parmi lor chiés.
Nus ne doit dolor sordolir
Ne nule joie sorjoir.
Les genz ne sont mie bien sage
Qui lié se font d'autr[u]i damage.
Qui ses voisins voit corociés
Molt par est fax s'il en est liés.
Chascun ne set q'a l'oil li pent,
Car nos voiomes molt sovent
Aucunnes gens rire et gieuer,
Puis lor voit on grant doel mener.
Oiés que firent li gieu,
Cil qui atisoient le feu,
Qui lié estoient des parens
Que il veoient si dolens.
Il arstrent toz en cel juise.
[V°] La pucele iert en sa chemise,
Onques .I. poil n'en i brui
Del garnement qu' ele ot vesti.
Dex la covri tote de flors,
Qui erent de maintes colors.
Onques rose n'avoit esté
A icel jor que j'ai conté.
Sor cele(s) virge s'aparurent
Les premieres qui onques furent.
Les estinceles et la flame,
Qui voloient desor la dame,
Oisel devindre[n]t maintenant
Qui chantoient molt doucement.
Onques n'i ot .I. seul tison,
Tant fust espris en vif carbon,
Ne fussent roses de rosier
Et flor de liz et d'aiglentier.
Li fus estainst, c'est veritez.

Digitized by Google

Molt en fu liez ses parentez,
Et la mere qi le porta
Sa fille prist, si le baisa.
Ainc mes si bel gardin ne fu
Com a el leu ou sist le fu.
Camp Flori ot cel lieu a non,
Et Camp Flori l'apele l'on.
La tenra Dex son parlement,
Quant il venra jugier la gent.
Or vos ai del juise dit,
Or vos dirai de Jhesu Crist,
Et que cel feu senefia
De la virge qi enz entra.
[F° 5] Li oiselet nos senefient,
Si com les escriptures dient,
Li angle qui devant Deu sont,
Qui a cel jugement venront,
Qui en menront en paradis
Cil qui a destre seront mis ;
Et li autre juif felon,
Qui astrent tot en vif carbon,
Senefient icil cheitis
Qui de pechié sont si espris,
Qui tant maintienent la luxure
Ne de confession n'ont cure,
Ainz moerent en caitivoison.
Icil n'aront ja raenchon
Que nes praigne[nt] li anemi,
Devant Jhesu, el Champ Flori.
Si les tendront en la fornaise,
Ou il aront tant de mesaise
Plus qe bouche ne porroit dire
Ne clerc ne le sauroit descrire.
Et la virge senefia
Jhesu qi en enfer entra,
Qui, voiant toz les sathenas,
Brisa enfer et les portax,
Si en geta les innocenz,
Adan no pere et ses enfanz,

Digitized by Google

Qui es tormens d'enfer estoient
Et les granz peines enduroient.
Adonc s'assemblent li parent;
Si ont tenu .I. parlement;
La bele voelent marier
[V°] Et a un riche home donner.
En la contrée ot .I. baron,
Baudin de Niques ot a non,
Riches hom fu et posteis.
Cil la requist a ses amis
Et dist que il l'espousera,
De .X. chastiax la douera.
Mes la pucele lor dist bien:
« Ne vos penez por nule rien,
Que je n'arai mari n'espous,
Fors li sires qui fist les flors,
Qui de cest feu m'a delivrée
Ou vos m'aviez enbrasée. »
Ci vos lairon del mariage
De la pucele et del lignage,
Si vos diromes del enfant
Qui de la flor vint en avant.
Quant vint au jor que Dex i mist,
Ainsi com l'escripture dist,
La pucele se delivra
De cel enfant qu'ele encarqua.
La flor devint .I. demoisiax,
Qui molt par fu gentix et biax.
Por la biauté de sa fachon
Dient tot cil de la maison,
Puis que de flor est engenrez,
Que Fanuel iert apelez.
L'enfes tehi et amenda
Et son lignage sorhaucha,
Que Dex l'ama tant nostre pere
Qu'il devint roi et enperere.
[F° 6] Saint Fanuiax fu molt preudon
Et de molt grant religion,
Les povres aloit revisder

Digitized by Google

Et les malades visiter,
Les nus faisoit bien revestir,
Les mors laver et sevelir
Et herbergier la povre gent;
Si amoit Dex parfitement.
Pomes ot de bone nature,
Ce nos raconte l'escripture;
Ainc Dex ne fist si dolerox,
Si malade ne si lieprox,
S'il en eust le col passé,
Que maintenant n'eust santé.
Saint Fanuel gisoit .I. jor
En mi sa sale a la froidor
Sor une coute de cendal;
Il apela son seneschal,
Si fist des pomes aporter
Qu'as malades voloit doner;
Li seneschax l'en aporta,
Devant ses pies s'agenoilla,
Trois des pomes et .I. coutel
Mist en la main saint Fanuel.
Li rois les prist, si les tailla,
A ses malades en donna.
Quant li rois ot taillié la pomme,
De la seve qi molt est bone
En tint .I. peu en son coutel.
Or oez de saint Fanuel:
Quant il vit son coutel moillié
[V°] De la pome qu'il ot taillié,
A sa cuisse le ressuia;
La cuisse si en engroissa
D'une molt gentil demoisele,
Qui molt fu sainte et bone et bele.
Quant li rois vit la grant merveille,
A qi nule ne s'appareille,
Il a mandé, ce m'est avis,
Trestoz les mires del païs.
Ainc n'en i ot .I. tant sené,
Ne fisicien tant letré,

Digitized by Google

Qui seust dire la doulor
De la cuisse l'empereor.
Tant furent esbahi li mire
Li plus sages n'en set que dire.
Quant vint au jor que Dex i mist,
Ainsi que l'escripture dist,
Li rois malades se coucha
Et de sa cuisse delivra
D'une molt gente demoisele,
Qui tant par fu cortoise et bele.
Ce fu sainte Anne que je di,
Dont la mere Jhesu nasqi.
Quant li rois sot q'il ot enfant,
Vergoigne en ot et honte grant.
Il apela de sa mesnie
.I. chevalier ou molt se fie;
Si li a dit: « Biax dox amis,
Que dira on en cest païs
Quant on sara que j'ai enfant?
Prenez le tost de maintenant,
[F° 7] Si l'en portez en cel bosqage;
Gardez nul home ne le sache,
Et si gardés bien entresait
Qu'a mes parens ne soit retrait.»
Cil respont: « Sire, volentiers
Ferai tot ce que me requiers. »
L'enfant a pris, si l'en porta,
En une grant forest entra,
Qui molt estoit et longue et lée.
La demoisele i a portée.
Molt i avoit hors et lyons
Serpens sauvages et draglons (*sic*).
Venus en est a .I. rochier;
La li voloit le chief trenchier,
Mes Dex li tramist .I. coulon,
Ass[e]z plus blanc d'un auqueton,
Qui sor l'espaule li assist.
Or oiés del coulon q'il dist:
« Amis, dist-il, entent a moi,

Digitized by Google

Parole a moi, de ce te proi,
N'ocire pas cele meschine.
De li nestra une virgine,
En qi Dex char et sanc prendra,
Quant il en terre descendra. »
Cil ot peür, si l'a guerpie;
A cele foiz n'en toucha mie.
.I. molt grant ni d'aigle i trova,
L'enfant i mist, si s'en ala.
A son segnor s'en est venus,
Qui dolenz iert et irascus.
« Sire, dist-il, conforte toi,
[V°] Je l'ai ocise, par ma foi,
Que ja parler n'en orrés mes;
Or laissiez la dolor en pais. »
Li rois respont par grant douchor:
« Toz sui gueris de ma doulor. »
Puis fu Dex garde del enfant;
Par le sien saint commandement,
Si li envoioit sa provande
Par .I. cerf qi ert en la lande.
Li cers ert grans et molt isneax
Et a grant merveille fu biax;
Ses cornes erent bien assises.
Flors i avoit de maintes guises;
Toz tans gisoit desouz cel(u)i.
Quant li enfes getoit un cri,
Isnelement se redreçoit
Et li enfes se rendormoit.
Iluec remest mult longuement,
.X. anz toz plains veraiement.
Bien l'ot porveü de sa vie
Cil qui tot a en sa baillie.
Li rois ala .I. jor chacier,
En la forest esbanoier.
Ses chiens a pris et ses levriers,
Ses braques et ses liemiers,
Et Joachim ala o soi,
Qui estoit seneschax lou roi,

Digitized by Google

Si escuier et si archier,
Cil qui amoient le gibier.
Quant venu sont en la gaudine,
Ce dist l'escripture devine,
[F° 8] Li cers si s'est apareüs,
Devant les veneors venus.
A tant ont les chiens descouplés,
Li cers s'en est fuiant tornez
Au ni ou la pucele estoit,
Que Jhesu Crist garandissoit.
Joachim tint l'espié trenchant,
Le cerf requiert hardiement,
Qu'il le volt en la char navrer.
La pucele prist a crier :
« Vassal, lessiez la beste mue,
Ne la navrez en la char nue,
Ele n'est pas vostre a ocire. »
Quant Joachim oï ce dire,
Il regarda en l'arbre amont
Et vi le ni bel et reont.
Seoir i vit cele pucele,
Qui molt iert avenant et bele,
Qui ses biax crins engalonoit
A .I. fil d'or qu'ele tenoit,
Que Jhesu Crist li ot tramis
Par .I. angle de paradis.
Joachin l'a arresonee :
« Bele, dist-il, dont estes nee ?
Ge te conjur de Deu le roi
Se tu fus onques de no loi,
Et si me di comme as a non. »
— « Anne, dist el, m'apele l'on,
Ne fui ainc d'ome conceue,
Et si sui grant et parcreue.
Je ne vi onques le mien pere,
[V°] Mes ge voi cha venir ma mere.
Dites li tost que vieigne a mi,
Si me mete jus de cest ni. »
Quant Fanuiax vit son enfant,

Digitized by Google

Vers lui s'en vint esperonant.
« Bele, dist il, qui estes vos ? »
Ele respont: « Nel saves vos?
Je suis cele que tu portas,
De ta cuisse me delivras,
Tu commandas c'on m'ocesist ;
Li chevalier qui ci me mist
Tant par fu dox et debonere
C'onques nul mal ne me volt fere,
Et Dex me prist a norreture ;
Or pren de moi aucune cure.»
Quant Joachin vit la pucele
Et sa face qi tant fu bele,
S. Fanuiax en apela,
Molt doucement li demanda :
« Sire, dist il, car me donez
Ceste dame que ci veez,
Si la prendrai a mariage,
Car bien semble de haut parage. »
— « Joachins, ce dit Fanuiax,
Molt as esté toz jors loiax,
Ainc ne vousis fame espouser,
Et or demandes ceste a per ;
S'ele velt, je la te donrai,
Ge croi que bien l'emploierai. »
La pucele dist maintenant :
« Sire, je le voeil et creent. »
[F° 9] S. Fanuiax li a donée,
Et Joachins l'a espousée.
Les noces furent molt vaillans,
Ce nos tesmoigne S. Jehans.
De sainte Anne lairons ester,
D'autre chose voudron parler ;
Ge croi que bien repaireron
A sainte Anne quant nos voudron.
En Belleem .I. home avoit
Qui molt religieus estoit;
Prestres estoit, bien le savon ;
Zacarias avoit a non,

Digitized by Google

Et sa fame q'ot espousée
Elizabeth iert apelée.
Andui erent molt vieilles genz ;
Chascuns avoit plus de .c. anz,
Plus avoient blanche la crigne
Que n'est flor de lis ne hermine.
Ainc ne porent avoir enfant,
Ainsi en fist Dex son commant,
Jusq'a cele hore qu'il li plot,
Que il lor dona ce qu'il volt.
Zacarias estoit un jor
Devant l'autel nostre segnor,
Ou le sacrefice faisoit,
Selonc la loi que il tenoit.
.I. saint angle i est descendu
Qui devant li s'est aparu.
« Os tu, dist il, Zacarias,
Parole a moi, ne doute pas ;
Quant tu as fet le sacrefice,
[V°] La messe dite et le service,
A ton ostel t'en va arriere,
A ta fame fai bele chiere,
Dex te donra .i. tel enfant
Que li dox Dex amera tant
Onques jor home tant n'ama.
Au jor c'on le bautisera,
Jehans par non iert apelez. »
Zacaries s'est regardez,
A l'angle a dit : « Que as tu dit?
Nos somes tot vieil et florit,
Et ore ariomes enfant !
Ce est parole de noiant ;
Ceste chose ne croi je mie,
Car ce seroit vieille sotie. »
Or oez que li angles dit,
Si com tesmoigne li escrit :
« Sez tu, dit il, Zacarias,
Quel guerredon tu en aras
De ce que mescrois ton segnor,

Digitized by Google

Qu'il n'est mie de tel valor
Qu'il te peust doner enfant ?
Or saches tu a esciant,
Jusqu'a cele hore qu'il ert nez
Et circoncis et apelez
Jehan par non, ne parleras,
Ce saches tu, muiax seras. »
A tant s'en est l'angle tornés.
Zacarias est demorés ;
Quant il o fet le sacrefice,
La messe dite et le service,
[F° 10] Il issi hors del tabernacle,
Et Dex i fist si bel miracle
Qu'il ne pot onques mot parler,
Quant dut le poeple doctriner.
Tout cil qui el mostier estoient
A merveilles le regardoient ;
Toz li siecle se porpensa,
Dient que Dex se coroucha
Que Zacarie a mesperé
De ce que Dex li ot mandé.
Zacarias se porpensa,
Amont vers le ciel regarda,
Et pense mal a esploitié,
Quant il avoit Dex corocié.
A tant s'en va a son repaire,
Sa fame troeve debonere,
Il se couchierent en .I. lit,
Si comme l'en troeve en escrit
Et la letre le dit lisans ;
Si engendrere[nt] ung enfent
Que Jehan fut apelés ;
Onques meudres hom ne fu nez,
Fors Damedeu le creator,
Jhesu del ciel nostre segnor.
Grant joie fu quant Dex fu nez
Et grant duel quant il fu penez;
Mes il le soufri bonement
Por racheter tote la gent

Digitized by Google

Qui es tormens d'enfer estoient
Et les grans peines enduroient.
En enfer estoient dampné,
[V°] Par sa mort furent racheté,
Et par une digne pucele
Qui molt par iert saintime et bele,
Qui fu fille a celui baron
Qui Joachim avoit a non.
Cil Joachim, qui pere fu
A la mere le roi Jhesu,
L'escripture oï tesmoignier
Que .XIII. anz fu o sa moillier ;
Onques ne pot avoir enfant;
Molt en avoir le cuer dolent,
Et sainte Anne en fu molt marie.
En tristor ont usé lor vie,
Car lor voisin erent felon,
Si disoient par contenchon
Qu'il ne doivent el temple entrer
Ne lor offrendre presenter
Ne faire nule oblation.
Joachim estoit molt preudom ;
De quan qu'il pooit gaaignier
Et consiurrer et espargnier
En .III. parties le partoit.
Les .II. parties en donoit;
L'une donoit as povres gens,
Et l'autre au temple vraiemens.
L'autre partie retenoit
Dont sa mesnie sostenoit.
Riches homs iert a desmesure
De bestes et de norreture.
Dans Joachins se porpensa
Qu'en la monteigne s'en ira,
[F° 11] Se conforter ja se poist.
Sa fame apele, si li dist:
Anne, bele suer, douce amie,
Gardez ce qu'avez en baillie ;
G'irai a nos bestes garder,

Digitized by Google

Por moi deduire et conforter. »
Ele respont molt doucement :
« Alez au Deu commandement. »
A tant s'en va dans Joachins
Vers la montaigne toz enclins.
Quant ot puiée la montaigne,
Ses bestes vit aval la plaigne ;
Et Dex qi tot a en baillie
Son bon ami n'oublia mie.
.I. de ses angles li tramist,
Se li noncha e se li dist :
« Joachim frere, arreste, ami,
Drece ton chief, parole a mi ;
Mesagier sui a cel segnor
Que tu reclaimes nuit et jor ;
De paradis m'envoie a ti,
Il te commande et jel te di
Qu'il a oïe ta proiere ;
A ton ostel t'en va ariere ;
A l'entrée de la cité,
Si comme Dex l'a commandé,
Anne ta fame enconterras ;
Ensemble soi converseras ;
Dex te donra .I. tel enfant
Que nostre sire amera tant,
Ele iert roïne de cest mond
[V°] Et des choses qui el ciel sont ;
Par lui iert li mons rachetez
Et enfer brisiez et qassez ;
S'en getera les dol[er]eus
Qui ardent com maleüreus,
Qui aloient en non caloir.
Ne puis plus ici remanoir »,
Dist l'angle. A tant s'en est tornez
Et Joachim si est remes.
Il a bien oï la parole,
Que il n'a pas tenue a fole.
A tant a guerpi la pasture,
Si s'en ala grant aleure.

Digitized by Google

En la porte de Nazarel
A trové qi molt li fu bel :
Si com li angle li ot dit
Et com le tesmoigne l'escrit,
Sainte Anne li vint au devant,
Qui a l'angle l'ot en covant.
Dont sot il bien que voir li dist
Li angle qu'en la roche vit.
Canga corage et dist por voir
C'or ne pooit il remanoir
Qu'il ne geust o sa moillier.
Son lit fist bien apareillier ;
Cele nuit jurent il ensemble,
Si engendrerent, ce me semble,
Nostre dame sainte Marie,
Qui tout le mond a en baillie,
Et la roïne principax
Et medicine de toz max.
[F° 12] Si est porte de paradis,
Si i conduira ses amis,
Et par li fu enfer qassez
Et despoilliez et violez ;
Quar Jhesu Crist nos racheta
Qui en son ventre s'esconsa.
Dex nos racheta de son cors
Et de son sanc qu'en fu trait hors
La plaie de desouz l'aissele,
Quant le feri souz la mamele
Longis, qui des ce qu'il fu nez
N'avoit veu, c'est veritez,
Quant Damedex l'enlumina
Et ses pechies li pardona.
Quant la virge fu conceüe,
Dont j'ai la parole esmeüe,
Dant Joachin a fin ala
Et de cest siecle trespassa,
Et sainte Anne reprist baron
Qui Alfeüs avoit a non.
D'icelui rot ele une fille

Digitized by Google

Qui ensement ot non Marie.
Puis refu mors cil Alfeüs,
Car Dex ne volt q'il vesquist plus.
Sainte Anne se remaria
Et Cleofeüs l'espousa.
De celui ot ele .I. enfant,
Qui Marie ot non ensement.
Serors furent ces .III. Maries
Et de grant grace raemplies.
[V°] L'une en porta nostre segnor
Jhesu Crist, nostre salveor,
Et cele qui apres fu née
Fu espousée a Zebedée,
Ce nos conte sainte Escripture.
Cele fist bone norreture
En S. Jehan l'evangeliste
Et en S. Jaque de Galice.
Ses fils furent cil doi enfant,
Et Damedex les ama tant,
Por la bonté qu'en aus avoit
Et que en aus apercevoit,
Car il estoient fiz s'antain;
Si cousin estoient germain.
Saint Jehan fu molt castes hom
Et de molt grant religion,
Si comme l'escripture dit,
Et on le troeve en son escrit,
Qu'ainc cil Jehan ne fist pechié
Dont il eust Deu coroucié.
Quant Jhesu Crist en crois estoit
Et son martyre sostenoit,
Qui ot par ses paumes les cleus
Et par ses pies les precieus,
Et fu en son coste percié,
De sa mere li prist pitié,
Molt doucement la regarda,
A S. Jehan la commanda
Qu'o li conversast castement;
Et il si fist molt doucement,

Digitized by Google

Cil fu castes o la virgine,
[F° 13] Come est la flor sor l'aube espine.
A S. Jakes donna un don,
Tout cil qi par confession
En Galice le requerroit,
De son pechie pardon aroit
S'il n'est si d'anemis lié
Que il retorne a son pechié;
Trestout lor soit cuite clamé
Et a l'ame tot pardoné.

Qui Dex aime parfitement
Et sa douce mere ensement
Et qui en velt oïr parler
Si face pais, si lait aler
Cels qui n'ont cure del oïr
Ne des paroles retenir
Des enfances q'il fist en terre,
Quant li .III. roi l'alerent querre
En Belleem ou il estoit,
Ou sa douce mère en gisoit,
Quant li estoile s'aparut
Por la naissance au roi Jhesu.
Ge vos en dirai tel parole
Dont j'ai esté a bone escole,
Onques certes meillor n'oistes
Ne onques home ne veistes
Qui vos peust dire meillor
De Jhesu Crist nostre segnor;
Et tout cil qui le chanteront
Plus doucement Deu ameront.
[V°] .XIII. anz apres et un demi
Que sainte Marie nasqui,
Dedenz le temple en est entrée.
Comme pucele bien senée,
Sor ses genoz tint son sautier,
Si commença Deu a proier
Dedenz son cuer parfitement.
Dex la regarda doucement,

Digitized by Google

Nostre creator, nostre pere,
Qu'il en voloit fere sa mere.
Le ciel parti et aovri,
S. Gabriel en descendi,
A grant clarté, a grant luor,
Vait loant Deu nostre segnor,
Dedenz le temple en est entrez.
Molt i fu grande la clartez,
Quant li sains angles i entra
Que Jhesu Crist i envoia.
Or escoutez, grant et petit,
Le salu que li angle a dit,
Quant il aporta le mesage
A la virge qi tant fu sage.
Il li dit : « Dex te saut, Marie,
De la grace Deu raemplie,
Et tu soies bieneürée,
Sor totes fames honorée;
Sor tous soit tes fruis beneis.
Ensemble o toi est Jhesu Cris. »
Sainte Marie ot grant paor,
Quant ele vit la grant luor
Que li angles enlumina,
[F° 14] Qui le salu li aporta,
Qui onques mes dit ne li fu.
« Sire, dist ele, qui es tu
Qui cest salu m'as aporté?
Molt as mon cuer espoenté. »
Saint Gabriel l'a regardée,
Molt doucement l'a confortée :
« Ne t'esmaier, dist il, pucele,
Quar Deu es amie et ancele.
Beneoite es, virge Marie,
Del Saint Esprit es raemplie,
Car Dex est descenduz en toi;
Il le te mande de par moi.
Tu concevras, .I. fiz auras
Et virge et mere enfanteras.
Virge pure, mere saintime,

Digitized by Google

Ton fix sera Dex le hautisme.
De sa bonté puet on molt dire,
Des rois iert rois, des seignors sire.
Ne soies pas del croire lente.
Voiz Elizabeth, ta parente,
Qui lonc tens a brehaigne esté
Et enfant a tant desiré;
Or a conchut de son segnor
.I. fiz qi ert de grant valor.»
Sainte Marie respondi:
«Comment iert ce? or le me di;
Ja ne connui ge onques hom,
N'a home n'oi conversion.
Il n'est coustume qu'enfant ait
Fame qi a home ne vait.
[V°] A Damedeu me sui vouée
Et chasteé li ai donnée;
La maniere voeil bien savoir
Com virge puet enfant avoir.»
Saint Gabriel dist doucement:
« Cil qui je faz commandement,
Qui de toi velt fere sa mere,
Il est ton fiz, il est ton pere;
Ne perdras riens c'aies voé,
Bien gardera ta chasteé.»
Ele respont par grant douçor:
« Ancele sui nostre segnor,
Face de moi tot son plaisir
Car je le voeil molt et desir.
Ainsi soit il comme tu dis,
Que li sauveres soit mes fis,
Cil qi tot set, tot voit, tot ot,
Et ciel et terre et mer aclot,
Qui est dehors, qi es dedens,
Qui les pluies fet et les vens,
A Deu mon pere graces rent,
(Et) si otroi son commandement.»
Ains que li angle s'en tornast
Ne d'ilueques se remuast,

Digitized by Google

Fu ele sempres ensegnie
De la celestial lignie.
Li sains angles s'en est tornez,
Si est remese la clartez.
Ci laisserons del angle ester,
D'autre chose voudron parler.
Tout autresi com vos veez,
[F° 15] Quant li solax est haut levez
Et il tresperce la verriere,
La ou ele est la plus entiere,
Si com li solaus vient et va
Et la verriere mal n'en a
Et li solax retret s'alaine
Et la verriere remaint saine,
Tout ausi et plus sainement,
Ce sachies vos certainement,
S'esconsa Dex dedenz Marie,
Que la virge n'en senti mie.
A cel terme que [je] vos di,
S'une fame n'eust mari
Et ele fust grosse d'enfant,
Ele fust prise maintenant;
Nel gardast ne fust lapidée
Tot li avoir d'une contrée;
N'est riens qui la peust garir
Qu'il ne la covenist morir.
Or devomes ci avant dire
Comment Jhesu, li nostre sire,
Ceste pucele en delivra
Et a Joseph la maria.
Ainc plus biax hom ne fu veus
De ses jors, si ert toz chenus,
Et molt tres bien li avenoit
Sa blanche barbe q'il portoit;
Plus estoit blanche d'une hermine,
Le piz li coevre et la poitrine.
A tant est une voiz venue
Qui ens el temple est descendue,
[V°] Ilueques ou les genz estoient

Digitized by Google

Qui la loi maintenir devoient.
La voiz iert bele, si parla :
« Segnor, dist ele, entendez cha;
Dex vos mande, nel laissiez mie,
Que facies espouser Marie
Qu'est del lignage Yessé née. »
A tant s'en est la voiz alée,
Et quant il ont trestot oï
Ce que la voiz lor et gehi,
Tot communalment Deu looient,
A mains jointes graces rendoient.
A tant sont li baron mandé
Et l'evesque de la cité ;
Si ont tenu .I. parlement
Li sage home privéement
Que de cele virge feront
N'a qui il la marieront.
Respont .I. frans hom debonere :
« Le plaisir Deu nos covient fere,
Qu'or envoiomes par la terre
Por trestoz les bachelers querre,
Onques .I. seul n'en i remeigne,
Tant soit vex hom, que il n'i viegne.
Quant il seront tot assemblé,
S'en face Dex sa volenté. »
Tout respone[n]t : « Il a bien dit
Et verité, selonc l'escrit. »
Adonc font letres seeler,
As mesagiers les font livrer,
Si ont toz les barons mandez,
[F° 16] As bors, as chastiax, as citez,
Puis amenerent la pucele
Qui molt estoit et bone et bele.
Venu i sunt li demoisel,
Sor lor chevax fort et isnel.
Segnor estoient del pais,
Molt avoient et vair et gris,
Citez, chastiax, bors et rivieres,
Autres richesces de manieres.

Digitized by Google

Venu i sunt por deporter.
N'avoient soing de marier;
Mes quant il virent la pucele,
Et sa face qui tant fu bele
N'i a celui, s'on li donast,
Plus volentiers ne l'espousast
Que la fille a un roi demeine,
Qui tenist France et Alemeine,
Car molt iert bele creature.
Mes de tot ce n'ot Jhesu cure;
Autre mari a esgardé
Por garder sa virginité.
Uns demoisiax i est venuz,
Joseph a non, si est chenuz;
Venuz estoit au parlement
Por veoir le mariement.
Lassez estoit et traveilliez,
Sor .I. perron s'est apuiés.
Quant vit la joie et la leesce,
Molt se douta por sa vieillece
Ne l'abatist la gent menue,
Qui a la feste estoit venue.
[V°] Trait soi arrier por reposer,
A .I. piler s'ala ester,
.I. peu en sus de l'autre gent.
Quant l'aperçurent li enfant
Corant i vont grant aleure
Veoir son cors et sa faiture;
Corant vont dames et puceles,
Et bachelers et jovenceles.
Une pucele l'apela,
Molt doucement li demanda:
« Dont estes vos et de quel terre,
Et que venistes vos ci querre?»
Ce dist Joseph: « Je[l] vos dirai,
De rien ne vos en mentirai:
Li evesques a toz mandez
Les bachelers et les barbez,
Et g'i sui venuz voirement.

Digitized by Google

Por veoir le mariement
De la plus bele creature
C'onques peust fere nature,
De molt bone hore fu hom nez
Qui a tel dame iert mariez,
Dame, ne por moi nel di mie?
Que ja n'arai fame en ma vie.»
— «Par foi, dist l'un, molt me merveil
Ou vos preistes cel conseill,
Qui si estes vex et chenus,
Et por tel dame estes venus,
Qui si par est de franche orine.
Ge cuit c'on la fera roïne,
Princhesse ou dame d'Alixandre,
[F° 17] Ou quens ou rois la voudra prendre.
Alez vos ent, n'i estez mais.»
— «Voir, dist Joseph, ains sera mais
Issus qi nenterra des mois
Por vos m'en aille a ceste fois,
S'arai veu la bele flor,
La fresche rose et la color
Qui desor l'autel florira
Anqui, quant on l'espousera.»
Trop le gaberent laidement
Homes et fames et enfant.
Quant il l'orent ass[e]z gabé,
A l'evesque en a molt pesé,
Qui molt estoit saintimes hom
Et gentilz de religion.
«Segnor, dist l'evesque, entendez
Un petit et si m'entendez,
Si fetes mon commandement;
Preu i arez et honor grant.
Quant vos veez une persone
Qui a semblance de prodome,
N'aiés cure de li gaber,
De riens n'en poez amend[er],
Ainz en poez bien enpirier
Et de vos menbres mehaignier,

Digitized by Google

Car Damedex l'en vengeroit
A qui il s'en reclameroit.
Segnor, ce dist li ordené,
Par Deu estes ci assemblé
Et par le sien commandement
Venu a cest mariement;
[V°] Or vos pri a toz et requier
Que vos m'aidiez hui a proier
Et soiés tout a genoillons
Del tot en grans afflictions,
Et si donez de vos aumosnes
Por l'amor Deu es mains as povres,
Que Damedex par sa douçor
Nos donst veir hui en cest jor
Qui dignes iert del espouser
La virge que ci voi ester.
Puis prengne chascun une verge,
Quel qu'il voudra, ou verde ou seche.
Cil qi la verge portera
En qui main ele florira,
Celui ara, ce vos afi,
La pucele sanz contredi.»
Lors dient tuit: «Bien est a fere,
Gentix evesques debonere.»
Il se couchent a oroisons,
A coutes et a genoillons,
Et si ploroient li p[l]uisor
Por l'amistié nostre segnor.
Quant feni ont lor oroison,
Les proieres et le sarmon,
Si se sunt tuit en pies levé,
Si com l'evesque ot commandé,
Et desvestent lor vestemenz,
Si les donent as povres genz;
Il donent cotes et mantiax
Chapes forrees et aneax
As povres qi en ot mestier,
[F° 18] Que Dex lor donst lor desirrier;
Puis a chascun sa verge prise.

Digitized by Google

Joseph a la soe jus mise ;
.I. grant baston que il tenoit,
De quoi a terre s'apuioit,
Tint en sa main ; ja ne querist
Que tel fame li aferist.
.I. bacheler l'a esgardé,
Qui molt l'avoit cel jor gabé,
Car il est tant de male gent
Qui ja por nul chastiement
Ne se targeront de mal fere,
Tant sunt felon et deputaire.
Une verge a Joseph donée,
Toute seche, toute pelée,
.VII. anz a qu'el ne fu coillie ;
Par grant escar li a baillie.
« Vos arez, dist-il, la pucele ;
Molt avez tendre la maissele ;
A bacheler de vostre aage
Afiert bien fame de parage. »
Ainsi l'ont gabé laidement.
Joseph en ot grant marement ;
Des gas qu'il ot se vergoigna,
Envers la pucele esgarda.
« E ! Dex, dist il, por qoi ci ving !
Ja i voi ge tant bel meschin,
Tant bacheler, tant demoisel,
Qui chevalier sont de novel ;
Grant folie m'i aporta ;
Mes l'evesque le commanda.
[V°] Se je sui ci plus longuement,
Ge serai tenu por enfant. »
Cele verge que il tenoit
Voloit geter, si s'en fuiroit,
Quant en sa main la vit florir
Et fruit porter et raverdir,
Et sor la verge tot en son
Vit asseoir .I. blanc coulon.
Cele verge qi fu florie
Senefia sainte Marie,

Digitized by Google

Qu'ele virge mere enfanta
N'ainques a home n'adesa;
Et li coulons qi sus esta
Selonc l'escrit senefia
L'avenement de Jhesu Crist,
Si comme prophecie dist.
Quant la gent la verge choisirent,
Apres li corent, si li dient:
« Sire Joseph, arrier venez,
La demoisele espouserez,
Car Dex le velt, bien le savons,
Et les miracles en veons. »
Joseph prent la verge o la flor,
Qui lor geta si grant oudor,
Qui le tenist bien, li fust vis
Qu'il fut baigniez en paradis.
A l'evesque l'ont presentée,
Qui bien l'a au poeple mostrée.
La verge que Joseph tenoit,
Quant li evesque sermonoit,
Lor escapa de maintenant;
[F° 19] Voiant trestote cele gent,
Es mains a la virge se mist,
Ainsi com l'escripture dist.
Por ce fist Dex cel bel miracle
C'on le veist el tabernacle.
Quant l'evesque de la loi vit
Les miracles que Dex i fist,
A Joseph la virge espousa
Qui a grant honor la garda.
Et quant la virge ot espousée,
A son ostel l'en a menée.
Joseph estoit molt moiens hom,
Petit avoit de garison;
Il se pensa q'il iroit querre
A ses parens, de par la terre,
Aïde por ses noces fere.
Trois mois i estut sanz repere;
Quant vint, si choisi maintenant

Digitized by Google

Que sa fame ert grosse d'enfant.
Se Josep en fu corouchiés
Et esbahis, n'en merveilliés.
Ou est li homs qi ne pesast
Se sa fame grosse trovast,
C'onques a lui n'eust geü
Ne part ne conpaignie eü?
« Haï ! dist il, ma douce amie,
Molt iert corte no conpaignie.
Or esseres vos lapidée.
Toz li avoirs d'une contrée
Ne vos porroit mie garir
Qu'il ne vos covenist morir.
[V°] La lois le mostre apertement:
Puis que fame a enfantement,
S'ele ne l'a de son segnor,
On la lapide a grant dolor.
Dame, or m'en covendra fuir,
Car ne vos porroie veir,
Douce suer, en si grant doulor,
Car je vos aim de bone amor.
Marie suer, bele faiture,
Ma douce tenre creature,
Or ne vos sai ge conseillier,
Mais au grant Deu voil deproier
Que il vos gart par sa pitié,
Et moi qui sui desconseillié. »
Fame est tendre comme la rose:
Quant ele oï si faite chose,
N'est merveille s'ele a paor;
Dex reclama, nostre segnor.
« He ! Dex, dist ele, vrai sauvere,
Qui as orfelins es bon pere,
Et bons mires as dolereus
Et bons garans as dolereus (*sic*),
Ja m'envoias tu ton mesage;
Ge le crei, si fis que sage;
Il dist qu'en moi descenderoies,
Et char et sanc i prenderoies,

Digitized by Google

Et que par moi seroit salvé
Touz li mondes qi es dampné.
Puisque je sui de toi garnie,
Si te plaist, garde moi ma vie. »
Dex entendi bien la proiere
[F° 20] De sa mere qu'il ot molt chiere,
A Josep un home envoia
De son ciel, qui li anonça :
« Joseph, ne t'esmaie noient,
Ta fame est grosse voirement ;
Del S. Esprit est engroissie,
Dex est ovec sa compaignie.
Joseph, cil qui de li naistra
Filz de Deu iert et si ara
Jhesu a non, si ert salvere ;
A sa mere iert et filz et pere,
Li rois Jhesu la sauvera
Et de pechié la gardera.
Or le garde bien castement,
Car ele est virge vraiement. »
Joseph grant joie demena.
L'endemain quant il se leva,
Devant la dame en est venus,
A terre mist ses genoils nus :
« Dame, fet il, jou ai mespris,
Pardonez moi ce que je dis,
Car ge vos dis molt grant folie ;
Mais ce ne cuidoie je mie
Que fussiez mere au creator,
Le roi del ciel, nostre segnor,
Car il est descendus en toi ;
Il le te mande bien par moi. »
— « Sire, ce dist sainte Marie,
Ge ne sui pas vers vos irie. »
Par la main destre l'en leva
Et en plorant li demanda :
[V°] « Se creés ce que dit avez,
Li meffés vos soit pardonez,
Ne je ne port pas vers vos ire,

Digitized by Google

Car empres Deu estes mesire;
Et une chose vos diroie,
Se [je c]orchier ne vos cuidoie:
J'ai oï dire et raconter
Zacarias ne puet parler
Et sa fame est grosse d'enfant.
Ma cousine est, si l'aime tant;
Se vos volez, si i alons,
Molt grant mestier lor aurions;
Se il ont d'aïde mestier,
Nos lor devrions bien aidier. »
— « Dame, dist Joseph bonement,
Ferai vostre commandement.
Commandés ce que vos volez,
De vos servir sui aprestez. »
Joseph son oirre apareilla
Et nostre dame ovec ala.
Quant venu sunt a la cité,
Si comme Dex l'ot commandé,
En la maison Zacarias
Sainte Marie i vint le pas.
Quant en l'ostel en est entrée,
Elizabeth a encontrée.
Molt joieusement la salue,
Car grant joie ot de sa venue.
Saint Jehan, qi estoit a nestre,
Connut son segnor et son mestre,
Il se drecha sor ses .II. pies,
]F° 21] Et puis se rest agenoilliez.
« Sire, dist-il, bien vieignes tu,
Qui m'as doné tele vertu
Que je me puis ceens drecier
Et retorner et aaisier;
Or sai ge bien certain[em]ent
Que tu es Dex veraiement,
Qui revenis ta gent salver
Et de grans pechiés delivrer. »
Adonc parla Elisabiax:
« E Dex, (Dex), dist ele, Emmanuiax,

Digitized by Google

Comme grant joie m'est venue,
Quant Marie m'est secorue,
La douce mere au creator
Fille et mere nostre segnor. »
Nostre dame sainte Marie
Fu tant leenz en compaignie
Que Jehan fu nez de sa mere.
Li parent l'envoient au pere
Dedenz le temple ou il estoit,
Quel non a son fiz on metroit.
Zacarias ne pot parler,
Son non commence a embriever;
Une grieffre et .I. tablel prist,
En la cire point et escri[s]t
Que il aroit a non Jehans.
« Par foi, dient totes les gens,
Ainc mes n'oismes si fet non
En ceste loi que nos tenon.
Il n'iert ja ainsi apelez,
Dites encor, se vos volez,
[V°] Par quel non on l'apelera. »
Zacarias le regarda
Et puis escrist autre foïe:
« Jehans ait non, nel lessiez mie. »
Bautisié l'ont selonc la loi,
Jehan le nomerent tot troi.
Quant la fame Zacarie
Fu relevée et purifie,
Nostre dame s'en est alée
En Nazarez en sa contrée.
De la dame lairons ester,
De S. Jehan voudron parler.
Quant ot .xv. ans en son aage,
Si entra en .I. hermitage,
Ou il soufri mainte dolor
Por l'amistié nostre segnor.
Ainques ne fist si grant froidure
Ne fust toz nus sanz vesteure,
Fors seulement que il faisoit,

Digitized by Google

En la forest ou il estoit,
Ses vestemens de jonc marage,
Quant il aloit par le boscage.
Molt i mena honeste vie,
Onques de pain n'i menga mie,
Fors les racines q'il tenoit
Dedenz le bois ou les queroit.
Apres vos dirai sanz faillance,
.VI. jors apres cele naissance
Que S. Jehan le ber nasquit,
Si com trovomes en escrit,
En Jerusalem un roi avoit
[F° 22] Qui la contree maintenoit.
Il dit q'il veut sa cort tenir,
Por demander et por oïr
Les lois qu'en lor païs avoient
Et comment les citez tenoient.
Il fist venir tote sa gent
En la cité de Belleem.
Partout ala la renomée,
Joseph a dit a s'espousée:
« Li rois a fet mander sa gent,
Que tuit voisent au parlement;
Il nos i covendra aler,
Ne l'oseriomes veer. »
— « Sire, dist ele, je l'otroi,
S'orrons noveles de la loi. »
Atant vont droit en Belleant,
Ainsi com nos trovons lisant.
A l'entrée de la cité
Se sunt ambedoi reposé,
Par desus une blanche pierre.
Ce dist Joseph: « Amie chiere,
Atendez moi .I. seul petit,
G'irai laiens, ne vos anuit,
Por ostel querre et porchacier,
Dont nos avons molt grant mestier. »
Joseph en la cit est entrez,
Molt hontex et molt trespensez;

Digitized by Google

Mes il a trové tant de gent
Qui venu sont au parlement
C'onques n'i pot ostel trover,
Ou il se peust reposer.
[V°] Joseph est de la vile issus,
A sa dame en est revenus,
Qui l'atendoit desus la pierre.
Ce dist Joseph : « Amie chiere,
Por le grant Deu, quel le ferons
Et en quel leu herbegerons?
Ja ne troverons nos, ce cuit,
Ostel ou nos gisons anuit,
Car si est plaine la cité
Que je n'i puis trover ostel. »
— « Sire, ce dist Ste Marie,
Por Deu, or ne vos doutes mie,
G'irai ensemble o vos laiens,
Se troverons aucunes gens
Qui por Deu nos herbergero nt,
Et qui pitié de nos aront. »
Ainsi se mistrent en la vile.
.I. riches homs ot une fille
Qui trespassoit parmi la rue;
Joseph la vit, si la salue,
Et nostre dame l'apela,
Molt doucement li demanda
S'ele avoit ostel ne maison,
Qu'el lor prestast .I. anglechon
Ou il peussent reposer,
Car ne poent avant aler,
Tant que la nuit fust trespassée.
La pucele dist que senée :
« E Dex, ge ne sui mie bome,
Anchois sui fille a .I. riche home,
Mes g'irai mon pere proier
[F° 23] Se il vos voudroit herbergier.
Certes j'en aroie grant joie. »
Son pere apele, si li proie :
« Sire, por amor Deu le grant,

Digitized by Google

Herbegiés ceste povre gent,
Car il sont molt desconseillié,
Li grans Dex ait de vos pitié,
Tant que la nuit soit trespassée,
Car ceste dame est molt lassée. »
— « Fille, ce dist li riches hom,
Je ai si plaine ma maison
Des chevaliers de cest païs
Qu'il ont tot mon ostel porpris,
Que ge nes aroie ou couchier,
Si ne les ai ou herbergie[r]. »
— « Sire, dist ele, si avez :
En cele estable les metez. »
— « Fille, fet il, et je l'otroi,
Por ce que beles gens les voi.
Menés les i, ses i couchiés,
A vo pooir les aaisiés. »
Ele si fist tout maintenant,
Les i mena molt doucement.
Anestese fu debonere :
Molt s'entremist de lor affere,
Et mex lor fust, s'ele poist.
De lor liz fere s'entremist
De la blanche paille et d'estrain ;
Mes el n'avoit ne pié ne main.
Son pere, qui riche home estoit,
De tel vitaille come avoit
[V°] Lor fist porter a grant foison,
Pain et vin et char et poisson,
Puis les commande au salveor,
Qui fist clarté et nuit et jor.
Quant la sainte virge ot soupé
Et li lit furent apresté,
Donc est la noire nuit venue ;
Et Dex, qui toz li mons salue,
Trois candelabres de fin or,
Qui bien valoient .I. tresor,
Et .III. grans cierges alumez,
Qui rendoient molt grans clartez,

Digitized by Google

Com li solaux la matinée,
Quant il s'espant parmi la prée,
Devant la virge sunt venu
Et a grant joie descendu.
Segnor, ce ne mescreez mie,
Devant l'autel S^te^ Soufie
En art li uns et nuit et jor,
Qu'il ne puet perdre sa luor;
Et a Meques resont li dui,
Bien l'avez oï dire autrui,
Devant li deu as Sarrasins:
C'est Mahomes et Apollins;
Non pas por ce que Dex les aint,
Mes il ne poent estre estaint.
Trestoz jors ardent et ardront,
Ne james n'amenuiseront.
Segnor, el font de haute mer
[Ardroient il autresi cler.
Quant S. Joseph la clarte vit,
[F° 6 v° *b*][1] Dedenz son cuer s'en esjoist,
La sainte virge en apela:
« Dame, dist il, entendez ça;
Dame, dist-il, or nos couchons;
Diex est ceains ensenble o nos,
Car bien le voi apertement;
Il en fait bien l'aparissant. »
La nuit quant il furent couchié
Et il se furent resveillié,
Grant piece ert de la nuit alée
Et pres estoit de l'ajornée.
Nostre dame issi del lit,
Josep apela, si li dist:
F° 7 r° *a*] « Levez tost sus ignelement,
Ovrez ces huis hastivement,
Si me montez tost les degrez;
La damoisele m'apelez
Qu'ersoir nos herberja ceeins.

[1] Ms. 1533 de la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

Je ne quer plus de toutes gens ;
Si recevra le saveor,
Qui nestera contre le jor. »
Josepmolt tost s'apareilla
Et vint a l'uis, sel desfrema,
Trois moz hucha la damoisele :
« He, Diex, dist ele, qui m'apele ?»
— « Dame, dist il, li povres hon
Que herberjas en ta messon.
Vien tost, si aïde a ma dame,
Qui molt a grant mestier de fame.
Je sui uns hons, n'i doi touchier,
Je ne soi riens de tel mestier. »
— « Sire, dist ele, n'est pas droiz ;
Diex ! ja n'ai je ne mains ne doiz ;
Mes toutes voies ge irai
A tout mon povair aiderai. »
La pucele vint la corant,
Delez la mere vit l'enfant.
Tout autresi con vos veez
Quant li soleil est eschaufez
Et il tresperce la verriere,
La ou ele est la plus entiere,
Si con li soleil vient et va
Et la verriere mal n'en a,
Trestout autresi sainement,
Ice sachiés vos vraiement,
Nostre dame s'en delivra,
C'onques son cors n'en viola.
La pucele sanz mains estoit,
De l'enfant molt grant joie avoit,
As .II. moignons le volt lever,
Et Diex, qui tout a a saver,
Andeus ses mains li a rendues.
Plus gentes ne furent veues,
[b] Beles et blanches come flor.
Ele en vait prendre le seignor,
Celui qui nasqui purement,
Pour racheter toute la gent.

Digitized by Google

En une creche le coucha,
De blans drapiax l'envolopa.
Sainte Anestese torne ariere
A son ostel, a bele chiere.
Ses peres estoit archeprestres
Et de cele loi estoit mestres.
Sa fille voit qui avoit mains
Et les doiz lons, traitis et plains.
« Dont vien tu, dist il, ou alas?
Noveles mains qui te dona? »
— « Pere, dist ele, li saverre,
Qui orendroit est nez de mere »
Li archeprestre fu crueus,
Ne volt pas croire ce fust Dieus.
Quant ot nomer sainte Marie,
Lors cuide bien perdre la vie.
« Fille, dist il, mar le pensas.
Pour nostre loi que fausée as,
Te trencherai an. II. les mains. »
Li juys, qui d'ire fu plains,
Vint a s'espée, si l'a traite;
Sa fille prent par ire faite,
Andeus les mains li volt trenchier;
Et quant ce vint au cop hauchier
Et il dut sor les mains ferir,
Lors n'i pot il goute veir.
A sa fille demande: « Ou es?
Avulgles sui par mes pechiés,
Pour Jhesu que mescreu ai.
Fille, james ne te verrai,
Terre, chalor, noif ne gelées.
S'a tes mains que Diex t'a données
M'avoies tenu et tasté,
[V° *a*] Ja m'auroies enluminé. »
Sainte Agnetese respondi:
« Si m'aït Diex, qui ne menti,
Ja par moi n'averez aïe,
Se ne creez sainte Marie
Et son chier filz, que je vi né

Digitized by Google

Sans luxure en virginité. »
— « Fille, dist le pere, bien croi
Que tenis le soverain roi
Qui de la virge est nez en terre,
Pour nos ames d'enfer retrere. »
A ces paroles la veue
Fu au yuif tost revenue.
A icel jor que Diex nasqui,
Uns angles du ciel descendi
A grant clarté, a grant luor.
Vait Diex loant, nostre seignor,
Et huche et crie a haute voiz :
« Bien soit venu li sov(e)rain roiz,
Li conseillere et saverre,
Qui de la virge fist sa mere.
Molt a el ciel joie et baudor,
Por la naissance au criator,
Et en terre por sa venue
Soit pes et joie maintenue.
Or s'enpliront les profecies
Des profetes, qui sont oïes.
Ore ert le mont en grant luor,
Qui devant ert en tenebror. »
Mult par fu grande la clartez,
Quant nostre sire Diex fu nez.
Droit en enfer, jusqu'en abisme,
Vint la clarté du roi hautisme,
Si que Adam la vit d'enfer.
Mult s'en merveilla Lucifer
Et trestuit li autre infernal,
Qui la jus estoient aval.
Ne sorent pas que Diex fu nez.
Mult estoit laieins desirrez
De ses amis, qui la estoient,
Qui doucement le reclamoient.
Adam, Noe et Abreham,
Jacob, David et Moysem,
Ezechias et Jeremie,
Yorobabel et Ysaïe,

Digitized by Google

Et saint André, qui ert la sus,
Virent la clarté de Jhesu.
Deable mult se merveilla
Quant en enfer clarté trova.
Ore est bien droiz que je vos die
De ma dame sainte Marie.
Sainte Agnetesse a l'enfant pris,
Qu'ele n'i a lonc terme quis.
En une creche l'a posé,
De blans drapiax envolopé.
En cele creche ou Diex estoit
Deus mues bestes i avoit.
L'une s'ert vache debonere,]
[F° 24][1] Et l'autre iert mule por mal traire.
La vache as cornes qu'ele avoit
Nostre segnor acovetoit,
La mule as denz le descovroit.
Savés que ce senefioit?
La vache qui Dex coveta
En essample senefia
Que la novele loi vendroit
Qui la vieille acaableroit ;
Et la mule que je vos di
Senefia, quant descovri,
La viese loi qu'est abatue
Et despecie et corrompue,
Et le larron qi pendu fu
Delez la crois au roi Jhesu,
Qui ainc ne valt merci crier;
En ynfer l'en covint aler.
L'un des larrons ot non Dimars,
Et ses compains ot non Gestas.
Compaignon furent et voisin,
Si partoient lor larrechin,
Tout ce qu'en la forest embloient,
Quant la bone gent derroboient.
Dimars fu de grant carité,

[1] Ms. de Montpellier.

Digitized by Google

En escripture l'ai trouvé.
De quan qu'en la forest embloit
Une soue mere en paissoit;
Ainc ne fist mal a povre gent,
Tant com il pot, a escient;
Ains lor donoit de ses deniers
Améement et volentiers.
[V°] As povres genz tot departoit,
Fors seulement qu'il s'en vivoit.
Puet donc nus fere carité
D'autru[i] avoir, s'il l'a emblé?
Oil, certes, et grans aumosnes,
Quant il les met as mains as povres.
Ainc Dex ne fist si fort larron,
Se par vraie confession
Voloit a Deu merci crier,
Dex ne fust prest del pardoner.
En celui jor que Dex fu nez,
Vint uns angles toz enpanez
As pastors, si lor anonça
Dex estoit nez, qui tot cria:
« Alez molt tost en Belleent,
Si l'aourés devotement,
Ne le tenez pas en vilté
S'en viez dras est envolopé,
Car ce est Dex tot vraiement,
Qui est venuz salver sa gent. »
Et une estoile est aparue
Qui onques mes ne fu veue.
Quant li pastor l'estoile virent,
En la cité corant en vi[n]rent,
En l'estable s'en sunt entré,
Grant joie ont que Dex ont trové.
Li angle chantent hautement:
« Dex qui est pardurablement,
Done nos joie et pais en terre,
Et volenté de toi requerre. »
Au sepme jor que Dex nasquit,
[F° 25] Si con trovomes en escrit,

Digitized by Google

Li juis, qi la loi tenoient
Et qui a gouverner l'avoient,
En l'estable s'en sont venu,
Ou l'enfant et la mere fu.
Li mestre prestre dist avant:
« Faites nos tost venir l'enfant,
Lever l'estuet et baptisier. »
.I. rasoir font apareillier.
Entendez le baptisement
Que li juis font a l'enfant:
Onques n'i ot oile ne cresme,
Quant il firent cel saint baptesme,
Mes que d'un rasoir bien trenchant
Li trenchierent par de devant
De son membre le cuir en son,
C'on claime circoncision.
A icel jor qui donc estoit
Autre baptesme n'i avoit,
Mes que le membre li trenchoient
Au valleton q'il baptisoient.
Des dames n'ai soing de parler
Ne lor baptesme raconter,
Car toute rien doit fame amer
Et chier tenir et honorer
Et essauchier a son pooir.
Ge vos di bien, segnor, por voir
Que nostre sire molt ama
Fame, quant en li s'esconsa;
Et por l'amor a la grant dame
Doit on honor porter a fame,
[V°] Et por celui qui tant l'en fist
Que sus tous les angles l'assist,
Car toz li mondes iert dampnez
Quant par fame fu rachetez.
Ovrés vos cuers et vos oreilles,
Si escoutez molt granz merveilles
Qui a Rome avindrent le jor
Que Dex nasqui por nostre amor.
La grant riviere et tot le Toivre

Digitized by Google

Qui cort a Rome devint oile,
Et une beste vint corant
Par la porte en Jerusalant.
Par la cité huchant ala,
Et toz li mondes l'esgarda,
Et dist que Jhesus estoit nez,
Or iert li mondes rachetez.
Li rois Herodes i estoit,
La beste oï qi ce disoit,
Que Dex estoit nez, nostre pere,
Qui iert de toz li mons sauvere.
Grant duel en ot en son corage
Et dist ja n'iert de tel lignage
Que, s'il voloit sor lui raignier,
Ne li feist le chief trenchier.
Donc regarda vers oriant
Et vit l'estoile flamboiant.
Un sien sergant en apela,
Isnelement li commanda:
« Va, si m'amaine mes mesages,
Si cerchent viles et boscages,
Et qui l'enfant pora trover
[F° 26] Si le me face delivrer.
Ge li ferai le chief trenchier,
Ardoir en feu et essillier,
Car l'estoile qui lassus est
Nos mostre bien quex homs il est.
Se il vit auques longuement,
L'estoille fet bien le semblant
Que, se il se fait aourer,
Il me vaudra desheriter. »
Lor fet toute sa gent mander
Et fet a chascun commander
Par briés, par letres, par seax,
Et fet garnir toz ses chastiax,
Puis dit qui l'enfant li menra
Son mestre chamberlenc sera,
Tant li donra de manandie
James n'iert povres en sa vie.

Digitized by Google

Atant lairons d'Erode ester,
D'autre chose vaudron parler.
En orient .III. rois estoient,
Qui adonc a cel tens vivoient.
Cil .III. ont l'estoile veue,
Qui molt grant joie en ont eue.
Donc sevent bien veraiement
Que Dex est nez certainement.
Chascun s'esmut de son païs,
Ainc nel sot nus de ses amis.
Tant sunt alé qu'il sont venu.
Par le commandement Jhesu,
A .I. chemin sont assemblé
Tot li .III. roi et encontré.
[V°] Li uns a l'autre demanda
Quels homs il est et ou il va.
Chascuns a dit que rois estoit,
Cele estoile le conduisoit,
Que li sires des rois est nez,
Or iert li mondes rachetez.
« Si l'irons volentiers requerre,
Mes ne savomes pas la terre. »
Ce dist li tiers: « E je i vois;
Or nos conduie Dex li rois. »
Et li estoile s'abaissa,
Qui droite voie les mena.
Tant sont alé q'il sont venu
La ou li rois Herode fu.
A l'entrée de la cité
Troevent .X. chevaliers armé,
Qui ont les blans haubers vestuz;
En lor mains tienent les brans nus.
Il ont les .III. rois encontrez,
Maintenant les ont arrestez.
« Segnor, font il, vos estes pris.
Qui vos conduit par cest païs?
Qu'alez querant par ceste terre?
Je cuit vos la volez conquerre. »
— « Segnor, ce dist li .I. des trois,

Digitized by Google

Ains nos conduit li rois des rois,
Qui a sauveté nos menra. »
— « Par foi, font il, or i parra,
Car il n'est nus si grant segnor
Com Herode l'empereor.
Se Herode vos conduisist,
[F° 27] Ne trovissiez qui vos presist.
Vos en venrez, voilliés ou non;
Devant Herode vos menron.
Se ne vos poez desraisnier,
Ge vos ferai les chiés trenchier. »
Cil responent molt doucement:
« Nos vos sierrons, alez avant,
Car la force, ce m'est avis,
N'est mie nostre en cest païs. »
A Herodes en sont venu,
Chascun li a dit son salu.
Herode les met a raison :
« Dont estes vos, font il, baron?
Estes vos compaignon tout troi?»
Dist li ainsnez : « Oil, par foi,
D'Arrabe sui rois coronez
Et Melchior sui apelez. »
Herode dist a l'autre roi:
« Dont estes vos? dites le moi. »
Cil respont : « Sire, volentiers.
De Tarse sui fors rois et fiers,
Toute la terre ai a garder,
Mon non ne vos qier ja celer ;
Et cist enfes, rois de Samar,
Si l'apele on Baltazar.
.I. demoisel alons querant,
Qui est nez tout novelement,
Qui trestoz nos justisera
Et la contrée maintendra. »
Herodes entent la novele,
Qui ne li fu bone ne bele ;
[V°] Mes il lor fist molt bel semblant
Et demanda tot en riant :

Digitized by Google

« Savés vos or combien il a?
Dites le moi, nel celez ja,
Par cele foi que me devez,
A quel termine fu il nez? »
Ce dist il tout par traïson,
Car il voloit savoir le non
De cel saint jor que Dex nasquit.
Et il li a le terme dit.
« Segnor, fet il, alez i lors
Tant que trové aiés le cors,
Et quant vos l'arez aouré
Et vostre offrande presenté,
Venez par moi, nel lessiez mie;
Si me raconterez sa vie,
Puis si irai delivrement,
Si l'aourerai doucement. »
Departi [se] sont li .III. roi;
En Belleem en vont li troi.
Quant son entré en Belleant,
L'estoile virent flamboiant,
Qui sor l'ostel est arrestée
Ou nostre dame iert delivrée
De son chier filz, si le tenoit
Sor ses genox et l'alaitoit.
Melchior fu li rois ainsnez.
« Segnor, dist il, se vos volez,
Ge li donrai avant cel or,
Que je ai pris en men tresor.
Lors saurai bien, se il le prent,
[F° 28] Qu'il iert rois pardurablement. »
L'or li dona, et il le prist.
Li jones roi Baltazar dist
Qu'il li presentera encens.
Ce sera senefiemens,
Se il le prent, ne faudra mie
Qu'il ne soit prestres en sa vie.
Donques a dit li rois Jaspar
Que le myrre li offerra.
S'il le rechoit, il sera mors

Digitized by Google

Et ensepulturés li cors.
Le myrre prent Dex, cil l'offri,
Puis fu mors et enseveli
Et enz el sepulchre posez
Et el sidoine envolopez,
Quant il fu de la crois jus mis,
Ou cloé l'orent li juis;
Puis surrexi au diemeine.
Li troi roi furent molt estraigne,
Qui si ont Dex espermenté
Par l'offrende c'ont presenté.
En Belleem sunt herbegié.
La nuit quant il furent couchié,
Dex a els .I. angle tramist
Qui lor noncha et si lor dist:
« Par Herode n'en ralez mie,
Ne vos metez en sa baillie,
Par autre chemin en ralez;
Dex vos menra a salvetez. »
Li troi roi molt se merveillierent,
Isnelement s'apareillierent.
[V°] Quant il orent a Deu parlé
Et autre offrende presenté,
Alé s'en sunt par autre voie;
Et l'estoile les reconvoie,
Tant qu'en lor terre sont venu
Et a grant joie recheü.
Atant lairons des rois ester,
D'autre chose voudron parler.
S. Semyon el temple estoit,
Si estoit vex que tot crolloit.
Il atendoit la profecie
De Damedex le fiz Marie,
Que le profete li ot dit
Et tesmoignié, selonc l'escrit,
Qu'asseur fust qu'il ne morroit
Jusq'a cele hore qu'il tenroit
Entre ses bras le salveor,
Le roi del ciel, nostre segnor.

Digitized by Google

Ce dist li velx S. Semions,
Qui atendoit a genoillons:
« Dex, j'ai vescu si longuement,
Or me morrai procheinement.
Las! Le profete m'a menti,
Qui ce me dist, quant je le vi,
Que je tendroie le tien cors,
Ainz que del mien fust l'ame hors.
Glorieus Dex de majestez,
Par les teues saintes bontez,
Done moi enluminement
En ta gloire durablement,
Que de tout soit a ton plaisir.
[F° 29] Sire, ge te cuidai tenir
Ains que ge fusse deviés;
Donc eüsse mes volentez! »
Ce dit la devine escripture:
Li hom qui en Deu met sa cure
Et qui a li s'atent del tout
Mal n'autre chose ne redout,
Car Dex li done ce qu'il velt,
De nule riens son cuer ne delt,
Ains a trestout a son talant.
Selonc la loi S. Moysant,
Quant les dames se relevoient,
Celes qi valletons avoient,
Chascune portoit .II. coulons
Por fere lor oblations.
Coulons ce est humilitez,
Torterele c'est chasteez.
Molt est loiax la torterele:
Quant li masle pert sa femele,
James nul'autre n'en ara
Ne sor vert raim ne s'asserra.
.V. semaines tot plainement
Jut la dame de son enfant;
Mais, pour atendre son lignage,
Qu'ele estoit molt de haut parage,
I ot .III. jors, c'est veritez.

Digitized by Google

Adonques vint ses parentez,
Qui au temple l'en ont menée.
Donc fu s'offrende presentée
De cel segnor qi toz nos fist.
.I. angle a S. Symeon dist:
[V°] « Simeon, apareille toi,
Ge le te di en bone foi,
Lieve tost sus delivrement,
Entre tes bras rechoif l'enfant,
Sus l'autel le presenteras. »
Il sailli sus isnelespas,
Si a le temple deffermé,
Il ovri l'uis, s'a encontré
Nostre dame sainte Marie,
O li sa bele compaignie.
Entre ses .II. braz prist Jhesu ;
Dex li dona si grant vertu
Qu'autresi l'emporta laians
Comme s'il n'eust que .xxx. ans;
Si l'a offert desus l'autel.
Huimes vos devons bien conter
Des .III. rois qi sont revenu,
Qui par Deu furent porveü,
Qui par Herode ne venoient,
Et en covenant li avoient
Qu'il li diroient le païs,
Et la contrée et le porpris
Ou il aroient Deu trové.
Dist Herodes : « Il m'ont gabé. »
Partout envoie ses mesages
Garder les pors et les passages,
Que les enfanz n'en portast on,
En escripture le trovon.
Herodes ot grant marement,
Molt ot le cuer tristre et dolent,
Quant vit que li roi ne venoient
[F° 30] Ne par li ne retorneroient,
Ne de l'enfant riens ne sara,
Ou il est nez ne que sera.

Digitized by Google

Forment li torne a grant annui
Que, quant il furent devant li,
Qu'il ne les fist toz .III. ocire.
Molt par en a en li grant ire
De ce qu'il l'ont ainsi gabé,
Que par lui ne sont retorné.
Porpensa soi que il fera ;
Se il puet il le trovera.
Herodes fait venir a soi
Toz les menistres de la loi,
Qui mex sevent la loi tenir;
Tous les fait devant li venir,
Si lor demande et fet enquerre
Se il sevent nomer la terre
La ou cil enfant devoit nestre.
Adonc respondirent li mestre
Qui les escriptures savoient,
Quant Herode tormenté voient:
« Sire, font il, les profecies
Qui .M. anz a furent oïes
Dient qu'en Belleem naistroit
Jhesu, qui tot governeroit ;
De la ligniée de Yessé
Naistroit Jhesu par verité,
D'une virge saintime et pure ;
Ce nos raconte l'escripture
Qu'en Belleem cil roi naistra
Qui toz li mons gouvernera. »
[V°] Quant Herodes ot et entent
Que Dex naistroit en Belleant,
Si cuide bien, que que nus die,
Qu'il li toille sa segnorie,
Por ce qu'il est nez en s'onor.
Porpensa soi de grant folor,
Qu'en Belleem fera ocire
Les enfanz qu'il porra eslire
De .II. anz et demi le plus ;
Ainsi sera ocis Jhesus.
Lors mande Herode coreors

Digitized by Google

Et chevaliers et vavassors,
Et si lor dit celeement
Qu'il s'en voisent apertement
Sor lor chevax tres bien armés,
Et facent guetier les cités,
Que nis .i. ne s'en puisse issir,
Et quant le jor verra venir
La cité toute cerchera
Et les enfanz en ocira,
Quan que il en porra trover.
Donc ne li porra escaper
Jhesu que il ne soit ocis;
Ainsi sera a la mort mis.
Oiez d'Erode le felon
Com il pensa grant traïson,
Qu'il quide Dex prendre et ocire,
Qui tout le mond voit et remire,
Qui fist et ciel et mer et terre.
Molt a enprise fole guerre
Li rois Herode, ce m'est vis,
[F° 31] Car en la fin en fu honis.
Joseph qui fu en Belleem
Ne se gaitoit ne tant ne quant.
En cele nuit lau il se jut
.I. S. angle li aparut,
Qui li dist: « Joseph, sus levez,
Chauciés vos tost et atornez,
Prenez la mere atout l'enfant,
Issiez molt tost de Belleant,
Car Herode demain vendra,
La cité toute cerchera,
Ocire fera les enfanz.
Herode li faux, [li] tiranz,
Jhesu cuide saisir et prendre;
Lieve tost sus, sanz plus atendre,
Car tu t'en pues ore aler cuite.
De ci t'en va droit en Egipte,
En la cité Pantapolus;
Iluec sera cois et seurs.

Digitized by Google

En la cité sejorneras,
D'iluec ne te removeras
Desi que je le te dirai
Et que je le t'anoncerai. »
Joseph ot l'amonestement
De Deu le pere omnipotent;
A mienuit est sus levez,
Comme sages homs et senez;
La virge sus la mule assist
Et son enfant devant li mist.
Joseph s'en est tornez atant,
La mere en maine et son enfant.
[V°] As portes parmi la cité
Sunt li baron tot ferarmé;
La cité gardent tot entor
Que nus n'en isse jusq'au jor.
Joseph, qui vint par la cité,
A tant esploitié et esré
C'a une porte en est venus.
Dinas le garde, .i. hax gius;
Amis Herode estoit fievés.
« Sire, dist il, la porte ovrez,
Ge sui .i. povres hom, biau sire,
Laissiés me hors, Dex le vos mire!
Povre gent somes, s'alons querre
Nos garisons par mainte terre,
Car ici n'avons garison,
Terre ne rente ne maison,
Certes, ne nos ne somes mie
Males gens ne de male vie. »
— « Non », dist Dinas, si le regarde :
« Tu pues cheminer, tu n'as garde,
Va t'en au Damedeu plaisir. »
Lors li a fet la porte ovrir.
Atant s'en est Joseph issus,
A la campaigne en est venus.
Droit en Egipte s'achemine,
L'enfant en maine et la roïne
Del ciel amont et de la terre.

Digitized by Google

Herode a enpris sote guerre,
Car, si comme dit li escris,
Il en fu en la fin honis.
Herodes, qui tant fu cruels,
[F° 32] Li emperere des Ebriels,
Fait la cité toute cerchier,
A l'endemain a l'esclerier
A fet touz les enfanz tuer,
Martirier et decoler,
Qui n'avoient passé .II. ans ;
Morir les fait a grans ahans.
La veissiez plorer les meres,
Cousins, parens, serors et freres.
Li tirant les enfants tuoient
La ou les meres alaitoient.
La oissiez crier et braire
Les meres et grant dolor fere,
Batre lor palmes, lor poins tordre
Et la terre engloutir et mordre,
Baisier lor enfanz touz ocis.
Si s'escrient a molt haus cris:
« Ahi ! Herodes, max tirant,
Que demandes a nos enfanz?
Cuides tu dex ainsi ocire
Qui touz li monz voit et remire?
Cuides tu a cil tolir vie
Qui le mond a en sa baillie ? »
Rachel ne se pot conforter,
Quant ses enfanz vit decoler,
Ains dist ja ne confortera,
Por ses enfanz anchois morra.
Adonc morut de duel la dame,
Et Dex en a recheu l'ame,
Mise et assise entre les sains.
Herode ne s'est mie fains
[V°] De Deu ocire et detrenchier ;
Mes or se puet bien corocier,
Que Joseph a ja tant erré,
Et esploitié et cheminé

Digitized by Google

Qu'en la cité Pantapolus
Est Joseph li sains homs venus.
Quant Dex entra en la cité,
.I. miracle i a demostré;
Que a cel tens iert en usages
Que tuit avoient lor ymages
En lor chambres ou il creoient;
Au matin quand il se levoient,
Les aouroient et cremoient
Et del tout fiance i avoient.
Ces ymages que vos oez,
Quant Dex fu en la vile entrez,
Debrisierent communalment.
Encontre son avenement,
Par la cite sont pechoié
Les ymages et defroissié;
Et li juif qui les avoient,
Quant lor ymages froissiez voient,
Si se sunt tout esmerveillié,
Li .I. a l'autre a conseillié
Quel signes est qui avendra,
Par qoi li mons se troublera,
Aucuns sires est nez en terre
Qui a esmute ceste guerre.
Ainsi sejorna longuement
Joseph ovecques cele gent.
Li enfes, la virge Marie
[F° 33] Conversent o la gieurie.
Assez i fist de ses aviax
Nostre sire o les jueteax.
En la vile ot une fontaine
Qui molt estoit et clere et saine,
Et Jhesu l'enfant s'i gooit
O les juetax qu'il menoit.
Lor canetes en lor mains ont;
Il avoit .I. perron reont
Qui en mi la fontaine estoit,
Et nostre sire si getoit
Contre la pierre sa kanete;

Digitized by Google

Mais ainc n'en esclata miete,
Ainz revint toute saine a li.
Et li juis font autresi,
Lor pochons getent a la pierre,
Mes ne revienent pas arriere,
Ainz sont dedens l'eve affondré,
Debrisié et escartelé.
La oïssiez grant braierie ;
Sovent s'en claiment a Marie
De Jhesu qui lor fet anui.
« Si n'alez pas, fet ele, o lui. »
— « Voir, dame, font il, si ferons,
Que tenir ne nos en poons ;
Mes dites li, se il vos plest,
Que il ne nos face plus let. »
— « Douz filz, dist la virge Marie,
Lessiez en pes vo compaignie(re);
Soiés si frans, si debonere
Que vos puissiez a trestoz plere ;
[V°] Ne mefaites vos compaignons ;
Que ne nos esmovez tenchons ;
Lor meres se claiment a moi,
Biau fiz, dont j'ai sovent annoi. »
Adonc respont le salveor :
« Mere, il sera encore un jor
Qu'il le me voudront chier merir.
El vis me vendront escopir
Et de lor palmes grans cops rendre ;
En la crois me feront estendre,
En l'estache batre et lier,
Piés et mains et costé perchier.
Si me venge a ces larronchiax,
Qui en la foi seront molt fax :
Demain lor bastirai tel plet
Qui lor sera hontoz et lait.
Douce mere, ne vos anuit,
Ge faz entr'els de mon deduit. »
Ainsi ont la nuit trespassée,
Tant que vint a la matinée,

Digitized by Google

Que li soleus molt cler raia,
Si com Jhesu le commanda.
Puis assemble si compaignon
Entré sont en une maison,
Ou il avoit .I. solier haut,
La ou li soleus luisoit chaut,
Par les pertuis, cler et vermeil.
Jhesu monte sor le soleil,
Ausi montent si compaignon;
Mes tuit chient a ventreillon,
Si se brisent braz et espaules.
[F° 34] Jhesu remaint l'esperitables,
Qui sor le soleil chevaucha,
Si com il veut, et cha et la,
Et li juitel se pasmerent
Trestuit, et puis si s'escrierent:
« Jhesuel nos fet mehaignie[r]
Et toz nos membres debrisier. »
Ainques n'i remest juitel
Qui n'en portast vilein merel,
Qui n'eust pié ou bras froissié
Ou visage ou chief debrisié.
Chascun jor venoit la clamor
De Jhesu nostre salveor.
Apres grant tens, com orrez ja,
Li rois Herodes defina,
Qui tant fu mals et renoiés,
Pires que lion enragiés.
Or entendez, por Deu amor,
La fin de cel mal traïtor;
Oez comment Dex l'atorna;
Il fu meseax, si engrouta,
Il fu fievreus, il fu liepreus,
Toz fu deffez, si fu fieus,
Il ot corson et menoison,
Si li porri foie et pormon,
Il fu enflez, si decreva,
Le flestre en ses plaies entra,
Le fondement si li sailli,

Digitized by Google

Il ot goute, fi et porfi,
Pouacre le fet si trembler,
D'angoisse les denz marteler,
[V°] Que hore ne puet estre en pais ;
Il est toz devenus contrais.
Quant vit qu'il fu si malbaillis
Et de tant de dolors afflis,
Il fet par tot mires mander,
Por lui aidier et meciner ;
Mes n'i valt riens mediciners.
Quant voit que ses tans est finés,
Toz ses mires a fet tuer,
Quant ne le porent respasser.
Quant vit qu'il ne porra garir,
Del sens commencha a issir,
Il plore et brait et usle et crie,
Et entre en tel forsenerie,
Por ce qu'il devenoit contrais,
Vers sa fame est une nuit trais,
Gete les mains, si l'estrangla,
Si qu'entre ses mains devia.
Puis s'en revint par ses enfans,
.II. en estrangla li tirans ;
Le tiers s'en fui tout tremblant,
Et trespensis et esmaians,
Toz nus s'en fui et descaus.
Rois fu, si out non Archelax.
Son pere fist prendre et tenir,
En plom boulant le fist salir.
Toz fu bruis el plon ardant,
C'on l'i geta la teste avant.
Li fel tirans ainsi fu mors,
Molt soufri male fin le cors.
Oï avez com faitement
[F° 35] Herode morut a torment.
A Joseph est l'angle venuz,
Qui de par Deu li rent saluz
Et si li a trestout conté
Comment Herodes est finé.

Digitized by Google

Or puet aler hardiement
En la cite de Belleant,
Ja mar doutera mes nului
Que il li face nul annui.
Apres la mort del mal tirant,
Revint Joseph en Belleant,
Porpensa soi, sanz plus atendre,
Q'au temple ira s'offrende rendre
En Jerusalem et ourer,
Lui et la virge per a per.
L'enfant Jhesu o lui menra
Molt chierement, que molt l'ama.
Au temple vindrent, si ourerent
Devotement et presenterent
Lor offrendes, si com drois fu.
Endementres s'en va Jhesu,
Si s'assist entre les juis
Et recorda toz lor escris.
A els commence a desputer
Et l'escripture a demostrer,
Les lois et les commandemens.
Cil qui furent de gregnor sens,
Ce furent li plus esbahi ;
Devant Jhesu s'en sont fui.
Atant es vos sainte Marie
De son enfant toute esmarie.
[V°] A dire l'out, si le queroit.
Quant entre les juis le voit :
« Fiz, fait elle, je te queroie,
De toi mult corociée estoie,
Ge et ton pere, biau dous fis.
Que fais tu entre ces juis ? »
Il li respont : « Ma douce mere,
Ge faz le commant a mon pere.
Des or mes voudrai preechier
Et la loi mon pere essauchier. »
Atant s'en parti et torna ;
En Galilée preécha.
Par la terre de Galilée,

Digitized by Google

S'en va jouste la mer salée.
Iluec trova .III. pescheors,
Qui vivoient de lor labors.
Pescheor erent en la mer;
De ce soloient laborer.
Se vos volez, de ces barons
Porrez ici oïr les nons:
Pierres, Simon, le tiers Andreu.
« Segnor baron, ce lor dist Deu,
Ge sui venuz li mons salver,
Por mes amis d'enfer geter.
De mon sanc les racheterai,
Por mes amis en crois morrai.
Or lest chas[cuns] le soen mestier,
Et si m'aidiez a preechier.
Ge vos ferai pescheors d'omes. »
— « Sire, dist S. Pierre, nos somes
De toi servir tout apresté.
[F° 36] Trestot ferons ta volenté,
Et por toi lairons no mestier,
Et si feron ton desirier.
De toi servir est chascun prest;
Por toi morrons se mestier est. »
Adonc lessierent lor labor,
Por l'amistié nostre segnor.
Laissié ont lor chalant tot troi,
Si sievirent le sovrain roi.
Ainsi devroient tote gent
Faire le Deu commandement,
Comme fist S. Pierre et si frere
Qui firent le commant lor pere.
A chaus doivent example prendre
Chil qi a Deu velt l'ame rendre,
Car cil qui trop tent a avoir
Ne fet mie trop grant savoir,
Qu'il en pert Dex et s'amisté;
Ne li membre de charité,
Ne de la povre gent aidier,
Ne de vestir ne de chaucier.

Digitized by Google

Mes bien sachent la riche gent,
Qui assez ont or et argent,
S'il n'en departent a lor vie,
J'a n'aront Deu a compaignie
Ne ja o lui ne raigneront,
Ne sa compaignie n'aront.
Tot seront mis hors de la porte.
Qui ce ne fet s'ame en iert morte ;
O les mals fez sera portée,
En infer mise et covrée.
[V°] En enfer aront tenebror
Cil qi vers Deu n'aront amor.
Iluec languiront a tot dis,
Tant com Dex iert en paradis.
Por avoir est li mons troublez,
Avoir fet faire malvestés,
Avoir fet fere mariages
Qui puis tornent a grans damages,
Que, puis que fame est espousée
Et qu'ele est loialment sacrée,
S'el se meffet vers son mari,
En enfer ara cuer mari,
Des deables iert defoulée
Et enz el feu ardant jetée ;
Et si li durra cele vie
Tant com vivra le fiz Marie.
Et cil qui meffait vers sa fame
Ja Dex ne verra en son ragne ;
Geté seront o les deables.
Ne tenez pas cest dit a fables,
Car l'escripture le nos dit.
Por ce ne doit prendre respit
Nus preudons de lui amender,
Car on ne puet longues durer.
Nus ne doit avoir seurté
Ne en avoir ne en santé ;
Deguerpir devons tote honor,
Por l'amistié nostre segnor.
Si ensieons le roi del mond,

Digitized by Google

Si com saint Pierre fist adont.
Quant Dex ot ces .III. convertis,
[F° 37] En une cité de juis
S'en est nostre sire venus.
Iluec trova molt de gius.
La loi lor prist a sarmoner
Et l'escripture a demostrer.
.I. changeor iot le jor,
Riches homs et de grant honor.
Assez avoit a[r]gent et or
Et grant richesce et grant tresor.
Quant le fiz Deu oï parler,
Devant lui vint merci crier.
Maheus ot non li toneliers;
Devant Jhesu chaï as piés,
Et Diex li dist molt doucement:
« Mahiex, fai mon commandement.
Lai por moi t'onnor et ton or;
Ge te donrai gregnor tresor:
En paradis seras o moi. »
Dist S. Mahiex : « Et je l'otroi. »
Quant il ot illuec sarmoné
Et l'escripture demostré,
Vint as noces Archetriclin.
Iluecques fist de l'eve vin.
Archetriclin fist grant ator
Contre Jhesu le creator;
Riches noces fist on de li,
Molt l'onorerent li gui;
Molt furent riche li mengier;
Mais vin failli au bouteillier.
Si en fu forment esmaris
Et tout li menistre esbahis.
[V°] Nostre segnor vit les serganz
Qui molt sunt tristres et dolans;
A soi apele .I. des menistres:
« Faites moi tost emplir ces ydres;
Quant li vaissel seront empli,
Si m'en metez .I. devant mi. »

Digitized by Google

Cil firent son commandement ;
Les vaissiax emplent erramment.
Quant li vessel furent empli,
Nostre sire un en benei.
Quant segnié l'ot Dex nostre pere,
Vin devint l'eve qi fu clere ;
S'en mist on par toz les vessiax ;
Vins devint preciels et biax.
« Alés, dist Dex, si en portez
Archetriclin, si l'en donez. »
Archetriclin en essaia ;
Ainc de tel, ce dist, ne gousta.
Molt en blasme son boteillier
Qu'il n'en fist servir au premier ;
Et cil li content le miracle
Que Dex ot fet el tabernacle
Et con il fist de l'eve vin.
Adonc fu liez Archetriclin,
En Deu creï, merci li crie,
Lui et tote sa compaignie.
Et nostre sire s'en torna,
O ses apostres qu'il mena ;
Et molt grans pules le sievoit
Qui en li pas bien ne creoit.
Li .ı. le sievent por oïr
F° 38] Et por ses commans retenir,
Li autre i erent por entendre,
Et li autre por entreprendre.
Encore est il assez de gent
Qui sievent Deu par tel semblant,
Car li homs qi va au mostier
Et puis n'i fine de plaidier,
Cil sievent Deu por entreprendre,
Cil n'i va mie por aprendre ;
Et cil qui ot la Deu parole,
S'il fait noise ou il parole,
Se il destorbe le sermon,
Sachiez q'il n'est mie preudon ;
Ainz est cil qi va Deu sievant

Digitized by Google

Et n'a cure de son comant.
Ja nos raconte l'escripture,
Nient plus com enfant par nature
Puet dedenz sa mere crier,
Ne devroient por rien parler
Nus crestiens en sainte eglise,
Por tant c'on fache le servise ;
Et qui ce fet, ge vos di bien
Qu'el Deu servise n'a il rien.
Donc si doit on molt bien garder,
La messe oïr et escouter.
L'en ne doit mie de cels estre
Qui sievirent le roi celestre,
Qui le voloient entreprendre.
On ne puet mie trop aprendre
De Deu amer, de Deu servir.
C'est grant sens de s'ame garir.
[V°] Nostre sires s'en est partis
D'Archetriclin, o ses amis ;
En un haut mont s'en est montez.
Son poeple estoit forment lassez,
Traveilliés et brisiez d'errer,
Et de veillier et de juner,
Car il n'orent mie de pain,
Et si dient qu'il ont grant fain.
S. Felippe por la doulor
En apela nostre segnor :
« Sire, dist il, iceste gent
Se gramoient molt durement.
Dementent qu'il n'ont point de pain
Et si sont molt g[r]evé de fain,
N'en vo compaigne n'en a tant
Don on eust demi besant,
Fors q'il a cha un valletons
Qui a .v. pains et .II. poissons ;
Mes tot ce ne seroit noient ;
Que vauroit ce a tant de gent?
Qui aroit ore tot le pain
De .II. c. deniers en sa main,

Digitized by Google

Nel porroit si menu trenchier
C'on en peust chascun baillier
Tant c'on s'en peust desjuner.
— « Or les me faites aporter,
Dist nostre sire, isnelement,
Et faites asseoir la gent. »
Saint Felippe sanz contredit
A fet ce que Jhesu li dist;
Les poissons aporte et le pain ;
[F° 39] Et nostre sires de sa main
L'a benei e puis le fent.
Quant brisié l'ot, apres lor tent,
Et S. Felippe lor depart.
A chascun en done sa part,
Et les poissons tot ensement.
Tout en orent a remanant.
Il y avoit de gent .v. mile,
Ce nos raconte l'evangille.
Si sont trestuit bien assasé
Et raempli et saoulé.
Douse corbeilles de relief
I ot, ce tesmoigne le brief.
Don ot il ici bele usure.
Or esgardez, selonc droiture,
Devroit nus d'usure prester,
Fors Deu qui tot a a sauver?
Nus ne devroit estre usurier,
Por son avoir multiplier.
Usurier sont il donc dampné?
Oil : mar furent d'Adan né.
Se Jhesu Crist des ciex ne ment,
Il sunt mort pardurablement.
Nus fors Deu n'est droit usurier,
Por loialment multiplier,
Que d'un sol grain fet .xxxvi..
Et d'un sol arbre fera dis,
Et d'une beste en issent .c.
Comment a hom tel hardement
Que le filz Damedeu parjure?

Digitized by Google

Et qui onques preste a usure,
[V°] Et qui enferme le forment,
Qui tant le garde longuement
Qu'il est malmis et qu'il porrist,
Il est maudis de Jhesu Crist.
Quant nostre sire a si ovré
Et che au pueple demostré,
En .I. haut mont amont monta.
Trois deciples o lui mena :
Saint Jehan, S. Jaque, S. Pere.
Or oez que fist le sauvere :
Il lor mostra sa poesté(s)
Et qu'il iert rois de majesté(s.)
Bien lor mostra q'il iert vrai rois ;
Del ciel desendi une voiz.
A grant clarte, a grant luor
Descent la voiz au creator.
Vos ne savez que dit la voiz?
« Vez ci Jhesu, li sovrain rois!
Cist est mes fiz, bien le creez ;
Cestui oez et entendez ;
Cist vit et regne et raignera
In seculorum secula.
Cist sauvera l'umain lignage
Qui en enfer ont lor manage ;
Par cestui iert li mons sauvez,
Mon fiz est eslut, ce creez. »
Li troi apostre qui l'oïrent
De la clarté s'en esbahirent.
A terre chaïrent tout troi ;
Ne porent choisir le vrai roi,
Que, quant il se trensfigura,
[F° 40] Si grant clarté son cors geta
Qu'ainc ne porent sor piés ester.
Ains les covint toz adenter
Et lor poins clos devant lor ex,
Tant devint clers et nobles Dex.
Quant S. Pierre vit les miracles :
« Sire, faisons ci tabernacles,

Digitized by Google

.II. a vos et le tiers a nos,
Que cil lex est molt precious. »
Li poeples forment s'esmerveille
Del miracle et de la merveille ;
Forment les a Dex honoré
Quant lor mostra sa deité.
Donc s'en torna le fiz Marie
Del mont a bele compaignie.
En Bethanie s'en ala
Ou Lazaron resuscita.
Lasaron iert ensevelis;
En la biere estoit ses amis ;
Quart jor avoit ja esté mors,
Si que ja tout puoit li cors.
Marie et Marthe sa seror
Atendoient nostre segnor.
Quant la novele orent oïe
De Deu et de sa compaignie,
Eles corent au creator,
Merci li prient par douçor.
« Sire, font eles, rois Jhesus,
Si tu piecha fusses venus,
Lazarus ne fust mie mors.
Enseveli(s) avons le cors. »
[V°] Quant nostre sires l'entendi
Marthe, dist Dex, por voir te di,
Qui fermement en moi creroit,
Se mors estoit, il revivroit,
Car je sui resurrection
Et vie et consolation. »
Dist Marthe : « Sire, ge croi bien
Que sires es sor toute rien. »
Adonc en vient Jhesu au cors
Qui gisoit en la biere mors.
Quant nostre sire l'esgarda,
Por son ami iluec plora.
Par sa grant debonereté
Plora li rois de majesté,
Et puis leva sa main amon,

Digitized by Google

Si li a fet beneichon.
« Ladres, dist Jhesu, levés sus ! »
Et cil ne s'est arresteus;
Ainz est molt tost saillis en piés,
A son segnor dist : « Bien veigniez,
Bien vieigne Dex li rois Jhesus,
Par qi je suis d'infer issus,
Ou j'ai en grant torment esté.
Si me semble par verité
Que je i aie esté mil anz,
Tant i ai soffers griés tormenz.
Sire, m'ame en avez getée
Et d'infer au cors ramenée.
Jamais ne ferai se bien non,
Car molt i a male maison. »
Quant le miracle orent veue
[F° 41] La gent qui la estoit venue,
Trestot dient communalment
Que c'est le fiz Deu vraiement,
Qui est venu salver sa gent,
Qui iert en paine et en torment.
C'est Messies qui doit venir
Por tot le monde raemir.
Quant le fiz Deu out si ovré,
Et il out Ladre suscité,
Avoegles sana et lieprox
Et maint malade dolerox
Qui erent en caitivoison.
De lui fu molt grant le renon ;
Si s'en est a itant torné,
Ses deciples a apelé
Et ses grans amis entor soi.
« Segnor, dist Dex, entendez moi,
Aler voeil en Jerusalem;
Iluec sofferrai grant ahem,
Iluec voudrai en crois morir
Por mes amis a reemmir. »
Quant nostre sire ot si parlé
Et as apostres demostré,

Digitized by Google

.II. apostres apele o soi.
«Segnor, dist il, entendez moi;
En Jherusalem en irez,
Ou une beste troverez
A une estache et .I. faon;
Amenez la, segnor baron.
Sus la beste voudrai monter;
Ge voil humilité mostrer;
[V°] Ge ne voeil destrier ne cheval:
Ne sui pas descenduz aval
Ne por orgoil ne por richesce;
Por mes amis sui en tristresce,
Qui en enfer sunt en prison;
Ge n'ai que fere de felon,
Ne d'orgoil ne de felenie;
Ja cil n'aront ma compaignie;
Mes qui o moi voudra regner,
Par tout li covient pais porter
Et a toz porter grant honor,
S'il velt avoir la moie amor,
Ausi as povres comme as riches.
Com plus sera haus homs et riches
Et plus ara terre et honor,
Se as povres ne porte honor
Et il n'ot volentiers la messe,
Tot soit seur de ma promesse
Que ja n'ara part en mon reine;
S'ame sera touz jors en peine.»
Li doi disciple s'en alerent,
En Jerusalem s'en entrerent;
O son faon troevent la beste;
La fu appareilliée et preste,
Si l'amainent au creator.
Li sires monta par douçor,
Simplement en la vile entra.
Savés vos que senefia
Cele beste dont je vos di,
Sus qoi Jhesu monta ainsi?
El senefie la viez loi,

Digitized by Google

[F° 42] Ge le vos di en bone foi,
Et li faons qi empres va
Novele loi senefia.
Quant li juis ont entendu
L'avenement au roi Jhesu
Et il sorent de verité
Que c'iert li rois de majesté,
En Jerusalem font grant joie.
Toute firent jonchier la voie,
Par ou Jhesu devoit passer,
Et de pailes encortiner.
Donc issirent de la cité
Et li enfant et li barbé,
Et li prevost et li major,
Li jugeor, li senator;
Contre Jhesu toz s'en issirent
Et merveillose feste firent;
Et li fiz as juis chantoient
Entr' ex et grant joie faisoient:
« Osanna filio David!
Bien viegne cil c'ainc ne menti! »
Quant Jhesu Crist vit la leesce
Qu'il faisoient por sa hautesce,
Adonc commença a plorer,
Quant il les vit si demener.
S. Pierre molt se merveilla;
A son segnor demandé a:
« Sire, dist il, et vos q'avés?
Molt me merveil que vos plorés.
Vos veez ci tel joie faire;
Molt par en avons grant contraire
[V°] De ce que vos veons plorer
Et tel tristrece demener.
Vos veez ci si grant leesce,
Et vos menez si grant tristrece! »
Jhesu respont molt simplement:
« Pierres, je pleur por ceste gent
Que tu vois qui joie me font;
Saches que tel doulor aront

Digitized by Google

Et tel famine cha avant
La mere mengera l'enfant. »
Saint Pierre si li respondi :
« Sire, dist il, et car me di
Por qoi tel dolor avendra. »
Jhesu respont q'il li dira.
« Pierres, dist il, cil qi la sont,
Ce saches tu, me traïront.
Entr' ax serai crucifiez,
Por mes amis, et ledengiez ;
Et tout cil qi me traïront
Si grant doulor en averont,
Et tel vengance en sera prise,
Ceste cité en iert esprise,
Cist mur et cist palés listé
Seront par terre craventé ;
N'i remaindra tor ne palés
Qui ne soit craventés et fres.
Ce avendra apres ma mort,
Por ce qu'il m'ocirront a tort.
S'estoies en Jerusalem,
Tu i verroies tel ahem
Que les fames beneistront
[F° 43] Ventres qui fruit ne porteront.
Ce lor avendra a un jor. »
S. Pierre l'ot, s'en ot dolor ;
De la pitié en larmoia,
De l'angoisse tout tressua.
Adonc entra en la cité
Le fiz au roi de majesté.
Qui la veist pailles geter
Et des arbres les rains couper,
Trestoute en ont jonchié la voie,
Le jor i ot mené grant joie.
En l'ostel Simon le liepreus
Herbega Dex li glorieus.
Marte i fu e sa suer Marie ;
Molt i out bele compaignie
De ses apostres, de sa gent,

Digitized by Google

Qui le sievoient bonement.
En Jursalem, ce dit l'escris,
Avoit donc une pecheris :
La Magdalene avoit a non,
Molt estoit de gentil fachon,
Pecheresse estoit fiere et fors ;
.VII. deables avoit el cors,
Car ele avoit les .VII. pechiés
Par qoi on est a mort jugiés.
Quant ele oï de Deu parler,
Forment commencha a plorer;
Porpensa soi q'a li ira
La bele et merci priera
Por ses forfés, por ses pechiés,
Li carra maintenant as piés.
[V°] Or oez de la pecherise,
Comme ele s'est tres bien porquise,
Ele acheta un oignement
Qui mex valoit c'or ne argent,
Del meillor qu'ele pot trover,
Et dit, s'ele puet enz entrer,
En la maison ou Dex mengüe,
Dont seroit ele bien venue,
S'ele pooit ses piés tenir,
Et longuement et par loisir
De l'oignement les oinderoit
Et ses pechiés sus ploreroit.
Mais ele pense bien de fi,
Se le savoient li gui,
Sempres l'aront molt tost hors mise
Por ce qu'ele est si pecherise.
Atant s'en vint la coiement ;
Si s'embati entre la gent,
Tant qu'ele tint les piés Jhesu.
Tant a alé, tant a venu,
Par desouz la table se mist.
Quant el vint as piés Jhesu Crist,
Por ce que tant se sent forfaite,
S'est la belle arriere retraite,

Digitized by Google

Sor les piés Jhesu mist son front
Grans souspirs gete de parfont.
La bele plore sor ses piés ;
Por la doulor de ses pechiés,
Desor ses piés la bele plore.
Dex la perchoit en icele hore,
Mais ainques Dex n'en fist semblant
[F° 44] A ses apostres n'a sa gent,
Et ne porquant forment li plaist
Ce que la pecheresse fait.
De l'oudor de cel ongnement
Empli la maison maintenant,
Si que tot en sont embasmé,
Tant est l'ongnement esmeré.
Quant li guis l'ont perceue,
Marie, qui l'ont porveue,
Qui la s'estoit as piés Deu mise,
Por ce que tant est pecherise,
Si ont a grant desdaing tenu
Ce qu'ele est si pres de Jhesu.
Entr' ax en ont molt grant merveille ;
Li uns a l'autre s'en conseille:
« Se cist fust fix au salveor,
Ja ne soufrist cel deshonor ;
Se il fust rois de majesté,
Ja ne feist tel mauvesté. »
Dex connut bien les mescreanz,
Dont li conciles estoit granz.
Symon apele que il voit,
Porce que ses hostes estoit.
« Symon, fet il, or escoutez.
Ge sai bien que vos voz pensez :
Vos parlez de ceste moillier
Que je les a moi atouchier.
Por ce qu'ele est si pecherise
Et qu'el s'est si pres de moi mise,
Si vos torne a molt grant anui.
Mes plus de bien m'ara fet hui,
[V°] Symon, que vos ne m'avez fet ;

Digitized by Google

Et sachiés bien tot entresait,
Quant nos eus hui herbegiés,
Ne me lavas mie mes piés
Que je ai fenduz et crevez,
Et ceste les me(s) a lavez
Et essuiez a ses keviax.
Cist repentemens est molt biax
Et molt me siet et molt me plaist.
Or li pardons quan qu'a meffait,
Si l'assoil de toz ses pechiés,
Et des noviax et puis des viés. »
Quant Judas Scariotes l'ot,
Si li respont .I. cruel mot:
«Sire maistre, ce m'est avis,
Se or fust cist oignement pris,
Que Marie a mis sor vos piés,
Et il fust venduz as deniers
Et il fust as povres doné,
Mex venist que il fust gasté,
Car molt estoit et riche et fresc;
Mes or n'i a point de conquest.»
— « Judas, ce dist Dex doucement,
Tu aras assez povre gent.
Des povres genz ass[e]z aras,
Et se tu veus, bien lor feras;
Mais moi n'arés vos pas toz dis.
Par l'un de vos serai traïs;
Li un de vos me traïra
Et as max juis me vendra.
Celui qi menjue ovec moi
[F° 45] Si traïra le cors de moi. »
— « Sui ge ce? » Judas li respont;
Et nostre sire dist adonc:
«Bien puet estre, quant tu le dis.»
Adonc fu Judas molt maris,
Puis dist a soi tout coiement,
Basset, si que nus ne l'entent,
Mes ne pot dire si bas mot
Que Dex ne le seust tantost:

Digitized by Google

« Mal le pensastes, se je vis;
Je vos traïrai, se je puis.
Ja de respit n'i arés point,
Se ge truis qi argent m'en doinst.»
En icelui jor maintenant
Vint Judas a la male gent,
As max juis qi Dex haoient
Et qui de lui cure n'avoient.
Ce dist Judas: « Segnor juï,
Que me donrés vos el jor d'ui,
Se le profete vos traïs?
Que me donrez, que vos est vis?
Que me donrés vos por vo roi,
Qui si abaisse vostre loi? »
Cil respondent communalment:
« Trente pieches aras d'argent,
Ja n'en aras mains .I. denier;
Si les prendrons a l'usurier. »
Por ce est usure deffendue
Que la char Deu en fu vendue.
Donc doit bien usure haïr
Qui ovec Deu voudra venir.
[V°] « Segnor, dist Judas li dervez,
Savez con vos esploiterez,
Comment vos connoistrez Jhesu,
Que je vos ai ici vendu?
Celui que me verrez baisier,
Celui faites prendre et lier;
Ce iert celui que vos querez.
Au serain bien tart i venez,
Si le prendrez tot coiement,
Por le destorbier de la gent,
Car, se les tourbes le savoient,
Ge croi que il le deffendroient. »
Et Cayfas li respondi:
« Molt es sage, ge le t'afi;
En toi a grant sens et felon;
Bien ses porchacier traïson,
De sutillesce es et aduis.

Digitized by Google

Sempres irons quant il iert nuis. »
Atant Judas s'en repaira ;
A son segnor s'en retorna,
O les deciples s'est mellez,
Vers Jhesu s'en est enclinez.
Ce fu le joesdi assolu ;
Et nostre sire Dex Jhesu
Apres la ceine s'est levés,
D'un blanc drap s'est envolopés,
A ses apostres est venuz,
Orant, rendant a Deu saluz.
El bachin fist eve aporter,
S. Pierre vos ses piés laver,
Devant ses piés s'agenoilla;
[F° 46] Et S. Pierre le regarda.
« Sire, fet il, que volez fere?
Molt me torne ore a grant contrere
Quant vos estes a mes piés mis.
Vos estes rois de paradis
Et fix au roi de majesté,
De tout avez la poosté,
Vos estes pere et rois et angles
Et des virges et des archangles,
Li angle sont a vos sosmis,
Et vos estes a mes piés mis !
Por Deu, biau sire, levés sus,
Ge sui por vos tout irascus,
Quant si vos estes abaissiez.
Ja n'adeserez a mes piés,
Ja voir mes piés ne laverez,
Car ce seroit deshonestez. »
Nostre sire li respondi :
« Pierres, dist il, et je te di,
Se ne me lais tes piés laver,
En mon regne ne pues entrer. »
Saint Pierre dist : « Sire, merci !
Donc voeil ge que il soit ainsi ;
Ne lavés pas tant seulement
Mes piés, mes mon chief ensement. »

Digitized by Google

Adonc lava a toz lor piés,
Et puis si s'est amont dreciés.
« Segnor, dist-il, faites ainsi
Apres ma mort com je faz ci :
L'un a l'autre vos piés lavés.
Ce senefie humilitez ;
[V°] Et cil qui ainsi ne fera
Ja en mon regne n'enterra.
Soiés humble, plain(t) de pitié,
L'un vers l'autre aiés amistié. »
Puis lor a dit : « Li mien ami,
Veilliez anuit oveques mi;
Judas m'a vendu as gius,
Et cil de vos qui m'aime plus
Anquenuit me renoiera
De sa bouche, ja n'i faudra. »
Et S. Pierre molt s'en aïre,
A son segnor commence a dire :
« Sire, tu dis ce que toi plest.
Qui que te faille ne qui lest,
Ne te faudrai n'a droit n'a tort,
Jusq'a la fin, jusq'a la mort. »
— « Pierres, dist Dex, lessiez ester;
Ains que le coc doie chanter,
Diras tu as felons juis
Que onques mes ne me veis. »
Saint Pierre l'ot, si n'en dit plus ;
Atant s'en est des gens issus,
Molt corociez de la novele ;
De son dos trait une gonele,
A un forbeor l'a donée,
S'en a acheté une espée;
Puis s'en repaire o son segnor,
Toz corociez et plain d'iror.
Atant lor est Judas venus,
A grant compaigne de gius.
Dex salua con son segnor,
[F° 47] Apres le baise sanz amor,
Et el baisier qu'il li a fet,

Digitized by Google

As max juis prendre le fet.
Adonques l'ont li juis pris.
A lanternes a feu espris,
En la maison dant Cayfas
L'en ont mené plus que le pas.
Cil ert evesque de la loi.
La ont mené Jhesu le roi.
Quant S. Pierre vit Dex saisir,
De l'espée en va un ferir.
Tel coup li done de l'espée
Que l'oreille li a coupée.
Dex regarda adonc S. Pere,
Si dist : « Met el fuerre t'espée,
Quer qui d'espée home ocira
Par espée ausi perira.
Por ce ne doit nus autre ocire,
Car Dex le deffent nostre sire.
Donques vers terre regarda
Jhesu qui le monde forma,
Vit l'oreille qi ert coupée
Gesir a ses pies enboée;
L'oreille prist, si l'en leva.
Au fax gui(s) la resana.
Donc fu Jhesu plus mal menés;
S. Pierres est apres alez,
Car il voloit savoir tout l'estre
C'on fera de Jhesu son mestre.
Saint Pierre sist jouste le fu,
D'autre part, encontre Jhesu.
[V°] Atant es venu un sergant;
Pierres avoit veu devant
A Jhesu pree a la meslée,
La ou l'oreille fu coupée.
« Segnor, dist il, qui est cil la
Que je voi outre cel feu la?
Il me semble de la gent Crist. »
Pierres l'ot, le sanc li fremist,
Donc se commencha a maudire,
A jurer et a escondire :

Digitized by Google

« Onques certes, fait il, ne fui,
Ne jor ne nuit, oveques lui. »
Saint Pierre molt grant peur a,
D'iluec s'en torne, si s'en va.
Si comme de la porte issoit,
Une fame si l'aperchoit.
« Par le grant Deu, segnor, ce cuit,
Vez de la gent Crist qui s'en fuit.
Il est compaignon au profete;
Or tost apres, ci a grant perte. »
— « Non est voir, .I. des giex dist,
Cuidiés vos qu'il s'en maudeist? »
— « Me tenez vos, fet ele, a fole?
Jel connois bien a la parole.
Tu es des gens Nazarenus. »
Pierres respont : « Non sui, pa dius,
Sachiés que onques mes nel vi,
Fors orains quant je le vi ci. »
A tant s'en est tornez fuiant,
Par la grant presse de la gent.
Une autre fame l'encontra
[F° 48] Qui par son mantel le happa,
Si li dist : « Amis, qui es tu?
Tu sembles deciple Jhesu. »
Pierre respont : « Bien estes lasse;
Cuidies vos que m'en conjurasse?
Nenil, je ne sui pas o lui;
Ja n'i serai n'onques n'i fui. »
Atant s'est Pierres eschapé.
En cel point le coc a chanté.
Adonques s'est bien aperchut
S. Pierres que il est dechut;
Durement a le cuer irié
De ce qu'il a Deu renoié,
Forment gemist, soupire et plore,
Et se tormente et maldit l'heure
Que il onques fu nez de mere;
Or li est trop sa vie amere.
Dont fu Jhesu a mort jugiés

Digitized by Google

Et en crois mis por nos pechiés.
Iluec soufri mortel doulor
Nostre sire, por nostre amor.
Or esgardez que vos ferez,
Com faitement vos li rendrez,
Que quant vendra au jugement,
Que li felon seront dolent,
Que ne perdez sa conpaignie,
Por la joie de ceste vie.
Le vendredi fu en la crois,
Por nostre amor, li sovrain rois.
Donc vint Joseph .I. chevaliers,
Qui fu Pilate soudoiers.
[V°] Quant il vit Dex sol en la crois,
Forment en ot le cuer destrois;
Il creoit bien en Jhesu Crist;
De son segnor grant dolor fist,
Mais n'en osoit mostrer semblant
Que il l'amast ne tant ne quant.
A Pilate que il servoit
En est Joseph venus tot droit.
«Sire, dist il, se Dex m'aït,
Or vos dirai sanz nul respit:
Ge t'ai servi molt longuement,
Onques n'en oi or ne argent;
Or te demant ge mes soudées
Que je arai tant desirées,
Car servi t'ai a mon pooir;
Si voeil mes soudées avoir.»
Dist Pilates: «A ton talent;
Prendez mon or et mon argent,
Pren mes chevax et mes deniers,
Mes palefrois et mes destriers,
Esgarde que tu vels del mien
A ton talent, je le voeil bien.»
— «Sire, dist Joseph, ge ne voeil
Nule riens que voient mi oeil,
Or ne argent, destrier ne beste,
Fors seul que le cors del profete.

Digitized by Google

De mon loier ne voeil el prendre,
Fors que le sien cors a despendre.
C'est mon voloir, ge ne qier plus
For que son cors soit despendus. »
Pilate l'ot, si en a ris.
[F° 49] « C'est folie, dist il, amis;
A bandon te met mes tresors;
Or soit a ton plaisir li cors,
Car vers toi ne me puis tenir,
Or fai del cors a ton plaisir. »
— « Sire, dist Joseph, vo merci.
Richement le m'avez meri,
Une rien voeil que vos sachiés,
Molt est precieus cil loiers. »
Atant s'en est Joseph venus,
Si apela Nichodemus.
« Sire, fait il, vos m'aiderés
Tant que Jhesu soit desclavés,
Puis le metrons el monument,
Car ce est drois, molt hautement.
Gardés que tost soit atorné;
G'irai savoir en la cité
Se troverai .I. drap a vendre,
Ou nos le metrons au despendre. »
Atant s'en est Joseph tornez,
Si est entre en la citez.
A itant a Joseph veue
Enz el marchié une giue:
Pucele estoit et bele et jone,
En son braz portoit .I. sidone;
.VII. anz avoit mis au filer
Et au tistre et au manovrer.
En tant com ele le filoit,
Une soe mere gardoit;
En chartre avoit .v. anz geu.
Or li estoit si avenu
[V°] Que failli lor est tout lor vivre
De quoi il se devoient vivre ;
Et ore la porte por vendre

Digitized by Google

La pucelote et por despendre ;
S'en paistra sa mere la touse.
Molt en iert l'uevre preciouse.
Joseph vit le sydoine chier ;
Si le commence à covoitier.
« Bele, vendez moi cel samis ;
Ja i sera le cors Deu mis,
Enseveliz et conreez.
En la crois est por nos penez. »
Marie Verone qui l'ot
Si respondi tout mot a mot :
« Sire, ge ne le vos vendrai,
A l'i metre le vos donrai,
Car ne sai ne ne puis entendre
Ou ge le peusse mex vendre,
Mes que la moitié me donez
Del pardon que en atendez. »
— « Bele, fait il, et je l'otroi,
Et s'en pri Jhesu Crist por toi. »
A itant Joseph le drap prent.
Cele n'en vaut goute d'argent,
Com pucele bien eürée,
Qui Dex avoit enluminée.
Ele s'est mise el repairier.
Oez com ot gentil loier :
Sa mere troeve emmi la voie
Toute garie, s'ot grant joie,
Et fu si garnis ses ostex
[F° 50] Por cent livres ne fust pas mex.
Molt fu liée la demoisele ;
Entre la mere et la pucele
S'en corurent au roi Jhesus,
Qui ja estoit de la crois jus
Et el sepulchre ensevelis.
Oiés que fisent li juis :
Droit a Pilate en sont venu,
Si li ont dite la vertu.
« Sire, nos somes porpensé
Qu'il fu jadis dit et conté

Digitized by Google

Que cist hom, tant com il vivoit,
A son poeple sovent disoit
Que au tiers jor sanz plus ester
Voloit de mort resusciter.
Nos te voulons, sire, proier,
Le monument fai loi guetier.
Peur avons que si manciple,
Et si apostre et si deciple
Ne vieignent anuit coiement
Por lui oster del monument.
Puis feroient partot acroire,
Par lor engin, par lor atoivre,
Que suscitez seroit de mort;
Donc serions honi et mort;
Adonc seroit pis que devant. »
Dist Pilates: « A vo commant
Alez, fait il, si le gardez
Au mex que vos onques poés. »
Donc s'en tornerent li jui,
Si ont le sepulchre garni
[V°] De dars, d'espées et d'escus.
La nuit fu bien gaitiés Jhesus;
Des max guis, des renoiés
Fu bien Jhesu la nuit gaitiés.
Molt en furent tuit escarni,
C'a mienuit sont endormi.
Adonc s'en vint la deitez
Et la celestial clartez,
Et les virges et li archangle,
Et li apostre et tuit li angle.
Plus en i ot que ne puis dire.
Adonc surrexi nostre sire,
Adonc issi del monument
Le fiz le roi omnipotent.
Droit en enfer en est venus
Nostres sires li rois Jhesus.
Quant en enfer vint nostre sire,
Si a parlé par mult grant ire.
Il apele la male gent:

Digitized by Google

« Ovrez », dist il apertement.
A cel jor fu infer brisiez,
Et desrobez et despoilliez.
Donc saisi Sathenas Jhesus,
Desous ses piés l'abati jus.
Quant Dex fu en enfer entrez,
Molt i fu grande la clartez.
Cil qui furent el plus parfont
Virent la clarté sus amont.
Merveillierent, por l'oscurté,
Dont lor venoit cele clarté.
Et Dex parla molt hautement:
[F° 51] «Tout mi ami, venes vos ent,
Issiés vos ent, tot mi ami;
De mon sanc vos ai raami. »
Adans oï la voiz Jhesu.
Ha Dex ! com est liez devenu !
El feu estoit li premiers hom,
C'on apele purgation;
Quant Jhesu vit, merci li crie:
«Bien vieigne Dex, le fix Marie ! »
— « Adan, dist Dex, mal esploitas,
Quant mon commandement passas;
Mais tu l'as molt chier comparé
Et en cruel prison esté. »
— « Sire, dist il, merci te quier;
Ce me fist Eve ma moillier. »
Eve s'estut .i. peu arriere
Et fist semblant de tristre chiere;
De sa grant dolor se demente,
Semblant fet que molt est dolente.
La lasse fame, la dervée,
Fu el feu toute esquevelée;
A soi meismes se complaint,
Por la doulor qi le destraint:
« Lasse, dist ele, malostrue,
Com deable m'ont deceue,
Quant traï mon segnor Adan,
Dont je sui ci a tel ahan.

Digitized by Google

Por qoi traï mon bon segnor,
Dont je muir a si grant dolor? »
Si grant honte a de son pechie
Que derriere Adan s'est muchie ;
[V°] Mex aime a soufrir la doulor
Que la honte de son segnor.
Nostre sire l'a regardée.
Quant il la vit si tormentée,
Pitié en ot, si l'apela.
« Eve, dist il, entendez cha.
Molt as puis esté en doulor
Que tu traïs ton bon segnor ;
Por qoi fesis au fiz Marie
Tel fait et tel forsenerie?
Ore, Eve, por le mal qu'as tret,
T'en pardons ci tot le meffet. »
Donc prist Adan par la main destre
Et Eve prist par la senestre ;
Si parla Dex molt hautement :
« Li mien ami, venez vos ent. »
Adonc issi fors Jheremie,
Ezechiel et Ysaïe,
Noe, Jacob et Abrahans,
Qui molt i soufrirent d'ahans,
Salemons et ses fix Davis,
Et Moyses, li vex floris.
« Issiés d'enfer, boneüré,
De mon sanc vos ai racheté. »
Donc fu enfer bien despoilliés
Et deables sont molt iriés.
Ainsi en traist Dex sa mesnie,
Ses mist en parmenable vie.
Quant nostre sire Dex li vrais
Ot toz ses amis d'enfer trais,
Et il les ot en joie mis,
[F° 52] La ou il volt en paradis,
Ses deciples pas n'oublia ;
Repairiés est en Gorgata.
Mont de Calvere est apelez

Digitized by Google

Gorgata, ce que vos oez.
Nostre dame ert molt covoiteuse,
De son fiz veoir desireuse;
Grant duel avoit de son enfant,
Qu'ẽn crois avoient mis tirant.
« Fiz, dist la mere, douce chose,
Plus douce que n'est liz ne rose,
Soviegne vos de vostre mere,
Quant lassus es ovec ton pere. »
Les .III. Maries n'arresterent,
Au sepulchre Deu s'en alerent,
Por oindre le cors lor segnor
Et sevelir et fere honor;
Si acheterent oignement,
Qui mex valoit c'or ne argent.
Dex en voloient honorer
Et le sien cors enbalsamer.
Quant au monument sont venues,
Les pierres troevent revolues,
Si comme Dex fu relevez
Et de la mort resuscitez.
Lors furent forment esbahies
Et troublées les .III. Maries,
Quant il n'ont fors les dras trovez
La ou Dex fu envolopez,
La ou Joseph l'envolopa
Qui a Pilate le rova.
[V°] Lors se regardent les Maries,
Qui molt estoient esmaries,
Et voient sor le sepulture
.I. angle o bele vesteure,
Que Dex lor i avoit tramis
Et envoié de paradis.
Tout le viaire avoit vermeil,
Plus que carbon luisent si oeil.
« Dames, dist il, n'aiés paor,
Jhesum querez nostre segnor;
Il est de mort resuscitez,
En Galilee le querez;

Digitized by Google

Ilueques le porrez trover,
Se vos volez a lui parler.
Dites S. Pierre isnelement,
Les apostres communalment,
Qu'il aillent apres lor segnor,
Qui est surrexi au tiers jor.
Dex a aus iluec parlera,
Sa beneichon lor donra,
Et, se vos ce ne volez croire
Que ma parole ne soit voire,
Venez garder el monument,
De lui n'i troverez noient. »
Lors s'en tornent les .III. Maries,
A grant joie, que molt sont lies.
Or oez de la Maselaine:
Por son segnor grant duel demaine,
Forment plore, molt se demente,
Qu'en lui avoit mise s'entente.
A ce que ele ainsi parloit
[F° 53] Et son segnor Dex regretoit,
A lui s'aparut nostre sire.
Soef li commencha a dire:
« Marie, dist il, ne plorer;
Molt te dois bien reconforter,
Car je sui Dex, nel mescroi mie.
Or pues de fi savoir, Marie,
Qu'envers toi ai grans amistez,
Quant premerain m'i sui mostrez
Qu'a mes apostres n'a ma mere. »
— « Sire, dist ele, Jhesu pere,
Qui de ton sanc nos as sauvés,
Bien soies tu resuscités. »
Lors le volt prendre et embracier
Et les piés son segnor baisier;
Mes il li dist: « Fui toi, Marie,
N'aras or plus ma compaignie;
N'ai encore esté a mon pere.
Alez reconforter ma mere
Et mes apostres et ma gent,

Digitized by Google

Si lor dites tout vraiement
Que hui cest jor veu m'avez.
En Galilee les menez ;
La me verront li mien ami. »
Atant Jhesu s'en departi,
Et Marie si s'en retorne.
Des apotres querre s'atorne ;
En Golgatas les a trovez,
Ou molt estoient tormentez.
Quant li apostre oient Marie
Et il ont la novele oïe,
[V°] Tout furent raempli dejoie,
Chascun desire qu'il le voie.
Quant li apostre entierement
Oient le Deu commandement,
Trestot errant s'acheminerent,
En Galilee s'en alerent,
Couchierent soi a oroison,
Vers Deu ont torné lor sermon,
Si li proient par sa puissance
Que il lor face demonstrance
S'il est de mort resuscitez,
Se tele i est sa volentez.
Quant il ont Deu ainsi proié
Et il se furent redrecié(r),
Dex s'aparut a grant luor,
A merveillose resplendor.
« Que faites, dist il, mi ami?
Ne soies en tristror por mi.
Ge sui Jhesu, vostre sauvere ;
Resuscitez est vostre pere.
Esgardes, connoissies me vos? »
— « Oil sire, bien vieigniés vos. »
Dex s'en torna isnelespas.
Atant es venu S. Thomas.
Cil li content q'il ont veu
Nostre segnor le roi Jhesu.
Dist S. Thomas: « Je nel crerrai
Jusq'a tant que je le verrai. »

Digitized by Google

Autre foiz Dex se raparut
As apostres, si comme il dut.
Adonc i estut S. Thomas,
(F° 54] Dex l'apela isnelespas,
A raison devant toz mis l'a :
« Thomas, fet il, entendes cha.
Thomas, dist Dex, tu ne crois mie
Que je soie de mort a vie
Resuscitez ne revescus ;
De toi ai esté mescreüs ;
Vien cha, n'en soies en doutance,
En error n'en desesperance.
Vez ci les paumes et les dois
Que j'oi cleufiquiés en la crois.
Que t'en semble ? connois me tu ?»
Lors l'a Thomas reconneü.
« Vez ci mes pies et mes costés,
Que j'oi perciés et entamés. »
Molt par out Thomas le cuer noir,
As pies Jhesu se lait kaoir.
« Pere, dist Thomas, ge te pri
Que tu aies de moi merci ;
Pardonne moi ma mescreance ;
Bien sai tu es Deu sanz doutance. »
— « Thomas, et tu aies pardon ;
Et apres ce je faz un don,
Que tout cil qui ne me verront
Et bonement en moi crerront
Soient assous et beneoit
De Deu mon pere, qi tout voit. »
A itant Dex s'en departi,
Puis ne le virent si ami
De si au jor d'Ascension,
Ainsi comme lisant trovon.
[V°] Adonc ce nos dit li escris
S'aparut a aus Jhesu Cris,
A ses amis, a ses sergans,
Qui tenu orent ses commans,
Que tot le mond archangelor

Digitized by Google

L'en porterent a grant honor.
Quant venu fu a ses amis,
Si lor dit a touz: « *Pax vobis !*
Ma bone gent de Galilee,
Qui por moi estes esgaree,
Je m'en vois, ne soiés mari...
En tel maniere revendrai,
Quant je men jugement tendrai,
Et cil qui le mal aront fait
Seront en molt dolereux plait;
Hors seront de ma compaignie. »
Ainsi lor dist le fiz Marie,
Et li apostre s'en tornerent;
En Jerusalem s'en alerent
En une maison tot ensemble.
Iluec furent, si com moi samble,
Une grant piece a grant paor,
A grant doutance, a grant fraor,
Car li juis les manechoient,
Qui touz destruire les voloient,
Por ce que li poeples disoit
Que Jhesu suscitez estoit.
Toz les voloient lapider,
Tous essillier et assorber,
Que il ne feissent renon
De la sainte surrection.
[F° 55] Ainsi furent en molt grant doute
De si au jer de pentecouste,
Que Dex les vint reconforter,
En Jherusalem visiter.
La se raparut le salvere,
Li rois del ciel et de la tere.
A grant lumiere, a grant clarté,
Est nostre sire entr' ex entré,
En la maison ou il estoient
Et ou il nuit et jor manoient.
Si les conforte doucement
Et si lor dist molt bonement:
« Mi bon frere, mi bon ami,

Digitized by Google

Des or ne soiez esbahi,
Soiés liés et vos confortez ;
S. Esprit en vos retenez,
Cerchiés les tertres et les mons,
Faites mes predications,
Les cles de paradis portés ;
Dites que sui resuscités ;
Et cil qui croire vos voudra
Et por moi se baptisera
En paradis iert coronez,
Au jor del juise sauvez ;
Et qui croire ne me voudra
El parfont puis d'enfer ira.
Iluec ne li faudra doulor
Sanz definanche et sanz dolor. »
Dex a baisiez tous ses amis,
Del S. esprit les a emplis,
Et touz langages lor aprent
[V°] Par icelui saint baisement.
Nostre sire ne demora,
Mes des apostres s'en torna.
Atant departent, si s'en vont
Li apostre par tot le mont.
Saint Thomas ala preechier
En Ynde la loi essauchier ;
Et S. Pierres alla en Grice,
S. Jaques ala en Galice,
S. Andreu ala en Escoce,
S. Bertremeu en Capadoce,
S. Felippes en Samarie,
E S. Jehan en Aumarie.
Ainsi alerent li deciple
Et li apostre et li manciple,
Ainsi porterent il la loi.
Onques nel laissierent por roi,
Ne por comte ne por nul prinche,
Tant le trovassent fier ne riche.
Ainc jor ne douterent la mort,
Qu'il avoient Deu a confort.

Digitized by Google

La anoncierent par maint jor
La sainte loi nostre segnor.
Adonc fu primes Dex connus
Par lor vies, par lor vertus.
Donc primes furent en luor
Cil qui furent en tenebror ;
Et ainsi fu gent bauptisiée,
La gent parfete et essauchiée,
Et li apostre si fonderent
Ste Eglise et estorerent.
[Fo 56] Si abatirent les ymages,
Les ydoles, les dex salvages,
Et establirent sainte Eglise,
Les hores et tot le servise ;
Donc furent fait li mariage
Par droit, chascun son sen parage.
Ainsi alerent longuement
De si ques au trespassement
La sainte mere au salveor ;
La furent puis tot a .I. jor.
Conté vos ai de Deu le pere,
Or vos conterai de sa mere,
Com de cest mond fu trespassée
Com ele fu el chiel portée.
Apres la sainte passion
Ert nostre dame en sa maison,
En Nazareth ou el fu nee,
Molt corocie et molt iree;
Por desirrier del roi autisme
Se dementoit a soi meisme:
« Forment, fait el, desir que fusse
Ou mon chier fix veoir peusse,
La ou il est, en paradis,
Que il otroie a ses amis. »
Es vos l'angle nostre segnor,
A merveillose resplendor,
Devant li vint, si li donna
.I. raim de palme q'il porta,
Qu'il aporta de paradis.

Digitized by Google

En la maison laiens s'est mis,
O le raim devant li s'estoit,
[V°] Salue la, si comme il doit:
3686 « Dame, dist il, ne t'effreer,
Je vien o toi por conforter.
De cest siecle trespasseras
Et au tiers jor el ciel seras ;
3690 Fai devant ta biere porter
C'est raim que Dex t'a fet donner.»
Quant li angles ot si parlé
Et le raim en sa main livré,
Et il fu de la chambre issus,
3695 La dame a autres dras vestus,
Puis est de la maison tornée.
El mont d'Olivete est alée,
Oroisons fist, par grant douchor,
Envers son fiz nostre segnor:
3700 « Dex glorieus, vrai dox benignes,
Onques nul jor ne fui tant dignes
Qu'en moi deusses converser
Ne ta deité demostre[r];
Mais nequedent g'ai bien gardé
3705 Le tresor que tu m'as livré.
Aies de moi ramenbrement,
Soies a men trespassement
Que nule infernal tempesté
N'ait sor moi nule poesté. »
3710 Ainsi la dame deprioit,
Qui son trespassement doutoit.
Bien devrions estre effreé,
Qui n'avomes nule bonté
Et ne faisons se pechié non.
3715 Rendre nos covendra raison,
[F° 57] Au jugement, de nos mefais
Que nos arons envers Deu fais.
Atant es S. Jehan venu
A l'ostel ou la dame fu.
3720 De Frise vint ou preechoit
Et a la gent sermon faisoit.

Digitized by Google

Terre fu mote, si trembla,
La nue del ciel l'aporta,
En Nazarez l'a descendu,
En l'ostel ou la dame fu.
Quant S. Jean fu aprochiés :
« Jehan, dist ele, bien veigniés ;
Jehan, dist ele, je te pri
Que tu praignes garde de mi
Les paroles que Dex parla,
Quant il a toi me commanda,
Car li juis ont porparlé,
Et si ont entr' ax devisé
Qu'apres ma mort feront ardoir
Mon cors, s'il le poent avoir,
Por ce que Jhesu Crist portai,
De mes mameles l'alaitai. »
Atant s'en va en .I. recoi
La dame, S. Jehans o soi;
Si li monstra .I. vestement
A son ensevelissement.
« Jehan, dist ele, tien ces dras
Dont ensevelir me feras. »
Puis, si li a un raim mostré
Que li angle li ont donné :
« Jehan, dist ele, a mon fenir,
[V°] Fai devant moi cest raim tenir. »
Dist S. Jehan : « Ge ne puis mie
Tel mestier fere sanz aïe,
Se li apostre o moi ne sont
Qui ta sepulture feront. »
Entrementieres q'il parloient
Et les apostres demandoient,
Es vos les apostres venuz
Et d'une nue descenduz.
De plusors lex les aporta
La nue qui les encarga,
Ou il estoient preechier,
Por la loi Jhesu essauchier.
Quant devant l'ostel venu furent

Digitized by Google

Ou la dame ert, lors se connurent;
A molt grant miracle le tindrent,
Quant en tel maniere se virent.
Donc est S. Jehans fors issus
De la maison, ses a veüs;
Doucement les a saluez,
Puis les a a l'ostel menez.
Et quant li apostre enz entrerent,
Nostre Dame toz saluerent:
« Dex vos gart, Virge beneie ! »
— « Et vos! ce dist S^te^ Marie,
Et Jhesus soit el ciel loez,
Qui ci vos a touz assemblez,
Por fere mon commandement
Encontre mon trespassement.
Segnor, des ore mes veillons,
« Et si soions en oroisons
[F° 58] De si adonc que Dex voudra
Que m'ame del cors partira. »
La dame fu en grant tristror,
De si que ele vint al jor
Que li angle terme li mist.
La dame si fu en son lit,
Qui de la mort iert trespensee.
Li apostre l'ont confortee,
Et ont tant veillié ovec li
Que tuit se furent endormi
Li apostre par la maison,
Entor la dame et environ.
Atant es vos nostre segnor
A merveilleuse resplendor,
O lui sa bele compaignie
De la celestiau lignie,
Qui chantoient par grant douchor
Et looient nostre segnor.
Adonc parla Dex nostre sire,
Qui sa volenté voloit dire:
« Virge sainte, a moi espeuse,
Marie mere glorieuse,

Digitized by Google

Ge sui ton fiz, tu es ma mere,
Tu es ma fille et je ton pere,
Tu me norris et alaitas,
Tu me peüs, tu me gardas.
Quant je voeil le poeple salver,
Aler par terre et converser,
Ne peu veoir ne esgarder
Nes une fame ne trover
Virge que seulement en toi,
[V°] Ou g'eusse fait mon secroi.
Bien m'as servi, bien m'as gardé,
Tu as bien fet tot a mon gré.
Or dois le guerredon avoir
De ce q'as fet tot mon voloir.
Ma douce mere genitrix,
Vien t'en o moi en paradis.
Ilueques te coronerai
Et en mon regne t'asserrai.
De moi la poesté aras
D'aidier toz cels que tu voudras.
Quan que voudras si sera fet;
J'a n'i ara si grant meffet
Ne soit a toz cels pardoné
Qui en toi aront seurté
Et en toi se convertiront
Et volentiers te serviront. »
Quant nostre dame l'entendi,
Jus devant ses piés s'estendi,
Oroisons fist molt simplement
A Deu del ciel omnipotent.
« Fiz, fait ele, si com tu ses
Que je ai gardé tes secrés
Et ton commant ne trespassai,
Et bien te fis et bien t'amai
Et obei a toz tes dis,
Fiz, maine moi en paradis. »
Quant ele ot s'oroison fenie,
Atant si fu el ciel ravie,
Que quant l'ame est del cors issue,

Digitized by Google

Li dous Jhesu l'a receue.
[F° 59] Li angle vont entor chantant
Et doucement a Deu loant.
De la joie de la roïne
Chantoient tuit a voiz hautime.
« Dex, dient il loés soiés,
Tant par nos as esleeciés,
Quant la dame a no creator
Avons o nos par grant douçor. »
Ainsi chantoient tout li angle
Et disoient tout li archangle.
En paradis l'en ont portee;
La l'a nostre sire honoree
Et l'a assise a grant honor,
Ou Dex nos maint par sa douchor.
Trois virges la dedenz estoient
Qui o les apostres veilloient.
Toz dormoient et eles veillent;
De ce q'ont veu se merveillent.
Le cors saintisme apareillierent
Et de ses dras le despoillierent.
Tant le troverent bel et cler
Que ne le porent regarder.
Quant le cors orent desnué,
Enseveli et atorné,
En une biere l'ont posée
Et molt gentement conreé[e].
Li apostre duel demenoient,
Quant le cors en la biere voient.
Lors voelent enterrer le cors
De la virge qui estoit mors.
Adonc vont entr' ex demandant
Qui porteroit le raim devant
[V°] Qui venus est de paradis.
Donc a S. Jehan le raim pris,
A saint Pierre l'ala livrer.
« Tu dois, fait il, le raim porter,
Car tu portes del ciel les clés;
Si as sor nos grans poestés. »

Digitized by Google

Et S. Pierre li respondi :
« Jehans amis, n'est mie ainsi,
La virge te commanda Dé,
Si as garde virginité ;
Si dois aler devant la biere
Et porter le raim de lumiere. »
Et S. Pierre li otria ;
S. Jehan de sa main pris l'a.
Li apostre communalment
Si chantoient molt doucement
In exitu, empres le cors,
Car en Deu estoit lor confors ;
Mes por la mere au creator
Plorent tuit et mainent tristror.
Quant li juis l'ont perceue
Et il ont la clarte veue,
A la noise trestot corurent.
Quant il le virent et connurent
A la biere que cil en portent,
D'abatre la ne se deportent.
Dist le plus mestre : « Or tost avant !
Prenez la biere maintenant.
Fiz a putains, lerres provez,
Lessiez la biere, avant n'irez ;
En feu iert arse l'aversiere
[F° 60] Par qui no loi est molt arriere.
Ele a honie nostre loi.
Or tost venez ent entor moi ;
La biere atout le cors ardrons ;
Venez i tost, si le prendrons. »
Cil responent : « Or del bien faire ! »
Lor pensent d'un molt grant feu fere,
Et vont molt grant noise faisant.
A la biere se vont prenant :
« Lessiez la biere, souduitor,
Si l'arderons a grant doulor.
Vos meisme serez destruit. »
A la grant noise et au grant bruit
Que demenoient li tirant,

Digitized by Google

Es vos le plus mestre acorant.
La biere cuide as mains combrer
Et encontre terre verser;
Mais la vertu li defailli,
Le cuer li faut, et a pali.
Si li tindrent les mains au fust
Que por .M. mars d'or nes eust,
Et li compaignon avoeglerent;
Parmi le feu ardant alerent
Et caïrent de toutes pars;
Si furent li auquant tot ars.
Cil qui aers fu a la biere
Ne pot ses mains retraire arriere;
Forment li vint agrant contrere,
Durement commencha a brere.
Donc se commence a esmaier
Et les apostres a proier
[V°] Que ses mains qui tiennent delivrent
Et saines avoir li feissent.
S. Pierre dit que non fera
Ne james arrier nes rara,
Et tuit li autre ne verront,
Ne joie ne clarté n'aront,
« Se ne creez en Jhesu Crit,
A qui fet avez tel despit. »
— « Pierres, dist il, je te crerrai
Et volentiers Dex servirai;
Si crerrons en sainte Marie,
Jou et toute ma compaignie. »
Tantost com il a dit: « Ge croi »,
Si tost si traist ses mains a soi.
Dist S. Pierre: « Tu es garis,
Se tu crois ainsi com tu dis. »
Li autre juis qui la erent
De maintenant tot alumerent,
Cil qui Jhesu vorent creir;
Lues se firent tot beneir.
Entor le cors mainent grant joie.
Tant ont alé a droite voie

Digitized by Google

Que au monument sont venu,
La ou Dex avoit porveu.
El val de Josafas le mirent;
En .I. sepulcre que il firent
La l'ont li apostre enterrée,
Si ont la loenge chantée;
Puis les prist la nue a itant,
Ses en porta tout maintenant
Es contrées ou il estoient
[F° 61] Par devant et où preechoient.
Le cors qui la fu enterrez
Le jor meisme en fu portez
El ciel lassus; ce fu droiture
Qu'il avoit esté sanz ordure;
Iluec fu l'ame el cors remise,
A grant honor el ciel assise.

Explicit le romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame de Nostre segnor et de ses apostres.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

DEUX LETTRES INÉDITES (?)

DE PIERRE DE CHASTEUIL-GALLAUP

Le destinataire, non plus que la date, de l'une ni de l'autre de ces deux lettres, que je publie d'après une copie assez peu correcte[1] conservée à la bibliothèque de Nimes[2], n'est indiqué dans cette copie. Mais il résulte d'un article du catalogue Rouard[3], cité par Beauquier (voy. la note 2 ci-dessous), que la première était adressée à « Mr Lebret, fils de Mr le premier president » [du parlement de Provence, Cardin Lebret] (1690-1710), lequel, à la mort de son père, le remplaça dans cette charge, après avoir été conseiller, puis maître des requêtes (1696) au même parlement, intendant de Pau (1701), et intendant de Provence (1710), et qui mourut à Marseille le 14 octobre 1734[4]. Il s'était marié en 1697. C'est probablement avant cette date, et lorsqu'il n'était encore que conseiller (il le devint dès l'âge de

[1] J'ai corrigé, sans en avertir, les fautes d'orthographe les plus choquantes. La leçon du ms. est indiquée là où il a paru indispensable de la changer.

[2] T. VII du no 13864 de l'ancien catalogue. C'est un très-ample recueil, dont ce catalogue n'indique le contenu que de la façon la plus sommaire (*Recherches et observations sur l'histoire et la géographie*); ce qui explique que Beauquier, qui écrivait à Nimes et dans la bibliothèque même, n'ait connu de ces lettres que le titre de la première, à lui révélé par un article du catalogue Rouard (Voy. les *Provençalistes du XVIIIe siècle*, p. 29, n. 1.) C'est seulement ces jours derniers, en parcourant le catalogue, récemment publié, de M. A. Molinier, où le recueil en question est décrit en détail, pp. 632-637, sous les numéros 212-217, que j'ai appris moi-même, en même temps que l'existence de la seconde de ces lettres, la présence de l'une et de l'autre dans le recueil dont il s'agit.

[3] Catalogue des livres composant la collection de feu M. E. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix. Paris, 1879, p 258, art. 1687.

[4] Le P. Folard, de la Compagnie de Jésus, prononça son oraison funèbre le 16 décembre 1734 dans l'église métropolitaine d'Arles. Ce morceau d'éloquence a été imprimé dans la même ville, chez Gaspard Mesnier, imprimeur du Roy et de la ville, M.D.CC.XXXIV. — Un autre oraison funèbre du même personnage, imprimée à Marseille chez Dominique Sibié, a pour auteur messire Pourrieres, curé de la paroisse de S. Ferréol, à Marseille. Celle-ci, qui fut prononcée le 12 mai 1735, dans l'église paroissiale de S. Laurens, est en provençal. Cf. Beauquier, les *Provençalistes du XVIIIe siècle*, p. 22, n. 1, où il est en outre fait mention d'une troisième oraison funèbre, prononcée aussi à Marseille, par l'abbé Eymar, mais en français.

Digitized by Google

dix-neuf ans), que la lettre de Chasteuil fut écrite. Du moins les dernières lignes du second alinéa de cette lettre autorisent-elles à le supposer. Elle est, dans tous les cas, certainement antérieure à l'année 1701, qui est celle de la publication du *Discours sur les arcs triomphaux*, ouvrage du troisième chapitre duquel (*Description du troisième arc*) elle peut être considérée comme le premier jet.

La seconde lettre fut écrite avant le 30 juillet 1712, puisque l'abbé Tallemant, qui mourut ce jour-là, y est mentionné comme vivant; et elle doit être postérieure, probablement de quelques années, à la rédaction des *Vies des troubadours*, dont il y est parlé, et qui paraît avoir été terminée vers 1705 [1]. On en pourrait, je pense, placer la date, sans invraisemblance, de 1706 à 1712.

Quant à la dame à laquelle elle fut adressée, je crois qu'elle n'est autre que la marquise de Simiane, Pauline de Grignan, petite-fille de Mme de Sévigné, qui mourut en 1737; et le lecteur partagera sans doute mon sentiment s'il veut bien rapprocher, comme je l'ai fait, des premières lignes de cette lettre, où il est question d'un comte, père de la correspondante de Chasteuil, qui l'avait « engagé à faire quelques desseins d'arcs de triomphe pour la réception de messieurs les ducs de Bourgogne et de Berry », le passage suivant du *Discours sur les arcs triomphaux:* «....Et ce qui me determina fut la recommandation que m'en fit M. le comte de Grignan, auquel je suis entièrement attaché [2].....Je me chargeay de la chose, et peu de jours après, j'en communiquay le dessein à Mr le comte de Grignan, en présence de Mr le Chevalier son frère, de Madame la Comtesse de Grignan [3], dont la beauté de l'esprit égale celle du corps...»

[1] Cf. ci-dessus, p. 72.

[2] Cf. à la fin de la lettre : « Et M. le Comte sera ma caution, par l'ancien attachement, etc. »

[3] C'est, comme on le verra par le début de la première des lettres ici publiées, pour répondre à une demande faite à Mme de Grignan que Pierre de Chasteuil se livra aux recherches dont il a consigné le résultat dans cette lettre et dans son *Discours*. Ce fut aussi pour permettre à Mme de Simiane de répondre à une semblable demande qu'il écrivit la seconde de ces lettres. Il n'est pas sans intérêt de voir la fille et la petite-fille de Mme de Sévigné favoriser ainsi, en servant d'intermédiaires à des savants si éloignés les uns des autres, des études auxquelles on doit supposer qu'elles ne restaient pas elles-mêmes indifférentes.

Rappelons à ce propos que l'un des chansonniers provençaux de la Bibliothèque nationale, celui qui porte aujourd'hui le no 12472 et dont le plus ancien possesseur connu fut Jean de Nostredame, appartenait, au moment de la Révolution (on ignore depuis quelle époque), à la famille de Simiane. Voy. Paul Meyer, *les Derniers Troubadours de la Provence*, p. 17.

Digitized by Google

Cette seconde lettre est surtout intéressante en ce qu'elle fournit la preuve que le « ms. de la bibliothèque du Louvre », dont Pierre de Chasteuil, dans son *Discours* comme dans la première des deux lettres que je publie, déclare qu'il avait une copie, n'était pas différent du ms. de la Bibliothèque Nationale qui porte aujourd'hui le n° 854 dans le fonds français de ce riche dépôt [1]. Il faut par conséquent ne pas hésiter à considérer la biographie du prétendu Pons de Merindol comme une pure invention de Pierre de Chasteuil [2], et mettre fin aux regrets que devait naturellement causer la perte d'un ms. aussi considérable que l'aurait été celui dont il s'agissait, et auquel je me serais, bien entendu, dispensé de consacrer l'article qui le concerne, dans mes *Notices sur quelques mss. provençaux perdus ou égarés* [3], si j'avais connu en temps utile la lettre dont le catalogue de M. Molinier vient de me révéler l'existence.

[P. 385] Lettre de M. de Chastueil sur les Cours d'amour.

MONSIEUR,

Il y a trois ou quatre ans qu'un de mes amis me pria de faire quelques recherches, au sujet de l'établissement des Cours d'amour, que nos historiens assurent avoir été érigées en divers endroits de cette province. Il me fit voir une lettre italienne tres bien conceue, en laquelle on demandoit une instruction entière de cet établissement, et j'apris dans la suitte qu'on s'etoit adressé à madame la comtesse de Grignan, pour avoir l'éclercissement qu'on souhaitoit sur cette matiere; ce que je ne sceus toutes fois qu'après avoir remis la dissertation que je fis alors, en forme de lettre, dont j'eus l'honneur de vous parler il y a quelques jours, et que je vous promis de vous faire voir.

[1] Cf. ci-dessus, p. 74, n. 2; t. XXIII, p. 75.

[2] Cf. ci-dessus, t. XXVII, p. 45.

[3] J'ai dit ci-dessus, *ibid.*, p. 45, que Chasteuil affirme que le ms. « ancien », dont le sien était une copie, portait la date de 1307. Est-ce là encore une supercherie de ce digne émule de Nostredame? Il se pourrait que non, et que la date en question pût se lire en effet en quelque endroit des mss. 854, 1592 ou 1749, les seuls contenant des biographies qu'il paraisse avoir connus. Cf. ci-après, p. 277, n° I.

Digitized by Google

Mais comme j'ay voulu, monsieur, m'acquiter de ma promesse, je n'ay trouvé de cette dissertation que quelques fragmens, ce qui m'a extrêmement embarrassé, puisque, pour ne manquer pas à ma parole, je me vois obligé d'y travailler tout de nouveau, ce qui ne me fait pas touttefois beaucoup de peine, puisque c'est pour vous procurer un petit plaisir et pour vous dérober quelques uns de ces moments que vous donnés entiers à l'administration de la justice, dans un aage ou vous ne devriés être occupé qu'a decider des questions d'amour, et dans lequel votre mérite et vos belles qualités vous auroient pu donner la place dans le tribunal de Cytere que monsieur votre père remplit avec tant de dignité dans le parlement de cette province.

[**386**] Ce n'est pas assurément, monsieur, une petite difficulté de tirer de nos historiens les lumières nécesaires, pour éclaircir entierement ce que nous demandoit cet italien, qui n'en ont parlé qu'en passant; et ce que Nostradamus, Bouche, Mons^r^ de Gaufredy, historiens de notre province, et Piton, de notre ville, en rapportent ne nous en donne pas une grande connoissance. Jean Nostradamus, auteur de la Vie des troubadours provençaux, procureur en ce parlement, en dit beaucoup plus; mais sans les secours domestiques que j'ay trouvé dans les mémoires historiques de Jean de Gallaup de Chastueil, procureur général en la cour des comptes, mon père, et dans le discours qu'il fit sur les arcs triomphaux qu'il fit dresser à l'entrée de Louis XIII en cette ville, et sans l'aide d'un ms. que Hubert de Gallaup, advocat general en ce parment, mon frere, fit transcrire sur celuy qui est dans la bibliothèque du Louvre, contenant les Vies et quelques ouvrages de nos troubadours, je n'aurois pû me tirer d'une affaire si épineuse; et c'est dans ce ms. que j'ay trouvé une preuve entière de tout ce que j'avanceray dans cette lettre, et de tout ce que nos historiens ont écrit de ces cours d'amour, et de notre poesie qui leur a donné naissance.

Les muses étoient comme ensevelies dans le tombeau du grand Théodose depuis quelques siècles, lorsqu'elles ressuscitèrent pour ainsy dire, sous les auspices glorieux de nos premiers comtes. Elles se lassèrent d'habiter les cabanes et de donner des leçons aux bergers, [**387**] ce qu'elles avoient fait

Digitized by Google

depuis qu'elles avoient été négligées a Rome, et meprisant les langues latine et grecque, elles voulurent parler notre langue naturelle et parurent dans toute leur magnifficence dans notre cour, environ l'année 1162, qui fut du temps que l'empereur Frederic premier de ce nom infeoda la Provence a Remond Berenger, qui avoit espousé Rixende ou Richilde, reyne des Espagnes, sa niepce. Elles se maintindrent dans cet état jusqu'a la fin du regne de Jeanne 1re, reyne de Naples et de Sicile, comtesse de Provence, laquelle, à l'exemple des comtes ses predessesseurs, les avoit extrêmement cultivées. Mais comme les princes qui lui succederent n'eurent plus les mesmes agrements pour elles, ces filles altieres passèrent de France en Espagne et en Italie, et quoyque fit René le Bon, notre penultieme comte, pour les rappeler, il n'en put jamais venir à bout, tant il est difficile de faire revenir les sciences à un pays où elles ont été meprisées.

Ce fut donc sous le regne de Berenger que notre poesie brilla avec le plus d'éclat. Elle adjouta aux pieds et aux mesures que les poetes latins avoient employées l'assonnance et la rime, qui avoient été ignorées jusques alors, quoyque dans la basse latinité on se fut servy d'une espece de rime ou plus tost d'une assonance sans mesure, ainsy qu'on la trouve dans quelques inscriptions de ce temps, mais on n'y voit nulle forme de versiffication. Et comme Ptholomée avoit fait choix de sept poetes grecs, auxquels il donna le nom de Pleyade, Berenger en mit sept en sa cour, qui n'etoient pas d'un moindre mérite que les grecs, lesquels n'avoient autre advantage [**388**] sur les notres que d'avoir été les premiers[1]; c'etoient Arnaud Daniel, que Petrarque nomme le grand maistre d'amour; Jaufret Rudel, qui mourut de l'amour qu'il conceut pour la comtesse de Tripoly, dont il se rendit amoureux au seul bruit de son merite, et qui traversa les mers pour la voir à Tripoly et expira entre ses bras à son arrivée; Guilhem

[1] Chasteuil ne parle pas, dans son *Discours*, de cette prétendue *pléiade*, qui est, bien entendu, de son invention. Il en a, du reste, pris l'idée dans César de Nostredame, qui lui-même ne faisait que copier son oncle. Mais l'oncle et le neveu nomment huit poëtes, et comme Chasteuil n'en voulait que sept, il en a ici supprimé un, qui est Bertrand d'Allamanon.

Digitized by Google

Adhemar, sieur de Grignan; Guilhem d'Agoult, sieur d'Agoult; Guilhem de S. Dedier; Elzeas de Barjols et Peire du Vernegues, sieur du Vernegues; lesquels mirent cette poesie en si haute reputation que l'Empereur Frederic et Richard roy d'Angleterre ne dedaignerent pas de s'y faire instruire et de composer des ouvrages rimés en notre langue. Les Italiens, les François et les Espagnols vindrent ensuite prendre leçon de nos troubadours pour rimer en leur langue, et les uns et les autres advouent de bonne foy que c'est d'eux qu'ils ont appris la rime, ce qui fait dire à monsieur Pasquier que les Françoys ont plus tost rimé que les Italiens et les Espagnols, puisque la Provence etant une partie du royaume, à laquelle ils n'ont jamais contesté qu'ils ne deussent l'invention de leur poesie, ils doivent aussy convenir que les Françoys comme plus voisins les avoient devancés en ces sortes d'ouvrages.

Mais ce n'etoit pas tant la poesie qui avoit rendu la cour de Berenger sy celebre, la beauté et la galanterie des dames y avoit beaucoup aydé. Ce prince avoit quatre filles: Marguerite, qui fut mariée à S[t] Louis; Eleonore, a Henry roy d'Angleterre; Sance, à Richard frère de Henry, comte de Cornwal, qui fut ensuite eleu Empereur d'Alemagne; Beatrix, heritiere de Provence, mariée à Charles d'Anjou, frere de S[t] Louis, qui fut apres couronné roy de Naples et de Scicile.

[**P. 389**] Ces princesses, qui aymoient passionnément les ouvrages de nos troubadours et qui par leurs beautés avoient attiré dans cette Province les princes les mieux faits de l'Europe, leur faisoient entendre des chansons et les romans qu'ils composoient et qu'ils chantoient eux-mêmes. Elles mirent ainsy cette poësie a une sy grande estime qu'il n'y avoit pas un de ces jeunes princes qui ne s'en meslat et qui ne se fit instruire des graces de cette versification, comme fit Richard roy d'Angleterre, qui en aprit toutes les delicatesses du troubadour Blondel, ainsy qu'on le voit par ses ouvrages en notre langue, ce qui ne luy fut pas inutile, comme le remarque monsieur Fauchet, lorsqu'il fut detenu prisonier en Alemagne.

Les dames de la cour de nos princes voulurent à leur tour en connoistre toutes les finesses, et ce fut alors que l'illustre Stephanete dame des Baux, fille du comte de Provence, Adalazie, vicomtesse d'Avignon, Alalete, dame d'Ongle, Hermis-

Digitized by Google

sende, dame de Posquiere, Mabille, dame d'Yeres, Bertrande, dame d'Orgon, Rostangne, dame de Pierrefeu, Bertrande, dame de Signe, Jausserande, dame de Claustral, et la celebre comtesse de Dye, commencerent de s'exercer heureusement en cette poesie.

Je ne sçaurois aler plus avant sans remarquer que cette comtesse de Dye, qui fut ensuite une des presidentes de la cour d'amour, avoit une tres belle fille, non moins sçavante en rimes et en poesies que sa mere. Elle devint amoureuse de Guilhen d'Adhemard, gentilhomme de Provence, fils de Gaspard d'Adhemard, auquel l'empereur Frederic avoit infeodé la place de Grignan. [**P. 390**] Et comme il aprit que la comtesse devoit être mariee au comte d'Ambrunois, il fut si fort transporté d'amour et de jalousie qu'il en fut surpris des fièvres malignes ; ce qui etant venu à la connoissance de la comtesse et de sa mere, elles furent voir ce chevalier prest à rendre l'esprit. Cette visite le fit revenir à soy et luy donna à peine le loisir de baiser la main de cette belle metresse, sur laquelle il expira ; ce qui causa un sy grant regret et à la mere et à la fille qu'apres luy avoir fait dresser un superbe mausolee, elles se firent l'une et l'autre religieuses dans l'abbaye de Tarascon ; rare exemple et que j'ay peine à croire, puisque nos historiens n'en sont pas d'accord, et que par les rimes de cette comtesse elle ne me paroît pas d'humeur a laisser mourir un amant de cette manière [1].

Mais, pour reprendre le fil de notre discours, les ouvrages auxquels s'exerçoient nos troubadours consistoient en chansons, en tensons et en sirventes. Vous ne serés pas faché que je vous fasse la difference de ces sortes de poësies, et vous concevrés d'abord cet establissement de la cour d'amour que vous souhaités de sçavoir.

Ils celebroient dans leurs chansons les amours ou les actions memorables des princes et des grands seigneurs de leur temps ; leurs sirventes etoient des satires dans lesquelles ils reprimoient les vices des usurpateurs et des tirans, les entreprises et l'avarice des prélats et l'hypocrisie des gens

[1] Allusion évidente à la pièce *Estat ai en greu cossirier,* qui se trouve, entre autres mss., dans le n° 854.

Digitized by Google

d'Eglise ; dans leurs tensons ils agitoient des questions d'amour et les demelés des chevaliers et des dames, dans lesquelles ils introduisoient un troubadour qui exposoit la question à un ou à deux de ses confreres ; et la premiere que j'ay veu dans ce manuscrit consiste à sçavoir quelle faveur étoit la plus grande à trois rivaux, dont l'un avoit receu une œillade favorable de sa dame, l'autre à qui cette belle avoit serré la main, [**P. 391**] et le troisieme à qui la dame avoit pressé le pied ; ils agitoient dans cet ouvrage les avantages de ces trois faveurs ; et j'ay veu dans une autre tenson deux troubadours disputant sy une dame qui avoit receu des presents pour accorder le don d'amoureuse mercy, pour parler en leur terme, et sy le chevalier qui avoit fait de semblables presents n'avoit pas comis un crime de simonie, d'autant que les dons d'amour sont spirituels et que, par la diffinition de la chose, ils avoient encouru la peine d'excommunication en amour ; l'autre au contraire soutenoit qu'il n'y avoit point de spiritualité en ce fait, que tout y étoit corporel et sensuel, et que, dans le mariage même, il se faisoit des dons mutuels autorisés par l'usage et par le droit ; et par ainsy il n'y avoit pas lieu de simonie [1] ; et dans une autre, où Guiraud de Bornuel parle avec le roy d'Aragon, auquel on agite s'il est meilleur pour une dame d'etre servie par un gentilhomme de sa qualité ou par un grand prince comme luy [2] ; et sur les disputes des uns et des autres, ils convenoient de remettre leurs differents a des chevaliers galants et des dames, dont ils demeuroient d'accord, et de s'en tenir au jugement qui seroit rendu en concequence ; ce qui commença à former une espece de cour, qu'on appela ensuite d'amour, qui fut tenue au commencement aux lieux de Signe et de Pierrefeu, a cause, je crois, que les dames de Pierrefeu et de Signe étoient en plus grande liberté dans leurs terres, pour y entretenir la compagnie de leurs illustres amies et des chevaliers qui assistoient avec elles à ces jugements, qu'elles commencerent de nommer *Arrests d'amour* [3].

[1] Cf. ci-dessus, t. XXIII, p. 72, n. 1.

[2] Cf. *ibid.*, n. 2.

[3] Dans son *Discours* (p. 24), Chasteuil ne se contente pas, comme ici, de copier Nostredame (*Vies*, p. 26), il ajoute de son chef de nouvelles fables à

Digitized by Google

Elles ne se contenterent pas seulement d'agiter semblables questions, sur lesquelles nos troubadours avoient composé leurs tensons ; elles etandirent leurs jurisdictions sur toutes les querelles [**P. 392**] d'amour qui arrivoient entre les chevaliers et les dames de cette province, et elles porterent la reputation de la justice de leurs jugements sy loin que, de toutes les parties de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre, cette cour etoit consultée pour la décision de semblables demêlés. C'est aussy ce qui a fait dire au compilateur des arrets d'amour, dont je parleray cy apres, en la seance qu'il donne aux chevaliers et aux dames qui le composoient:

Le President tout de drap d'or
Avoit robbe fourree d'ermines
Et sur le col un camail d'or
Tout couvert d'esmeraudes fines.
Les seigneurs lais pour vestement
Avoient robbe de vermeil,
Frangées par haut de diamans,
Reluisans comme le soleil.
Les autres conselliers d'Eglise
Estoyent vestu de velours pers,
A grand fuiellage de Venise
Bordés a l'endroit et l'envers....
Apres y avoit les deesses
A moult grand triomphe et honneur,
Toutes legistes et clergesses
Qui scavoient le decret par cœur.

celles de son maître : « Elles commençoient de s'assembler et de prononcer les jugemens, qu'elles rendoient en notre ville [c'est-à-dire à Aix], ausquels elles donnerent le nom d'Arrests ; mais elles reservoient les questions les plus difficiles qu'elles alloient décider pendant l'automne dans les chateaux de Pierrefeu et de Signe, a cause que les Dames de Pierrefeu et de Signe, jeunes veuves de cette cour, étoient en une plus grande liberté dans leurs terres.... » Et plus loin, à propos de la tenson entre Lanfranc Cigala et Simon Doria dont il est question ci-après (cf. Nostredame, p. 131): « La tençon fut renvoyée au parlement d'Aix, tenant les grands jours alors à Signe; et comme le jugement rendu par cette cour ne fut pas au gré de ces gentilshommes, ils en appelerent a celle d'Avignon, étant à Romani, qui rejugea la question. Ce qui fait voir que notre parlement d'Aix commençoit à s'amoindrir, puisque ses arrests étoient sujets à apellation ou à revision...»

Digitized by Google

Touttes etoient vestues de verd,
Fourres de pennes de letisses, etc. [1]

[P. 393] Ce n'est pas qu'il demeure tout à fait d'accord que les dames pussent assister a des jugements, non pas, dit-il, parce que les femmes n'ont point de jugement et que, par ainsy, elles ne scauroient donner ce qu'elles n'ont pas, mais à cause que par la loy elles sont privées de touttes fonctions publicques. Il convient néanmoins qu'à l'exemple de Debora, ainsy qu'il est raporté dans le Vieux Testament, livre des Juges, et même suivant l'usage receu en France, où nos reines ont souvent la régence du royaume, elles peuvent etre maintenues en jurisdiction, et surtout en cette matière ; et asseurement, monsieur, que sy on s'avisoit de demander la creation de pareils offices pour le sexe, on n'auroit pas de peine de se deffaire de semblables charges. Je trouve encor dans nos vieilles chroniques [2] que sur une celebre dispute qu'il y eut entre Simon Doria et Lenfranc Sygale, pour sçavoir qui devoit etre renommé plus liberal, ou celuy qui donnoit gayement ou celuy qui donnoit malgre soy, ils envoyerent la tenson qu'ils avoient faite sur ce sujet à la cour de Signe et de Pierrefeu ; et comme [ils] ne se contenterent pas de la decision des dames et des chevaliers qui la composoient, ils en appellerent à la cour de Romanin [3], en laquelle presidoient certain nombre de dames illustres du pays, entre lesquelles etoient Phanete des Gantelmes, dame de Romanin, la marquise de Malespine, la marquise de Saluces, Carette dame des Baux, Laurete de S[t] Laurens, Cecile Rascasse, dame de Caron,

[1] Cf. *Discours*, p. 29, où la citation comprend dix vers de plus.

[2] Ces vieilles chroniques ne sont, bien entendu, que les *Vies* de Nostre dame et les histoires de ceux qui l'ont suivi, comme son neveu César.

[3] Chasteuil qui ne fait ici que suivre Nostredame, son guide ordinaire (Cf. les *Vies*, p. 131), a jugé à propos, dans son *Discours*, p. 25, de s'en écarter. Là il confond en une seule deux des prétendues cours d'amour, à savoir celle de Romanin (Nostredame, p. 131) et celle d'Avignon (*Ibid.*, p. 217-18; cf. ci-après, p. 269, l. 9 du bas), et il ne mentionne, comme la composant, que les dames nommées par Nostredame en ce dernier endroit, lesquelles, dit-il de sa propre autorité, « passoient les hivers à Avignon, et la belle saison à Romani. »

Digitized by Google

Hugone de Sabran, fille du comte de Forcalquier, Heleine dame de Montpahon, Izabele des Bourilhons, dame d'Aix, Ursine des Ursieres, dame de Montpelier, Alaette de Meolhon, dame de Curban, Elys, dame de Meyragues. Voilà, monsieur, ce que j'ay peu recueillir de nos historiens et du manuscrit, depuis l'an 1142.

Ils ne disent que fort peu de chose sur cette matiere et ne parlent de cette cour qu'en passant, qui apparemment ne cessoit plus de fleurir, non plus que nos troubadours, que la cour des Papes qui siegeoit pour lors à Avignon avoient attiré de touttes pars; et je trouve que les gens de la premiere qualité de ce royaume et les meilheures maisons de cette Province sont sorties des poetes qui vivoient en ce temps, ce que remarquent les deux Nostradamus; et [ce?] qui apparemment fit finir cette poesie, et ce parlement d'amour, c'est que lorsque Benoît XIII [**P. 394**] tenoit son siege à Avignon, la cour d'amour fut ouverte à Romani, terre qui appartenoit à Phanette de Gantelmes, tante de Laurette ou de Laure de Sado, si celebrée dans les sonnets de François Petra[r]que, et vint ensuite tenir les grands jours à Avignon. Mais avant de pousser plus loin mon discours, il ne sera pas mal à propos de vous donner le caractere de ces dames et des personnes qui tenoient cette cour.

Phanette de Gantelmes étoit la dame la plus accomplie qui eût paru jusques alors; elle n'etoit pas moins belle que sçavante; elle exceloit en poesie, et on remarquoit en elle une certaine inspiration que l'on estimoit que ce fut un feu divin; elle aprit à Laure, sa niepce, touttes les delicatesses de cet art, et a l'exemple d'Estephanette des Beaux, d'Adelasie, comtesse d'Avignon, et de la comtesse de Dye, elles avoient formé cette cour d'amour qu'elles transfererent de Romani à Avignon, où elles etoient accompagnées des dames Jeanne des Beaux, Huguette de Forcalquier, dame de Tres, Briande d'Agoult, comtesse de la Lune, Mabille de Villeneufve, dame de Vence, Beatrix d'Agoult, dame de Sault, Izoarde de Roquefeuil, dame d'Ansouis, Anne vicomtesse de Talard, Blanche de Flassans, surnommée [**P. 395**] Blanche fleur, Douce de Moustier, dame de Clemens, Antonette de Cadenet, dame de Lambesc, Magdelene de Salon, dame dud. lieu, Rixende de

Digitized by Google

Puyvert, dame de Trans, et de plusieurs autres dames que la cour romaine avoit attirées à Avignon, où elles decidoient touttes les questions d'amour; en sorte que la plus part des poetes de ce temps remplirent leurs ouvrages de leur merite, et lorsque les comtes de Vintimille et de Tende furent visiter le pape Innocent VI[e] du nom, ils furent ouyr les diffinitions de ces illustres dames et ils resterent autant surpris de leurs beautés que de leur sçavoir.

Mais cette cour fut dispersée par une peste qui survint alors, et qui dura trois années, de laquelle moururent la plus part de ces illustres dames, peste que l'on attribua à une punition divine, pour les malversations, usures et simonies que pratiquoient les ministres de la cour romaine, desquels le Monge des Isles d'Or dit que ces dames etoient les *druts,* mot qui en cette langue vouloit autant dire que concubines. Cette cour avoit attiré à Avignon, comme je l'ay observé, quantité de poetes provenceaux et, entre autres, Marchebrusc, gentilhomme de Poitou, dont la mere etoit issue de l'illustre maison des Chabots, dame qui composoit des poésies provençales aussy bien qu'aucun troubadour qui florit alors. Elle tenoit cour d'amour ouverte, et apparemment elle n'étoit pas des amies de Laure, puisqu'on croit que Petra[r]que fit contr' elle tous les sonnets qu'on croyoit qu'il eut fait contre Rome, l'ayant nommée *l'avara Babilonia, Malvagia, Nido di tradimento, Fontana di dolore;* et un de nos troubadours l'appelle dans ses écrits la Paillarde d'amour. Ainsi finit cette cour, et notre poesie ne dura pas longtemps dans la vigueur ou elle avoit paru, tant à cause que les princes qui vindrent apres, comme j'ay remarqué, [**P. 396**] n'eurent plus soin de la maintenir, etant occupés aux guerres qu'ils étoient obligés de soutenir à Naples et en Sicile, où ils eslirent leur sejour, que parce que Philipe le Long qui aymoit extremement la poesie provencale, etant encore comte de Poitou, amena en France quantité de troubadours, lesquels il avoit honoré des premieres charges de sa maison, entre lesquels etoient Pierre Milon, Bernard de Marchis, Pierre de Valieres, Ozil de Cadars de Caderousse, Louis Emeric de Rochefort, Pierre Hugon, sieur [de] Dampierre, Giraudon le Roux, Emeric de Sarlat, Guilheaume des Amalrics, Guilhem Bouchard, Pistoleta, qui fu-

Digitized by Google

rent empoisonnés à Paris avec des eaux des lepreux par la malice des Juifs, environ 1323; et qu'enfin le pape Gregoire XI, ayant restably le S^t^ Siége à Rome, les esprits les plus délicats de cette province suivirent la cour romaine en 1370.

Martial d'Auvergne, dit Martial de Paris, procureur au parlement de Paris, qui ecrivoit en l'année 1480 et celuy qui a fait la compilation de 51 arrests rendus par la cour d'amour, agite presque touttes les questions qui peuvent tomber sur cette matière. On avoit creu que ce n'etoit là qu'un jeu d'esprit; mais je ne doute pas qu'il n'eut pris la plus part de ces arrests dans les œuvres de nos troubadours, dont une partie etoient de son pays, et surtout l'illustre Guiraud de Bournueil, limosin, appelé le Mestre des troubadours, qui ecrivoit un siecle avant luy [1], et dans un temps ou la poesie n'etoit pas tout à fait estainte. Le savant Benedictus Curtius Simphorianus trouva ces arrets sy fort de son goust qu'il fit quelque temps apres un commentaire pour en soustenir la jurisprudence. Il l'appuye par l'autorité des peres de l'Eglise grecs et latins, par le texte de la loy, par la glosse et par le tesmoignage des poëtes les plus galants. [et ce fut quelque temps après que, pour mieux établir cette jurisprudence, Coquillart, chanoine et official de Reims, fit les Droits nouveaux d'Amour, et que l'heureux [2]] rival de Cujas [3] a fait [**P. 397**] au mesme sujet un traité qu'il appelle *Cupido jurisperitus*.....[4] ne fussent levés au nom de ce dieu, puisque nous voyons par iceux qu'il y avoit parquet, greffe et chancelerie, ce qui a donné lieu aux italiens d'établir une cour de Parnasse, dont les arrests étoient levés et les mandemens faits au nom d'Apollon.

Le roy René, qui mourut en ce mesme temps et qui aymoit extremement la poesie, la peinture et les beaux arts, fit tout ce qu'il put pour restablir cette cour d'amour et faire refiorir la poésie provençale; et pour cet effect il composa luy mesme les misteres qu'on recitoit à la feste de Dieu, des rondeaux,

[1] Cf. ci-dessus, t. XXIII, pp. 72-73.

[2] J'emprunte au *Discours* (p. 28) ce qui est ici entre crochets, pour combler une lacune de la copie de Nimes.

[3] Forcadel (note du *Discours*).

[4] Nouvelle lacune. Suppléer et *je ne doute pas que les arrests?* Cf. *Discours*, p. 30. Là notre auteur est moins affirmatif.

Digitized by Google

des sirventes, des satires et des comédies, pour exciter a son exemple les gens de sa cour a faire revenir la galanterie et la science en cette province ; et pour cet effet, il crea un prince d'amour auquel il donnoit pouvoir de connoître pendant un an de ces matieres, et il luy establit un droit, pour l'entretien de ses officiers, sur les mariages des étrangers et en secondes nopces, que nous appelons vulguerement pelottes. Ce fut environ ce temps aussy qu'à l'imitation des poetes qui s'assambloient, a certain temps dessinés, pour avoir les couronnes que meritoient leurs ouvrages, qu'on vit établir au Puy, en Normandie, a Toulouse et en divers endroits du royaume, les jeus floreaux, où celuy qui remportoit le premier le prix etoit declaré roy ou prince ; et pendant toutte l'année de sa principauté il avoit inspection sur la poesie et donnoit le mot pour le prix de l'année qui suivoit ; ce qui fit appeler cette sorte de poesie chant royal, comme le vers sous lequel tout l'ouvrage rouloit ayant ete donné par leur roy ; et c'est ce qui faisoit aussy que toujours a la fin du chant royal ou de la balade, on s'adressoit au prince, en employant toujours le mesme refrain pour s'atirer sa faveur.

[**P. 398**] Mais comme le reigne de Charles, qui luy succeda, ne dura que dix huit mois, et que cette province passa d'abord entre les mains de Louis XI et fut heureusement réunie à la couronne de France, elle suivit la loy des princes soubs lesquels elle estoit tombee ; et cette langue, aussy bien que la poesie que les etrangers venoient apprendre de touttes part avec tant de plaisir, cette langue, dis-je, que nos troubadours employoient avec tant de succès en tant de sorte d'ouvrages, est sy fort descheue qu'ayant ceddé a la langue dominante tous ses agrements et touttes ses beautés, elle a resté le jouet de la populasse qui n'a plus presque conservé que ses sirventés, qui sont les farces ou les satires que employoient autrefois nos troubadours.

Je ne vous ay pas dit, monsieur, que nos anciens poëtes avoient encore trouvé une certaine poésie qu'ils appeloient *sons*, qui repondoient a nos sonnets, et les martingales ou madrigales, qui étoient les madrigaux, que nos françois ont ensuite employé, et les madrigales des italiens, ny pourquoy

Digitized by Google

on appeloit les poetes troubadours. Petra[r]que[1] a dit qu'ils avoient eté appellés troubadours comme *trompatori,* qui veut dire sonneurs de trompete; mais il se trompoit luy mesme, puisque le mot de troubadours vient du verbe *troubar,* qui veut dire trouver ou inventer, ce qui convient extrêmement a la poesie, dont l'invention est la plus belle partie. On les appelloit quelquefois aussy *juglar, viular, comics,* ainsy que les premiers poëtes francois etoient appellés *jougleors, jongleurs, trouvaires,* [**P. 399**] *violeurs* et *chantaires,* comme l'ont remarqué Fauchet et Pasquier, qui ont pris le soin de faire des recherches sur les antiquités gauloises, ainsy que Jean le Maire, Dutillet et Borel. Si nous eussions eu des esprits curieux qui eussent defriché cette matiere, j'aurois peu vous apprendre si ceux qui y etoient receus en ce parlement avoient provision d'amour ou du prince, s'ils avoient des gages et de franc sallé, s'ils prenoient des espices pour les jugements qu'ils rendoient, et si les offices etoient venaux et en finence, en quel temps ils rendoient la justice, s'ils estoient divisés par chambres, comme le sont les autres parlemens aujourd'huy[2]; mais comme je n'ay rien veu dans nos archifs qui en fasse foy, je m'en raporteray uniquement au temoignage du mesme Martial, qui en parle de cette sorte:

Environ la fin de septembre
Que faillent violetes et flours,
Je me trouvay a la grand chambre
Du noble parlement d'amours.

Du reste, Monsieur, vous verrés que cette cour n'etoit pas tout a fait inutille, puisquelle empechoit que les dames ga-

[1] Chasteuil confond ici avec Pétrarque son commentateur Velutello, erreur que Nostredame, à qui ce passage est emprunté, n'avait pas faite.

[2] Une autre question que Chasteuil laisse ici de côté, celle du costume, M. Antony Meray, dans un livre, d'ailleurs fort agréable, dont les Cours d'amour, qu'il a le seul tort de prendre au sérieux, font le sujet, ne craint pas de se la poser : « Les juges de ces élégants tribunaux portaient-ils un costume spécial, dans l'exercice de leurs fonctions ? Les dames, devant qui se faisaient les plaids d'amour, siégeaient-elles en manteaux longs ou en pelissons fourrés? On ne trouve nulle part ce pittoresque renseignement. » (*La Vie au temps des Cours d'amour,* p. 185.)

Digitized by Google

lantes de ce temps n'attribuassent à l'amour les erreurs dans lesquelles elles pouvoient tomber, semblables à ces femmes illustres dont parle Ausone et qui ayant trouvé un jour Cupidon égaré aux champs Elisées, le condamnerent a être mis en croix, [**P. 400**] mais reconnaissant l'injustice de leur jugement, que ce petit Dieu n'avoit pas tout le tort, elles commuerent cette peine, des qu'elles eurent ouy parler Venus, et se contentèrent de luy donner le fouet avec des roses. Ce n'étoit pas, dit ce poete, les femmes de notre temps qui pechent volontairement et qui n'ont pas besoin d'excuses, c'étoient ces heroïnes des premiers siecles, qui vouloient couvrir leurs faiblesses et les imputoient à l'amour.

C'est tout ce que j'ay peu tirer, monsieur, de l'etude de deux procureurs, l'un au parlement de Paris, l'autre au parlement de cette ville. Le recueil que le premier a fait des arrets d'amour avoit été inconnu au dernier, qui avoit fait ce qu'il avoit pu pour voir les ouvrages de son collegue, et quoyque ce livre ne fut pas fort rare, il n'etoit pourtant jamais tombé en ses mains. Il avoit recueilly ce qu'il nous en apprend des memoires d'un religieux de S. Honoré de Lerins, surnomme le Monge des Illes d'Or et de quelques autres moines de la mesme maison, d'un autre religieux de Montmajour, surnomme le *Flagel des troubadours,* et que mon manuscrit, où sont contenus ses ouvrages, appelle Monge de Montaudon[1], d'un Monge du mesme couvent, qu'il nomme S[t] Sezaire, que je crois etre Nuc de S[t] Sire[2], auteur des vies et des œuvres des troubadours contenues au manuscrit dont je vous ay parlé.

Vous aurés observé dans cette lettre que les troubadours dont je vous ay entretenu etoient des personnes d'une distinc-

[1] Nouvelle preuve que Chasteuil avait reconnu l'identité du prétendu Moine de Montmajour et du Moine de Montaudon. Cf. ci-dessus, t. XXIII, p. 74, n. 2.

[2] Tiraboschi, environ soixante-dix ans plus tard, n'hésitait pas à identifier ces deux personnages; ce qu'a fait de nouveau M. Bartsch dans son intéressant mémoire sur les *Sources de Nostredame,* où il a démontré ingénieusement que *Cesari,* chez ce dernier, n'est autre chose qu'un anagramme de *Caërsi,* nom de la patrie d'Hugue de S. Circ. Voy. le *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur,* t. XIII, p. 18.

Digitized by Google

tion extraordinaire, [P. 401] et que jamais poësie vulguaire ne pourra conter comme la notre au nombre de ses nourrissons deux empereurs, un roy de France [1], un roy d'Angleterre, deux roys d'Aragon, des comtes de Poitou, de Toulouse, et de Provence, et tant d'autres personnes de maison illustre. Nous voyons des seigneurs d'Agoult, de Castellanne, d'Adhemar, de Blaccas, de Boniface, de Lascaris, de Doria, de Grimaldy et de Puget; les comtesses des Beaux, de Dye, les dames de Gantelmes, de Sade, et tant d'autres excellantes personnes dont j'ay parlé, qui ont fait florir et notre cour d'amour et notre poesie, et dont la cessation de la premiere a esté la cause de la fin de l'autre. En voila, Monsieur, assés pour cette fois, et vous voulés bien qu'en finissant cette lettre je renouvelle les protestations de l'estime et du respect avec lequel je suis.....

[P. 409] Lettre de M. de Chastueil sur les Troubadours

MADAME,

A mon retour de Barventane, où j'estois allé faire ma recolte, jai trouvé la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'ecrire le 22 juillet dernier; et pour vous esclaircir de ce que on vous demande, je vous dirai que monsieur le Comte vostre pere, m'ayant engagé de faire quelques desseins d'arcs de triomphe, pour la reception de messieurs les ducs de Bourgogne et de Berry, je fis dresser une représentation, au troisieme de mes arcs, de la cour d'amour, si renommée par nos anciens troubadours, l'explication desquels je fis imprimer quelque temps apres, ce qui fut assez favorablement reçû. Je donnai quelques vies de nos premiers maistre[s]. La ville d'Aix, qui fit la depense de cette impression, en envoya cent exemplaires a la cour, pour estre distribués à messieurs les

[1] Il veut dire apparemment Philippe le Long, en qui Nostredame, qu'il suit aveuglément, avait de sa propre autorité transformé le comte de Poitiers Guillaume VII.

Digitized by Google

princes; et j'en fis passer cinquante sur mon compte, pour etre distribués aux amis qu'un sejour de sept ans m'avoit fait à Paris, et entre autres a Mr de Taleman, de Lafontaine, de Villermon, de Vittry, qui m'écrivirent qu'ils avoint reçû cet ouvrage avec beaucoup de plaisir, et qu'aiant donné du goût pour cette maniere de versification, ils me solliciterent pour donner la vie de tous les poetes qui florissoient au onzieme, douzieme, treizieme et quatorzieme siecle. Jean Nostradamus et Cesar Nostradamus en avoint donné un abregé à la fin du quinzième et au commencement du seizieme siecles[1]. Ce que je leur promis de faire, ce a quoi je trouvai quelque facilité par le secours d'un Ms[2]. que j'avois tenu[3] quelque temps à Paris, que j'avois eu de[4] la bibliothèque royale par le moyen de Mr Calcavi[5], et dont j'avois fait[6] transcrire ou ecrit moy-meme ce que j'y trouvois de plus curieux; et je trouvai que ces manuscrits étoient bien plus amples que ceux dont s'estoint servis les deux Nostradamus qui n'ont écrit que les vies de soixante et quatorze poetes, au lieu que dans les manuscrits qui sont dans la bibliotheque royale ils y ont[7] trouvé trente six vies de plus que dans ceux dont les Nostradamus s'estoient servis[8]; et voici de la maniere qu'ils sont. Il y en a

[1] Inutile, sans doute, d'avertir qu'il faut corriger *seizieme et..... dix septième s.*

[2] Le ms. porte *Mr.*, ce qui est évidemment une mauvaise lecture de *Ms.* Il faudrait même probablement *de Mss.*, au pluriel. Cf. ce qui suit, quatre lignes plus bas.

[3] A *tenu,* écrit d'abord, une autre main a substitué *connu,* apparemment à cause du changement, opéré par le copiste, de *Ms.*, qui précède, en *Mr.*

[4] A ces mots écrits d'abord et que je rétablis, une autre main, la même que tout à l'heure, a substitué *veu a.* Nouvelle conséquence de la substitution erronée de *Mr.* à *Ms.*

[5] Lis. *Carcavy* (Pierre de), qui remplit les fonctions de garde de la Bibl. du Roi depuis 1663 jusqu'à la mort de Colbert (1683). Voy. Léopold Delisle, le *Cabinet des mss.*, I, 264, 293. C'est donc au plus tard à cette dernière date que remontent les premières études de Pierre de Chasteuil sur les troubadours.

[6] A ces derniers mots, *et dont j'avois fait,* que je rétablis, ont été substitués, de la main du même correcteur, *je fis.*

[7] Corr. *auroient.*

[8] 74 et 36 font 110. Or aucun ms. ne contient 110 biographies. Le ms. 854 n'en a que 85, abstraction faite de la *razo* d'une pièce de Bertran de Born

Digitized by Google

trois exemplaires ecrits sur le velin[1]; ils commencent par les tensons des troubadours[2], qui sont de disputes sur quelques questions amoureuses, entre deux ou trois poetes qui se choisissent des juges pour decider de l'exemplaire, qui consistoient [**P. 410**] quelques fois en des contestations plus sérieuses, mais qui tendoient toujours sur quelque matière de galanterie; lesquelles contestations etoient renvoyées a la decision des principales personnes de l'un et de l'autre sexe de la cour de nos souverains, ce qui donna insensiblement naissance aux parlements d'amour, qui s'etablirent à Signe, à Pierrefeu et enfin à Romanil; ce que j'ai expliqué plus au long dans l'explication que je fis de ces arcs et que Monseigneur d'Avranches[3] pourra voir entre les mains de M. l'abbé Taleman, que je sçay etre de ses amis, ce qui pourra l'instruire entierement de la maniere dont je me suis pris pour ecrire l'histoire de nos anciens troubadours. Comme c'estoit cet abbé qui etoit l'un de ceux qui [m']avoient le plus pressé d'ecrire les vies, dès que je les eus achevées, je les envoyai a M. de Lieutaud[4], mon parent, qui etoit alors à Paris, et à M. Lauthier, advocat au conseil, qui m'écrivirent l'un et l'autre que l'ouvrage etoit tres curieux et asses bien ecrit; et sur la difficulté que firent alors les imprimeurs sur la grosseur de l'ouvrage, sur la difficulté d'imprimer les poesies provensales qui servoient de preuve de ce que je disois de leur vie[5], ce qui en même temps expliquoit le caractere des poetes dont je parlois, les mœurs et le ceremonial de ces siècles, pendant lesquels l'ignorance triomphoit pour le dire ainsi, on renvoya l'impression de cet ouvrage en un temps de paix. Ce M. de

le fils, qui y est confondue avec celles de son père. Il est probable que Chasteuil a exclu de son calcul les troubadours qui n'ont pas de biographies dans le ms. 854. Ceux-là déduits des 74 cités, il en reste 49, qui joints à 36, font bien 85.

[1] Sans doute les nos actuels 854, 1592, 1749 de la Bibl. Nat.

[2] Non. Les tensons, dans tous les mss. connus, ne viennent qu'en deuxième ou en troisième lieu.

[3] Ms. *Doranges*. La correction s'impose, puisqu'il s'agit de Huet, comme on le verra plus loin.

[4] S'agit-il de Jacques Lieutaud, d'Arles, qui fut membre de l'Académie des sciences et mourut en 1733?

[5] Cf. ci-dessus, p. 73, notes 2, 3, 4.

Digitized by Google

Lieutaud, qui s'en etoit chargé, se le fit remettre et me le raporta peu de temps apres. A peine l'avois-je receu que M. Lauthier m'ecrivit que Mr Fouquaut [1], intendant de Caen vouloit faire l'impression de cet ouvrage et faire graver les estampes de chaque poëte, que je n'avois qu'à lui marquer où l'on pouroit en trouver les portraits, tels que je les depeignois au commencement de leur vie[2]. Je lui repondis que la chose estoit assés aisée, puisque dans les mmss. que j'avois pris dans la Bibliothèque du Roy, ils y etoient peinds a miniature, qu'il y avoit trois de ces manuscrits écrits sur le velin, que le duc qui avoit eu celui qui étoit le mieux conditionné avoit coupé avec des cizeaux les portraits de nos trouvaires [3], et que les autres deux etoient en très bonne main [4]. Au reste, Madame, je puis vous assurer qu'ils sont tres difficilles a trouver [5] et plus difficile[s] a expliquer, et qu'il faut un long usage pour en venir a bout. Premierement le caractere est assés difficile, et en second lieu les vers ne sont point séparés. Il m'auroit eté plus aisé d'expliquer le caldéen et le syriaque que notre ancienne langue, et je n'en serois pas assurément venu à bout sans le secours des dictionnaires de Du Cange et de Borel. Ces manuscrits ont été portés au Louvre et ont été tirés des abayies du Toronet ou de S. Victor et des archives des comtes de Sault [6].

[1] Nicolas-Joseph Foucault, mort en 1721, à qui l'on doit la conservation des *Origines de la langue française* de Caseneuve.

[2] Voilà qui achève de confirmer l'attribution que j'ai cru pouvoir faire à Pierre de Chasteuil des notices qui font l'objet de l'appendice I à mes *Notes sur quelques mss. prov. perdus* (ci-dessus, pp. 72-77). On a vu, en effet, qu'en tête de ces notices sont décrites les miniatures qui précèdent, dans le ms. 854, les poésies des troubadours qu'elles concernent.

[3] C'est le nº 1749 de la B. N., mutilé en effet, comme il est dit ici. Ce ms. avait appartenu à Peiresc. Le duc dont il s'agit est peut-être le duc de Mazarin. Cf. L. Delisle, le *Cabinet des mss.*, I, 444.

[4] Les deux autres, en effet, ne présentent aucune mutilation pareille ; mais le nº 1592 a perdu, j'ignore depuis combien de temps, vingt et une tensons, qui en formaient la dernière partie, comme il résulte de la table de ce ms. Du reste, ces deux mss. ne renferment aucune biographie qui ne soit pas dans le nº 854; on trouve seulement dans le nº 1749 un assez grand nombre de *razos* qui manquent dans ce dernier.

[5] Mauvaise lecture évidemment ; on s'attendrait à quelque chose comme *lire* ou *déchiffrer*.

[6] Ce n'est là, bien entendu, qu'une hypothèse toute gratuite de Chasteuil, à lui suggérée par Nostredame.

Digitized by Google

J'en sçai encore deux autres, l'un qui est a la bibliotheque [P. 411] de feu M. Colbert[1] et l'autre qui est à la bibliothèque de Milan[2]. Le premier fut donné a ce ministre par un président au parlement de Toulouse et l'autre a été tiré de l'abayie de Saint Honorat; en sorte que je n'en sache aucun qui nous reste en cette province[3]; et si feu mon frere aisné, advocat general en ce parlement, n'avions[4] pris le soin de les faire transcrire sur ceux qui sont entre les mains du roy[5], nous n'en trouverions plus dans cette province[6]. En voilà assez, Madame, pour satisfaire la curiosité du celebre M. Huet, et vous pouvés vous engager auprès de luy en tout ce que vous trouverés a propos, assurée que vous devez etre, et M. le Comte sera ma caution, par l'ancien attachement que tous ceux de ma famille ont toujours eu pour son illustre maison, et par le dévouement par lequel je suis pour tout ce qui le regarde; et quand à ma poesie[7], je sçay bien que vous excellés, quand vous voulés prendre la peine d'écrire en ce genre, et que quoi que

[1] Ce doit être le n° actuel 856 de la B. N., qui a appartenu à Catel, ensuite à Puymisson. Catel l'avait offert en don à Peiresc, qui, par discrétion, le refusa, comme il résulte d'une lettre de ce dernier, qu'on pourra lire, je l'espère, avant peu, dans l'édition des lettres de l'illustre savant, préparée avec tant de soin par M. Tamizey de Larroque.

[2] Sans doute celui qui porte la cote R 71 sup. à la Bibliothèque ambrosienne, et dont on peut voir la description au t. XXXII, pp. 389 et suivantes, de l'*Archiv* de Herrig. L'origine prétendue de ce ms. (abbaye de S. Honorat) est encore une pure invention de notre auteur.

[3] Pierre de Chasteuil ne connaissait donc pas le n° actuel 12472 de la B. N., qui devait pourtant se trouver alors en Provence, peut-être déjà dans la famille de Simiane, et dont son père avait dû faire usage, si même il n'en avait pas été quelque temps le possesseur. Cf. ci-dessus, p. 85.

[4] Corr. *n'avoit,* ou suppl. *et moi* devant *n'avions?*

[5] Voilà qui achève de prouver que le ms. d'Hubert de Chasteuil n'était pas la copie d'un ms. aujourd'hui perdu du Louvre, mais un extrait des trois mss. plus haut identifiés, et principalement du n° 854. Cf. ci-dessus, p. 74, n. 2; p. 82, n. 4, et voy. la *note supplémentaire* qui termine le présent article.

[6] Outre le n° 12472, mentionné tout à l'heure, deux autres chansonniers provençaux devaient pourtant s'y trouver encore: je veux parler de notre n° actuel B. N. 15211, que Nostredame avait eu entre les mains (cf. *Revue,* t. XXV, p. 104) et qui appartint plus tard à Caumont, et du chansonnier d'Oxford, dont Mazaugues, à qui il venait de Peiresc, était alors le possesseur.

[7] Corr. *la poesie?*

Digitized by Google

votre prose soit tout a fait exellente, vous parlés encore plus noblement le langage des dieux [1].

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

Un extrait du ms. de Chasteuil-Gallaup, contenant seulement les Vies des troubadours, se trouve dans un autre ms. de la bibliothèque de Nimes, n° 13876 de l'ancien catalogue, 171 de celui de M. Molinier. Cet extrait a pour titre: *Vies des troubadours tirées des mss. de la Bibliothèque du Roy.* En marge on lit: « Extrait d'une copie faite par Hubert de Gallaust sieur de Chasteuil sur un ms. de la Bibl. du Roy. » Immédiatement après le titre vient une note, qui est peut-être du président de Mazaugues, et dont voici les dernières lignes: « ..... Le ms. du Vatican 3204 [aujourd'hui B. N. n° 12473] est absolument le même que celui du Roy [alors 8225, auj. 854], duquel les vies ont été extraites, ce que j'ai reconnu en les conférant avec ce que Crescimbeni rapporte de ce ms. » Suivent les biographies, au nombre de 82. Chacune d'elles est accompagnée de notes, où l'on relève surtout les différences de ces biographies aux *Vies* de Nostradamus. Ce recueil comprend 21 folios non paginés, non plus qu'aucun autre du même volume. Il ne contient que les biographies proprement dites, sans les *razos*. Par conséquent, ce qui concerne Bertran de Born le fils, le Dauphin d'Auvergne et le roi Richard, y manque. On y remarque en outre l'absence de la biographie d'Elias Cairel et de celle d'Albert « marques. » Enfin l'ordre des biographies, tel qu'on l'observe dans le n° 854, n'est pas ici exactement suivi jusqu'au bout. Voici l'indication des déplacements opérés:

N^os^ 34. Lo Sordels, après en Blacasset.
37. Peire de Barjac, après Peire Guillens.
46. Albertet Cailla, après N'Aymeric de Sarlat.
48. Folquet de Romans, après Na Castelosa.
50. Ogiers, après Aymeric de Belenoi.
55. Peire de Busignac, après Cercamons.
57. Tomiers en Palasis, après Albertet.
74. Raimond de Durfort en Turc Malec, après Guillens Rainols d'At.
76. Garins d'Apchier, et 77. Guillems de Berguedan, après N'Ucs de la Bacalaria.

[1] On sait que M^me^ de Simiane, à qui je crois que cette lettre fut adressée, écrivait agréablement en vers comme en prose.

Digitized by Google

Ces dernières biographies, sauf celle de Sordel, qui, dans le ms. 854, suit celle d'Aymeric de Sarlat, se trouvent, dans ce même ms., après celle de Bertran de Born, qui est la dernière dans la copie de Nimes, parmi les sirventes, dans l'ordre suivant :

Raimond de Durfort et Turc Malec,
Albertet Cailla,
Folquet de Romans,
Ogier,
Peire de Barjac,
Peire de Bussignac,
Torniers en Palasis,
Garins d'Apchier,
Guillem de Berguedan.

Ce ne sera pas trop m'écarter de mon sujet de dire quelques mots, à cette occasion, d'un autre recueil ms. de la même bibliothèque, déjà signalé, comme le précédent, par le regretté J. Bauquier dans ses *Provençalistes* du XVIII[e] siècle, p. 50, n. 4, et qui contient également un extrait d'un chansonnier provençal. C'est le n° 13878 de l'ancien catalogue (n° 230 de celui de M. Molinier). Il comprend trente-six parties, dont la première (f[os] 1-73), qui est dépourvue de titre, doit être une copie du « Recueil des noms propres contenus dans les mss. des troubadours [1] », qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, parmi les mss. de Sainte-Palaye [2] dont il forme l'*index onomasticus*. Le chansonnier provençal dont je parlais tout à l'heure et dont ce recueil contient un extrait, qui en forme l'avant-dernière partie (n° 35), est le ms. 410 de la bibl. Saibante à Vérone, aujourd'hui perdu ou égaré. Ce ms. n'était, paraît-il, qu'une copie ancienne du ms. 5232 du Vatican (A de M. Bartsch). L'extrait de Nimes se compose de 17 folios d'une même écriture, entre les deux derniers desquels on a intercalé quatre pages d'un format moindre et d'une autre écriture, qui contiennent une description sommaire du ms. Saibante, c'est-à-dire la table des noms des auteurs de chansons, puis des tensons, puis des auteurs de sirventes, tout cela conforme à la table de A, telle qu'on peut la lire dans l'*Archiv*, t. XXXIV, p. 142, sauf que Peire de la Mula y est noté comme n'ayant pas de biographie, et qu'il en a une dans A. A la quatrième page, on a transcrit la vie de Folquet de Marseille. Voici le début de ces quatre pages : « Dans la bibliothèque de M[r] Saibante,

[1] M. Molinier s'est mépris en la désignant comme une « liste des troubadours. »

[2] Cf. ci-dessus, t. XXVII, p. 45, n° 3.

Digitized by Google

a Verone, il y a un ms. coté n° 410, qui contient les vies et les ouvrages de plusieurs poëtes provençaux. Ce ms. avoit appartenu auparavant au docteur Jacques Grandi de Modène, et peut-être étoit-il le même qui avoit été d'Alexandre Tassoni, qui en fait si souvent usage dans ses remarques sur Pétrarque, dans ses annotations sur le vocabulaire. Il est bien conservé et paraît être écrit dans le XV^e^ siècle. Il est un petit in-4°. Il contient... »

Quant aux fol. 1-17 (les deux folios intercalés mis de côté), ils contiennent : 1° de 1 à 15 r°, toutes les biographies qui sont dans A, et dans le même ordre, sauf celle de Folquet de Marseille, laissée à dessein, parce qu'elle se trouve dans le deuxième folio intercalé, et celle de Peire de la Mula, qui, on vient de le voir, manquait dans le ms. Saibante ; de 15 v° à 17 r°, la table des pièces du ms. Saibante. Cette table n'a pas été terminée. La deuxième colonne du f° 17 r° n'est pas remplie jusqu'au bout ; il reste la place de six lignes, et tout le verso est en blanc. On s'est arrêté à la seconde chanson de Bernart de Ventadour *Lonc tems vau e veing e vire.* La comparaison que j'ai faite de ce fragment de table avec la partie correspondante de la table de A m'a fait remarquer les différences ci-après, qui proviennent peut-être d'omissions, soit du copiste de Nimes, soit de celui de l'*Archiv*.

1. Peire d'Alvergne. *A bans queil blanc puoi sion vert,* qui est dans A, manque dans *s* (je désigne ainsi l'extrait de Nimes).

2. Marcabru. *D'aisso lau Deu,* qui est dans *s*, manque dans A.

3. Elias Cairel. *Totz mos cors e mos sens*, qui est dans A, manque dans *s*.

4. Gaucelm Faidit. *Anc nom parti de solatz ni de chan,* qui est dans A, manque dans *s*.

Digitized by Google

AS FRAIRES MOUNTGOULFIE

De cent e mai quatre ans dato vostro obro belo !
Que fasets ? Pauc de causo. Emplenats d'aire caud
Vostre baloun, qu'es fait de papiè mai de telo,
Cousits sus un fialat de soulido ficelo.
Partissets e mountats pus naut
Que l'iroundo,
Mai que l'aglo e l'condor,
Dreit le soulelh que vous azoundo
Dambe soun espelssoment d'or.

O fraires Mountgoulfiè ! O valents Ardesqueses !
Quno es la vostro toco ? Anats counquista l' cel,
E, cremants de fe novo, ô sublimes Franceses !
Vous disets l'un à l'autre : « O moun fraire, va veses
Que fasem rampèu à l'aucel ! »
La lauseto
Mando soun imne vieu
Al dejoubs de vostro barqueto ;
Semblo fieula, suspreso : « Oi ! Dieu ! »

AUX FRÈRES MONTGOLFIER

De cent quatre ans votre belle œuvre date ! — Que faites-vous ? Peu de chose. Vous emplissez d'air chaud — votre ballon, qui est fait de papier et de toile, — cousus sur un filet de ficelle solide. — Vous partez et montez plus haut — que l'hirondelle, — même que l'aigle et le condor, — droit sur le soleil qui vous inonde — avec son rayonnement.

O frères Montgolfier ! O vaillants Ardéchois ! — Quel est votre but ? Vous allez conquérir le ciel, — et, brûlants de foi nouvelle, ô Français sublimes ! — vous vous dites : « O mon frère, tu le vois — que nous égalons l'oiseau ! » — L'alouette — envoie son hymne vif — au-dessous de votre nacelle ; — on dirait qu'elle siffle, surprise : « Oh ! Dieu ! »

Digitized by Google

E, per les rais junencs, navigats dreit les astres.
Ets aluts toutis dous e mai forts qu'Icarus.
A vostre frount, se vei, cregnets pas les desastres.
Cap levat, uelhs parats de lhours cinq digts, les pastres
Agachoun mounta mai ensus
Le vostre globe ;
Mais lèu-lèu lhour vistou
Le cerco sense que l'atrobe.
Lasses, s'apugoun al bastou.

Ets dins l'espàci siau. Pas la mendro gadasso
Vous ven pas vouleja costo les ausidous.
De la terro ets pla lenh. Joubs vous aus se desfasso,
E, foro de l'azir mai de la bestisasso,
Vous sarrats las mas toutis dous.
La pax dousso
Vous a raubats à founs,
E cresets senti que vous pousso
Mai d'alo, per aires prigounds.

Adieu, toutis les mals de la car doulourouso,
E les de l'esperit, mai que 's autres maissants !
Tremudats ! Ets, cadun, l'ange fait de lux blouso :

Et, à travers les rayons de juin, vous naviguez vers les astres. — Vous êtes ailés tous les deux et plus forts qu'Icare. — A votre front, on le voit, vous ne craignez pas les catastrophes. — Tête levée, yeux abrités sous les cinq doigts (ouverts), les pâtres — regardent monter plus haut — votre globe ; — mais bientôt leur prunelle — le cherche sans le trouver. — Las, ils s'appuient à leur bâton.

Vous êtes dans l'espace calme. Pas le moindre bruit de voix — ne vient voleter à vos oreilles. — Vous êtes bien loin de la terre. Au-dessous de vous elle s'efface, — et, hors de la haine et de la grosse bêtise, — vous vous serrez les mains tous les deux. — La paix douce — vous a saisis complétement — et vous croyez sentir vous pousser — plus d'aile, dans les airs profonds.

Adieu, tous les maux de la chair douloureuse, — et ceux de l'esprit, plus mauvais que les autres ! — Vous vous transformez ! Vous

Digitized by Google

La subre-creaturo eternoment urouso.
Es à peno s'ets pantaisants
Que l' souleire
Bresso que bressara !
Pus naut ! Es que se pouiriò creire
Qu'abourdarets à-n-un lugra ?

Mais le baloun davalo e toumbo, sens brandido,
Al miei d'un vignè 'n flous, qu'embaumo mai que mai ;
Vostro navigacieu dins l'aire, tant ardido,
Pes Estats generals e l' pople, es aplaudido
A Vidaloun-lès-Anounai ;
E la Françe,
Al cor toutjoun levat
Per touto delibranso
Vous bramo tres cops soun *vivat*.

Premiès, abets moustrat la grando routo airenco,
E vous i a seguit mai d'un fier balouniè.
Per prouba la vertut de la trobo oumenenco,
Quantis n'an pas voulat dreit la capo azurenco
Dempei vous aus à 'n Tissandiè ?
Mais, ô fraires !
Nous ets, après l'aucel,

êtes, chacun, l'ange fait de pure lumière : — la sur-créature éternellement heureuse. — C'est à-peine si vous haletez — que le vent (léger qui souffle, au lever du soleil, du sud-est) — vous berce tant qu'il peut ! — Plus haut ! Pourrait-on croire — que vous aborderez à un astre ?

Mais le ballon descend et tombe, sans secousse, — au milieu de vignes en fleurs, qui embaument plus que jamais ; — votre navigation dans l'air, si hardie, — par les États généraux et le peuple est applaudie — à Vidalon-lès-Annonay ; — et la France, — au cœur toujours levé — pour toute délivrance, — vous crie trois fois son *vivat*.

Les premiers, vous avez montré la grand'route aérienne, — et plus d'un fier ballonnier vous y a suivis. — Pour prouver la force du génie humain, combien n'ont pas volé vers la cape d'azur, — depuis vous autres jusqu'à Tissandier ? — Mais, ô frères ! vous êtes pour nous,

Digitized by Google

Les qu'abets counquistats les aires
Dambe un simple e freule vaissel.

Vostre vol à l'ensus des mai nautis demoro.
« Le soum e le prigound de la terro e la mar
» Es al poudé de l'ome, abets dit. Sarion foro
» De l'azur ? Proumetèu, le tieu foc nous degoro !
» Anguem prene l'espàci clar ! »
A la facio
Del soulelh enlugrant,
Plenis de majestouso graciò,
Abets fait aquel trabalh grand.

Dire que vous venguèt l'idèo miraclouso
Quand, un vèspre, en fasènt boumba 'n fulh de papiè
Sus uno cafetiero ount bulhiò d'aigo blouso,
Le vejerets couflat, s'enlair' à la boubbouso,
Subre le vostre cafouiè.
E se tiro
D'aquel paure coucoun
Un parpalhol que se remiro,
E qu'es le bel prumiè baloun.

après l'oiseau, — ceux qui avez conquis les airs — avec un simple et fragile vaisseau.

Votre vol, au-dessus des plus élevés demeure.—« Les hauteurs et les profondeurs de la terre et de la mer — sont au pouvoir de l'homme, avez-vous dit.— Nous serions en dehors — de l'azur ? Prométhée, ton feu nous dévore ! — Allons prendre l'espace clair ! » — A la face du soleil aveuglant,—pleins de grâce majestueuse,— vous avez fait ce grand travail.

Dire que l'idée merveilleuse vous vint — quand, un soir, en faisant bomber un morceau de papier — sur une cafetière où de l'eau pure bouillait, — vous le vîtes, gonflé, s'envoler à l'étourdie — au-dessus de votre foyer. — Et vous tirez — de ce pauvre cocon — un papillon admiré par tous, — et qui est le beau premier aérostat.

Digitized by Google

Invencieu à l'en-cop tant simplo e magnifico !
Vostre engenh es parent de le d'en Galilèu ;
E, per vous ounoura, l'anciano Republico
Empleguèt vostre globe à la Defenso epico,
E co dreit à-n-un triple flèu.
La Patrìo,
Recouneissento as sieus
Qu'ajeroun pr' elo idoulatrìo,
Dins sa glorio vous gardo vieus.

Auguste Fourès.

Castres, 20 de mars 1885.

Invention à la fois si magnifique et si simple ! — Votre génie est parent de celui de Galilée ; — et, pour vous honorer, l'ancienne République — employa votre ballon à la Défense épique, — et ce droit à un triple fléau. — La Patrie,— reconnaissante aux siens — qui eurent de l'idolâtrie pour elle, — vous garde vivants dans sa gloire.

Auguste Fourès.

Castres, 20 mars 1885.

Digitized by Google

SOUNET UMOURISTIC

Dins le valhat de la grand' routo,
Un gourri magre coumo un pic
S'ajasso ; a l'uelh febrous ; escouto
Rena dedins soun entrebic.

« Manja 'n mos e beure uno gouto ! »
Se dits entre el, malancounic,
Levant sa caro, pallo touto,
Vès un poutèu telegrafic.

Que vei? Sieis callos alassados
Del vouiage ! Sembloun passados,
Coumo à l'ast, pes fialsses de fer.

De soulelh rouzent soun vestidos.
« Se quèsoun; toumbaran roustidos
Del cel, ô Dieus ! » fa l'ome fer.

Auguste Fourès.

16 de mai 1885.

SONNET HUMOURISTIQUE

Dans le fossé de la grand'route, — un rôdeur maigre comme un pivert — se couche; il a l'œil fiévreux ; il écoute — gargouiller dans ses intestins.

« Manger un morceau et boire un goutte (de vin)! » — dit-il en lui-même, mélancolique,— en levant son visage, tout pâle,— vers un poteau télégraphique.

Que voit-il? Six cailles fatiguées — du voyage! Elles semblent passées, — comme à la broche, dans les fils de fer.

De soleil brûlant elles sont vêtues. — « Elles se cuisent; elles tomberont rôties — du ciel, ô Dieu ! » fait l'homme sauvage.

Auguste Fourès.

16 mai 1885.

Digitized by Google

SALUT AS JERRIAISES

Omes de l'Oucean, verturouses pescaires,
Qu'En Ugo nouminèt lauraires de la mar,
Salut del païs des lauraires,
Salut del Lauragués qu'a boun blat e vi clar !

Le nostre vielh arnès semblo uno antico barco ;
E, parieu al gazelh, vostre gouber valent
Va laura l'ounzado que s'arco,
Bramo, s'aprigoundis e s'espelsso pel vent.

Abem de fortis biòus que nous tiroun la relho,
Semenam de bel gra, èm sul ferme toutjoun,
E, parieus à la gaio abelho,
Travalham dins la pax tout le manne del joun.

Vous autris, gourrimands auțant que de cercaires
De païses lentans ou d'un mounde nouvèl,
Anats pes selhous voulegaires,
Uno velo espandido entre l'aigo e le cel.

SALUT AUX JERSIAIS

Hommes de l'Océan, vigoureux pêcheurs, — que Hugo nomma travailleurs de la mer, — salut du pays des laboureurs, — salut du Lauragais qui a bon blé et vin clair !

Notre vieille charrue ressemble à une barque antique ; —et, pareil au coutre, votre gouvernail vaillant — va labourer la vague qui s'arque, — brame, se creuse et s'échevelle dans le vent.

Nous avons des bœufs robustes qui tirent notre soc (derrière eux),— nous semons de beau grain, nous sommes toujours sur (la terre) ferme,— et, pareils à l'abeille joyeuse, nous travaillons dans la paix tout le long du jour.

Vous autres, vagabonds autant que les chercheurs — de pays lointains ou d'un monde nouveau, — vous allez à travers les sillons qui remuent,— une voile étendue entre l'eau et le ciel.

Digitized by Google

Salut, Celtis roussels, omes de Cesareo,
Que dins vostris aujols abets de Fenicians !
Gardats, sens l'enteca, l'ideo
De vouiaja per mar coumo aquelis ancians.

Joubs le vol des gabians, que fasque clar ou negre,
Couneissets les rouquets de l'Arcipel nourmand,
Omes d'Augìo al cor allegre,
Que sus gourgs amargants anats toutjoun trimant.

Que neguets buhoutiès per prene las crabetos,
Que fasquets engrana la traino à dous batèus,
Abets souvent cargos bravetos,
E, tabes, de la lustro e del muscle ets les flèus.

Mai valents que nous aus, apres las belos pescos,
Dins las coumbos fasets veni legums e gras.
Vostros filhos, rosos e frescos,
Amassoun de varecs à grand cop de bourras.

Salut, Celtes blonds [1], hommes de Césarée [2], — qui parmi vos aïeux avez des Phéniciens ! — vous gardez, sans la gâter, l'idée — de voyager par mer comme ces anciens.

Sous le vol des goëlands, que le ciel soit clair ou noir, — vous connaissez les petits écueils de l'Archipel normand, — hommes d'*Augia* [3] au cœur gai, — qui sur les gouffres amers allez toujours en trimant.

Que vous immergiez les buhotiers pour prendre des crevettes, — que vous fassiez balayer la traîne entre deux bateaux, — vous avez souvent de bonnes charges (de poissons), — et, aussi, vous êtes les fléaux de l'huître et de la moule.

Plus vaillants que nous, après les belles pêches, — dans les combes vous faites croître légumes et (semez les) grains. — Vos filles, roses et fraîches, — récoltent des varechs à grand coup de bourras.

[1] « Les premiers habitants du pays furent des Celtes. On ne sait comment ils appelaient leur contrée. » (Note fournie par M. F. Calmels, de même que les quatre suivantes, signées F. C.)

[2] « Les Romains l'estampillèrent *Cœsarea.* » (F. C.)

[3] « Mais on pense que les Phéniciens débarquèrent presque en même temps. L'île prend alors le nom d'*Augiä,* lequel fait fortune au loin, puisque Chil-

Digitized by Google

Puei, dins l'aire tebes, risets à las pieucelos;
Poutounats Gracio ou Douço, as belis jouns prumiès;
Culhets de blus coumpagnous pr'elos;
I levats de nizets d'espipieusso-poumiès.

Coumo Toulouso, antan, vivets en republico,
E les bailes qu'abets bremboun les capitouls.
La libertat, divesso antico,
Vous fa de soun alé sens relambi coumouls.

Coumo un grand bastiment al miei de las trumados,
Vostro nisoulo ten cap à l'aial irat,
A la Margo ambe sas trumados
E sous flots airissats countro l' cel descarat.

Es dreit à l'iversenc uno gaito latino,
Que servo africoment soun lengatge d'oïl.
Subre sa mairalo puetrino,
Sarrèt coumo d'efants les omes de l'eissil.

Ensuite, dans l'air tiède, vous riez aux pucelles; — vous baisez Grâce ou Douce, aux premiers beaux jours; — vous cueillez de bleus *compagnons* pour elles [1]; — vous levez (pour elles) de petits nids d'épluche-pommiers.

Comme Toulouse, autrefois, vous vivez en république, — et les baillis que vous avez rappellent les capitouls. — La liberté, antique déesse, — vous emplit de son haleine.

Comme un grand navire au milieu des orages, — votre île tient tête à l'aquilon irrité, — à la Manche avec ses beuglements — et ses flots se hérissant contre le ciel affreux.

Elle est droit au Nord une sentinelle latine—qui garde ardemment son langage d'oil.— Sur sa poitrine maternelle, — elle serra comme des enfants les hommes de l'exil.

debert l'a employé. Rabelais, dans *Pantagruel,* désigne même tout l'archipel normand sous la dénomination phénicienne. « Mais, dit Panurge, faisons mieulx. Les Iles Ogygies ne sont loin de Saint-Malo, faisons-y un voyaige après qu'aurons parlé à notre roy...» (F. C.)

[1] Les *Travailleurs de la mer,* par V. Hugo, liv. III, 3e partie, v. La Grande Tombe.

Digitized by Google

Glorio à *Jersi!* Vejèt naisse en Roubert de Wace,
Que rimèt les *Roumans del Rou* e mai *del Brut ;*
Vol que dins soun faudal s'ajasse
Vitor Hugo bandit dambe soun mage lut.

Glorio à-n-vous aus, *ver dia !* pescaires jerriaises,
Qu'abets pas renegat les vostris ancessous
E que tenets à vostris aises,
A vostros lés autant qu'à las vostros cansous.

MANDADIS

A 'N Fourtunat Calmels

Tals qu'iroundos de mar, voloun mous verses libres
A-n-tu, fi calumel de la *Moudernitat.*

Gloire à *Jersi*[1] ! il vit naître Robert Wace,—qui rima les *Romans du Rou* et *du Brut;* — il veut que dans son giron se repose—Victor Hugo avec son grand luth.

Gloire à vous autres, *ver dia*[2] ! pêcheurs jersiais,— qui n'avez pas renié vos ancêtres — et qui tenez à vos libertés, —à vos lois autant qu'à vos chansons.

ENVOI

A Fortuné Calmels

Pareils à des hirondelles de mer, ils volent, mes vers libres, —

[1] « Wace nomme alternativement son pays *Jersi* et *Gersey.* C'est l'appellation normande, c'est-à-dire scandinave (ainsi Guernesey, Orkney, Anglesey et, plus près de la France, Chausey). Mais on devait prononeer *Jersi.* Aujourd'hui, les Jersiais purs nomment leur île *Jèrri,*—et s'appellent entre eux *Jersiais.* » (F. C.)

[2] Les *Travailleurs de la mer,* liv. I, 1re partie, IV. Impopularité.

Digitized by Google

Lauso *trouvères* e felibres,
E les Latis davant tout *Jersi* espertat.

Auguste Fourès.

Castèl-nòu-d'arri, abrilh 1879, revist en mai 1884.

---

vers toi, délicat chalumeau de la *Modernité*[1]. — Loue trouvères et félibres, — et les Latins devant tout Jersey debout.

A. F.

Castelnaudary, avril 1879, revu en mai 1884.

[1] Fortuné Calmels, d'origine toulousaine, auteur d'un curieux livre de vers: *Modernité* (1879), est mort à Jersey, le 24 avril 1879, à l'âge de quarante-deux ans, sans avoir pu, hélas ! mener à bonne fin son projet de conférences, en terre normande, sur la renaissance littéraire du Midi français.

Mon *Salut as Jerriaises* devait servir de *prologue* à sa première conférence.

A. F.

Digitized by Google

A 'N OUNOURAT DE BALZAC

Fier engenh qu'as pastat la *Coumedio umano,*
Arderous creatou de tipes inmourtals ;
Salut, gigant demest les omes gigantals,
Qu'as per naut pèdestalh toun obro soubirano !
Ounourat de Balzac, se t'an fait Tourangel,
De nostre Lengodoc as sul frount le sagel.

O, toun paire es nascut per la terro tarneso,
Al vilatge apelat ço de la Nougariè.
Fousquèt, en te fargant, un eccelent oubriè.
Dins tu, qu'es, subretout, uno glorio franceso,
Que sul Rouman d'avuei t'anaussaras toutjoun,
Bulhisquèt libroment sang nostro del Miechjoun,

Mentreque, goujatas, chucabes la mesoulho
D'en Rabelais, qu'aimèt le païs agradieu

A HONORÉ DE BALZAC

Robuste génie qui as pétri la *Comédie humaine,* — ardent créateur de types immortels ; — salut, géant au milieu des hommes gigantesques, — qui as pour haut piédestal ton œuvre souveraine ! — Honoré de Balzac, si l'on t'a fait Tourangeau, — tu gardes sur le front la marque de notre Languedoc.

Oui, ton père est né sur la terre tarnaise, — au village appelé la Nougarié[1]. — Il fut, en te forgeant, — un ouvrier excellent. — En toi, qui es par-dessus tout une gloire française, — qui sur le Roman d'aujourd'hui t'élèveras toujours, — bouillit librement notre sang du Midi.

Tandis que, grand garçon, tu suçais la moelle — de Rabelais, qui

[1] Près de Montirat, canton de Monestiès, arrondissement d'Albi (Tarn).

Digitized by Google

Ount rajo le vi rouge e raio l' soulelh vieu ;
Mentreque te vesion, magnifico garroulho
D'un nouiè pouderous, creisse dreit e ramut
Per pourta, sens lassiero, un estóunable frut !

Oh ! venguères tant grand, que per la pourtanelo
Des academicians nou pousquères passa ;
Tant grand que vesi vuei les nenets s'alassa
A te cerca d'aram pr'uno estatuo belo.
N'i a pas prou de metalh e d'espàci per tu,
Que, se vivios, del cap traucarios le cel blu.

Auguste FOURÈS.

23 de janviè 1884.

---

aima le pays si agréable — où coule le vin rouge, où rayonne le soleil clair, — tandis que l'on te voyait, magnifique rejeton — d'un noyer puissant, croître droit et feuillu — pour porter, sans fatigue, des fruits extraordinaires !

Oh ! tu devins si grand, que par la petite porte — des académiciens tu ne pus passer ; — si grand, que je vois aujourd'hui les nains se fatiguer — à chercher de l'airain pour ta belle statue. — Il n'y a pas assez de métal et d'espace pour toi, — qui, si tu vivais, de la tête trouerais le ciel bleu.

A. F.

23 janvier 1884.

Digitized by Google

SOUPET E RESOUPET

Ai ! couci bas, brave Marsal?
Toujours magrot. Lou teu caïssal
Refastignejario pitanço?
Rafigues pas lou pot; boumbanço
Prend per mot d'ordre. Anem al Lez,
Auren un boun repaïs pel prex.
Arrapen dounc uno boueturo.
Bei la neit sara pas escuro.
Butaren junquos Castelnaut.....
Quicon me dis qu'en amount naut,
Bes mièjo-neit, pouden i bese
Fabre ou Legat. Se n'as lou lese,
Filen. Es festo de Toussant;
Beleu lous troubaren passant
Ou b'arrestats subre la plaço,
Barrejats a la poupulaço
Das crestias morts qu'an quitat Dieu
Per faire en corps lour proucessieu.

SOUPER ET RÉVEILLON

Ah ! comment vas-tu, brave Marsal?— Toujours maigrelet. Ta molaire — dédaignerait-elle un bon repas? — Ne crispe pas la lèvre ; bombance — prends pour mot d'ordre. Allons au Lez.— Nous aurons un bon repas pour le prix.—Prenons donc une voiture.—Aujourd'hui la nuit ne sera pas obscure.— Nous pousserons jusqu'à Castelnau...

Quelque chose me dit que là-haut,— vers minuit, nous pourrions y voir — Favre ou le Légat. Si tu en as le loisir,— filons. C'est fête de Toussaint ;— peut-être les trouverons-nous passant — ou bien arrêtés sur la place,— mêlés à la foule — des chrétiens morts qui ont quitté Dieu — pour faire en corps leur procession.

Digitized by Google

Deboun saure dins l'autre mounde
Qu'aqui l'an quilhat. Qual qu'abounde
D'amos a claufi lou païs,
Parrouquians, debots ou bésis.
Beiras que touto la besprado
In bendra uno parabastado.
— Boli pla, Estèbe, soui débot,
Beire Fabre sourtent dal clot.
— A qui un pagnè qu'a bouno mino :
Sous blus petits, lusents d'esquino,
M'an l'aire d'espargna lou pas ;
Amb élis trefousiren pas.
D'un saut escarren la carriolo,
Dous cops de fouèt, e drin drin ; bolo,
Couchè ! Singlo-ie lous garrous ;
Que boulegoun sous cascarrous.
Que las rodos de ta guimbardo
Moulinoun ; d'arriba nous tardo.
Zou ! qu'aben la pupido al caïs.
Ennairo m'aco d'un boun biaïs ;
La routo es larjo, liso, raso.....
Ah ! de Rimbaud aici la caso,
Ount las drollos soun a moulous.

Ils doivent savoir dans l'autre monde — que là on lui a élevé une statue.— Il faut qu'il abonde — des âmes à joncher le pays, — paroissiens dévots ou voisins. — Tu verras que toute la vesprée — il y en viendra en quantité. — «Je veux bien, Estève, je suis dévot, —voir Favre sortant du tombeau.»

Voici un panier qui a bonne mine.—Ses bleus, luisants de la croupe, — m'ont l'air d'épargner le pas ; — avec eux, nous ne nous impatienterons pas. — D'un bond nous gravissons la carriole.— Deux coups de fouet, et drin drin ; vole,—cocher. Single-leur les jarrets ; — qu'ils agitent leurs grelots.— Que les roues de ta guimbarde — tournent ; d'arriver il nous tarde.— Zou ! que nous avons la pépie aux dents. Enlève-moi ça de bonne façon ; — la route est large, lisse et plainière....

Ah ! de Raimbaud voici la maison, — où les belles petites sont nombreuses.— Montrons-leur vite nos talons ; — cherchons un re-

Digitized by Google

Moustren ie bite lous talous ;
Cerquen un cantou de terrasso,
Lour frou-frou muscatin m'agaço :
Sentis a rance au b'a mousit.
Nous cal un menudet causit.
Que dirios de binto-quatre huitros,
Sauterno que coupe las bitros,
Bisco, salmount, filet printems,
Poulardos trufados tout tems,
Langousto, perdigal, becasso,
Bourdeus et baune a pleno tasso,
Cremo glaçado, pastissous,
Frèsos e campagno moussous?....
A la fam nous cal fa la niquo,
De restos nous cal daissa briquo.
Un boun café negre e boulhent
Azagat d'un jaune aigardent.
N'auren baqui per tres pistolos,
Mé pintaren de cranos fiolos.
Sans pourtant nous trop redoundi,
Cauds ou nou, nous cal escoundi,
Quand l'ouro ne sara bengudo,
Sans fa segui cap de becudo.
Daïssen-los per lous crebadots.

coin de terrasse, — leur frou-frou musqué me crispe : — il sent le rance ou le moisi.

Il nous faut un menu choisi. — Que dirais-tu de vingt-quatre huîtres, — sauterne qui brise les glaces, — bisque, saumon, filet printanière, — poulardes truffées tout le temps, — langouste, perdreau, bécasse, — bordeaux et beaune à pleine tasse, — crême glacée, petits pâtés, — fraises et champagne mousseux?...

A la faim il nous faut faire un pied de nez,—de restes n'en laisser aucun. — Un bon café noir et bouillant — arrosé d'une jaune eau-de-vie.

Nous en aurons bien là pour trente francs ; — mais nous boirons de crânes flacons, — sans pourtant nous trop émécher.— Chauds ou non, il nous faut sauver, — quand l'heure en sera venue, — sans faire suivre aucune grue.— Laissons-les pour les petits crevés. — Qu'ils

Digitized by Google

Que se i embescoun, se soun sots...
Qu'al diable anoun Anna, Marieto!
Espandissi me ta serbieto.....
Pas peleu linge desplegat
T'arribo Sistre, lou Legat,
E Fabre que dis: — Te, moun pintre!
Moun illustrur, bolga que dintre
Dins ta coumpagno, se te plaï.
Lou rèsoupet sara pus gaï.
Quouèque morts, faren pas la caro.
Nostris elhals an pas de taro.
Saren de galois coumpagnous;
Cinq riren mai que s'ères dous.....
Toun bis-a-bis es pas Estèbe
Das *Revenants?* Diable lou crèbe,
Tant a fait rire lou Legat
E roumega l'espoufegat
De Sistre; pas ieu, ma paraulo!...
Boulès! e be! peds joust la taulo!
La talen pico dal respet.
Atarden pas lou rèsoupet.
Abalario uno coundoumino,
Tant l'estoumac crido famino.

s'y engluent s'ils sont sots.....— Qu'au diable aillent Anna, Mariette...— Étale-moi ta serviette.

Pas plus tôt le linge déployé,— il t'arrive Sistre, le Légat, — et Favre qui dit: « Tiens, mon peintre! —Mon illustrateur, permets que j'entre — en ta compagnie, s'il te plaît.— Le réveillon sera plus gai. — Quoique morts, nous ne ferons pas mauvaise mine.—Nos canines n'ont pas de tare.— Nous serons de gais compagnons ; — cinq nous rirons mieux que si vous étiez deux.

Ton vis-à-vis n'est-il pas Estève—des *Revenants?* Diable le crève, — tant il a fait rire le Légat — et grogner l'essoufflé — de Sistre ; —pas moi, ma parole!.....—Vous voulez ; eh bien! pieds sous la table! —La faim aiguillonne de son fouet.—Ne retardons pas le réveillon. — J'avalerais une grande terre, — tant l'estomac crie la famine.

Digitized by Google

Doria, qu'as lou pus naut reng,
Fai lou menut ; me pas d'hareng,
Ni biou, ni moutou, ni pubrinos ;
Res que de plats a biandos finos.
Lou Legat bite s'en anet
A la cousino, coumandet
En quatre mots uno douxeno
De plats groumands. Sans estre en peno,
Faguèt ajusta lou repais
D'un pauc de magre e pla de grais ;
Arcelis, iòus, gibiè, mourilhos,
A rampli padenos e grillos ;
A tres brochos en chapèlet,
Enfilèt fouquos, peis, poulet ;
Dos sarcelos, quatre becassos
E douxe calletos prou grassos.
Boulguet tabes ceps e merlans,
De trufos boundèt tres faisans ;
Quauquos douxenos d'escarbissos
Replètos coumo de nouriços.
Me lou serbici dal roustit
Fouguet sus tout large et nouirit.
Dous belis platats de salado
D'apit e d'endebio daurado,

Doria, toi qui as le premier rang, — fais le menu ; mais pas de hareng, — ni de bœuf, ni mouton, ni poivrons ; — rien que des plats à viandes fines. »

Le Légat vite s'en alla — à la cuisine. Il commanda, — en quatre mots, une douzaine — de plats gourmands. Sans se mettre en peine, — il fit ajouter au repas — un peu de maigre et beaucoup de gras.

Clovisses, œufs, gibier, champignons, — à remplir poëles et grils. — A trois broches en chapelet, — il enfila fouques, poissons, poulet, — deux sarcelles, quatre bécasses — et douze caillettes assez grasses. — Il voulut aussi cèpes et merlans ; — de truffes en bonda trois faisans ; — quelques douzaines d'écrevisses, — réplètes comme des nourrices. — Mais le service du rôti — fut surtout large et nourri. — Deux grands plats de salade — de céleri, de chicorée dorée. — Bom-

Digitized by Google

Boumbos glaçados tout un fum,
Caduno en sanjadis perfum.
De raquofort un gros fourmage
E pastissariès dal parage.
Per bis, Langlado, Menèrbes,
Santjordi, Bourgougno, tabés
Baniouls, Tockai, Lacrima-Cristi,
Porto, Madèro, Mouët. — Pristi!
(Digèt l'abat) nostre moka
Sauren pas ount lou coullouqua.
Ajusten-ie quauquis cigarrous
E souparen pas en coucarrous.
Crenti sounquo que lou boumbet
Funigue per nous faire un pet.
Pesto! la taulo pago mino;
Auren aici bouno cousino.
Per qui sièn, nou'n cal proufita.
Nous parles pas de bous quita,
Per la soulo neit de l'annado
Qu'abèn sus terro toullerado.
Que bengoun pas nous dire al Cel :
« Bostre repaïs èro pas bèl, »
Que ieu t'i respoundrio sans franjos :
« Ne fan pas de milhous, las anjos. »

bes glacées en grand nombre, — chacune à changeant parfum. — De roquefort un gros fromage, — et pâtisseries de Montpellier. — Pour vins, Langlade, Minervois, — Saint-Georges, Bourgogne, aussi — Banyuls, Tokai, Lacrima-Christi, — Porto, Madère, Moët. « Pristi! — dit l'abbé, notre moka, — nous ne saurons où le loger. — Ajoutons-y quelques cigares, — et nous ne souperons pas en mauvais drilles. — Je crains seulement que la bédaine — finisse par éclater.

» Peste! la table paye de mine; — nous aurons ici bonne cuisine.— Puisque nous y sommes, il faut en profiter.— Ne nous parlez pas de vous quitter, — pour la seule nuit de l'année — que nous avons sur terre tolérée.— Qu'on ne vienne pas nous dire au Ciel : —« Votre repas n'était pas beau »,— car moi, je leur répondrais sans façon: — « Les anges n'en font pas de meilleur. »

Digitized by Google

Subran t'arribo dous garçous,
Habits en cougo d'agaçous
E la serbieto sus l'espallo,
Rasats, frisats, la gauto pallo,
Pourtant cinq ou sieis plats cadun,
Qu'embaumoun la salo de fum.
Toutis, d'uno maisso soulido,
Ataquan la taulo garnido,
Ambe l'ardièsse (qouèque caud)
D'uno armado mountant l'assaut.
Engoulissen a la boulado
Cibets e merluço burrado,
Salços, mayounesos, begnets,
En furlupan lous goubelets,
Arrasats de tisano roso,
Jus de gabel a nauto doso.
Parla, digus n'abio lou tems;
Me, mastulhaboun dur las dents.
Se la lenguo se repausabo,
Lou cervel, el, ja trabailhabo;
E, quand arribèt lou dessert,
Junquos al leba dal coubert,
Las lengos dur se rebelhèroun
Mai gaire be descabestrèroun;

Tout à coup arrivent deux garçons,— habits en queue de morue [1]— et la serviette sur l'épaule, — rasés, frisés, la joue pâle, — portant cinq ou six plats chacun, — qui embaument la salle de leur fumet. — Tous, d'une mâchoire solide,— nous attaquons la table garnie— avec la hardiesse (quoique chaud) — d'une armée montant à l'assaut. — Nous engloutissons à la volée — civets et morue en brandade, — sauces, mayonnaises, beignets, — en égoutant les gobelets, — tous ras d'une tisane rose, — jus de sarment à haute dose.— Parler, personne n'en avait le temps, mais marchaient dur les dents. — Si la langue se reposait,— le cerveau, lui, travaillait.— Et quand arriva le dessert, — jusqu'au lever du couvert, — les langues dur se réveillèrent et presque trop s'émancipèrent.

[1] La traduction littérale devrait être (*habits en queue de jeunes pies*). En idiome minervois, en parlant d'habit habillé, on dit (*habit en cougo d'agasso*), et *agasso* = pie ; *agassou* = petite pie.

Digitized by Google

El lusent, lou bisage en foc
È la panoulho coumo un roc,
Sistre aro menabo la bando.
Coumo uno rebièro qu'alando,
Sous escambarlhats, sous lasis,
Fasian esclata lous besis
De taulo, quand Fabre s'aubouro,
Disent: — Amics, parten qu'es ouro ;
Me tardo d'estre a Castelnaut,
Per beire se m'an estat naut,
Aquelis felats de felibres,
Que m'ensourdoun ambe sous libres
Mitat frances, mitat patouès,
Tapant l'or pur d'un tros de bouès.
Qual sap couci m'an fait la trougno
Saïque me faran pas vergougno !
Sabi bé que soui pas poulit,
Mè m'esforci d'en fa l'oublid.
Zou ! que la neit es abançado.
Un cop l'escoutissou reglado,
Bourrats, replets de bouns boucis,
Fa gau s'estira sus couissis,
Quand ajour la fialado duro.
Al bressoment de la bouèturo,

Œil luisant, la face rouge — et la bédaine comme un rocher, — Sistre alors conduisait la bande.—Comme une rivière qui déborde,— ses écarts et ses lazzi — faisaient éclater les voisins — de table ; quand Favre se dresse, — disant : « Amis, partons, car c'est l'heure ; — il me tarde d'être à Castelnau — pour voir s'ils m'ont bien élevé, — ces fêlés de félibres, — qui m'assourdissent avec leurs livres — moitié français, moitié patois, — recouvrant l'or pur d'une épave de bois.

» Qui sait comment ils m'ont fait la binette ? — Peut-être ne me feront-ils pas vergogne. — Je sais bien que je ne suis pas beau,— mais je m'efforce de l'oublier.—Allons, car la nuit est avancée. »

Une fois l'écot payé, — bourrés, replets de bons morceaux, — il fait bon s'étirer sur les coussins, — quand bien même ils aient la filasse dure. — Au bercement de la voiture,— nous caquetâmes de bric,

Digitized by Google

Caquetaren de bric, de broc,
Junquos la mountado dal roc.
Espatadis a la quichado,
Al clar de la neit abançado,
Filaben ras, espalancats
Sus couissis bièls lèds e tacats.
Pas pulèu qu'enfilan la routo,
L'ausidou fi de Fabre escouto
Las prièros d'un large frount
De fantomes passant sul pount.
Quauquis-uns mêmes s'entretenoun,
Priou, pedestal, e s'en benoun
Ensusairats, d'un pas trenant,
E laugè (pas de rebenant),
En proucessieu fan lou bouiage.
Tant lèu qu'arriban al bilage,
Lou boueturin gaiets quitan
Per la plaço, qu'al bel mitan
Oundro lou poulit buste en brounzo.
Coumo la vesprado es pas founzo,
Poudèn a plase l'agacha.
Poulit, qu'on pot pas s'en facha.
Rescounduts d'uno porto soumbro,
Bejèren lèu salir un oumbro

de broc,— jusqu'à la montée du roc.— Vautrés quoique resserrés,— au clair de la nuit avancée,— nous filions ras, étendus—sur les coussins vieux, laids et sales.

Pas plutôt débouché sur la route, — l'oreille fine de Fabre écoute — les prières d'un large front de fantômes— passant sur le pont. — Quelques-uns même s'entretiennent, — prieur, piédestal, et nous suivent — revêtus de leur suaire, d'un pas traînant — et léger (pas de revenant), — en procession ils font le voyage...

Aussitôt que nous arrivons dans le village, — le voiturin gai nous quittons — pour la place, qu'au beau milieu — orne le joli buste en bronze.— Comme la vêprée n'est pas noire, — nous pouvons à plaisir le regarder.— Si beau, qu'on ne peut le critiquer.

Cachés dans une porte sombre, — nous vîmes bientôt surgir une ombre — entièrement habillée de drap écru.— « Tiens, dit Sistre,

Digitized by Google

Touto bestido en drap burel.
— Te (diguet Sistre), es moun budel;
Es Simounas, qu'aici ben beire
Toun bisage. Sap que s'en creire.
Lou pauras n'es estabousit.
Escouten lou.....— B'ei toujours dit
Que restarios dins la mémorio
Dal poupulas, astre de glorio.
Sios pla tu; t' ei recounegut
Tant lèu te beire. O! bas agut,
Abat, ço que te meritabo.
Quand on b'entemeno on b'acabo;
Per que te faire qu'a mitat?
De cinto en bas t'an dounc jitat,
Tu, tant pla bastit car e osses,
Quand èros bieu. Ount soun lous trosses
Que te manquoun, moun adourat?....
Cad'an me beiras amourrat
Al ped d'aqueste bel image.....
E se dressant, ple de courage,
Ounglos negros et dets nouzuts,
Al cap de dous brasses traputs,
Abrasset la peiro de talho
A fa 'scricha mai d'uno escalho.

c'est mon bedeau; — c'est Simonas qui vient voir ici — ton visage. Il ne sait qu'en croire. — Le pauvre en est abasourdi.....— Ecoutons-le. « Je l'ai toujours dit — que tu resterais dans la mémoire — du peuple, astre de gloire.— Tu y es bien toi, je t'ai reconnu — aussitôt te voir. Oh! tu as eu,— abbé, ce que tu méritais.— Quand on le commence, on le finit; — pourquoi ne te faire qu'à moitié? — De la ceinture en bas on t'a donc jeté, — toi si bien bâti chair et os, — quand tu étais vivant. Où sont donc les morceaux — qui te manquent, mon adoré?...

« Chaque année tu me verras courbé — au pied de cette belle image. »— Et se relevant, plein de courage,— ongles noirs et doigts noueux, — au bout de deux bras trapus, — il embrassa la pierre de taille— à faire éclater mainte écaille.

Digitized by Google

Las goutos benguèroun as els
Dal prieu, que diguet : — Lous angels
Galois dal Cel, quand i arriberi,
Me festéjeroun; m'i plagueri.
Me ne fouguèri pas erous
Coumo me rend aquel fouirous ;
El, pus estori qu'uno broco.
Ah ! se sabiès cauci me toco !....
Partis prunte tant qu'un foulet,
T'arrapo Simoun al coulet,
E, lou sarran, manjo sas gautos
De poutous. — Brabe cor, te jautos
Dal qu'a rimat per te trufa,
Quand deurios lèng me rebufa.
T' e n'ei-ti faitos de misèros
A Saussan!... Despei, mas prièros
Soun toutos per tu, brabe amic,
E per ta moulhè, ric à ric....
Dal tems, Marsal lous crayounabo;
Sa ma sul papiè blanc boulabo.
Fièbrous, tremblant; un cop finit,
Soun outis fouguèt counsumit,
Tant de boun cor se i' escrimabo.
Doria del plasé bababo.

Les pleurs vinrent aux yeux — du prieur, qui dit: « Les anges — joyeux du Ciel, quand j'arrivai, — me firent fête; cela me plut. — Mais je n'en fus pas heureux — comme me rend ce foireux ; — lui, plus imbécile qu'une bûche. — Ah ! si vous saviez comme cela me touche.

Il part, prompt comme un feu follet,— saisit Simon à plein collet, — et, le serrant, il dévore ses joues — de baisers. « Brave cœur, tu estimes — celui qui a rimé pour se moquer de toi, — quand tu devrais loin me repousser. — T'en ai-je fait, des misères — à Saussan !... Depuis, mes prières sont toutes pour toi, bon ami, — et pour ta femme à égale mesure. »

En même temps, Marsal les crayonnait ; — sa main sur le papier blanc volait.— Emu, tremblant ; une fois fini, — son outil fut épuisé, tellement de bon cœur il s'y appliquait.— Doria de plaisir en perdait

Digitized by Google

Se rebiret barreto en ma,
Diguen :— Anan estre a dema ;
Tournen, abats, à cementèri,
Sans rampognos e sans misteri.
Mè boli perdre moun renoum
De manjadouiro, s'a Simoun
Pagui pas un fricot de tripos.
Anen, campagnè, prend tas nipos
E tous esclops, i' ajustaren
La boulhabaisse, l'aigardent,
Mai cagaraus salço d'aïoli.
Faras nostre sieisième coli.
Escarro m'aqui, gros budel ;
Beiras que, quand on es fidèl
Als trespassats, digus oublido
Tant bel esplech.— E, santo bido,
Fagueroun tal que s'èro dit.
L'entarraire, boumbet farcit
Junquos al gargalhol, bufabo ;
Gaufelho roujo, escarcalhabo
L'èl. Sa courdèlo al col
De camiso naut, large et mol,
Dins soun quier pelud enfounzabo
Tant en dins que just l'escanabo.

la salive. — Se retournant barrette en main, — il dit : « Nous allons être à demain ; — retournons, abbés, au cimetière — sans façons et sans mystère.— Mais je veux perdre ma renommée— de gourmand, si à Simon je ne paye pas un plat de gras-doubles.— Allons, sonneur, prend tes nippes — et tes sabots ; — nous y ajouterons la bouillabaisse et l'eau-de-vie, — ainsi qu'escargots sauce d'aïoli. — Tu feras notre sixième colis.— Hisse-toi là, gros bedeau ; — tu verras que, quand on est fidèle — aux trépassés, personne n'oublie — si bel exploit. » Et, sainte vie, — ils firent tel qu'il était dit. — Le fossoyeur, ventre farci, — jusqu'à la trachée, soufflait ;— babines rouges, il écarquillait — l'œil. Sa chevillière au collet — de chemise haut, large et mou, — dans son cuir poilu enfonçait — si profondément qu'elle l'étranglait. — De temps en temps un retour lui venait. — A grands

Digitized by Google

Tout cop un rebout i benio ;
A grand peno lou retenio.
A la fi, tant rette i mountabo,
Tant un emboul aprehendabo,
Que, penjan sas cambos al col,
Se met a courre coumo un fol
Sul cami de la Citadèlo...
Pei, tals que mouquets de candèlo,
Lous ensoutanats an foundut,
Car moun rèbe s'es escoundut.

E. Gleizos.

Mountpelhè, aqueste 10 noubembre 1885.

---

efforts il le retenait.— A la fin, si fort ça lui montait,— tant un rejet il appréhendait,— que, prenant ses jambes à son cou, — il se met à courir comme un fou — sur le chemin de la Citadelle ; — puis, tels qu'éclairs de bougie, — les ensoutanés ont fondu, — car mon rêve s'est évanoui.

E. Gleizes.

Montpellier, le 10 novembre 1885.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

UNE CORRECTION AU TEXTE DES SERMENTS DE STRASBOURG

Tout le monde a remarqué la construction singulière de ce membre de phrase du premier *Serment :* « si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in aiudha *et* in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dift. » Littéralement : « Je défendrai ce mien frère Charles, et en aide *et* en chaque chose, comme on doit défendre son frère[1]. » Évidemment la conjonction *et,* que nous avons soulignée, est de trop, et, d'autre part, on est obligé de suppléer, en traduisant, le futur du verbe ÊTRE : « je lui *serai* en aide en chaque chose. » Les pronoms « je lui » peuvent ne pas être exprimés dans l'ancienne langue, mais « serai » manque certainement. Dom Carpentier (*Gloss.* de Du Cange, verbo *adiuda*) traduit : « *ero* illi adjutor. » Il y a donc un mot de plus et un mot de moins qu'il ne faudrait. Personne ne s'est encore avisé que le mot qui manque pourrait précisément être le mot qui paraît en trop, si on le lit d'une certaine façon. Dans l'unique manuscrit qui nous ait conservé les *Serments,* le mot qui sépare *in aiudha* de *in cadhuna* est sans aucun doute *et,* sous la forme de l'abréviation bien connue qui est encore usitée dans les formules commerciales. Mais notre manuscrit n'est pas original ; on peut donc supposer que, dans le manuscrit antérieur, *et* se trouvait en toutes lettres. Or, dans l'écriture du IX^e^-X^e^ siècle, il est facile de confondre *et* et *er.* Le scribe du ms. de Paris a lu *et,* mais le texte devait porter *er* (*ero* de la traduction de D. Carpentier), première personne du singulier du futur archaïque d'*estre.* En rétablissant *er,* on rend le texte clair et correct : « si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in aiudha *er* in cadhuna cosa[2]. » L'expression « in aiudha er » se retrouve d'ailleurs à la fin

[1] Pour donner de ce passage une explication telle quelle, il faut traduire : « et en l'aidant et en chaque chose. » Mais d'abord « en aide » tout seul n'a jamais pu signifier « en aidant. » Ensuite ce « en l'aidant » comprendrait tous les services que Louis le Germanique pouvait rendre à son frère, et on ne voit pas bien ce qu'y ajouterait « et en chaque chose. » Ce serait l'équivalent du « de omni re scibili et quibusdam aliis. »

[2] Sans doute on attendrait : « et in aiudha *li er.* » Mais *li* n'est pas abso-

Digitized by Google

du second serment. Si ma conjecture est exacte, *er* est deux fois dans les *Serments,* et il devient difficile de lire *ier* dans « non li iu er », comme le propose M. Lücking en corrigeant « non lui ier. »

Le texte des formules latines publiées par Baluze (*Capitul.*, t. II, p. 48 et 208) me paraît confirmer mon hypothèse. La première est ainsi conçue : «..... unusquisque nostrum paratus est ut suum fratrem,—ubicunque necessitas fuerit, et infra patriam, et foris patriam, aut per seipsum aut per infantem vel fideles suos, — et consilio et auxilio sic adjuvet sicut frater fratri per rectum facere debet.....» *Ubicunque necessitas fuerit*, etc., est le développement de *in cadhuna cosa,* et le français et le latin rendent semblablement par une double expression l'idée du secours que les frères se promettent l'un à l'autre : *consilio adjuvare* répond à *salvar,* et *auxilio adjuvare* à *in aiudha estre*[1]. Il en est de même dans la seconde formule de Baluze (II, 208), où les expressions latines répondent plus exactement encore aux expressions françaises : « illi sincerus *auxiliator et cooperator ero.* »

L. Clédat.

lument indispensable, et on peut toujours croire que le mot a été sauté par l'auteur du ms. de Paris ou par l'un des scribes intermédiaires. On est bien obligé d'admettre qu'il y a eu, au moins une fois, dans les *Serments*, omission de l'article. En tout cas, même sans *li,* la leçon que je suppose me semble préférable à celle que donne le ms. de Paris.

[1] On remarquera toutefois que ET *consilio* ET *auxilio* équivaut, comme construction, à ET *in aiudha* ET *in cadhuna cosa* du ms. de Paris. Si l'on attachait de l'importance à ce rapprochement, tout ce qu'on pourrait en conclure, c'est que l'auteur de la formule latine aurait eu sous les yeux un texte français contenant la même faute que le nôtre, et que, ne le comprenant pas mieux que nous, il l'aurait interprété en donnant à la phrase le seul sens possible, celui que rétablit notre correction.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Supplément à la Chrestomathie de l'ancien français (IXe-XVe siècles) **à l'usage des classes**, par L. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, lauréat de l'Académie française.— Paris, Vieweg, 1885 ; in-8°.

Nous avons rendu compte, en septembre 1884, de la *Chrestomathie* de l'ancien français que venait de publier M. Constans : « Ce livre, écrivions-nous, est une œuvre sérieuse et qui peut exercer une heureuse influence sur l'étude de notre ancienne langue. L'auteur y a cherché l'exactitude et la rigueur scientifique demandées par les érudits, et en même temps la simplicité et l'abondance de renseignements demandées par les écoliers. » De ces deux résultats poursuivis : satisfaire les érudits, être utile aux écoliers, le premier et le plus honorable a été décidément atteint, le second est resté douteux. Les revues spéciales ont favorablement accueilli le livre, le jury d'agrégation de grammaire l'a fait, deux années de suite, figurer au programme de ce concours, l'Académie française enfin a accordé à M. C. une partie du prix Archon-Despérouse ; pendant ce temps, les professeurs de l'Université, qui reconnaissaient l'utilité de l'ouvrage, se plaignaient qu'il eût un peu trop les défauts de ses qualités, trouvaient insuffisants les secours qu'il offrait pour une étude nouvelle et malaisée, et ne le mettaient qu'en hésitant entre les mains de leurs élèves. Le devoir de l'auteur était tout indiqué : il s'est remis au travail et publie aujourd'hui un *Supplément*, qui achèvera de donner à sa *Chrestomathie* le caractère qu'elle doit avoir.

Le nouveau travail se compose de deux parties ; la première contient la traduction des textes les plus anciens et les plus difficiles du recueil : les *Serments*, la *Cantilène de sainte Eulalie*, les extraits du *Saint Léger*, de l'*Alexis*, du *Voyage de Charlemagne* et de *Philippe de Thaun*, enfin le *Sermon en vers* qui se trouve en tête de la septième section. La *Chanson de Roland* a été exceptée, la traduction qu'en a faite M. L. Gautier étant très-répandue.

La deuxième partie contient, pour chacun des textes de la *Chrestomathie*, une série de remarques, dont les unes ont un caractère philologique ou grammatical et élucident des difficultés générales de la langue, dont les autres sont surtout explicatives et élucident les difficultés particulières des passages à étudier. Les lecteurs trouveront

Digitized by Google

là bien des renseignements importants sur les dialectes et leur phonétique, sur la morphologie ou la syntaxe ; des résumés concis et substantiels d'articles parus dans la *Romania* ou dans d'autres revues spéciales ; des indications sur la littérature et la versification du moyen âge, qui complètent heureusement le *Tableau sommaire de la littérature* par lequel commence la *Chrestomathie*. M. C., et nous l'en félicitons, est de ceux qui tiennent grand compte de la critique. Nous avions demandé, pour chaque auteur ou chaque ouvrage dont un fragment était cité dans le recueil, un renvoi au passage de l'introduction où il en était fait mention ; il ne s'est pas contenté de ce renvoi, il a fait précéder les notes sur chaque texte d'une notice sur ce texte, son caractère, la façon dont il nous a été transmis, le dialecte et, s'il y a lieu, le genre de poésie dans lequel il est écrit.

Voilà bien des facilités offertes aux apprentis romanistes ; quelques critiques vont trouver qu'on leur offre trop, et que 207 pages de texte n'avaient pas besoin d'être accompagnées des 48 du *Tableau sommaire*, des 6 du *Tableau des flexions*, des 155 du *Glossaire* et des 112 en petit texte du *Supplément*. Ces critiques auront tort. Appelons de tous nos vœux le moment où des textes d'ancien français réussiront tous seuls à se faire lire et comprendre ; mais hâtons ce moment en en faisant lire et comprendre, n'importe à quel prix.

Nous avons peu de critiques à adresser à M. C. Il a pris soin de réparer dans sa nouvelle publication les erreurs et les omissions qu'il avait commises dans la première ; peut-être cependant la révision n'a-t-elle pas été assez complète. Ainsi celui qui lisait dans la *Chrestomathie* le *Comput de Philippe de Thaun* (p. 140, v. 49) :

> Aprof le vendresdi
> Fut faiz li samadi.

était étonné de ne trouver au glossaire que *aprof*, forme du verbe *aprover*, ce qui ne lui donnait aucun sens. Il peut voir maintenant dans la traduction du *Comput* contenue au *Supplément* que *aprof* signifie *après ;* mais pourquoi ne lit-il pas dans les notes l'étymologie *ad-prope ?*

Quelques notes grammaticales sont rédigées d'une façon trop concise, et partant obscure, par exemple la note 20 sur les *Serments*, p. 22.

Enfin ce livre, étant destiné aux classes, ne devrait renfermer que les termes techniques absolument indispensables ; est-il bon de parler à des élèves du *domaine* et du *parfait aoristique ?* Comprendront-ils comment, dans *Maent, a* tonique a donné d'abord *Aa*, puis *par réfraction* Aè, etc. ?

Nous souhaitons bon accueil au *Supplément* de M. C. Son succès

Digitized by Google

prouvera qu'on s'intéresse à notre langue et à notre littérature du moyen âge, et il permettra à l'auteur de la *Chrestomathie* d'en préparer une seconde édition, où les matériaux amassés par lui seront ordonnés d'une façon plus simple et définitive.

E. RIGAL.

CHRONIQUE

Nous recevons communication du programme ci-dessous, sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Société ariégeoise des sciences, lettres et arts

CONCOURS DE PHILOLOGIE ET DE LITTÉRATURES ROMANES FOIX, MAI 1886

A l'occasion de la réunion du Félibrige d'Aquitaine, qui doit avoir lieu à Foix au printemps de 1886, la *Société ariégeoise des sciences, lettres et arts,* sous les auspices des Félibres, ouvre un concours de philologie et de littératures romanes.

Les dialectes parlés dans l'Ariége se rattachent au languedocien et au gascon. La Société ariégeoise, sans toutefois en faire une condition expresse, invite les concurrents à prendre de préférence des sujets se rapportant à l'un de ces idiomes ; elle recommande également le choix de travaux relatifs à la philologie et à la littérature patoises de l'Ariége.

Programme du Concours

PREMIÈRE PARTIE. — PHILOLOGIE

I. — Étude d'un dialecte ou d'un sous-dialecte d'une région ou d'une localité.

Cette étude peut comprendre un travail d'ensemble ou un travail restreint soit à des observations grammaticales ou phonétiques, soit à la composition d'un vocabulaire. Le dialecte peut aussi être considéré sous le rapport historique ou au point de vue de la situation actuelle.

En cas d'une étude grammaticale, on recommande :

1° De conjuguer un verbe patois appartenant à chacune des conjugaisons régulières ;

2° De conjuguer quelques verbes irréguliers.

Digitized by Google

II. — Recueil de chartes et autres documents anciens.

Indication des sources pour l'étude d'un dialecte ou d'un sous-dialecte.

III. — Détermination des limites d'un ou de plusieurs dialectes ou sous-dialectes.

En ce cas, il conviendrait de joindre une carte au mémoire.

IV. — Quelle méthode convient-il d'adopter pour fixer l'orthographe dans les dialectes méridionaux?

SECONDE PARTIE. — LITTÉRATURE

I. — Compositions poétiques.

II. — Compositions en prose.

Les œuvres en langue française ne seront pas admises à concourir.

III. — Etude sur la vie et l'œuvre d'un auteur ayant écrit dans un dialecte méridional.

IV. — Etude sur les productions en dialecte dans une région déterminée.

V. — Recueil de contes, légendes, traditions, proverbes, chansons, cantiques, noëls et d'autres œuvres, religieuses ou profanes, ayant une origine populaire et écrits en dialecte languedocien ou gascon.

Des récompenses spéciales seront réservées aux auteurs qui accompagneront un des recueils ci-dessus mentionnés d'une étude ou d'un vocabulaire appartenant au dialecte employé.

CONDITIONS DU CONCOURS

Des récompenses consistant en médailles, en fleurs de vermeil ou d'argent et en mentions, seront réparties entre chaque section, proportionnellement au nombre des concurrents.

Les auteurs peuvent concourir en même temps pour les deux parties du programme.

Les œuvres imprimées ou manuscrites seront admises à la condition de n'avoir concouru nulle part. Pour les œuvres imprimées, on ne recevra que celles éditées depuis le 1er janvier 1885 ou en cours de publication à cette époque.

Le genre et le choix des sujets sont libres, à l'exception toutefois des sujets politiques, qui sont exclus.

Les auteurs conserveront la libre disposition de leurs œuvres.

Les envois devront être faits avant le 10 *avril* 1886, *terme de rigueur, et adressés franco, à Foix, à M. le Président de la* Société ariégeoise des sciences, lettres et arts.

Un avis ultérieur fera connaître le jour de la distribution des récompenses.

Pour tous les renseignements, s'adresser, à Foix, à M. Pasquier, secrétaire général de la *Société ariégeoise,* et à M. Lafont de Sentenac, trésorier de la même Société.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATORZIÈME DE LA TROISIÈME SÉRIE

(XXVIIIe DE LA COLLECTION)

—

DIALECTES ANCIENS

Pages.

Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale (*suite*) (C. CHABANEAU). 5, 53

Sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés (*suite et fin*) (C. CHABANEAU). 72

Paraphrase des Psaumes de la Pénitence (*suite et fin*) (C. CHABANEAU). 105

Le Romanz de Saint Fanuel (C. CHABANEAU). 118, 157

Deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil-Gallaup (C. CHABANEAU). 259

DIALECTES MODERNES

Lou Paradis de las belas-mais (*fin*) (A. CHASTANET). 24

Notes de philologie rouergate (*suite*) (DURAND DE GROS). 44

Contes populaires du Languedoc (*suite*) (L. LAMBERT). 47, 124

Une version dauphinoise de l'*Escriveta*. (E. GUICHARD.) 89

Lou Jounglaire (A. ARNAVIELLE). 94

Sounets lagnats (A. CHASSARY). 129

André (LANGLADE). 135

La Mort d'un Poutoun (P. DES MARELLES). 138

As fraires Mountgoulfié (A. FOURÈS). 283

Sounet umouristic (A. FOURÈS). 288

Salut as Jerriaises (A. FOURÈS). 289

A 'n Ounourat de Balzac (A. FOURÈS). 294

Soupet et Resoupet (Et. GLEIZES). 296

VARIÉTÉS

Une correction au texte des Serments de Strasbourg (L. CLÉDAT). 309

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Pages.

Très-humble Essai de phonétique lyonnaise, par Nizier du Puits-pelu (L. CLÉDAT). 149
La Chanson de Roland, nouvelle édition classique par L. Clédat (L. CONSTANS). 154
Supplément à la Chrestomathie de l'ancien français par L. Constans (E. RIGAL). 311

NÉCROLOGIE

E. Egger ; Obédénare. 101

CHRONIQUE. 52, 102, 313
TABLE DES MATIÈRES. 315

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

248083

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIATE
RECALL

UCD LIBRARY

DUE JUN 5 1976
NOV 11 REC'D

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

Book Slip–50*m*-8,'69 (N831s8) 458–A-31/5

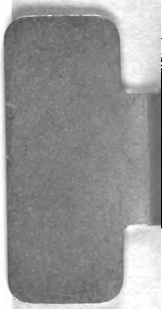
Digitized by Google

№ 662111

Revue des langues
romanes.

PC2
R4
v.28

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS



Digitized by Google